

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Karl Marx
Friedrich Engels

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

édition huit langues

Français
English
Deutsch
Italiano
Nederlands
Dansk
Español
Português

MANIFESTE DU PARTI COMMUNISTE

"Manifestation du 17 Octobre 1905"
Ilya Repin (1907) Domaine public



MANIFESTE
DU PARTI COMMUNISTE

Page 5	Français
Page 22	English
Page 39	Deutsch
Page 57	Italiano
Page 75	Nederlands
Page 93	Dansk
Page 114	Español
Page 133	Português

Un spectre hante l'Europe, le spectre du communisme. Toutes les puissances de la vieille Europe se sont unies en une Sainte-Alliance pour traquer ce spectre : le Pape et le Czar, Metternich et Guizot, les radicaux de France et les policiers d'Allemagne.

Quelle est l'opposition que n'ont pas accusée de communisme ses adversaires au pouvoir ? Quelle est l'opposition qui, à son tour, n'a pas relancé à ses adversaires de droite ou de gauche l'épithète flétrissante de communistes ?

Deux choses ressortent de ces faits :

1° Déjà le communisme est reconnu par toutes les puissances d'Europe comme une puissance ;

2° Il est grand temps que les communistes exposent, à la face du monde entier, leur manière de voir, leurs buts et leurs tendances ; qu'ils opposent au conte du spectre du communisme un manifeste du parti.

Dans ce but, des communistes de diverses nationalités se sont réunis à Londres et ont rédigé le manifeste suivant, qui sera publié en anglais, français, allemand, italien, flamand et danois.

I BOURGEOIS ET PROLÉTAIRES

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes.

Hommes libres et esclaves, patriciens et plébéiens, barons et serfs, maîtres de jurandes et compagnons, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée ; une guerre qui finissait toujours, ou par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, ou par la destruction des deux classes en lutte.

Dans les premières époques historiques, nous constatons presque partout une division hiérarchique de la société, une échelle graduée de positions sociales. Dans la Rome antique, nous trouvons des patriciens, des chevaliers, des plébéiens, des esclaves ; au moyen âge, des seigneurs, des vassaux, des maîtres, des compagnons, des serfs ; et dans chacune de ces classes, des gradations spéciales.

La société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer aux anciennes, de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte.

Cependant, le caractère distinctif de notre époque, de l'ère de la Bourgeoisie, est d'avoir simplifié les antagonismes de classes. La société se divise de plus en plus en deux vastes camps opposés, en deux classes ennemies : la Bourgeoisie et le Proletariat.

Des serfs du moyen âge naquirent les éléments des premières communes ; de cette population municipale sortirent les éléments constitutifs de la Bourgeoisie.

La découverte de l'Amérique, la circumnavigation de l'Afrique, offrirent à la Bourgeoisie naissante un nouveau champ d'action. Les marchés de l'Inde et de la Chine, la colonisation de l'Amérique, le commerce colonial, l'accroissement des moyens d'échange et des marchandises, imprimèrent une impulsion, inconnue jusqu'alors, au commerce, à la navigation, à l'industrie, et assurèrent, par conséquent, un rapide développement à l'élément révolutionnaire de la société féodale en dissolution.

L'ancien mode de production ne pouvait plus satisfaire aux besoins qui croissaient avec l'ouverture de nouveaux marchés. Le métier,

entouré de privilèges féodaux, fut remplacé par la manufacture. La petite bourgeoisie industrielle supplanta les maîtres de jurande ; la division du travail entre les différentes corporations disparut devant la division du travail dans l'atelier même.

Mais les marchés s'agrandissaient sans cesse : la demande croissait toujours. La manufacture, elle aussi, devint insuffisante ; alors la machine et la vapeur révolutionnèrent la production industrielle. La grande industrie moderne supplanta la manufacture ; la petite bourgeoisie manufacturière céda la place aux industriels millionnaires, — chefs d'armées de travailleurs, — aux bourgeois modernes.

La grande industrie a créé le marché mondial, préparé par la découverte de l'Amérique. Le marché mondial accéléra prodigieusement le développement du commerce, de la navigation, de tous les moyens de communication. Ce développement réagit à son tour sur la marche de l'industrie ; et au fur et à mesure que l'industrie, le commerce, la navigation, les chemins de fer se développaient, la Bourgeoisie grandissait, décuplant ses capitaux et refoulant à l'arrière-plan les classes léguées par le moyen âge.

La Bourgeoisie, nous le voyons, est elle-même le produit d'un long développement, d'une série de révolutions dans les modes de production et de communication.

Chaque étape de l'évolution parcourue par la Bourgeoisie était accompagnée d'un progrès correspondant.

État opprimé par le despotisme féodal, association se gouvernant elle-même dans la commune ; ici république municipale, là tiers-état taxable de la monarchie ; puis, durant la période manufacturière, contrepoids de la noblesse dans les monarchies limitées ou absolues ; pierre angulaire des grandes monarchies, la Bourgeoisie, depuis l'établissement de la grande industrie et du marché mondial, s'est enfin emparée du pouvoir politique — à l'exclusion des autres classes, — dans l'État représentatif moderne. Le gouvernement moderne n'est qu'un comité administratif des affaires de la classe bourgeoise.

La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle essentiellement révolutionnaire.

Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens multicolores qui unissaient l'homme féodal à ses supé-

rieurs naturels, elle les a brisés sans pitié, pour ne laisser subsister d'autre lien entre l'homme et l'homme que le froid intérêt, que le dur *argent comptant*. Elle a noyé l'extase religieuse, l'enthousiasme chevaleresque, la sentimentalité du petit bourgeois, dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a fait de la dignité personnelle une simple valeur d'échange ; elle a substitué aux nombreuses libertés, si chèrement conquises, l'unique et impitoyable liberté du commerce. En un mot, à la place de l'exploitation, voilée par des illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation ouverte, directe, brutale et éhontée.

La Bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les professions jusqu'alors réputées vénérables, et vénérées. Du médecin, du juriste, du prêtre, du poète, du savant, elle a fait des travailleurs salariés.

La Bourgeoisie a déchiré le voile de sentimentalité qui recouvrait les relations de famille et les a réduites à n'être que de simples rapports d'argent.

La Bourgeoisie a démontré comment la brutale manifestation de la force au moyen âge, si admirée de la réaction, trouve son complément naturel dans la plus crasse paresse. C'est elle qui, la première, a prouvé ce que peut accomplir l'activité humaine : elle a créé bien d'autres merveilles que les pyramides d'Égypte, les aqueducs romains, les cathédrales gothiques ; elle a conduit bien d'autres expéditions que les antiques migrations de peuples et les croisades.

La Bourgeoisie n'existe qu'à la condition de révolutionner sans cesse les instruments de travail, ce qui veut dire le mode de production, ce qui veut dire tous les rapports sociaux. La conservation de l'ancien mode de production était, au contraire, la première condition d'existence de toutes les classes industrielles antérieures. Ce bouleversement continu des modes de production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelles, distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. Tous les rapports sociaux traditionnels et figés, avec leur cortège de croyances et d'idées admises et vénérées, se dissolvent ; celles qui les remplacent deviennent surannées avant de se cristalliser. Tout ce qui était solide et stable est ébranlé, tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont

forcés, enfin, d'envi-sager leurs conditions d'existence et leurs relations réciproques avec des yeux dégrisés.

Poussée par le besoin de débouchés toujours nouveaux, la bourgeoisie envahit le globe entier. Il lui faut pénétrer partout, s'établir partout, créer partout des moyens de communication.

Par l'exploitation du marché mondial, la bourgeoisie donne un caractère cosmopolite à la production de tous les pays. Au désespoir des réactionnaires, elle a enlevé à l'industrie sa base nationale. Les vieilles industries nationales sont détruites, ou sur le point de l'être. Elles sont supplantées par de nouvelles industries dont l'introduction devient une question vitale pour toutes les nations civilisées, industries qui n'emploient plus des matières premières indigènes, mais des matières premières venues des régions les plus éloignées, et dont les produits se consomment non seulement dans le pays même, mais dans tous les coins du globe.

À la place des anciens besoins, satisfaits par les produits nationaux, naissent de nouveaux besoins, réclamant pour leur satisfaction les produits des contrées les plus lointaines et des climats les plus divers. À la place de l'ancien isolement des nations se suffisant à elles-mêmes, se développe un trafic universel, une interdépendance des nations. Et ce qui est vrai pour la production matérielle s'applique à la production intellectuelle. Les productions intellectuelles d'une nation deviennent la propriété commune de toutes. L'étroitesse et l'exclusivisme nationaux deviennent de jour en jour plus impossibles ; des nombreuses littératures nationales et locales se forme une littérature universelle.

Par le rapide développement des instruments de production et des moyens de communication, la bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares. Le bon marché de ses produits est la grosse artillerie qui bat en brèche toutes les murailles de Chine et fait capituler les barbares les plus opiniâtrement hostiles aux étrangers. Sous peine de mort elle force toutes les nations à adopter le mode de production bourgeois. En un mot, elle modèle le monde à son image.

La Bourgeoisie a soumis la campagne à la ville. Elle a créé d'énormes cités ; elle a prodigieusement augmenté la population des

villes aux dépens de celle des campagnes, et par là, elle a préservé une grande partie de la population de l'idiotisme de la vie des champs. De même qu'elle a subordonné la campagne à la ville, les nations barbares ou demi-civilisées aux nations civilisées, elle a subordonné les pays agricoles aux pays industriels, l'Orient à l'Occident.

La Bourgeoisie supprime de plus en plus l'éparpillement des moyens de production, de la propriété et de la population. Elle a aggloméré les populations, centralisé les moyens de production et concentré la propriété dans les mains de quelques individus. La conséquence fatale de ces changements a été la centralisation politique. Des provinces indépendantes, reliées entre elles par des liens fédéraux, mais ayant des intérêts, des lois, des gouvernements, des tarifs douaniers différents, ont été réunies en une seule nation, sous un seul gouvernement, une seule loi, un seul tarif douanier et un seul intérêt national de classe.

La Bourgeoisie, depuis son avènement, à peine séculaire, a créé des forces productives plus variées et plus colossales que toutes les générations passées prises ensemble. La subjugation des forces de la nature, les machines, l'application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, la navigation à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, le défrichement de continents entiers, la canalisation des rivières, des populations entières sortant de terre comme par enchantement, quel siècle antérieur a soupçonné que de pareilles forces productives dormaient dans le travail social ?

Voici donc ce que nous avons vu : les moyens de production et d'échange servant de base à l'évolution bourgeoise furent créés dans le sein de la société féodale. À un certain degré du développement de ces moyens de production et d'échange, les conditions dans lesquelles la société féodale produisait et échangeait ses produits, l'organisation féodale de l'industrie et de la manufacture, en un mot, les rapports de la propriété féodale, cessèrent de correspondre aux nouvelles forces productives. Ils entravaient la production au lieu de la développer. Ils se transformèrent en autant de chaînes. Il fallait briser ces chaînes. On les brisa. À la place s'éleva la libre concurrence, avec une constitution sociale et politique correspondante, avec la domination économique et politique de la classe bourgeoise.

Sous nos yeux il se produit un phénomène analogue. La société bourgeoise moderne, qui a mis en mouvement de si puissants moyens de production et d'échange ressemble au magicien qui ne sait plus dominer les puissances infernales qu'il a évoquées. Depuis trente ans au moins, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est que l'histoire de la révolte des forces productives contre les rapports de propriété qui sont les conditions d'existence de la Bourgeoisie et de son règne. Il suffit de mentionner les crises commerciales qui, par leur retour périodique, mettent de plus en plus en question l'existence de la société bourgeoise. Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives elles-mêmes. Une épidémie, qui, à toute autre époque, eût semblé un paradoxe, s'abat sur la société, — l'épidémie de la surproduction. La société se trouve subitement rejetée dans un état de barbarie momentanée ; on dirait qu'une famine, qu'une guerre d'extermination lui coupent tous les moyens de subsistance ; l'industrie et le commerce semblent annihilés. Et pourquoi ? Parce que la société a trop de civilisation, trop de moyens de subsistance, trop d'industrie, trop de commerce. Les forces productives dont elle dispose ne favorisent plus le développement des conditions de la propriété bourgeoise ; au contraire, elles sont devenues trop puissantes pour ces conditions qui se tournent en entraves ; et toutes les fois que les forces productives sociales s'affranchissent de ces entraves, elles précipitent dans le désordre la société tout entière et menacent l'existence de la propriété bourgeoise. Le système bourgeois est devenu trop étroit pour contenir les richesses créées dans son sein.

Comment la Bourgeoisie surmonte-t-elle ces crises ? D'une part, par la destruction forcée d'une masse de forces productives ; d'autre part, par la conquête de nouveaux marchés, et l'exploitation plus parfaite des anciens. C'est-à-dire qu'elle prépare des crises plus générales et plus formidables et diminue les moyens de les prévenir.

Les armes dont la Bourgeoisie s'est servie pour abattre la féodalité se retournent aujourd'hui contre la bourgeoisie elle-même.

Mais la Bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui doivent lui donner la mort ; elle a produit aussi les hommes qui manieront ces

armes, — les ouvriers modernes, *les Proletaires*.

Avec le développement de la Bourgeoisie, c'est-à-dire du capital, se développe aussi le Proletariat, la classe des ouvriers modernes, qui ne vivent qu'à la condition de trouver du travail, et qui n'en trouvent plus dès que leur travail cesse d'agrandir le capital. Les ouvriers, contraints de se vendre au jour le jour, sont une marchandise comme tout autre article du commerce ; ils subissent, par conséquent, toutes les vicissitudes de la concurrence, toutes les fluctuations du marché.

L'introduction des machines et la division du travail, dépouillant le travail de l'ouvrier de son caractère individuel, lui ont enlevé tout attrait. Le producteur devient un simple appendice de la machine ; on n'exige de lui que l'opération la plus simple, la plus monotone, la plus vite apprise. Par conséquent, le coût de production de l'ouvrier se réduit à peu près aux moyens d'entretien dont il a besoin pour vivre et pour propager sa race. Or, le prix du travail, comme celui de toute marchandise, est égal au coût de sa production. Donc, plus le travail devient répugnant, plus les salaires baissent. Bien plus, la somme de travail s'accroît avec le développement de la machine et de la division du travail, soit par la prolongation de la journée du travail, soit par l'accélération du mouvement des machines.

L'industrie moderne a transformé le petit atelier de l'ancien patron patriarcal en la grande fabrique du bourgeois capitaliste. Des masses d'ouvriers, entassés dans la fabrique, sont organisés militairement. Traités comme des soldats industriels, ils sont placés sous la surveillance d'une hiérarchie complète d'officiers et de sous-officiers. Ils ne sont pas seulement les esclaves de la classe bourgeoise, du gouvernement bourgeois, mais encore, journellement et à toute heure, les esclaves de la machine, du contremaître et surtout du maître de la fabrique. Plus ce despotisme proclame hautement le profit comme son but unique, plus il est mesquin, odieux et exaspérant.

Moins le travail exige d'habileté et de force, c'est-à-dire plus l'industrie moderne progresse, plus le travail des hommes est supplanté par celui des femmes. Les distinctions d'âge et de sexe n'ont plus d'importance sociale pour la classe ouvrière. Il n'y a plus que des instruments de travail dont le prix varie suivant l'âge et le sexe.

Une fois que l'ouvrier a subi l'exploitation du fabricant et qu'il a reçu son salaire en argent comptant, il devient la proie d'autres membres de la bourgeoisie, du petit propriétaire, du prêteur sur gages.

La petite Bourgeoisie, les petits industriels, les marchands, les petits rentiers, les artisans et les paysans propriétaires, tombent dans le Prolétariat ; d'une part, parce que leurs petits capitaux ne leur permettant pas d'employer les procédés de la grande industrie, ils succombent dans leur concurrence avec les grands capitalistes, d'autre part, parce que leur habileté spéciale est dépréciée par les nouveaux modes de production. De sorte que le Prolétariat se recrute dans toutes les classes de la population.

Le Prolétariat passe par différentes phases d'évolution. Sa lutte contre la Bourgeoisie commence dès sa naissance.

D'abord la lutte est engagée par des ouvriers isolés, ensuite par les ouvriers d'une même fabrique, enfin par les ouvriers du même métier dans une localité, contre le bourgeois qui les exploite directement. Ils ne se contentent pas de diriger leurs attaques contre le mode bourgeois de production, ils les dirigent contre les instruments de production : ils détruisent les marchandises étrangères qui leur font concurrence, brisent les machines, brûlent les fabriques et s'efforcent de reconquérir la position perdue de l'artisan du moyen âge.

À ce moment du développement, le Prolétariat forme une masse incohérente, disséminée sur tout le pays, et désunie par la concurrence. Si parfois les ouvriers s'unissent pour agir en masse compacte, cette action n'est pas encore le résultat de leur propre union, mais de celle de la Bourgeoisie qui, pour atteindre ses fins politiques, doit mettre en branle le Prolétariat tout entier, et qui, pour le moment, possède encore le pouvoir de le faire. Durant cette phase, les prolétaires ne combattent pas encore leurs propres ennemis, mais les ennemis de leurs ennemis, c'est-à-dire les restes de la monarchie absolue, les propriétaires fonciers, les bourgeois non industriels, les petits bourgeois. Tout le mouvement historique est de la sorte concentré entre les mains de la Bourgeoisie ; toute victoire remportée dans ces conditions est une victoire bourgeoise.

Or l'industrie, en se développant, non seulement grossit le nombre des prolétaires mais les concentre en masses plus considérables ;

les prolétaires augmentent en force et prennent conscience de leur force. Les intérêts, les conditions d'existence des prolétaires s'égalisent de plus en plus, à mesure que la machine efface toute différence dans le travail et presque partout réduit le salaire à un niveau également bas. La croissante concurrence des bourgeois entre eux et les crises commerciales qui en résultent, rendent les salaires de plus en plus incertains ; le constant perfectionnement de la machine rend la position de l'ouvrier de plus en plus précaire ; les collisions individuelles entre l'ouvrier et le bourgeois prennent de plus en plus le caractère de collisions entre deux classes. Les ouvriers commencent par se coaliser contre les bourgeois pour le maintien de leurs salaires. Ils vont jusqu'à former des associations permanentes en prévision de ces luttes occasionnelles. Çà et là la résistance éclate en émeute. Parfois les ouvriers triomphent ; mais c'est un triomphe éphémère. Le véritable résultat de leurs luttes est moins le succès immédiat que la solidarité croissante des travailleurs. Cette solidarisation est facilitée par l'accroissement des moyens de communication qui permettent aux ouvriers de localités différentes d'entrer en relation. Or, il suffit de cette mise en contact pour transformer les nombreuses luttes locales qui partout revêtent le même caractère en une lutte nationale, en une lutte de classe. Mais toute lutte de classe est une lutte politique. Et l'union que les bourgeois du moyen âge mettaient des siècles à établir par leurs chemins vicinaux, les prolétaires modernes l'établissent en quelques années par les chemins de fer.

L'organisation du Prolétariat en classe, et par suite en parti politique, est sans cesse détruite par la concurrence que se font les ouvriers entre eux. Mais elle renaît toujours ; et toujours plus forte, plus ferme, plus formidable. Elle profite des divisions intestines des bourgeois pour les obliger à donner une garantie légale à certains intérêts de la classe ouvrière, par exemple, la loi de dix heures de travail en Angleterre.

En général, les collisions dans la vieille société favorisent de diverses manières le développement du Prolétariat. La Bourgeoisie vit dans un état de guerre perpétuelle ; d'abord contre l'aristocratie, puis contre cette catégorie de la Bourgeoisie dont les intérêts viennent en conflit avec les progrès de l'industrie,

toujours, enfin, contre la Bourgeoisie des pays étrangers. Dans toutes ces luttes, elle se voit forcée de faire appel au Prolétariat, d'user de son concours et de l'entraîner dans le mouvement politique, en sorte que la Bourgeoisie fournit aux Prolétaires les éléments de sa propre éducation politique et sociale, c'est-à-dire des armes contre elle-même.

De plus, ainsi que nous venons de le voir, des fractions entières de la classe dominante sont précipitées dans le Prolétariat, ou sont menacées, tout au moins, dans leurs conditions d'existence. Elles aussi apportent au Prolétariat de nombreux éléments de progrès.

Enfin au moment où la lutte des classes approche de l'heure décisive, le processus de dissolution de la classe régnante, de la société tout entière, prend un caractère si violent et si âpre qu'une fraction de la classe régnante s'en détache et se rallie à la classe révolutionnaire, à la classe qui représente l'avenir. De même que jadis, une partie de la noblesse se rangea du côté de la Bourgeoisie, de nos jours une partie de la Bourgeoisie fait cause commune avec le prolétariat, notamment cette partie des idéologues bourgeois parvenue à l'intelligence théorique du mouvement historique dans son ensemble. De toutes les classes qui à l'heure présente se trouvent face à face avec la Bourgeoisie, le Prolétariat seul est la classe vraiment révolutionnaire. Les autres classes périssent et périssent avec la grande industrie ; le Prolétariat, au contraire, est son produit tout spécial.

La classe moyenne, les petits fabricants, les détaillants, les paysans combattent la Bourgeoisie, parce qu'elle compromet leur existence en tant que classe moyenne. Ils ne sont donc pas révolutionnaires, mais conservateurs ; qui plus est, ils sont réactionnaires ; ils demandent que l'histoire fasse machine en arrière. S'ils agissent révolutionnairement, c'est par crainte de tomber dans le Prolétariat : ils défendent alors leurs intérêts futurs et non leurs intérêts actuels ; ils abandonnent leur propre point de vue pour se placer à celui du Prolétariat.

La voyoucratie des grandes villes, cette putréfaction passive, cette lie des plus basses couches de la société, est çà et là entraîné dans le mouvement par une révolution prolétarienne ; cependant, ses conditions de vie la prédisposent plutôt à se vendre à la réaction.

Les conditions d'existence de la vieille société sont déjà détruites dans les conditions d'existence du Prolétariat. Le prolétaire est sans propriété ; ses relations de famille n'ont rien de commun avec celles de la famille bourgeoise. Le travail industriel moderne, qui implique l'asservissement de l'ouvrier par le capital, aussi bien en France qu'en Angleterre, qu'en Amérique, qu'en Allemagne, a dépouillé le Prolétaire de tout caractère national. Les lois, la morale, la religion sont pour lui autant de préjugés bourgeois, derrière lesquels se cachent autant d'intérêts bourgeois.

Toutes les classes précédentes qui avaient conquis le pouvoir ont essayé de consolider leur situation acquise en soumettant la société à leur propre mode d'appropriation. Les Prolétaires ne peuvent s'emparer des forces productives sociales qu'en abolissant leur propre mode d'appropriation et par suite le mode d'appropriation en vigueur jusqu'à nos jours. Les Prolétaires n'ont rien à eux à assurer ; ils ont, au contraire, à détruire toute garantie privée, toute sécurité privée existantes.

Tous les mouvements historiques ont été, jusqu'ici, des mouvements de minorités au profit de minorités. Le mouvement prolétarien est le mouvement spontané de l'immense majorité au profit de l'immense majorité. Le Prolétariat, la dernière couche de la société actuelle, ne peut se redresser sans faire sauter toutes les couches superposées qui constituent la société officielle.

La lutte du Prolétariat contre la Bourgeoisie, bien qu'elle ne soit pas au fond une lutte nationale, en revêt cependant, tout d'abord, la forme. Il va sans dire que le Prolétariat de chaque pays doit en finir, avant tout, avec sa propre Bourgeoisie.

En esquissant à grands traits les phases du développement prolétarien, nous avons décrit l'histoire de la guerre civile, plus ou moins occulte, qui travaille la société jusqu'à l'heure où cette guerre éclate en une révolution ouverte, et où le Prolétariat établit les bases de sa domination par le renversement violent de la bourgeoisie.

Toutes les sociétés antérieures, nous l'avons vu, ont reposé sur l'antagonisme de la classe oppressive et de la classe opprimée. Mais pour opprimer une classe il faut, au moins, pouvoir lui garantir les conditions d'existence qui lui permettent de vivre en esclave. Le serf, en pleine féodalité, parvenait à se faire

membre de la Commune ; le bourgeois embryonnaire du moyen âge atteignait la position de bourgeois, sous le joug de l'absolutisme féodal. L'ouvrier moderne, au contraire, loin de s'élever avec le progrès de l'industrie, descend toujours plus bas, au-dessous même du niveau des conditions de sa propre classe. Le travailleur tombe dans le paupérisme, et le paupérisme s'accroît plus rapidement encore que la population et la richesse. Il est donc manifeste que la Bourgeoisie est incapable de remplir le rôle de classe régnante et d'imposer à la société comme loi suprême les conditions d'existence de sa classe. Elle ne peut plus régner, parce qu'elle ne peut plus assurer l'existence à son esclave, même dans les conditions de son esclavage ; parce qu'elle est obligée de le laisser tomber dans une situation telle, qu'elle doit le nourrir au lieu de s'en faire nourrir. La société ne peut plus exister sous sa domination, ce qui revient à dire que son existence est désormais incompatible avec celle de la société. La condition essentielle d'existence et de suprématie pour la classe bourgeoise est l'accumulation de la richesse dans des mains privées, la formation et l'accroissement du capital ; la condition du capital est le salariat. Le salariat repose exclusivement sur la concurrence des ouvriers entre eux. Le progrès de l'industrie, dont la Bourgeoisie est l'agent passif et inconscient, remplace l'isolement des ouvriers par leur union révolutionnaire au moyen de l'association. Le développement de la grande industrie sape sous les pieds de la bourgeoisie le terrain même sur lequel elle a établi son système de production et d'appropriation. La Bourgeoisie produit avant tout ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du Proletariat sont également inévitables.

II PROLÉTAIRES ET COMMUNISTES

Quelle est la position des communistes vis-à-vis des prolétaires pris en masse ?

Les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers.

Ils n'ont point d'intérêts qui les séparent du prolétariat en général.

Ils ne proclament pas de principes sectaires sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement ouvrier.

Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points :

1° Dans les différentes luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts communs du Proletariat ;

2° Dans les différentes phases évolutives de la lutte entre prolétaires et bourgeois, ils représentent toujours et partout les intérêts du mouvement général.

Pratiquement, les communistes sont donc la section la plus résolue, la plus avancée de chaque pays, la section qui anime toutes les autres ; théoriquement ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence nette des conditions, de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien.

Le but immédiat des communistes est le même que celui de toutes les fractions du Proletariat : organisation des prolétaires en parti de classe, destruction de la suprématie bourgeoise, conquête du pouvoir politique par le Proletariat.

Les propositions théoriques des communistes ne reposent nullement sur des idées et des principes inventés ou découverts par tel ou tel réformateur du monde.

Elles ne sont que l'expression, en termes généraux, des conditions réelles d'une lutte de classe existante, d'un mouvement historique évoluant sous nos yeux. L'abolition des rapports de propriété qui ont existé jusqu'ici n'est pas le caractère distinctif du communisme.

La propriété a subi de constants changements, de continuelles transformations historiques.

La Révolution française, par exemple, abolit la propriété féodale en faveur de la propriété bourgeoise.

Le caractère distinctif du communisme n'est pas l'abolition de la propriété en général, mais l'abolition de la propriété bourgeoise.

Or, la propriété privée, la propriété bourgeoise moderne, est la dernière et la plus parfaite expression du mode de production et d'appropriation basé sur les antagonismes de classes, sur l'exploitation des uns par les autres.

En ce sens, les communistes peuvent résumer leur théorie dans cette proposition unique : abolition de la *propriété privée*.

On nous a reproché, à nous autres communistes, de vouloir abolir la propriété personnelle, péniblement acquise par le travail, propriété que l'on déclare être la base de toute liberté, de toute activité, de toute indépendance individuelle.

La propriété personnelle, fruit du travail d'un homme ! Veut-on parler de la propriété du petit bourgeois, du petit paysan, forme de propriété antérieure à la propriété bourgeoise ? Nous n'avons que faire de l'abolir, le progrès de l'industrie l'a abolie, ou est en train de l'abolir. Ou bien veut-on parler de la propriété privée, de la propriété bourgeoise moderne ?

Est-ce que le travail salarié crée de la propriété pour le prolétaire ? Nullement. Il crée le capital, c'est-à-dire la propriété qui exploite le travail salarié, et qui ne peut s'accroître qu'à la condition de produire du nouveau travail salarié afin de l'exploiter de nouveau. Dans sa forme présente la propriété se meut entre ces deux termes antinomiques : capital et travail. Examinons les deux côtés de cet antagonisme. Être capitaliste signifie occuper non seulement une position personnelle, mais encore une position sociale dans le système de la production. Le capital est un produit collectif ; il ne peut être mis en mouvement que par les efforts combinés de beaucoup de membres de la société, et même, en dernière instance, que par les efforts combinés de tous les membres de la société.

Le capital n'est donc pas une force personnelle ; il est une force sociale.

Dès lors, quand le capital est transformé en propriété commune, appartenant à tous les membres de la société, ce n'est pas là une propriété personnelle transformée en propriété sociale. Il n'y a que le caractère social de la propriété qui soit transformé. Elle perd son caractère de propriété de classe.

Arrivons au travail salarié.

Le prix moyen du travail salarié est le minimum du salaire, c'est-à-dire la somme des moyens d'existence dont l'ouvrier a besoin pour vivre en ouvrier. Par conséquent, ce que l'ouvrier s'approprie par son activité est tout juste ce qui lui est nécessaire pour entretenir une maigre existence, et pour se reproduire.

Nous ne voulons en aucune façon abolir cette appropriation personnelle des produits du travail, indispensable à l'entretien et à la reproduction de la vie humaine, cette appropriation ne laissant aucun profit net qui donne du pou-

voir sur le travail d'autrui. Ce que nous voulons, c'est supprimer ce triste mode d'appropriation qui fait que l'ouvrier ne vit que pour accroître le capital et ne vit que juste autant que l'exigent les intérêts de la classe régnante.

Dans la société bourgeoise, le travail vivant n'est qu'un moyen d'accroître le travail accumulé. Dans la société communiste, le travail accumulé n'est qu'un moyen d'élargir, d'enrichir, et d'embellir l'existence.

Dans la société bourgeoise, le passé domine le présent ; dans la société communiste c'est le présent qui domine le passé. Dans la société bourgeoise, le capital est indépendant et personnel, tandis que l'individu agissant est dépendant et privé de personnalité.

C'est l'abolition d'un pareil état de choses que la bourgeoisie flétrit comme l'abolition de l'individualité et de la liberté. Et avec juste raison. Car il s'agit effectivement de l'abolition de l'individualité, de l'indépendance et de la liberté bourgeoises.

Par liberté, dans les conditions actuelles de la production bourgeoise, on entend la liberté du commerce, du libre-échange.

Mais avec le trafic, le trafic libre disparaît aussi. Au reste, tous les grands mots sur le libre-échange, de même que toutes les forfanteries libérales de nos bourgeois n'ont un sens que par contraste au commerce entravé, au bourgeois asservi du moyen âge ; ils n'en ont aucun lorsqu'il s'agit de l'abolition, par les communistes, du trafic, des rapports de la production bourgeoise et de la bourgeoisie elle-même.

Vous êtes saisi d'horreur parce que nous voulons abolir la propriété privée. Mais dans votre société la propriété privée est abolie pour les neuf dixièmes de ses membres. C'est précisément parce qu'elle n'existe pas pour ces neuf dixièmes qu'elle existe pour vous. Vous nous reprochez donc de vouloir abolir une forme de la propriété qui ne peut se constituer qu'à la condition de priver l'immense majorité de la société de toute propriété.

En un mot, vous nous accusez de vouloir abolir votre propriété à vous. À la vérité, c'est bien là notre intention.

Dès que le travail ne peut plus être converti en capital, en argent, en propriété foncière, bref, en pouvoir social, capable d'être monopolisé, c'est-à-dire dès que la propriété individuelle ne peut plus se transformer en société

bourgeoise, vous déclarez que l'individualité est supprimée.

Vous avouez donc que lorsque vous parlez de l'individu, vous n'entendez parler que du bourgeois. Et cet individu-là, sans contredit, doit être supprimé.

Le communisme n'enlève à personne le pouvoir de s'approprier sa part des produits sociaux, il n'ôte que le pouvoir d'assujettir, à l'aide de cette appropriation, le travail d'autrui.

On a objecté encore qu'avec l'abolition de la propriété privée toute activité cesserait, qu'une paresse générale s'emparerait du monde.

Si cela était, il y a beau jour que la société bourgeoise aurait succombé à la fainéantise, puisque ceux qui y travaillent ne gagnent pas et que ceux qui y gagnent ne travaillent pas.

Toute l'objection se réduit à cette tautologie, qu'il n'y a plus de travail salarié là où il n'y a plus de capital.

Les accusations portées contre le mode communiste de production et d'appropriation des produits matériels ont été également portées contre la production et l'appropriation intellectuelles. De même que pour le bourgeois la disparition de la propriété de classe équivaut à la disparition de toute production, de même la disparition de la culture intellectuelle de classe signifie, pour lui, la disparition de toute culture intellectuelle.

La culture, dont il déplore la perte, n'est pour l'immense majorité, que le façonnement à devenir machine.

Mais ne nous querellez pas tant que vous appliquerez à l'abolition de la propriété bourgeoise l'étalon de vos notions bourgeoises de liberté, de culture, de droit, etc. Vos idées sont elles-mêmes les produits des rapports de la production et de la propriété bourgeoises, comme votre droit n'est que la volonté de votre classe érigée en loi, volonté dont le contenu est déterminé par les conditions matérielles d'existence de votre classe.

La conception intéressée qui vous fait ériger en lois éternelles de la nature et de la raison les rapports sociaux qui naissent de votre mode de production — rapports sociaux transitoires, qui surgissent et disparaissent au cours de la production — cette conception vous la partagez avec toutes les classes jadis régnautes et disparues aujourd'hui. Ce que vous concevez pour la propriété antique, ce

que vous comprenez pour la propriété féodale, il vous est défendu de l'admettre pour la propriété bourgeoise.

Vouloir abolir la famille ! Jusqu'aux plus radicaux qui s'indignent de cet infâme dessein des communistes.

Sur quelle base repose la famille bourgeoise de notre époque ? Sur le capital, le gain individuel. La famille, à l'état complet, n'existe que pour la bourgeoisie ; mais elle trouve son complément dans la suppression forcée de toute famille pour le prolétaire, et dans la prostitution publique.

La famille bourgeoise s'évanouit naturellement avec l'évanouissement de son complément nécessaire, et l'un et l'autre disparaissent avec la disparition du capital.

Nous reprochez-vous de vouloir abolir l'exploitation des enfants par leurs parents ? Nous avouons le crime.

Mais nous brisons, dites-vous, les liens les plus sacrés, en substituant à l'éducation de famille, l'éducation sociale.

Et votre éducation à vous, n'est-elle pas, elle aussi, déterminée par la société ? Par les conditions sociales dans lesquelles vous élevez vos enfants, par l'intervention directe ou indirecte de la société à l'aide des écoles, etc. ? Les communistes n'inventent pas cette ingérence de la société dans l'éducation, ils ne cherchent qu'à en changer le caractère et à arracher l'éducation à l'influence de la classe régnaute.

Les déclamations bourgeoises sur la famille et l'éducation, sur les doux liens qui unissent l'enfant à ses parents, deviennent de plus en plus écœurantes à mesure que la grande industrie détruit tout lien de famille pour le prolétaire et transforme les enfants en simples articles de commerce, en simples instruments de travail.

Mais de la bourgeoisie tout entière s'élève une clameur : vous autres communistes, vous voulez introduire la communauté des femmes !

Pour le bourgeois sa femme n'est rien qu'un instrument de production. Il entend dire que les instruments de production doivent être mis en commun et il conclut naturellement qu'il y aura communauté des femmes.

Il ne soupçonne pas qu'il s'agit précisément d'assigner à la femme un autre rôle que celui de simple instrument de production.

Rien de plus grotesque, d'ailleurs, que l'horreur ultra-morale qu'inspire à nos bourgeois la prétendue communauté officielle des femmes chez les communistes. Les communistes n'ont pas besoin d'introduire la communauté des femmes. Elle a presque toujours existé.

Nos bourgeois, non contents d'avoir à leur disposition les femmes et les filles de leurs prolétaires, sans parler de la prostitution officielle, trouvent un plaisir singulier à se cocuifier mutuellement.

Le mariage bourgeois est, en réalité, la communauté des femmes mariées. Tout au plus pourrait-on accuser les communistes de vouloir mettre à la place d'une communauté de femmes hypocrite et dissimulée, une autre qui serait franche et officielle. Il est évident, du reste, qu'avec l'abolition des rapports de production actuels, la communauté des femmes qui en dérive, c'est-à-dire la prostitution officielle et non officielle, disparaîtra.

En outre, on accuse les communistes de vouloir abolir la patrie, la nationalité.

Les ouvriers n'ont pas de patrie. On ne peut leur ravir ce qu'ils n'ont pas. Comme le prolétariat de chaque pays doit, en premier lieu, conquérir le pouvoir politique, s'ériger en classe maîtresse de la nation, il est par là encore national lui-même, quoique nullement dans le sens bourgeois.

Déjà les démarcations et les antagonismes nationaux des peuples disparaissent de plus en plus avec le développement de la bourgeoisie, la liberté du commerce et le marché mondial, avec l'uniformité de la production industrielle et les conditions d'existence qui y correspondent.

L'avènement du prolétariat les fera disparaître plus vite encore. L'action commune des différents prolétariats, dans les pays civilisés, tout au moins, est une des premières conditions de leur émancipation.

Abolissez l'exploitation de l'homme par l'homme, et vous abolissez l'exploitation d'une nation par une autre nation.

Lorsque l'antagonisme des classes, à l'intérieur des nations, aura disparu, l'hostilité de nation à nation disparaîtra.

Quant aux accusations portées contre les communistes, au nom de la religion, de la philosophie et de l'idéologie en général, elles ne méritent pas un examen approfondi.

Est-il besoin d'un esprit bien profond pour comprendre que les vues, les notions et les conceptions, en un mot, que la conscience de l'homme change avec tout changement survenu dans ses relations sociales, dans son existence sociale ?

Que démontre l'histoire de la pensée si ce n'est que la production intellectuelle se transforme avec la production matérielle ? Les idées dominantes d'une époque n'ont jamais été que les idées de la classe dominante.

Lorsqu'on parle d'idées qui révolutionnent une société tout entière, on annonce seulement le fait que dans le sein de la vieille société les éléments d'une nouvelle société se sont formés et que la dissolution des vieilles idées marche de pair avec la dissolution des anciennes relations sociales.

Quand l'ancien monde était à son déclin, les vieilles religions furent vaincues par la religion chrétienne ; quand au XVIII^e siècle, les idées chrétiennes cédèrent la place aux idées philosophiques, la société féodale livrait sa dernière bataille à la bourgeoisie, alors révolutionnaire. Les idées de liberté religieuse et de liberté de conscience ne firent que proclamer le règne de la libre concurrence dans le domaine de la connaissance.

« Sans doute, dira-t-on, les idées religieuses, morales, philosophiques, politiques et juridiques se sont modifiées dans le cours du développement historique. Mais la religion, la morale, la philosophie se maintenaient toujours à travers ces transformations.

« Il y a de plus des vérités éternelles, telles que la liberté, la justice, etc., qui sont communes à toutes les conditions sociales. Or, le communisme abolit les vérités éternelles, il abolit la religion et la morale au lieu de les constituer sur une nouvelle base, ce qui est contradictoire à tout le développement historique antérieur. »

À quoi se réduit cette objection ? L'histoire de toute société se résume dans le développement des antagonismes des classes, antagonismes qui ont revêtu des formes différentes aux différentes époques.

Mais quelle qu'ait été la forme revêtue par ces antagonismes, l'exploitation d'une partie de la société par l'autre est un fait commun à tous les siècles antérieurs. Donc, rien d'étonnant à ce que la conscience sociale de tous les âges, en dépit de toute divergence et de toute diversité, se soit toujours mue dans de cer-

taines formes communes, dans des formes de conscience qui ne se dissoudront complètement qu'avec l'entière disparition de l'antagonisme des classes.

La révolution communiste est la rupture la plus radicale avec les rapports de propriété traditionnels ; rien d'étonnant à ce que, dans le cours de son développement, elle rompe de la façon la plus radicale avec les vieilles idées traditionnelles.

Cependant laissons là les objections faites par la bourgeoisie au communisme.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la première étape dans la révolution ouvrière est la constitution du prolétariat en classe régnante, la conquête du pouvoir public par la démocratie.

Le prolétariat se servira de sa suprématie politique pour arracher petit à petit tout capital à la bourgeoisie, pour centraliser tous les instruments de production dans les mains de l'État, c'est-à-dire du prolétariat organisé en classe régnante, et pour augmenter au plus vite les masses des forces productives disponibles.

Ceci, naturellement, ne pourra s'accomplir, au début, que par une violation despotique des droits de propriété et des rapports de production bourgeoise, c'est-à-dire par la prise de mesures qui, au point de vue économique, paraîtront insuffisantes et insoutenables, mais qui au cours du mouvement se dépassent elles-mêmes et sont indispensables comme moyen de révolutionner le mode de production tout entier.

Ces mesures, bien entendu, seront différentes dans les différents pays.

Cependant, pour les pays les plus avancés, les mesures suivantes pourront assez généralement être applicables.

1° Expropriation de la propriété foncière et confiscation de la rente foncière au profit de l'État.

2° Impôt fortement progressif.

3° Abolition de l'héritage.

4° Confiscation de la propriété de tous les émigrants et de tous les rebelles.

5° Centralisation du crédit dans les mains de l'État au moyen d'une banque nationale avec capital de l'État et avec le monopole exclusif.

6° Centralisation, dans les mains de l'État, de tous les moyens de transport.

7° Augmentation des manufactures nationales et des instruments de production, défriche-

ment des terrains incultes et amélioration des terres cultivées d'après un système général.

8° Travail obligatoire pour tous, organisation d'armées industrielles, particulièrement pour l'agriculture.

9° Combinaison du travail agricole et industriel, mesures tendant à faire disparaître la distinction entre ville et campagne.

10° Éducation publique et gratuite de tous les enfants, abolition du travail des enfants dans les fabriques, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui. Combinaison de l'éducation avec la production matérielle, etc.

Les antagonismes de classes une fois disparus dans le cours du développement, et toute la production concentrée dans les mains des individus associés, le pouvoir public perd son caractère politique. Le pouvoir politique, à proprement parler, est le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression d'une autre. Si le prolétariat, dans sa lutte contre la bourgeoisie, se constitue forcément en classe, s'il s'érige par une révolution en classe régnante, et, comme classe régnante détruit violemment les anciens rapports de production, il détruit, en même temps que ces rapports de production, les conditions d'existence de l'antagonisme des classes ; il détruit les classes en général et, par-là, sa propre domination comme classe.

À la place de l'ancienne société bourgeoise, avec ses classes et ses antagonismes de classes, surgit une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement pour tous.

III

LITTÉRATURE SOCIALISTE ET COMMUNISTE

I. — LE SOCIALISME RÉACTIONNAIRE

A. — *Le Socialisme Féodal*

Par leur position historique, les aristocraties françaises et anglaises se trouvèrent appelées à lancer des libelles contre la société bourgeoise. Dans la révolution française de 1830, dans le mouvement réformiste anglais, elles avaient succombé une fois de plus sous les coups du parvenu abhorré. Pour elles, il ne pouvait plus désormais être question d'une lutte politique sérieuse, il ne leur restait plus que la lutte littéraire. Or, dans le domaine littéraire aussi, la vieille phraséologie de la Restauration était devenue impossible.

Pour se créer des sympathies, il fallait que l'aristocratie fit semblant de perdre de vue ses intérêts propres, et qu'elle dressât son acte d'accusation contre la bourgeoisie, dans le seul intérêt de la classe ouvrière exploitée. Elle se ménagea de la sorte la satisfaction de faire des chansons satiriques sur son nouveau maître et de fredonner à ses oreilles des prophéties grosses de malheurs.

C'est ainsi que naquit le socialisme féodal, mélange de jérémiades et de pasquinades, d'échos du passé et de vagissements de l'avenir. Si parfois sa critique mordante et spirituelle frappa au cœur la bourgeoisie, son impuissance absolue à comprendre la marche de l'histoire moderne, finit toujours par le rendre ridicule.

En guise de drapeau, ces messieurs arboraient la besace du mendiant, afin d'attirer à eux le peuple ; mais dès que le peuple accourut, il aperçut leurs derrières ornés du vieux blason féodal et se dispersa avec de grands et d'irrévérencieux éclats de rires.

Une partie des légitimistes français et la jeune Angleterre ont donné au monde ce réjouissant spectacle.

Quand les champions de la féodalité démontrent que le mode d'exploitation de la féodalité était autre que celui de la bourgeoisie, ils n'oublient qu'une chose, c'est qu'elle exploitait dans des conditions tout à fait différentes et aujourd'hui surannées. Quand ils font remarquer que sous leur régime le prolétariat moderne n'existait pas, ils oublient que la bourgeoisie est précisément un rejeton fatal de la société féodale.

Ils cachent si peu, d'ailleurs, le caractère réactionnaire de leur critique, que leur premier chef d'accusation contre la bourgeoisie est justement d'avoir créé sous son régime une classe qui fera sauter tout l'ancien ordre social.

Aussi, n'est-ce pas tant d'avoir produit un prolétariat qu'ils imputent à crime à la bourgeoisie que d'avoir produit un prolétariat révolutionnaire.

Dans la lutte politique ils prennent donc une part active à toutes les mesures violentes contre la classe ouvrière. Et dans leur vie de tous les jours ils savent, en dépit de leur phraséologie boursoufflée, s'abaisser pour ramasser les fruits d'or qui tombent de l'arbre de l'industrie, et troquer toutes les vertus chevaleresques, l'honneur, l'amour et la fidélité,

contre la laine, le sucre de betterave et l'eau-de-vie.

De même que le prêtre et le seigneur féodal marchèrent jadis la main dans la main, voyons-nous aujourd'hui le socialisme clérical marcher côte à côte avec le socialisme féodal.

Rien n'est plus facile que de recouvrir d'un vernis de socialisme l'ascétisme chrétien. Le christianisme, lui aussi, ne s'est-il pas élevé contre la propriété privée, le mariage, l'État ? Et à leur place n'a-t-il pas prêché la charité et les guenilles, le célibat et la mortification de la chair, la vie monastique et l'Église ? Le socialisme chrétien n'est que l'eau bénite avec laquelle le prêtre consacre le mécontentement de l'aristocratie.

B. — Le Socialisme des petits bourgeois

L'aristocratie féodale n'est pas la seule classe ruinée par la bourgeoisie, elle n'est pas la seule classe dont les conditions d'existence s'étiolaient et dépérissaient dans la société bourgeoise moderne. Les petits bourgeois et les petits paysans du moyen âge étaient les précurseurs de la bourgeoisie moderne. Dans les pays où le commerce et l'industrie sont peu développés, cette classe continue à végéter à côté de la bourgeoisie qui s'épanouit.

Dans les pays où la civilisation moderne est florissante, il s'est formé une nouvelle classe de petits bourgeois qui oscillent entre le Proletariat et la Bourgeoisie ; partie complémentaire de la société bourgeoise, elle se constitue toujours de nouveau. Mais les individus qui la composent se voient sans cesse précipités dans le prolétariat, par suite de la concurrence et, qui plus est, avec la marche progressive de la grande production, ils voient approcher le moment où ils disparaîtront complètement comme fraction indépendante de la société moderne et où ils seront remplacés dans le commerce, la manufacture et l'agriculture par des contremaîtres, des garçons de boutiques et des laboureurs.

Dans les pays comme la France, où les paysans forment bien au-delà de la moitié de la population, il était naturel que des écrivains, prenant fait et cause pour le prolétariat contre la bourgeoisie, devaient critiquer le régime bourgeois et défendre le parti ouvrier au point de vue du petit bourgeois et du paysan. C'est ainsi que se forma le socialisme du petit

bourgeois. Sismondi est le chef de cette littérature, aussi bien pour l'Angleterre que pour la France.

Ce socialisme analysa avec beaucoup de pénétration les contradictions inhérentes aux rapports de production modernes. Il mit à nu les hypocrites apologies des économistes. Il démontra d'une façon irréfutable les effets meurtriers de la machine et de la division du travail, la concentration des capitaux et de la propriété foncière, la surproduction, les crises, la misère du prolétariat, l'anarchie dans la production, la criante disproportion dans la distribution des richesses, la guerre industrielle d'extermination des nations entre elles, la dissolution des vieilles mœurs, des vieilles relations familiales, des vieilles nationalités.

Le but positif, toutefois, de ce socialisme des petits bourgeois est, soit de rétablir les anciens moyens de production et d'échange, et, avec eux, les anciens rapports de propriété et l'ancienne société, soit de faire rentrer de force les moyens modernes de production et d'échange dans le cadre étroit des anciens rapports de production qui ont été brisés et fatalement brisés par eux. Dans l'un et l'autre cas, ce socialisme est tout à la fois réactionnaire et utopique.

Pour la manufacture, le système des corporations, pour l'agriculture, des relations patriarcales ; voilà son dernier mot.

Finalement, quand les faits historiques l'eurent tout à fait désenivrée, cette forme de socialisme s'est abandonnée à une lâche mélancolie.

C. — *Le Socialisme allemand ou le Vrai Socialisme*

La littérature socialiste et communiste de la France, née sous la pression d'une bourgeoisie régnante, est l'expression littéraire de la révolte contre ce règne. Elle fut introduite en Allemagne au moment où la bourgeoisie commençait sa lutte contre l'absolutisme féodal.

Des philosophes, des demi-philosophes, et des beaux esprits allemands se jetèrent avidement sur cette littérature, mais ils oublièrent qu'avec l'importation de la littérature française en Allemagne, il n'y avait pas eu en même temps importation des conditions sociales de la France. Par rapport aux conditions allemandes, la littérature française perdit toute signification pratique immédiate et prit un caractère purement littéraire. Elle ne devait plus

paraître qu'une spéculation oiseuse sur la *réalisation de la nature humaine*. C'est ainsi que pour les philosophes allemands du XVIII^e siècle, les revendications de la première révolution française n'étaient que les revendications de la « raison pratique » en général, et la manifestation de la volonté des bourgeois révolutionnaires de la France ne signifiait, à leurs yeux, que la manifestation des lois de la volonté pure, de la volonté telle qu'elle doit être, de la véritable volonté humaine.

Le travail des gens de lettres allemands se bornait à mettre d'accord les idées françaises avec leur vieille conscience philosophique, ou plutôt à s'approprier les idées françaises en les accommodant à leur point de vue philosophique.

Ils se les approprièrent comme on s'assimile une langue étrangère, par la traduction.

On sait comment les moines superposèrent sur les manuscrits des auteurs classiques du paganisme, les absurdes légendes des saints catholiques. Les gens de lettres allemands agirent en sens inverse à l'égard de la littérature française. Ils glissèrent leurs non-sens sous l'original français. Par exemple, sous la critique française des fonctions économiques de l'argent, ils écrivirent : « *Aliénation de l'être humain* », sous la critique française de l'État bourgeois, ils écrivirent : « *Élimination de la catégorie de l'universalité abstraite* », et ainsi de suite.

L'introduction de cette phraséologie philosophique au milieu des développements français, ils la baptisèrent : « Philosophie de l'action », « Vrai Socialisme », « Science allemande du socialisme », « Base philosophique du socialisme », etc.

De cette façon, on émascula complètement la littérature socialiste et communiste française. Et parce qu'elle cessa, entre les mains des allemands, d'être l'expression de la lutte d'une classe contre une autre, ceux-ci se félicitèrent de s'être élevés au-dessus de *l'étroitesse française*, et d'avoir défendu non pas de vrais besoins, mais « le besoin du vrai » ; d'avoir défendu, non pas les intérêts du prolétaire, mais les intérêts de l'être humain, de l'homme en général ; de l'homme qui n'appartient à aucune classe ni à aucune réalité et qui n'existe que dans le ciel embrumé de la fantaisie philosophique.

Ce socialisme allemand qui prenait si solennellement au sérieux ses maladroits exercices

d'écolier et qui les tambourinait à la façon des saltimbanques, perdit cependant petit à petit son innocence de pédant.

La lutte de la bourgeoisie allemande et principalement de la bourgeoisie prussienne contre la monarchie absolue et féodale, en un mot, le mouvement libéral, devint plus sérieux.

De la sorte, le *vrai* socialisme eut l'occasion tant souhaitée de confronter les réclamations socialistes avec le mouvement politique. Il put lancer les anathèmes traditionnels contre le libéralisme, contre l'état représentatif, contre la concurrence bourgeoise, contre la liberté bourgeoise de la presse, contre le droit bourgeois, contre la liberté et l'égalité bourgeoises ; il put prêcher aux masses qu'elles n'avaient rien à gagner, mais, au contraire, tout à perdre à ce mouvement bourgeois. Le socialisme allemand oublia, bien à propos, que la critique française, dont il était le niais écho, présupposait la société bourgeoise moderne, avec les conditions matérielles d'existence qui y correspondent et une constitution politique conforme, choses précisément que, pour l'Allemagne, il s'agissait encore de conquérir.

Pour les gouvernements absolus, avec leur cortège de prêtres, de pédagogues, de hobereaux et de bureaucrates, ce socialisme servit d'épou-vantail pour faire peur à la bourgeoisie qui se dressait menaçante.

Il compléta, par son hypocrisie doucereuse, les amers coups de fouet et les balles que ces mêmes gouvernements administrèrent aux ouvriers allemands qui se soulevaient.

Si le *vrai* socialisme devint ainsi une arme entre les mains des gouvernements, il représentait directement, en outre, l'intérêt réactionnaire, l'intérêt du petit bourgeois. La classe des petits bourgeois, léguée par le XVI^e siècle, et depuis lors sans cesse renaissante sous des formes diverses, constitue pour l'Allemagne la vraie base sociale de l'état de choses existant.

La maintenir c'est maintenir les conditions allemandes actuelles. La suprématie industrielle et politique de la bourgeoisie menace cette classe de destruction certaine, d'une part par la concentration des capitaux, d'autre part par le développement d'un prolétariat révolutionnaire. Le vrai socialisme devait tuer d'une pierre ces deux oiseaux. Il se propagea comme une épidémie.

Le vêtement tissé avec les fils immatériels de la spéculation, brodé de fleurs de rhétorique et tout saturé d'une rosée sentimentale, ce vêtement transcendant, dans lequel les socialistes allemands enveloppèrent leurs quelques maigres « vérités éternelles », ne fit qu'activer la vente de leur marchandise auprès d'un pareil public.

De son côté le socialisme allemand comprit de mieux en mieux que c'était sa vocation d'être le représentant pompeux de cette petite bourgeoisie.

Il proclama la nation allemande la nation normale et le philistin allemand l'homme normal. À toutes les infamies de cet homme normal il donna un sens occulte, un sens supérieur et socialiste qui les faisait tout le contraire de ce qu'elles étaient. Il alla jusqu'au bout, en s'élevant contre la tendance « brutalement destructive » du communisme et en déclarant que, impartial, il planait au-dessus de toutes les luttes de classes.

À quelques exceptions près, les publications soi-disant socialistes ou communistes, qui circulent en Allemagne (en 1847) appartiennent à cette sale et énervante littérature.

II. — LE SOCIALISME

CONSERVATEUR ET BOURGEOIS

Une partie de la bourgeoisie cherche à porter remède aux maux sociaux dans le but d'assurer l'existence de la société bourgeoise. Dans cette catégorie se rangent les économistes, les philanthropes, les humanitaires, les améliorateurs du sort de la classe ouvrière, les organisateurs de bienfaisance, les protecteurs des animaux, les fondateurs des sociétés de tempérance, les réformateurs en chambre de tout acabit. Et l'on est allé jusqu'à élaborer ce socialisme bourgeois en systèmes complets.

Citons, comme exemple, la *Philosophie de la Misère* de Proudhon.

Les socialistes bourgeois veulent les conditions de vie de la société moderne sans les dangers et les luttes qui en dérivent fatalement. Ils veulent la société actuelle, mais avec élimination des éléments qui la révolutionnent et la dissolvent. Ils veulent la bourgeoisie sans le prolétariat. La bourgeoisie, comme de juste, se représente le monde où elle domine comme le meilleur des mondes possibles. Le socialisme bourgeois élabore cette représentation consolante en système ou en demi-système. Lorsqu'il somme le prolétariat de

réaliser ces systèmes et de faire son entrée dans la nouvelle Jérusalem, il ne fait pas autre chose au fond que de l'engager à s'en tenir à la société actuelle, mais à se débarrasser de sa conception haineuse de cette société.

Une seconde forme de ce socialisme, moins systématique, mais plus pratique, essaya de dégoûter les ouvriers de tout mouvement révolutionnaire, en leur démontrant que ce n'était pas tel ou tel changement politique, mais seulement une transformation des rapports de la vie matérielle et des conditions économiques qui pouvait leur profiter. Notez que par transformation des rapports matériels de la société, ce socialisme n'entend pas parler de l'abolition des rapports de production bourgeois, mais uniquement de réformes administratives s'accomplissant sur la base même de la production bourgeoise, qui, par conséquent, n'affectent pas les relations du capital et du salariat, et qui, dans les meilleurs cas, ne font que diminuer les frais et simplifier le travail administratif du gouvernement bourgeois.

Le socialisme bourgeois n'atteint son expression adéquate qu'alors qu'il devient une simple figure de rhétorique.

Libre échange ! dans l'intérêt de la classe ouvrière ; droit protecteur ! dans l'intérêt de la classe ouvrière ; prisons cellulaires ! dans l'intérêt de la classe ouvrière : voilà son dernier mot, le seul mot dit sérieusement par le socialisme bourgeois.

Car le socialisme bourgeois tient tout entier dans cette phrase : les bourgeois sont des bourgeois dans l'intérêt de la classe ouvrière.

III. — SOCIALISME ET COMMUNISME CRITICO-UTOPIQUE

Il ne s'agit pas ici de la littérature qui, dans toutes les grandes révolutions modernes, a formulé les revendications du prolétariat (les écrits de Babœuf, etc.).

Les premières tentatives directes du prolétariat pour faire prévaloir ses propres intérêts de classe, faites-en un temps d'effervescence générale, dans la période du renversement de la société féodale, échouèrent nécessairement, aussi bien à cause de l'état embryonnaire du prolétariat lui-même qu'à cause de l'absence des conditions matérielles de son émancipation, conditions qui ne pouvaient être produites que sous l'ère bourgeoise. La littérature révolutionnaire qui accompagnait ces pre-

miers mouvements du prolétariat eut forcément un caractère réactionnaire. Elle préconise un ascétisme général et un grossier égalitarisme.

Les systèmes socialistes et communistes proprement dits, les systèmes de Saint-Simon, de Fourier, d'Owen, etc., font leur apparition dans la première période de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie, période décrite ci-dessus (voir *Bourgeoisie et Prolétariat*.)

Les inventeurs de ces systèmes se rendent bien compte de l'antagonisme des classes, ainsi que de l'action d'éléments dissolvants dans la société dominante elle-même. Mais ils n'aperçoivent du côté du prolétariat aucune action historique, aucun mouvement politique qui lui soient propres.

Comme le développement de l'antagonisme des classes marche de pair avec le développement de l'industrie, ils ne trouvent pas davantage les conditions matérielles de l'émancipation du prolétariat et se mettent en quête d'une science sociale, de lois sociales, dans le but de créer ces conditions.

L'activité sociale doit céder la place à leur activité cérébrale personnelle, les conditions historiques de l'émancipation à des conditions fantastiques, l'organisation graduelle et spontanée du prolétariat en classe à une organisation fabriquée de toute pièce par eux-mêmes. L'histoire future du monde se résout pour eux dans la propagande et la mise en pratique de leurs plans de société.

Dans la formation de leurs plans, toutefois, ils ont la conscience de défendre avant tout les intérêts de la classe ouvrière, parce qu'elle est la classe la plus souffrante. La classe ouvrière n'existe pour eux que sous cet aspect de la classe la plus souffrante.

Mais, ainsi que le comportent la forme peu développée de la lutte des classes et leur propre position sociale, ils se considèrent bien au-dessus de tout antagonisme des classes. Ils désirent améliorer les conditions matérielles de la vie pour tous les membres de la société, même des plus privilégiés. Par conséquent, ils ne cessent de faire appel à la société tout entière sans distinction, ou plutôt ils s'adressent de préférence à la classe régnante. Puisque, aussi bien, il suffit de comprendre leur système pour reconnaître que c'est le meilleur de tous les plans possibles de la meilleure des sociétés possibles.

Ils repoussent donc toute action politique et surtout toute action révolutionnaire, ils cherchent à atteindre leur but par des moyens paisibles et essayent de frayer un chemin au nouvel évangile social par la force de l'exemple, par des expériences en petit, condamnées d'avance à l'insuccès.

La peinture fantastique de la société future, faite à une époque où le prolétariat, peu développé encore, envisage sa propre position d'une manière fantastique, correspond aux premières aspirations instinctives des ouvriers vers une complète transformation de la société.

Mais les écrits socialistes et communistes renferment aussi des éléments critiques. Ils attaquent la société existante à ses bases. Ils ont fourni, par conséquent, dans leur temps, des matériaux d'une grande valeur pour éclairer les ouvriers. Leurs propositions positives relatives à la société future, telles que la suppression de la distinction entre ville et campagne, l'abolition de la famille, du gain privé et du travail salarié, la proclamation de l'harmonie sociale et la transformation de l'État en une simple administration de la production, toutes ces propositions ne font qu'indiquer la disparition de l'antagonisme des classes, antagonisme qui commence seulement à se dessiner et dont les faiseurs de systèmes ne connaissent encore que les premières formes indistinctes et indéterminées. Aussi ces propositions n'ont-elles encore qu'un sens purement utopique.

L'importance du socialisme et du communisme critico-utopique est en raison inverse du développement historique. À mesure que la lutte des classes s'accroît et prend une forme, ce fantastique dédain pour la lutte, cette fantastique opposition à la lutte, perdent toute valeur pratique, toute justification théorique. C'est pourquoi si, à beaucoup d'égards, les fondateurs de ces systèmes étaient des révolutionnaires, les sectes formées par leurs disciples sont toujours réactionnaires, car ces disciples s'obstinent à opposer les vieilles conceptions des maîtres à l'évolution historique du prolétariat. Ils cherchent donc, et en cela ils sont conséquents, à émousser la lutte des classes et à concilier les antagonismes. Ils rêvent toujours la réalisation expérimentale de leurs utopies sociales, l'établissement de phalanstères isolés, la création de colonies à l'intérieur et la fondation d'une petite Icarie

— édition in-douze de la nouvelle Jérusalem ; et pour donner une réalité à tous ces châteaux en Espagne, ils se voient forcés de faire appel aux cœurs et aux caisses des bourgeois. Petit à petit, ils tombent dans la catégorie des socialistes réactionnaires ou conservateurs, dépeints plus haut, et ne s'en distinguent plus que par un pédantisme plus systématique et une foi superstitieuse et fanatique dans l'efficacité miraculeuse de leur science sociale.

Ils s'opposent donc avec acharnement à toute action politique de la classe ouvrière, une pareille action ne pouvant provenir, à leur avis, que d'un aveugle manque de foi dans le nouvel évangile.

Les Owenistes en Angleterre, les Fourieristes en France réagissent, là contre les Chartistes, ici contre les Réformistes.

IV. — POSITION DES COMMUNISTES VIS-À-VIS DES DIFFÉRENTS PARTIS DE L'OPPOSITION

D'après ce que nous avons dit plus haut (voir Section II), la position des communistes vis-à-vis des partis ouvriers déjà constitués, s'explique d'elle-même, et, partant, leur position vis-à-vis des Chartistes en Angleterre et des réformateurs agraires dans l'Amérique du Nord.

Ils combattent pour les intérêts et les buts immédiats de la classe ouvrière, mais dans le mouvement du présent, ils défendent et représentent en même temps l'avenir du mouvement. En France, les communistes se rallient au parti démocrate-socialiste contre la bourgeoisie conservatrice et radicale, tout en se réservant le droit de critiquer les phrases et les illusions léguées par la tradition révolutionnaire.

En Suisse ils appuient les radicaux, sans méconnaître que ce parti se compose d'éléments contradictoires, moitié de démocrates socialistes, dans l'acception française du mot, moitié de bourgeois radicaux.

En Pologne les communistes soutiennent le parti qui voit dans une révolution agraire la condition de l'affranchissement national, c'est-à-dire le parti qui fit la révolution de Cracovie en 1846.

En Allemagne le parti communiste lutte d'accord avec la bourgeoisie, toutes les fois que la bourgeoisie agit révolutionnairement,

contre la monarchie absolue, la propriété foncière féodale et la petite bourgeoisie.

Mais jamais, à aucun moment, ce parti ne néglige d'éveiller chez les ouvriers une conscience claire et nette de l'antagonisme profond qui existe entre la bourgeoisie et le prolétariat, afin que, l'heure venue, les ouvriers allemands sachent convertir les conditions sociales et politiques, créées par le régime bourgeois, en autant d'armes contre la bourgeoisie ; afin que, sitôt les classes réactionnaires de l'Allemagne détruites, la lutte puisse s'engager contre la bourgeoisie elle-même.

C'est vers l'Allemagne surtout que se tourne l'attention des communistes, parce que l'Allemagne se trouve à la veille d'une révolution bourgeoise, et parce qu'elle accomplira cette révolution dans des conditions plus avancées de la civilisation européenne et avec un prolétariat infiniment plus développé que l'Angleterre et la France n'en possédaient au xvii^e et au xviii^e siècles, et que, par conséquent, la révolution bourgeoise allemande ne saurait être que le court prélude d'une révolution prolétarienne.

En somme, les communistes appuient partout tout mouvement révolutionnaire contre l'état de choses social et politique existant.

Dans tous ces mouvements, ils mettent en avant la question de la propriété, quelle que soit la forme plus ou moins développée qu'elle ait revêtue, comme la question fondamentale du mouvement.

Enfin les communistes travaillent à l'union et à l'entente des partis démocratiques de tous les pays.

Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs buts. Ils proclament hautement que ces buts ne pourront être atteints sans le renversement violent de tout ordre social actuel. Que les classes régnautes tremblent à l'idée d'une révolution communiste. Les prolétaires n'ont rien à y perdre, hors leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner.

MANIFESTO
OF THE
COMMUNIST PARTY

A spectre is haunting Europe : the spectre of Communism. All the powers of old Europe have entered into a holy alliance to exorcise this spectre; Pope and Czar, Metternich and Guizot, French Radicals and German police-spies.

Where is the party in opposition that has not been decried as communistic by its opponents in power? Where the Opposition that has not hurled back the branding reproach of Communism, against the more advanced opposition parties, as well as against its reactionary adversaries?

Two things result from this fact.

I. Communism is already acknowledged by all European Powers to be itself a Power.

II. It is high time that Communists should openly, in the face of the whole world, publish their views, their aims, their tendencies, and meet this nursery tale of the Spectre of Communism with a Manifesto of the party itself.

To this end, Communists of various nationalities have assembled in London, and sketched the following manifesto, to be published in the English, French, German, Italian, Flemish and Danish languages.

I
BOURGEOIS
AND PROLETARIANS

The history of all hitherto existing society is the history of class struggles.

Freeman and slave, patrician and plebeian, lord and serf, guild-master and journeyman, in a word, oppressor and oppressed, stood in constant opposition to one another, carried on an uninterrupted, now hidden, now open fight, a fight that each time ended, either in a revolutionary re-constitution of society at large, or in the common ruin of the contending classes.

In the earlier epochs of history, we find almost everywhere a complicated arrangement of society into various orders, a manifold graduation of social rank. In ancient Rome we have patricians, knights, plebeians, slaves; in the Middle Ages, feudal lords, vassals, guild-masters, journeymen, apprentices, serfs; in almost all of these classes, again, subordinate gradations.

The modern bourgeois society that has sprouted from the ruins of feudal society, has

not done away with class antagonisms. It has but established new classes, new conditions of oppression, new forms of struggle in place of the old ones.

Our epoch, the epoch of the bourgeoisie, possesses, however, this distinctive feature; it has simplified the class antagonisms. Society as a whole is more and more splitting up into two great hostile camps, into two great classes directly facing each other: Bourgeoisie and Proletariat.

From the serfs of the Middle Ages sprang the chartered burghers of the earliest towns. From these burgesses the first elements of the bourgeoisie were developed.

The discovery of America, the rounding of the Cape, opened up fresh ground for the rising bourgeoisie. The East-Indian and Chinese markets, the colonization of America, trade with the colonies, the increase in the means of exchange and in commodities generally, gave to commerce, to navigation, to industry, an impulse never before known, and thereby, to the revolutionary element in the tottering feudal society, a rapid development.

The feudal system of industry, under which industrial production was monopolized by close guilds, now no longer sufficed for the growing wants of the new markets. The manufacturing system took its place. The guildmasters were pushed on one side by the manufacturing middle-class; division of labor between the different corporate guilds vanished in the face of division of labor in each single workshop.

Meantime the markets kept ever growing, the demand, ever rising. Even manufacture no longer sufficed. Thereupon, steam and machinery revolutionized industrial production. The place of manufacture was taken by the giant, Modern Industry, the place of the industrial middle-class, by industrial millionaires, the leaders of whole industrial armies, the modern bourgeois.

Modern industry has established the world-market, for which the discovery of America paved the way. This market has given an immense development to commerce, to navigation, to communication by land. This development has, in its turn, reacted on the extension of industry; and in proportion as industry, commerce, navigation, railways extended, in the same proportion the bourgeoisie developed, increased its capital, and pushed into

the background every class handed down from the Middle Ages.

We see, therefore, how the modern bourgeoisie is itself the product of a long course of development, of a series of revolutions in the modes of production and of exchange.

Each step in the development of the bourgeoisie was accompanied by a corresponding political advance of that class. An oppressed class under the sway of the feudal nobility, an armed and self-governing association in the mediaeval commune, here independent urban republic (as in Italy and Germany), there taxable "third estate" of the monarchy (as in France), afterwards, in the period of manufacture proper, serving either the semi-feudal or the absolute monarchy as a counterpoise against the nobility, and, in fact, corner stone of the great monarchies in general, the bourgeoisie has at last, since the establishment of Modern Industry and of the world-market, conquered for itself, in the modern representative State, exclusive political sway. The executive of the modern State is but a committee for managing the common affairs of the whole bourgeoisie.

The bourgeoisie, historically, has played a most revolutionary part.

The bourgeoisie, wherever it has got the upper hand, has put an end to all feudal, patriarchal, idyllic relations. It has pitilessly torn asunder the motley feudal ties that bound man to his "natural superiors," and has left remaining no other nexus between man and man than naked self-interest, than callous "cash payment." It has drowned the most heavenly ecstasies of religious fervor, of chivalrous enthusiasm, of philistine sentimentalism, in the icy water of egotistical calculation. It has resolved personal worth into exchange value, and in place of the numberless indefeasible chartered freedoms, has set up that single, unconscionable freedom—Free Trade. In one word, for exploitation, veiled by religious and political illusions, it has substituted naked, shameless, direct, brutal exploitation.

The bourgeoisie has stripped of its halo every occupation hitherto honored and looked up to with reverent awe. It has converted the physician, the lawyer, the priest, the poet, the man of science, into its paid wage-laborers.

The bourgeoisie has torn away from the family its sentimental veil, and has reduced the family relation to a mere money relation.

The bourgeoisie has disclosed how it came to pass that the brutal display of vigor in the Middle Ages, which Reactionists so much admire, found its fitting complement in the most slothful indolence. It has been the first to show what man's activity can bring about. It has accomplished wonders far surpassing Egyptian pyramids, Roman aqueducts, and Gothic cathedrals; it has conducted expeditions that put in the shade all former Exoduses of nations and crusades.

The bourgeoisie cannot exist without constantly revolutionizing the instruments of production, and thereby the relations of production, and with them the whole relations of society. Conservation of the old modes of production in unaltered form, was, on the contrary, the first condition of existence for all earlier industrial classes. Constant revolutionizing of production, uninterrupted disturbance of all social conditions, everlasting uncertainty and agitation distinguish the bourgeois epoch from all earlier ones. All fixed, fast-frozen relations, with their train of ancient and venerable prejudices and opinions, are swept away, all new-formed ones become antiquated before they can ossify. All that is solid melts into air, all that is holy is profaned, and man is at last compelled to face with sober senses, his real conditions of life, and his relations with his kind.

The need of a constantly expanding market for its products chases the bourgeoisie over the whole surface of the globe. It must nestle everywhere, settle everywhere, establish connections everywhere.

The bourgeoisie has through its exploitation of the world-market given a cosmopolitan character to production and consumption in every country. To the great chagrin of Reactionists, it has drawn from under the feet of industry the national ground on which it stood. All old-established national industries have been destroyed or are daily being destroyed. They are dislodged by new industries, whose introduction becomes a life and death question for all civilized nations, by industries that no longer work up indigenous raw material, but raw material drawn from the remotest zones; industries whose products are consumed, not only at home, but in every quarter of the globe. In place of the old wants, satisfied by the productions of the country, we find new wants, requiring for their satisfac-

tion the products of distant lands and climes. In place of the old local and national seclusion and self-sufficiency, we have intercourse in every direction, universal inter-dependence of nations. And as in material, so also in intellectual production. The intellectual creations of individual nations become common property. National one-sidedness and narrow-mindedness become more and more impossible, and from the numerous national and local literatures there arises a world-literature.

The bourgeoisie, by the rapid improvement of all instruments of production, by the immensely facilitated means of communication, draws all, even the most barbarian, nations into civilization. The cheap prices of its commodities are the heavy artillery with which it batters down all Chinese walls, with which it forces the barbarians' intensely obstinate hatred of foreigners to capitulate. It compels all nations, on pain of extinction, to adopt the bourgeois mode of production; it compels them to introduce what it calls civilization into their midst, i. e., to become bourgeois themselves. In a word, it creates a world after its own image.

The bourgeoisie has subjected the country to the rule of the towns. It has created enormous cities, has greatly increased the urban population as compared with the rural, and has thus rescued a considerable part of the population from the idiocy of rural life. Just as it has made the country dependent on the towns, so it has made barbarian and semi-barbarian countries dependent on the civilized ones, nations of peasants on nations of bourgeois, the East on the West.

The bourgeoisie keeps more and more doing away with the scattered state of the population, of the means of production, and of property. It has agglomerated population, centralized means of production, and has concentrated property in a few hands. The necessary consequence of this was political centralization. Independent, or but loosely connected provinces, with separate interests, laws, governments and systems of taxation, became lumped together in one nation, with one government, one code of laws, one national class-interest, one frontier and one customs-tariff.

The bourgeoisie, during its rule of scarce one hundred years, has created more massive and more colossal productive forces than have all preceding generations together. Subjection of

Nature's forces to man, machinery, application of chemistry to industry and agriculture, steam-navigation, railways, electric telegraphs, clearing of whole continents for cultivation, canalization of rivers, whole populations conjured out of the ground—what earlier century had even a presentiment that such productive forces slumbered in the lap of social labor?

We see then: the means of production and of exchange on whose foundation the bourgeoisie built itself up, were generated in feudal society. At a certain stage in the development of these means of production and of exchange, the conditions under which feudal society produced and exchanged, the feudal organization of agriculture and manufacturing industry, in one word, the feudal relations of property became no longer compatible with the already developed productive forces; they became so many fetters. They had to burst asunder; they were burst asunder.

Into their places stepped free competition, accompanied by a social and political constitution adapted to it, and by the economical and political sway of the bourgeois class.

A similar movement is going on before our own eyes. Modern bourgeois society with its relations of production, of exchange and of property, a society that has conjured up such gigantic means of production and of exchange, is like the sorcerer, who is no longer able to control the powers of the nether world whom he has called up by his spells. For many a decade past the history of industry and commerce is but the history of the revolt of modern productive forces against modern conditions of production, against the property relations that are the conditions for the existence of the bourgeoisie and of its rule. It is enough to mention the commercial crises that by their periodical return put on its trial, each time more threateningly, the existence of the entire bourgeois society. In these crises a great part not only of the existing products, but also of the previously created productive forces, are periodically destroyed. In these crises there breaks out an epidemic that, in all earlier epochs, would have seemed an absurdity—the epidemic of over-production. Society suddenly finds itself put back into a state of momentary barbarism; it appears as if a famine, a universal war of devastation had cut off the supply of every means of subsistence; in-

dustry and commerce seem to be destroyed; and why? Because there is too much civilization, too much means of subsistence, too much industry, too much commerce. The productive forces at the disposal of society no longer tend to further the development of the conditions of bourgeois property; on the contrary, they have become too powerful for these conditions, by which they are fettered, and so soon as they overcome these fetters, they bring disorder into the whole of bourgeois society, endanger the existence of bourgeois property. The conditions of bourgeois society are too narrow to comprise the wealth created by them. And how does the bourgeoisie get over these crises? On the one hand by enforced destruction of a mass of productive forces; on the other, by the conquest of new markets, and by the more thorough exploitation of the old ones. That is to say, by paving the way for more extensive and more destructive crises, and by diminishing the means whereby crises are prevented.

The weapons with which the bourgeoisie felled feudalism to the ground are now turned against the bourgeoisie itself.

But not only has the bourgeoisie forged the weapons that bring death to itself; it has also called into existence the men who are to wield those weapons—the modern working-class—the proletarians.

In proportion as the bourgeoisie, i. e., capital, is developed, in the same proportion is the proletariat, the modern working-class, developed, a class of laborers, who live only so long as they find work, and who find work only so long as their labor increases capital. These laborers, who must sell themselves piecemeal, are a commodity, like every other article of commerce, and are consequently exposed to all the vicissitudes of competition, to all the fluctuations of the market.

Owing to the extensive use of machinery and to division of labor, the work of the proletarians has lost all individual character, and, consequently, all charm for the workman. He becomes an appendage of the machine, and it is only the most simple, most monotonous, and most easily acquired knack that is required of him. Hence, the cost of production of a workman is restricted, almost entirely, to the means of subsistence that he requires for his maintenance, and for the propagation of his race. But the price of a commodity, and also

of labor, is equal to its cost of production. In proportion, therefore, as the repulsiveness of the work increases, the wage decreases. Nay more, in proportion as the use of machinery and division of labor increases, in the same proportion the burden of toil also increases, whether by prolongation of the working hours, by increase of the work enacted in a given time, or by increased speed of the machinery, etc.

Modern industry has converted the little workshop of the patriarchal master into the great factory of the industrial capitalist. Masses of laborers, crowded into the factory, are organized like soldiers. As privates of the industrial army they are placed under the command of a perfect hierarchy of officers and sergeants. Not only are they the slaves of the bourgeois class, and of the bourgeois State, they are daily and hourly enslaved by the machine, by the over-looker, and, above all, by the individual bourgeois manufacturer himself. The more openly this despotism proclaims gain to be its end and aim, the more petty, the more hateful and the more embittering it is.

The less the skill and exertion or strength implied in manual labor, in other words, the more modern industry becomes developed, the more is the labor of men superseded by that of women. Differences of age and sex have no longer any distinctive social validity for the working class. All are instruments of labor, more or less expensive to use, according to their age and sex.

No sooner is the exploitation of the laborer by the manufacturer, so far at an end, that he receives his wages in cash, than he is set upon by the other portions of the bourgeoisie, the landlord, the shopkeeper, the pawnbroker, etc. The lower strata of the Middle class—the small tradespeople, shopkeepers, and retired tradesmen generally, the handicraftsmen and peasants—all these sink gradually into the proletariat, partly because their diminutive capital does not suffice for the scale on which Modern Industry is carried on, and is swamped in the competition with the large capitalists, partly because their specialized skill is rendered worthless by new methods of production. Thus the proletariat is recruited from all classes of the population.

The proletariat goes through various stages of development. With its birth begins its struggle

with the bourgeoisie. At first the contest is carried on by individual laborers, then by the workpeople of a factory, then by the operatives of one trade, in one locality, against the individual bourgeois who directly exploits them. They direct their attacks not against the bourgeois conditions of production, but against the instruments of production themselves; they destroy imported wares that compete with their labor, they smash to pieces machinery, they set factories ablaze, they seek to restore by force the vanished status of the workman of the Middle Ages.

At this stage the laborers still form an incoherent mass scattered over the whole country, and broken up by their mutual competition. If anywhere they unite to form more compact bodies, this is not yet the consequence of their own active union, but of the union of the bourgeoisie, which class, in order to attain its own political ends, is compelled to set the whole proletariat in motion, and is moreover yet, for a time, able to do so. At this stage, therefore, the proletarians do not fight their enemies, but the enemies of their enemies, the remnants of absolute monarchy, the landowners, the non-industrial bourgeois, the petty bourgeoisie. Thus the whole historical movement is concentrated in the hands of the bourgeoisie; every victory so obtained is a victory for the bourgeoisie.

But with the development of industry the proletariat not only increases in number, it becomes concentrated in greater masses, its strength grows, and it feels that strength more. The various interests and conditions of life within the ranks of the proletariat are more and more equalized, in proportion as machinery obliterates all distinctions of labor, and nearly everywhere reduces wages to the same low level. The growing competition among the bourgeois, and the resulting commercial crises, make the wages of the workers ever more fluctuating. The unceasing improvement of machinery, ever more rapidly developing, makes their livelihood more and more precarious; the collisions between individual workmen and individual bourgeois take more and more the character of collisions between two classes. Thereupon the workers begin to form combinations (Trades' Unions) against the bourgeois; they club together in order to keep up the rate of wages; they found permanent associations in order to make pro-

vision beforehand for these occasional revolts. Here and there the contest breaks out into riots.

Now and then the workers are victorious, but only for a time. The real fruit of their battles lies, not in the immediate result, but in the ever expanding union of the workers. This union is helped on by the improved means of communication that are created by modern industry, and that place the workers of different localities in contact with one another. It was just this contact that was needed to centralize the numerous local struggles, all of the same character, into one national struggle between classes. But every class struggle is a political struggle. And that union, to attain which the burghers of the Middle Ages, with their miserable highways, required centuries, the modern proletarians, thanks to railways, achieve in a few years.

This organization of the proletarians into a class, and consequently into a political party, is continually being upset again by the competition between the workers themselves. But it ever rises up again, stronger, firmer, mightier. It compels legislative recognition of particular interests of the workers, by taking advantage of the divisions among the bourgeoisie itself. Thus the ten-hour bill in England was carried.

Altogether collisions between the classes of the old society further, in many ways, the course of development of the proletariat. The bourgeoisie finds itself involved in a constant battle. At first with the aristocracy; later on, with those portions of the bourgeoisie itself, whose interests have become antagonistic to the progress of industry; at all times, with the bourgeoisie of foreign countries. In all these battles it sees itself compelled to appeal to the proletariat, to ask for its help, and thus, to drag it into the political arena. The bourgeoisie itself, therefore, supplies the proletariat with its own elements of political and general education, in other words, it furnishes the proletariat with weapons for fighting the bourgeoisie.

Further, as we have already seen, entire sections of the ruling classes are, by the advance of industry, precipitated into the proletariat, or are at least threatened in their conditions of existence. These also supply the proletariat with fresh elements of enlightenment and progress.

Finally, in times when the class-struggle nears the decisive hour, the process of dissolution going on within the ruling class, in fact, within the whole range of old society, assumes such a violent, glaring character, that a small section of the ruling class cuts itself adrift, and joins the revolutionary class, the class that holds the future in its hands. Just as, therefore, at an earlier period, a section of the nobility went over to the bourgeoisie, so now a portion of the bourgeoisie goes over to the proletariat, and in particular, a portion of the bourgeois ideologists, who have raised themselves to the level of comprehending theoretically the historical movements as a whole.

Of all the classes that stand face to face with the bourgeoisie today, the proletariat alone is a really revolutionary class. The other classes decay and finally disappear in the face of modern industry; the proletariat is its special and essential product.

The lower middle-class, the small manufacturer, the shopkeeper, the artisan, the peasant, all these fight against the bourgeoisie, to save from extinction their existence as fractions of the middle class. They are, therefore, not revolutionary, but conservative. Nay more, they are reactionary, for they try to roll back the wheel of history. If by chance they are revolutionary, they are so, only in view of their impending transfer into the proletariat, they thus defend not their present, but their future interests, they desert their own standpoint to place themselves at that of the proletariat.

The "dangerous class," the social scum, that passively rotting mass thrown off by the lowest layers of old society, may, here and there, be swept into the movement by a proletarian revolution; its conditions of life, however, prepare it far more for the part of a bribed tool of reactionary intrigue.

In the conditions of the proletariat, those of old society at large are already virtually swamped. The proletarian is without property; his relation to his wife and children has no longer anything in common with the bourgeois family-relations; modern industrial labor, modern subjection to capital, the same in England as in France, in America as in Germany, has stripped him of every trace of national character. Law, morality, religion, are to him so many bourgeois prejudices, behind which lurk in ambush just as many bourgeois interests.

All the preceding classes that got the upper hand, sought to fortify their already acquired status by subjecting society at large to their conditions of appropriation. The proletarians cannot become masters of the productive forces of society, except by abolishing their own previous mode of appropriation, and thereby also every other previous mode of appropriation. They have nothing of their own to secure and to fortify; their mission is to destroy all previous securities for, and insurances of, individual property.

All previous historical movements were movements of minorities, or in the interest of minorities. The proletarian movement is the self-conscious, independent movement of the immense majority, in the interest of the immense majority. The proletariat, the lowest stratum of our present society, cannot stir, cannot raise itself up, without the whole superincumbent strata of official society being sprung into the air.

Though not in substance, yet in form, the struggle of the proletariat with the bourgeoisie is at first a national struggle. The proletariat of each country must, of course, first of all settle matters with its own bourgeoisie.

In depicting the most general phases of the development of the proletariat, we traced the more or less veiled civil war, raging within existing society, up to the point where that war breaks out into open revolution, and where the violent overthrow of the bourgeoisie, lays the foundation for the sway of the proletariat.

Hitherto, every form of society has been based, as we have already seen, on the antagonism of oppressing and oppressed classes. But in order to oppress a class, certain conditions must be assured to it under which it can, at least, continue its slavish existence. The serf, in the period of serfdom, raised himself to membership in the commune, just as the petty bourgeois, under the yoke of feudal absolutism, managed to develop into a bourgeois. The modern laborer, on the contrary, instead of rising with the progress of industry, sinks deeper and deeper below the conditions of existence of his own class. He becomes a pauper, and pauperism develops more rapidly than population and wealth. And here it becomes evident, that the bourgeoisie is unfit any longer to be the ruling class in society, and to impose its conditions of existence upon

society as an over-riding law. It is unfit to rule, because it is incompetent to assure an existence to its slave within his slavery, because it cannot help letting him sink into such a state that it has to feed him, instead of being fed by him. Society can no longer live under this bourgeoisie, in other words, its existence is no longer compatible with society.

The essential condition for the existence, and for the sway of the bourgeois class, is the formation and augmentation of capital; the condition for capital is wage-labor. Wage-labor rests exclusively on competition between the laborers. The advance of industry, whose involuntary promoter is the bourgeoisie, replaces the isolation of the laborers, due to competition, by their revolutionary combination, due to association. The development of Modern Industry, therefore, cuts from under its feet the very foundation on which the bourgeoisie produces and appropriates products. What the bourgeoisie therefore produces, above all, are its own grave-diggers. Its fall and the victory of the proletariat are equally inevitable.

II PROLETARIANS AND COMMUNISTS

In what relation do the Communists stand to the proletarians as a whole ?

The Communists do not form a separate party opposed to other working-class parties.

They have no interests separate and apart from those of the proletariat as a whole.

They do not set up any sectarian principles of their own, by which to shape and mould the proletarian movement.

The Communists are distinguished from the other working class parties by this only :

1. In the national struggles of the proletarians of the different countries, they point out and bring to the front the common interests of the entire proletariat independently of all nationality.

2. In the various stages of development which the struggle of the working class against the bourgeoisie has to pass through, they always and everywhere represent the interests of the movement as a whole.

The Communists, therefore, are on the one hand, practically, the most advanced and resolute section of the working class parties of

every country, that section which pushes forward all others; on the other hand, theoretically, they have over the great mass of the proletariat the advantage of clearly understanding the line of march, the conditions, and the ultimate general results of the proletarian movement.

The immediate aim of the Communists is the same as that of all the other proletarian parties; formation of the proletariat into a class, overthrow of the bourgeois supremacy, conquest of political power by the proletariat.

The theoretical conclusions of the Communists are in no way based on ideas or principles that have been invented, or discovered, by this or that would-be universal reformer.

They merely express, in general terms, actual relations springing from an existing class struggle, from a historical movement going on under our very eyes. The abolition of existing property relations is not at all a distinctive feature of Communism.

All property relations in the past have continually been subject to historical change consequent upon the change in historical conditions.

The French Revolution, for example, abolished feudal property in favor of bourgeois property.

The distinguishing feature of Communism is not the abolition of property generally, but the abolition of bourgeois property. But modern bourgeois private property is the final and most complete expression of the system of producing and appropriating products, that is based on class antagonism, on the exploitation of the many by the few.

In this sense, the theory of the Communists may be summed up in the single sentence: Abolition of private property.

We Communists have been reproached with the desire of abolishing the right of personally acquiring property as the fruit of a man's own labor, which property is alleged to be the ground work of all personal freedom, activity and independence.

Hard-won, self-acquired, self-earned property! Do you mean the property of the petty artisan and of the small peasant, a form of property that preceded the bourgeois form? There is no need to abolish that; the development of industry has to a great extent already destroyed it, and is still destroying it daily.

Or do you mean modern bourgeois private property?

But does wage-labor create any property for the laborer? Not a bit. It creates capital, i. e., that kind of property which exploits wage-labor, and which cannot increase except upon condition of getting a new supply of wage-labor for fresh exploitation. Property, in its present form, is based on the antagonism of capital and wage-labor. Let us examine both sides of this antagonism.

To be a capitalist, is to have not only a purely personal, but a social status in production. Capital is a collective product, and only by the united action of many members, nay, in the last resort, only by the united action of all members of society, can it be set in motion.

Capital is therefore not a personal, it is a social power.

When, therefore, capital is converted into common property, into the property of all members of society, personal property is not thereby transformed into social property. It is only the social character of the property that is changed. It loses its class-character.

Let us now take wage-labor.

The average price of wage-labor is the minimum wage, i. e., that quantum of the means of subsistence, which is absolutely requisite to keep the laborer in bare existence as a laborer. What, therefore, the wage-laborer appropriates by means of his labor, merely suffices to prolong and reproduce a bare existence. We by no means intend to abolish this personal appropriation of the products of labor, an appropriation that is made for the maintenance and reproduction of human life, and that leaves no surplus wherewith to command the labor of others. All that we want to do away with is the miserable character of this appropriation, under which the laborer lives merely to increase capital, and is allowed to live only in so far as the interest of the ruling class requires it.

In bourgeois society, living labor is but a mean to increase accumulated labor. In Communist society, accumulated labor is but a means to widen, to enrich, to promote the existence of the laborer. In bourgeois society, therefore, the past dominates the present; in communist society, the present dominates the past. In bourgeois society capital is independent and has individuality, while the living person is dependent and has no individuality.

And the abolition of this state of things is called by the bourgeois, abolition of individuality and freedom! And rightly so. The abolition of bourgeois individuality, bourgeois independence, and bourgeois freedom is undoubtedly aimed at.

By freedom is meant, under the present bourgeois conditions of production, free trade, free selling and buying.

But if selling and buying disappears, free selling and buying disappears also. This talk about free selling and buying, and all the other “brave words” of our bourgeoisie about freedom in general, have a meaning, if any, only in contrast with restricted selling and buying, with the fettered traders of the Middle Ages, but have no meaning when opposed to the Communistic abolition of buying and selling, of the bourgeois conditions of production, and of the bourgeoisie itself.

You are horrified at our intending to do away with private property. But in your existing society, private property is already done away with for nine-tenths of the population; its existence for the few is solely due to its non-existence in the hands of those nine-tenths. You reproach us, therefore, with intending to do away with a form of property, the necessary condition for whose existence is, the non-existence of any property for the immense majority of society.

In one word, you reproach us with intending to do away with your property. Precisely so; that is just what we intend.

From the moment when labor can no longer be converted into capital, money, or rent, into a social power capable of being monopolized, i.e., from the moment when individual property can no longer be transformed into bourgeois property, into capital, from that moment, you say, individuality vanishes.

You must, therefore, confess that by “individual” you mean no other person than the bourgeois, than the middle-class owner of property. This person must, indeed, be swept out of the way, and made impossible.

Communism deprives no man of the power to appropriate the products of society: all that it does is to deprive him of the power to subjugate the labor of others by means of such appropriation.

It has been objected, that upon the abolition of private property all work will cease, and universal laziness will overtake us.

According to this, bourgeois society ought long ago to have gone to the dogs through sheer idleness; for those of its members who work, acquire nothing, and those who acquire anything, do not work. The whole of this objection is but another expression of the tautology: that there can no longer be any wage-labor when there is no longer any capital.

All objections urged against the Communistic mode of producing and appropriating material products, have, in the same way, been urged against the Communistic modes of producing and appropriating intellectual products. Just as, to the bourgeois, the disappearance of class property is the disappearance of production itself, so the disappearance of class culture is to him identical with the disappearance of all culture.

That culture, the loss of which he laments, is, for the enormous majority, a mere training to act as a machine.

But don't wrangle with us so long as you apply, to our intended abolition of bourgeois property, the standard of your bourgeois notions of freedom, culture, law, etc. Your very ideas are but the outgrowth of the conditions of your bourgeois production and bourgeois property, just as your jurisprudence is but the will of your class made into a law for all, a will, whose essential character and direction are determined by the economic conditions of existence of your class.

The selfish misconception that induces you to transform into eternal laws of nature and of reason, the social forms springing from your present mode of production and form of property—historical relations that rise and disappear in the progress of production—this misconception you share with every ruling class that has preceded you. What you see clearly in the case of ancient property, what you admit in the case of feudal property, you are of course forbidden to admit in the case of your own bourgeois form of property.

Abolition of the family! Even the most radical flare up at this infamous proposal of the Communists.

On what foundation is the present family, the bourgeois family, based? On capital, on private gain. In its completely developed form this family exists only among the bourgeoisie. But this state of things finds its complement in the practical absence of the family among the proletarians, and in public prostitution.

The bourgeois family will vanish as a matter of course when its complement vanishes, and both will vanish with the vanishing of capital. Do you charge us with wanting to stop the exploitation of children by their parents ? To this crime we plead guilty.

But, you will say, we destroy the most hallowed of relations, when we replace home education by social.

And your education ! Is not that also social, and determined by the social conditions under which you educate, by the intervention, direct or indirect, of society by means of schools, etc.? The Communists have not invented the intervention of society in education; they do but seek to alter the character of that intervention, and to rescue education from the influence of the ruling class.

The bourgeois clap-trap about the family and education, about the hallowed co-relation of parent and child, becomes all the more disgusting, the more, by the action of Modern Industry, all family ties among the proletarians are torn asunder, and their children transformed into simple articles of commerce and instruments of labor.

But you Communists would introduce community of women, screams the whole bourgeoisie in chorus.

The bourgeois sees in his wife a mere instrument of production. He hears that the instruments of production are to be exploited in common, and, naturally, can come to no other conclusion, than that the lot of being common to all will likewise fall to the women.

He has not even a suspicion that the real point aimed at is to do away with the status of women as mere instruments of production.

For the rest, nothing is more ridiculous than the virtuous indignation of our bourgeois at the community of women which, they pretend, is to be openly and officially established by the Communists. The Communists have no need to introduce community of women; it has existed almost from time immemorial.

Our bourgeois, not content with having the wives and daughters of their proletarians at their disposal, not to speak of common prostitutes, take the greatest pleasure in seducing each others' wives.

Bourgeois marriage is in reality a system of wives in common and thus, at the most, what the Communists might possibly be reproached with, is that they desire to introduce,

in substitution for a hypocritically concealed, an openly legalized community of women. For the rest, it is self-evident, that the abolition of the present system of production must bring with it the abolition of the community of women springing from that system, i. e., of prostitution both public and private.

The Communists are further reproached with desiring to abolish countries and nationalities. The working men have no country. We cannot take from them what they have not got. Since the proletariat must first of all acquire political supremacy, must rise to be the leading class of the nation, must constitute itself the nation, it is, so far, itself national, though not in the bourgeois sense of the word.

National differences, and antagonisms between peoples, are daily more and more vanishing, owing to the development of the bourgeoisie, to freedom of commerce, to the world-market, to uniformity in the mode of production and in the conditions of life corresponding thereto.

The supremacy of the proletariat will cause them to vanish still faster. United action, of the leading civilized countries at least, is one of the first conditions for the emancipation of the proletariat.

In proportion as the exploitation of one individual by another is put an end to, the exploitation of one nation by another will also be put a end to. In proportion as the antagonism between classes within the nation vanishes, the hostility of one nation to another will come to an end.

The charges against Communism made from a religious, a philosophical, and generally, from an ideological standpoint, are not deserving of serious examination.

Does it require deep intuition to comprehend that man's ideas, views, and conceptions, in one word, man's consciousness, changes with every change in the conditions of his material existence, in his social relations and in his social life ?

What else does the history of ideas prove, than that intellectual production changes in character in proportion as material production is changed? The ruling ideas of each age have ever been the ideas of its ruling class.

When people speak of ideas that revolutionize society, they do but express the fact, that within the old society, the elements of a new one have been created, and that the dissolu-

tion of the old ideas keeps even pace with the dissolution of the old conditions of existence. When the ancient world was in its last throes, the ancient religions were overcome by Christianity. When Christian ideas succumbed in the 18th century to rationalist ideas, feudal society fought its death-battle with the then revolutionary bourgeoisie. The ideas of religious liberty and freedom of conscience, merely gave expression to the sway of free competition within the domain of knowledge. "Undoubtedly", it will be said, "religious, moral, philosophical and juridical ideas have been modified in the course of historical development. But religion, morality, philosophy, political science, and law, constantly survived this change."

"There are, besides, eternal truths, such as Freedom, Justice, etc., that are common to all states of society. But Communism abolishes eternal truths, it abolishes all religion, and all morality, instead of constituting them on a new basis; it therefore acts in contradiction to all past historical experience."

What does this accusation reduce itself to? The history of all past society has consisted in the development of class antagonisms, antagonisms that assumed different forms at different epochs.

But whatever form they may have taken, one fact is common to all past ages, viz., the exploitation of one part of society by the other. No wonder, then, that the social consciousness of past ages, despite all the multiplicity and variety it displays, moves within certain common forms, or general ideas, which cannot completely vanish except with the total disappearance of class antagonisms.

The Communist revolution is the most radical rupture with traditional property-relations; no wonder that its development involves the most radical rupture with traditional ideas.

But let us have done with the bourgeois objections to Communism.

We have seen above, that the first step in the revolution by the working class, is to raise the proletariat to the position of ruling class, to win the battle of democracy.

The proletariat will use its political supremacy, to wrest, by degrees, all capital from the bourgeoisie, to centralize all instruments of production in the hands of the State, i. e., of the proletariat organized as the ruling class;

and to increase the total of productive forces as rapidly as possible.

Of course, in the beginning, this cannot be effected except by means of despotic inroads on the rights of property, and on the conditions of bourgeois production; by means of measures, therefore, which appear economically insufficient and untenable, but which, in the course of the movement, outstrip themselves, necessitate further inroads upon the old social order, and are unavoidable as a means of entirely revolutionizing the mode of production.

These measures will of course be different in different countries.

Nevertheless in the most advanced countries the following will be pretty generally applicable:

1. Abolition of property in land and application of all rents of land to public purposes.
 2. A heavy progressive or graduated income tax.
 3. Abolition of all right of inheritance.
 4. Confiscation of the property of all emigrants and rebels.
 5. Centralization of credit in the hands of the state, by means of a national bank with State capital and an exclusive monopoly.
 6. Centralization of the means of communication and transport in the hands of the State.
 7. Extension of factories and instruments of production owned by the State; the bringing into cultivation of waste lands, and the improvement of the soil generally in accordance with a common plan.
 8. Equal liability of all to labor. Establishment of industrial armies, especially for agriculture.
 9. Combination of agriculture with manufacturing industries; gradual abolition of the distinction between town and country, by a more equable distribution of population over the country.
 10. Free education for all children in public schools. Abolition of children's factory labor in its present form. Combination of education with industrial production, etc., etc.
- When, in the course of development, class distinctions have disappeared, and all production has been concentrated in the hands of a vast association of the whole nation, the public power will lose its political character. Political power, properly so called, is merely the organized power of one class for oppressing another. If the proletariat during its contest

with the bourgeoisie is compelled, by the force of circumstances, to organize itself as a class, if, by means of a revolution, it makes itself the ruling class, and, as such, sweeps away by force the old conditions of production, then it will, along with these conditions, have swept away the conditions for the existence of class antagonisms, and of classes generally, and will thereby have abolished its own supremacy as a class.

In place of the old bourgeois society, with its classes and class antagonisms, we shall have an association, in which the free development of each is the condition for the free development of all.

III SOCIALIST AND COMMUNIST LITERATURE

I. REACTIONARY SOCIALISM *a. Feudal Socialism*

Owing to their historical position, it became the vocation of the aristocracies of France and England to write pamphlets against modern bourgeois society. In the French revolution of July, 1830, and in the English reform agitation, these aristocracies again succumbed to the hateful upstart. Thenceforth, a serious political contest was altogether out of the question. A literary battle alone remained possible. But even in the domain of literature the old cries of the restoration period had become impossible.

In order to arouse sympathy, the aristocracy were obliged to lose sight, apparently, of their own interests, and to formulate their indictment against the bourgeoisie in the interest of the exploited working class alone. Thus the aristocracy took their revenge by singing lampoons on their new master, and whispering in his ears sinister prophecies of coming catastrophe.

In this way arose feudal socialism; half lamentation, half lampoon; half echo of the past, half menace of the future; at times, by its bitter, witty and incisive criticism, striking the bourgeoisie to the very hearts' core, but always ludicrous in its effect, through total incapacity to comprehend the march of modern history.

The aristocracy, in order to rally the people to them, waved the proletarian alms-bag in front for a banner. But the people, so often as it joined them, saw on their hindquarters the old feudal coats of arms, and deserted with loud and irreverent laughter.

One section of the French Legitimists, and "Young England," exhibited this spectacle.

In pointing out that their mode of exploitation was different to that of the bourgeoisie, the feudalists forget that they exploited under circumstances and conditions that were quite different, and that are now antiquated. In showing that, under their rule, the modern proletariat never existed, they forget that the modern bourgeoisie is the necessary offspring of their own form of society.

For the rest, so little do they conceal the reactionary character of their criticism, that their chief accusation against the bourgeoisie amounts to this, that under the bourgeois regime a class is being developed, which is destined to cut up root and branch the old order of society.

What they upbraid the bourgeoisie with is not so much that it creates a proletariat, as that it creates a revolutionary proletariat.

In political practice, therefore, they join in all coercive measures against the working-class; and in ordinary life, despite their high falutin phrases, they stoop to pick up the golden apples dropped from the tree of industry, and to barter truth, love, and honor for traffic in wool, beetroot-sugar and potato spirit.

As the parson has ever gone hand in hand with the landlord, so has Clerical Socialism with Feudal Socialism.

Nothing is easier than to give Christian asceticism a Socialist tinge. Has not Christianity declaimed against private property, against marriage, against the State? Has it not preached in the place of these, charity and poverty, celibacy, and mortification of the flesh, monastic life and Mother Church? Christian Socialism is but the Holy Water with which the priest consecrates the heart-burnings of the aristocrat.

b. Petty Bourgeois Socialism

The feudal aristocracy was not the only class that was ruined by the bourgeoisie, not the only class whose conditions of existence pined and perished in the atmosphere of mod-

ern bourgeois society. The medieval burgesses and the small peasant bourgeoisie, were the precursors of the modern bourgeoisie. In those countries which are but little developed, industrially and commercially, these two classes still vegetate side by side with the rising bourgeoisie.

In countries where modern civilization has become fully developed, a new class of petty bourgeois has been formed, fluctuating between proletariat and bourgeoisie, and ever renewing itself as a supplementary part of bourgeois society. The individual members of this class, however, are being constantly hurled down into the proletariat by the action of competition, and, as modern industry develops, they even see the moment approaching when they will completely disappear as an independent section of modern society, to be replaced, in manufactures, agriculture and commerce, by overlookers, bailiffs and shopmen.

In countries like France, where the peasants constitute far more than half of the population, it was natural that writers who sided with the proletariat against the bourgeoisie, should use, in their criticism of the bourgeoisie regime, the standard of the peasant and petty bourgeois, and from the standpoint of these intermediate classes should take up the cudgels for the working-class. Thus arose petty bourgeois Socialism. Sismondi was the head of this school, not only in France, but also in England.

This school of Socialism dissected with great acuteness the contradictions in the conditions of modern production. It laid bare the hypocritical apologies of economists. It proved, incontrovertibly, the disastrous effects of machinery and division of labor; the concentration of capital and land in a few hands; overproduction and crises; it pointed out the inevitable ruin of the petty bourgeois and peasant, the misery of the proletariat, the anarchy in production, the crying inequalities in the distribution of wealth, the industrial war of extermination between nations, the dissolution of old moral bonds, of the old family relations, of the old nationalities.

In its positive aims, however, this form of Socialism aspires either to restoring the old means of production and of exchange, and with them the old property relations, and the old society, or to cramping the modern means

of production and of exchange, within the frame work of the old property relations that have been, and were bound to be, exploded by those means. In either case, it is both reactionary and Utopian.

Its last words are: corporate guilds for manufacture; patriarchal relations in agriculture.

Ultimately, when stubborn historical facts had dispersed all intoxicating effects of self-deception, this form of Socialism ended in a miserable fit of the blues.

German or "True" Socialism.

The Socialist and Communist literature of France, a literature that originated under the pressure of a bourgeoisie in power, and that was the expression of the struggle against this power, was introduced into Germany at a time when the bourgeoisie, in that country, had just begun its contest with feudal absolutism.

German philosophers, would-be philosophers, and beaux esprits, eagerly seized on this literature, only forgetting, that when these writings immigrated from France into Germany, French social conditions had not immigrated along with them. In contact with German social conditions, this French literature lost all its immediate practical significance, and assumed a purely literary aspect. Thus, to the German philosophers of the Eighteenth Century, the demands of the first French Revolution were nothing more than the demands of "Practical Reason" in general, and the utterance of the will of the revolutionary French bourgeoisie signified in their eyes the laws of pure Will, of Will as it was bound to be, of true human Will generally.

The work of the German literati consisted solely in bringing the new French ideas into harmony with their ancient philosophical conscience, or rather, in annexing the French ideas without deserting their own philosophic point of view.

This annexation took place in the same way in which a foreign language is appropriated, namely by translation.

It is well known how the monks wrote silly lives of Catholic Saints over the manuscripts on which the classical works of ancient heathendom had been written. The German literati reversed this process with the profane French literature. They wrote their philosophical nonsense beneath the French original. For instance, beneath the French criticism of the economic functions of money, they wrote

“Alienation of Humanity”, and beneath the French criticism of the bourgeois State they wrote, “Dethronement of the Category of the General”, and so forth.

The introduction of these philosophical phrases at the back of the French historical criticisms they dubbed “Philosophy of Action”, “True Socialism”, “German Science of Socialism”, “Philosophical Foundation of Socialism”, and so on.

The French Socialist and Communist literature was thus completely emasculated. And, since it ceased in the hands of the German to express the struggle of one class with the other, he felt conscious of having overcome “French one-sidedness” and of representing, not true requirements, but the requirements of Truth, not the interests of the proletariat, but the interests of Human Nature, of Man in general, who belongs to no class, has no reality, who exists only in the misty realm or philosophical phantasy.

This German Socialism, which took its schoolboy task so seriously and solemnly, and extolled its poor stock-in-trade in such mountebank fashion, meanwhile gradually lost its pedantic innocence.

The fight of the German, and, especially, of the Prussian bourgeoisie, against feudal aristocracy and absolute monarchy, in other words, the liberal movement, became more earnest.

By this, the long-wished-for opportunity was offered to “True Socialism” of confronting the political movement with the socialist demands, of hurling the traditional anathemas against liberalism, against representative government, against bourgeois competition, bourgeois freedom of the press, bourgeois legislation, bourgeois liberty and equality, and of preaching to the masses that they had nothing to gain, and everything to lose, by this bourgeois movement. German Socialism forgot, in the nick of time, that the French criticism, whose silly echo it was, presupposed the existence of modern bourgeois society, with its corresponding economic conditions of existence, and the political constitution adapted thereto, the very things whose attainment was the object of the pending struggle in Germany.

To the absolute governments, with their following of parsons, professors, country squires

and officials, it served as a welcome scarecrow against the threatening bourgeoisie.

It was a sweet finish after the bitter pills of floggings and bullets, with which these same governments, just at that time, dosed the German working-class risings.

While this “True” Socialism thus served the governments as a weapon for fighting the German bourgeoisie, it, at the same time, directly represented a reactionary interest, the interest of the German Philistines. In Germany the petty bourgeois class, a relic of the 16th century, and since then constantly cropping up again under various forms, is the real social basis of the existing state of things.

To preserve this class, is to preserve the existing state of things in Germany. The industrial and political supremacy of the bourgeoisie threatens it with certain destruction; on the one hand, from the concentration of capital; on the other, from the rise of a revolutionary proletariat. “True” Socialism appeared to kill these two birds with one stone. It spread like an epidemic.

The robe of speculative cobwebs, embroidered with flowers of rhetoric, steeped in the dew of sickly sentiment, this transcendental robe in which the German Socialists wrapped their sorry “eternal truths” all skin and bone, served to wonderfully increase the sale of their goods amongst such a public.

And on its part, German Socialism recognized, more and more, its own calling as the bombastic representative of the petty bourgeois Philistine.

It proclaimed the German nation to be the model nation, and the German petty Philistine to be the typical man. To every villainous meanness of this model man it gave a hidden, higher, socialistic interpretation, the exact contrary of its true character. It went to the extreme length of directly opposing the “brutally destructive” tendency of Communism, and of proclaiming its supreme and impartial contempt of all class struggles. With very few exceptions, all the so-called Socialist and Communist publications that now (1847) circulate in Germany belong to the domain of this foul and enervating literature.

2. CONSERVATIVE OR BOURGEOIS SOCIALISM

A part of the bourgeoisie is desirous of redressing social grievances, in order to secure the continued existence of bourgeois society.

To this section belong economists, philanthropists, humanitarians, improvers of the condition of the work class, organizers of charity, members of societies for the prevention of cruelty to animals, temperance fanatics, hole and corner reformers of every imaginable kind. This form of Socialism has, moreover, been worked out into complete systems.

We may cite Proudhon's "Philosophie de la Misère" as an example of this form.

The socialistic bourgeois want all the advantages of modern social conditions without the struggles and dangers necessarily resulting therefrom. They desire the existing state of society minus its revolutionary and disintegrating elements. They wish for a bourgeoisie without a proletariat. The bourgeoisie naturally conceives the world in which it is supreme to be the best; and bourgeois socialism develops this comfortable conception into various more or less complete systems. In requiring the proletariat to carry out such a system, and thereby to march straightway into the social New Jerusalem, it but requires in reality, that the proletariat should remain within the bounds of existing society, but should cast away all its hateful ideas concerning the bourgeoisie.

A second and more practical, but less systematic, form of this socialism sought to depreciate every revolutionary movement in the eyes of the working class, by showing that no mere political reform, but only a change in the material conditions of existence, in economical relations, could be of any advantage to them. By changes in the material conditions of existence, this form of Socialism, however, by no means understands abolition of the bourgeois relations of production, an abolition that can be effected only by a revolution, but administrative reforms, based on the continued existence of these relations; reforms, therefore, that in no respect affect the relations between capital and labor, but, at the best, lessen the cost, and simplify the administrative work, of bourgeois government.

Bourgeois Socialism attains adequate expression, when, and only when, it becomes a mere figure of speech.

Free trade: for the benefit of the working class. Protective duties: for the benefit of the working class. Prison Reform: for the benefit of the working class. This is the last word and the only seriously meant word of bourgeois Socialism.

It is summed up in the phrase: the bourgeois is a bourgeois—for the benefit of the working class.

3. CRITICAL-UTOPIAN SOCIALISM AND COMMUNISM

We do not here refer to that literature which, in every great modern revolution, has always given voice to the demands of the proletariat: such as the writings of Babeuf and others.

The first direct attempts of the proletariat to attain its own ends were made in times of universal excitement, when feudal society was being overthrown. These attempts necessarily failed, owing to the then undeveloped state of the proletariat, as well as to the absence of the economic conditions for its emancipation, conditions that had yet to be produced, and could be produced by the impending bourgeois epoch alone. The revolutionary literature that accompanied these first movements of the proletariat had necessarily a reactionary character. It inculcated universal asceticism and social leveling in its crudest form.

The Socialist and Communist systems properly so-called, those of St. Simon, Fourier, Owen and others, spring into existence in the early undeveloped period, described above, of the struggle between proletariat and bourgeoisie (see section I. Bourgeoisie and Proletariat).

The founders of these systems see, indeed, the class antagonisms, as well as the action of the decomposing elements in the prevailing form of society. But the proletariat, as yet in its infancy, offers to them the spectacle of a class without any historical initiative or any independent political movement.

Since the development of class antagonism keeps even pace with the development of industry, the economic situation, as they find it, does not as yet offer to them the material conditions for the emancipation of the proletariat. They therefore search after a new social science, after new social laws, that are to create these conditions.

Historical action is to yield to their personal inventive action, historically created conditions of emancipation to fantastic ones, and the gradual, spontaneous class-organization of the proletariat to an organization of society specially contrived by these inventors. Future history resolves itself, in their eyes, into the propaganda and the practical carrying out of their social plans.

In the formation of their plans they are conscious of caring chiefly for the interests of the working-class, as being the most suffering class. Only from the point of view of being the most suffering class does the proletariat exist for them.

The undeveloped state of the class struggle, as well as their own surroundings, cause Socialists of this kind to consider themselves far superior to all class antagonisms. They want to improve the condition of every member of society, even that of the most favored. Hence, they habitually appeal to society at large, without distinction of class; nay, by preference, to the ruling class. For how can people, when once they understand their system, fail to see in it the best possible plan of the best possible state of society?

Hence, they reject all political, and especially all revolutionary action; they wish to attain their ends by peaceful means, and endeavor, by small experiments, necessarily doomed to failure, and by the force of example, to pave the way for the new social Gospel.

Such fantastic pictures of future society, painted at a time when the proletariat is still in a very undeveloped state, and has but a fantastic conception of its own position, correspond with the first instinctive yearnings of that class for a general reconstruction of society.

But these Socialist and Communist publications contain also a critical element. They attack every principle of existing society. Hence they are full of the most valuable materials for the enlightenment of the working class. The practical measures proposed in them, such as the abolition of the distinction between town and country, of the family, of the carrying on of industries for the account of private individuals, and of the wage system, the proclamation of social harmony, the conversion of the functions of the State into a mere superintendence of production, all these proposals point solely to the disappearance of

class-antagonisms which were, at that time, only just cropping up, and which, in these publications, are recognized under their earliest, indistinct and undefined forms only. These proposals, therefore, are of a purely Utopian character.

The significance of Critical-Utopian Socialism and Communism bears an inverse relation to historical development. In proportion as the modern class struggle develops and takes definite shape, this fantastic standing apart from the contest, these fantastic attacks on it lose all practical value and all theoretical justification. Therefore, although the originators of these systems were, in many respects, revolutionary, their disciples have, in every case, formed mere reactionary sects. They hold fast by the original views of their masters, in opposition to the progressive historical development of the proletariat. They, therefore, endeavor and that consistently, to deaden the class struggle and to reconcile the class antagonisms. They still dream of experimental realization of their social Utopias, of founding isolated "phalanstères", of establishing "Home Colonies", of setting up a "Little Icaria"—duodecimo editions of the New Jerusalem, and to realize all these castles in the air, they are compelled to appeal to the feelings and purses of the bourgeois. By degrees they sink into the category of the reactionary conservative Socialists depicted above, differing from these only by more systematic pedantry, and by their fanatical and superstitious belief in the miraculous effects of their social science.

They, therefore, violently oppose all political action on the part of the working class; such action, according to them, can only result from blind unbelief in the new Gospel.

The Owenites in England, and the Fourierists in France, respectively, oppose the Chartists and the "Reformistes".

IV POSITION OF THE COMMUNISTS IN RELATION TO THE VARIOUS EXISTING OPPOSITION PARTIES

Section II. has made clear the relations of the Communists to the existing working class parties, such as the Chartists in England and the Agrarian Reformers in America.

The Communists fight for the attainment of the immediate aims, for the enforcement of the momentary interests of the working class; but in the movement of the present, they also represent and take care of the future of that movement. In France the Communists ally themselves with the Social-Democrats, against the conservative and radical bourgeoisie, reserving, however, the right to take up a critical position in regard to phrases and illusions traditionally handed down from the great Revolution.

In Switzerland they support the Radicals, without losing sight of the fact that this party consists of antagonistic elements, partly of Democratic Socialists, in the French sense, partly of radical bourgeois.

In Poland they support the party that insists on an agrarian revolution, as the prime condition for national emancipation, that party which fomented the insurrection of Cracow in 1846.

In Germany they fight with the bourgeoisie whenever it acts in a revolutionary way, against the absolute monarchy, the feudal squirearchy, and the petty bourgeoisie.

But they never cease, for a single instant, to instill into the working class the clearest possible recognition of the hostile antagonism between bourgeoisie and proletariat, in order that the German workers may straightway use, as so many weapons against the bourgeoisie, the social and political conditions that the bourgeoisie must necessarily introduce along with its supremacy, and in order that, after the fall of the reactionary classes in Germany, the fight against the bourgeoisie itself may immediately begin.

The Communists turn their attention chiefly to Germany, because that country is on the eve of a bourgeois revolution, that is bound to be carried out under more advanced conditions of European civilization, and with a more developed proletariat, than that of England was in the seventeenth, and of France in the eighteenth century, and because the bourgeois revolution in Germany will be but the prelude to an immediately following proletarian revolution.

In short, the Communists everywhere support every revolutionary movement against the existing social and political order of things.

In all these movements they bring to the front, as the leading question in each, the property

question, no matter what its degree of development at the time.

Finally, they labor everywhere for the union and agreement of the democratic parties of all countries.

The Communists disdain to conceal their views and aims. They openly declare that their ends can be attained only by the forcible overthrow of all existing social conditions. Let the ruling classes tremble at a Communist revolution. The proletarians have nothing to lose but their chains. They have a world to win.

Working men of all countries, unite !

MANIFEST
DER
KOMMUNISTISCHEN PARTEI.

Ein Gespenst geht um in Europa – das Gespenst des Kommunismus. Alle Mächte des alten Europa haben sich zu einer heiligen Hetzjagd gegen dies Gespenst verbündet, der Papst und der Czar, Metternich und Guizot, französische Radikale und deutsche Polizisten.

Wo ist die Oppositionspartei, die nicht von ihren regierenden Gegnern als kommunistisch verschrien worden wäre, wo die Oppositionspartei, die den fortgeschritteneren Oppositionsleuten sowohl, wie ihren reaktionären Gegnern den brandmarkenden Vorwurf des Kommunismus nicht zurückgeschleudert hätte?

Zweierlei geht aus dieser Thatsache hervor. Der Kommunismus wird bereits von allen europäischen Mächten als eine Macht anerkannt.

Es ist hohe Zeit daß die Kommunisten ihre Anschauungsweise, ihre Zwecke, ihre Tendenzen vor der ganzen Welt offen darlegen, und den Märchen vom Gespenst des Kommunismus ein Manifest der Partei selbst entgegenstellen.

Zu diesem Zweck haben sich Kommunisten der verschiedensten Nationalität in London versammelt und das folgende Manifest entworfen, das in englischer, französischer, deutscher, italienischer, flämischer und dänischer Sprache veröffentlicht wird.

I.

Bourgeois und Proletarier.

Die Geschichte aller bisherigen Gesellschaft ist die Geschichte von Klassenkämpfen.

Freier und Sklave, Patrizier und Plebejer, Baron und Leibeigner, Zunftbürger und Gesell, kurz, Unterdrücker und Unterdrückte standen in stetem Gegensatz zu einander, führten einen ununterbrochenen, bald versteckten bald offenen Kampf, einen Kampf, der jedesmal mit einer revolutionären Umgestaltung der ganzen Gesellschaft endete, oder mit dem gemeinsamen Untergang der kämpfenden Klassen.

In den früheren Epochen der Geschichte finden wir fast überall eine vollständige Gliederung der Gesellschaft in verschiedene Stände, eine mannichfaltige Abstufung der gesellschaftlichen Stellungen. Im alten Rom haben wir Patrizier, Ritter, Plebejer, Sklaven;

im Mittelalter Feudalherren, Vasallen, Zunftbürger, Gesellen, Leibeigene, und noch dazu in fast jeder dieser Klassen wieder besondere Abstufungen.

Die aus dem Untergange der feudalen Gesellschaft hervorgegangene moderne bürgerliche Gesellschaft hat die Klassengegensätze nicht aufgehoben. Sie hat nur neue Klassen, neue Bedingungen der Unterdrückung, neue Gestaltungen des Kampfes an die Stelle der alten gesetzt.

Unsere Epoche, die Epoche der Bourgeoisie, zeichnet sich jedoch dadurch aus, daß sie die Klassengegensätze vereinfacht hat. Die ganze Gesellschaft spaltet sich mehr und mehr in zwei große feindliche Lager, in zwei große einander direkt gegenüberstehende Klassen – Bourgeoisie und Proletariat.

Aus den Leibeigenen des Mittelalters gingen die Pfahlbürger der ersten Städte hervor; aus dieser Pfahlbürgerschaft entwickelten sich die ersten Elemente der Bourgeoisie.

Die Entdeckung Amerika's, die Umschiffung Afrika's, schufen der aufkommenden Bourgeoisie ein neues Terrain. Der ostindische und chinesische Markt, die Kolonisierung von Amerika, der Austausch mit den Kolonien, die Vermehrung der Tauschmittel und der Waaren überhaupt gaben dem Handel, der Schifffahrt, der Industrie einen niegekannten Aufschwung, und damit dem revolutionären Element in der zerfallenden feudalen Gesellschaft eine rasche Entwicklung.

Die bisherige feudale oder zünftige Betriebsweise der Industrie reichte nicht mehr aus für den mit den neuen Märkten anwachsenden Bedarf. Die Manufaktur trat an ihre Stelle. Die Zunftmeister wurden verdrängt durch den industriellen Mittelstand; die Theilung der Arbeit zwischen den verschiedenen Corporationen verschwand vor der Theilung der Arbeit in der einzelnen Werkstatt selbst.

Aber immer wuchsen die Märkte, immer stieg der Bedarf. Auch die Manufaktur reichte nicht mehr aus. Da revolutionirten der Dampf und die Maschinerie die industrielle Produktion. An die Stelle der Manufaktur trat die moderne große Industrie, an die Stelle des industriellen Mittelstandes traten die industriellen Millionäre, die Chefs ganzer industriellen Armeen, die modernen Bourgeois.

Die große Industrie hat den Weltmarkt hergestellt, den die Entdeckung Amerika's

vorbereitete. Der Weltmarkt hat dem Handel, der Schifffahrt, den Landkommunikationen eine unermeßliche Entwicklung gegeben. Diese hat wieder auf die Ausdehnung der Industrie zurückgewirkt, und in demselben Maße, worin Industrie, Handel, Schifffahrt, Eisenbahnen sich ausdehnten, in demselben Maße entwickelte sich die Bourgeoisie, vermehrte sie ihre Kapitalien, drängte sie alle vom Mittelalter her überlieferten Klassen in den Hintergrund.

Wir sehen also, wie die moderne Bourgeoisie selbst das Produkt eines langen Entwicklungsganges, einer Reihe von Umwälzungen in der Produktions- und Verkehrsweise ist.

Jede dieser Entwicklungsstufen der Bourgeoisie war begleitet von einem entsprechenden politischen Fortschritt. Unterdrückter Stand unter der Herrschaft der Feudalherren, bewaffnete und sich selbst verwaltende Associationen in der Commune, hier unabhängige städtische Republik, dort dritter steuerpflichtiger Stand der Monarchie, dann zur Zeit der Manufaktur Gegengewicht gegen den Adel in der ständischen oder in der absoluten Monarchie und Hauptgrundlage der großen Monarchien überhaupt, erkämpfte sie sich endlich seit der Herstellung der großen Industrie und des Weltmarktes im modernen Repräsentativstaat die ausschließliche politische Herrschaft. Die moderne Staatsgewalt ist nur ein Ausschuß, der die gemeinschaftlichen Geschäfte der ganzen Bourgeoisie verwaltet.

Die Bourgeoisie hat in der Geschichte eine höchst revolutionäre Rolle gespielt.

Die Bourgeoisie, wo sie zur Herrschaft gekommen, hat alle feudalen, patriarchalischen, idyllischen Verhältnisse zerstört. Sie hat die buntscheckigen Feudalbande, die den Menschen an seinen natürlichen Vorgesetzten knüpften, unbarmherzig zerrissen, und kein anderes Band zwischen Mensch und Mensch übrig gelassen, als das nackte Interesse, als die gefühllose „baare Zahlung.“ Sie hat die heiligen Schauer der frommen Schwärmerei, der ritterlichen Begeisterung, der spießbürgerlichen Wehmuth in dem eiskalten Wasser egoistischer Berechnung ertränkt. Sie hat die persönliche Würde in den Tauschwerth aufgelöst, und an die Stelle der zahllosen verbrieften und wohl erworbenen Freiheiten die Eine gewissenlose Handelsfreiheit gesetzt. Sie hat, mit einem Wort, an die Stelle der mit

religiösen und politischen Illusionen verhüllten Ausbeutung die offene, unverschämte, direkte, dürre Ausbeutung gesetzt.

Die Bourgeoisie hat alle bisher ehrwürdigen und mit frommer Scheu betrachteten Tätigkeiten ihres Heiligenscheins entkleidet. Sie hat den Arzt, den Juristen, den Pfaffen, den Poeten, den Mann der Wissenschaft in ihre bezahlten Lohnarbeiter verwandelt.

Die Bourgeoisie hat dem Familienverhältniß seinen rührend-sentimentalen Schleier abgerissen und es auf ein reines Geldverhältniß zurückgeführt.

Die Bourgeoisie hat enthüllt, wie die brutale Kraftäußerung, die die Reaktion so sehr am Mittelalter bewundert, in der trügsten Bärenhäuterei ihre passende Ergänzung fand. Erst sie hat bewiesen, was die Thätigkeit der Menschen zustande bringen kann. Sie hat ganz andere Wunderwerke vollbracht, als ägyptische Pyramiden, römische Wasserleitungen und gothische Kathedralen, sie hat ganz andere Züge ausgeführt, als Völkerwanderungen und Kreuzzüge.

Die Bourgeoisie kann nicht existiren, ohne die Produktionsinstrumente, also die Produktionsverhältnisse, also sämtliche gesellschaftlichen Verhältnisse fortwährend zu revolutioniren. Unveränderte Beibehaltung der alten Produktionsweise war dagegen die erste Existenzbedingung aller früheren industriellen Klassen. Die fortwährende Umwälzung der Produktion, die ununterbrochene Erschütterung aller gesellschaftlichen Zustände, die ewige Unsicherheit und Bewegung zeichnet die Bourgeois-Epoche vor allen früheren aus. Alle festen, eingerosteten Verhältnisse mit ihrem Gefolge von althehrwürdigen Vorstellungen und Anschauungen werden aufgelöst, alle neugebildeten veralten, ehe sie verknöchern können. Alles Ständische und Stehende verdampft, alles Heilige wird entweiht, und die Menschen sind endlich gezwungen, ihre Lebensstellung, ihre gegenseitigen Beziehungen mit nüchternen Augen anzusehen.

Das Bedürfniß nach einem stets ausgedehnteren Absatz für ihre Produkte jagt die Bourgeoisie über die ganze Erdkugel. Ueberall muß sie sich einnisten, überall anbauen, überall Verbindungen herstellen.

Die Bourgeoisie hat durch die Exploitation des Weltmarkts die Produktion und Konsumtion aller Länder kosmopolitisch gestaltet.

Sie hat zum großen Bedauern der Reaktionäre den nationalen Boden der Industrie unter den Füßen weggezogen. Die uralten nationalen Industrien sind vernichtet worden und werden noch täglich vernichtet. Sie werden verdrängt durch neue Industrien, deren Einführung eine Lebensfrage für alle civilisirte Nationen wird, durch Industrien, die nicht mehr einheimische Rohstoffe, sondern den entlegensten Zonen angehörige Rohstoffe verarbeiten, und deren Fabrikate nicht nur im Lande selbst, sondern in allen Welttheilen zugleich verbraucht werden. An die Stelle der alten, durch Landeserzeugnisse befriedigten Bedürfnisse treten neue, welche die Produkte der entferntesten Länder und Klimate zu ihrer Befriedigung erheischen. An die Stelle der alten lokalen und nationalen Selbstgenügsamkeit und Abgeschlossenheit tritt ein allseitiger Verkehr, eine allseitige Abhängigkeit der Nationen von einander. Und wie in der materiellen, so auch in der geistigen Produktion. Die geistigen Erzeugnisse der einzelnen Nationen werden Gemeingut. Die nationale Einseitigkeit und Beschränktheit wird mehr und mehr unmöglich, und aus den vielen nationalen und lokalen Literaturen bildet sich eine Weltliteratur.

Die Bourgeoisie reißt durch die rasche Verbesserung aller Produktions-Instrumente, durch die unendlich erleichterten Kommunikationen alle, auch die barbarischsten Nationen in die Civilisation. Die wohlfeilen Preise ihrer Waaren sind die schwere Artillerie, mit der sie alle chinesischen Mauern in den Grund schießt, mit der sie den hartnäckigsten Fremdenhaß der Barbaren zur Kapitulation zwingt. Sie zwingt alle Nationen die Produktionsweise der Bourgeoisie sich anzueignen, wenn sie nicht zugrunde gehen wollen; sie zwingt sie die sogenannte Civilisation bei sich selbst einzuführen, d. h. Bourgeois zu werden. Mit einem Wort, sie schafft sich eine Welt nach ihrem eigenen Bilde.

Die Bourgeoisie hat das Land der Herrschaft der Stadt unterworfen. Sie hat enorme Städte geschaffen, sie hat die Zahl der städtischen Bevölkerung gegenüber der ländlichen in hohem Grade vermehrt, und so einen bedeutenden Theil der Bevölkerung dem Idiotismus des Landlebens entrissen. Wie sie das Land von der Stadt, hat sie die barbarischen und halbbarbarischen Länder von den civilisirten,

die Bauernvölker von den Bourgeoisvölkern, den Orient vom Occident abhängig gemacht. Die Bourgeoisie hebt mehr und mehr die Zersplitterung der Produktionsmittel, des Besitzes und der Bevölkerung auf. Sie hat die Bevölkerung agglomerirt, die Produktionsmittel centralisirt und das Eigenthum in wenigen Händen concentrirt. Die nothwendige Folge hiervon war die politische Centralisation. Unabhängige, fast nur verbundene Provinzen mit verschiedenen Interessen, Gesetzen, Regierungen und Zöllen wurden zusammengedrängt in Eine Nation, Eine Regierung, Ein Gesetz, Ein nationales Klasseninteresse, Eine Douanenlinie.

Die Bourgeoisie hat in ihrer kaum hundertjährigen Klassenherrschaft massenhaftere und kolossalere Produktionskräfte geschaffen, als alle vergangenen Generationen zusammen. Unterjochung der Naturkräfte, Maschinerie, Anwendung der Chemie auf Industrie und Ackerbau, Dampfschiffahrt, Eisenbahnen, elektrische Telegraphen, Urbarmachung ganzer Welttheile, Schiffbarmachung der Flüsse, ganze aus dem Boden hervorgestampfte Bevölkerungen – welche früheres Jahrhundert ahnte, daß solche Produktionskräfte im Schooß der gesellschaftlichen Arbeit schlummerten.

Wir haben aber gesehn: Die Produktions- und Verkehrsmittel, auf deren Grundlage sich die Bourgeoisie heranbildete, wurden in der feudalen Gesellschaft erzeugt. Auf einer gewissen Stufe der Entwicklung dieser Produktions- und Verkehrsmittel entsprachen die Verhältnisse, worin die feudale Gesellschaft producirt und austauschte, die feudale Organisation der Agrikultur und Manufaktur, mit einem Wort die feudalen Eigenthums-Verhältnisse den schon entwickelten Produktivkraften nicht mehr. Sie hemmten die Produktion statt sie zu fördern. Sie verwandelten sich in eben so viele Fesseln. Sie mußten gesprengt werden, sie wurden gesprengt.

An ihre Stelle trat die freie Konkurrenz mit der ihr angemessenen gesellschaftlichen und politischen Konstitution, mit der ökonomischen und politischen Herrschaft der Bourgeois-Klasse.

Unter unsren Augen geht eine ähnliche Bewegung vor. Die bürgerlichen Produktions- und Verkehrs-Verhältnisse, die bürgerlichen Eigenthums-Verhältnisse, die moderne bur-

gerliche Gesellschaft, die so gewaltige Produktions- und Verkehrsmittel hervorgezaubert hat, gleicht dem Hexenmeister, der die unterirdischen Gewalten nicht mehr zu beherrschen vermag, die er herauf beschwor. Seit Dezennien ist die Geschichte der Industrie und des Handels nur noch die Geschichte der Empörung der modernen Produktivkräfte gegen die modernen Produktions-Verhältnisse, gegen die Eigenthums-Verhältnisse, welche die Lebens-Bedingungen der Bourgeoisie und ihrer Herrschaft sind. Es genügt die Handelskrisen zu nennen, welche in ihrer periodischen Wiederkehr immer drohenden die Existenz der ganzen bürgerlichen Gesellschaft in Frage stellen. In den Handelskrisen wird ein großer Theil nicht nur der erzeugten Produkte, sondern sogar der bereits geschaffenen Produktivkräfte regelmäßig vernichtet. In der Krisen bricht eine gesellschaftliche Epidemie aus, welche allen früheren Epochen als ein Widersinn erschienen wäre – die Epidemie der Ueberproduktion. Die Gesellschaft findet sich plötzlich in einen Zustand momentaner Barbarei zurückversetzt; eine Hungersnoth, ein allgemeiner Verwustungskrieg scheinen ihr alle Lebensmittel abgeschnitten zu haben; die Industrie, der Handel scheinen vernichtet, und warum? Weil sie zu viel Civilisation, zu viel Lebensmittel, zu viel Industrie, zu viel Handel besitzt. Die Produktivkräfte, die ihr zur Verfügung stehen, dienen nicht mehr zur Beförderung der bürgerlichen Civilisation und der bürgerlichen Eigenthums-Verhältnisse; im Gegentheil, sie sind zu gewaltig für diese Verhältnisse geworden, sie werden von ihnen gehemmt, und so bald sie dies Hemmni überwinden, bringen sie die ganze bürgerliche Gesellschaft in Unordnung, gefährdet sie die Existenz des bürgerlichen Eigenthums. Die bürgerlichen Verhältnisse sind zu eng geworden um den von ihnen erzeugten Reichthum zu fassen. – Wodurch überwindet die Bourgeoisie die Krisen? Einerseits durch die erzwungene Vernichtung einer Masse von Produktivkraften; andererseits durch die Eroberung neuer Märkte, und die gründlichere Ausbeutung der alten Märkte. Wodurch also? Dadurch, daß sie allseitigere und gewaltigere Krisen vorbereitet und die Mittel, den Krisen vorzubeugen, vermindert.

Die Waffen, womit die Bourgeoisie den Feudalismus zu Boden geschlagen hat, richten sich jetzt gegen die Bourgeoisie selbst.

Aber die Bourgeoisie hat nicht nur die Waffen geschmiedet, die ihr den Tod bringen; sie hat auch die Männer gezeugt, die diese Waffen führen werden – die modernen Arbeiter, die Proletarier.

In demselben Maße, worin sich die Bourgeoisie, d.h. das Kapital entwickelt, in demselben Maße entwickelt sich das Proletariat, die Klasse der modernen Arbeiter, die nur so lange leben, als sie Arbeit finden, und die nur so lange Arbeit finden, als ihre Arbeit das Kapital vermehrt. Diese Arbeiter, die sich stückweis verkaufen müssen, sind eine Waare wie jeder andere Handelsartikel, und daher gleichmäßig allen Wechselfällen der Konkurrenz, allen Schwankungen des Marktes ausgesetzt.

Die Arbeit der Proletarier hat durch die Ausdehnung der Maschinerie und die Theilung der Arbeit allen selbstständigen Charakter und damit allen Reiz für den Arbeiter verloren. Er wird ein bloßes Zubehör der Maschine, von dem nur der einfachste, eintönigste, am leichtesten erlernbare Handgriff verlangt wird. Die Kosten, die der Arbeiter verursacht, beschränken sich daher fast nur auf die Lebensmittel, die er zu seinem Unterhalt und zur Fortpflanzung seiner Race bedarf. Der Preis einer Waare, also auch der Arbeit ist aber gleich ihren Produktionskosten. In demselben Maße, in dem die Widerwärtigkeit der Arbeit wächst, nimmt daher der Lohn ab. Noch mehr, in demselben Maße wie Maschinerie und Theilung der Arbeit zunehmen, in demselben Maße nimmt auch die Masse der Arbeit zu, sei es durch Vermehrung der Arbeitsstunden, sei es durch Vermehrung der in einer gegebenen Zeit geforderten Arbeit, beschleunigten Lauf der Maschinen u. s. w.

Die moderne Industrie hat die kleine Werkstube des patriarchalischen Meisters in die große Fabrik des industriellen Kapitalisten verwandelt. Arbeiter-Massen in der Fabrik zusammengedrängt, werden soldatisch organisiert. Sie werden als gemeine Industriesoldaten unter die Aufsicht einer vollständigen Hierarchie von Unteroffizieren und Offizieren gestellt. Sie sind nicht nur Knechte der Bourgeoisie, des Bourgeoisstaates, sie sind täglich und stündlich geknechtet von der

Maschine, von dem Aufseher, und vor Allem von dem einzelnen fabrizirenden Bourgeois selbst. Diese Despotie ist um so kleinlicher, gehässiger, erbitternder, je offener sie den Erwerb als ihren letzten Zweck proklamirt.

Je weniger die Handarbeit Geschicklichkeit und Kraftäußerung erheischt, d.h. je mehr die moderne Industrie sich entwickelt, desto mehr wird die Arbeit der Männer durch die der Weiber und Kinder verdrängt. Geschlechts- und Alters-Unterschiede haben keine gesellschaftliche Geltung mehr für die Arbeiterklasse. Es gibt nur noch Arbeitsinstrumente, die je nach Alter und Geschlecht verschiedene Kosten machen.

Ist die Ausbeutung des Arbeiters durch den Fabrikanten so weit beendet, daß er seinen Arbeitslohn baar ausgezahlt erhält, so fallen die andern Theile der Bourgeoisie über ihn her, der Hausbesitzer, der Krämer, der Pfandverleiher u. s. w.

Die bisherigen kleinen Mittelstände, die kleinen Industriellen, Kaufleute und Rentiers, die Handwerker und Bauern, alle diese Klassen fallen ins Proletariat hinab, theils dadurch, daß ihr kleines Kapital für den Betrieb der großen Industrie nicht ausreicht, und der Konkurrenz mit den größeren Kapitalisten erliegt, theils dadurch, daß ihre Geschicklichkeit von neuen Produktionsweisen entwerthet wird. So rekrutirt sich das Proletariat aus allen Klassen der Bevölkerung.

Das Proletariat macht verschiedene Entwicklungsstufen durch. Sein Kampf gegen die Bourgeoisie beginnt mit seiner Existenz.

Im Anfang kämpfen die einzelnen Arbeiter, dann die Arbeiter einer Fabrik, dann die Arbeiter eines Arbeitszweiges an einen Ort gegen den einzelnen Bourgeois, der sie direkt ausbeutet. Sie richten ihre Angriffe nicht nur gegen die bürgerlichen Produktions-Verhältnisse, sie richten sie gegen die Produktions-Instrumente selbst; sie vernichten die fremden konkurrirenden Waaren, sie zerschlagen die Maschinen, sie stecken die Fabriken in Brand, sie suchen sich die untergegangene Stellung des mittelalterlichen Arbeiters wieder zu erringen.

Auf dieser Stufe bilden die Arbeiter eine über das ganze Land zerstreute und durch die Konkurrenz zersplitterte Masse. Massenhaftes Zusammenhalten der Arbeiter ist noch nicht die Folge ihrer eigenen Vereinigung, sondern die Folge der Vereinigung der Bourgeoisie,

die zur Erreichung ihrer eigenen politischen Zwecke das ganze Proletariat in Bewegung setzen muß und es einstweilen noch kann. Auf dieser Stufe bekämpfen die Proletarier also nicht ihre Feinde, sondern die Feinde ihrer Feinde, die Reste der absoluten Monarchie, die Grundeigenthümer, die nicht industriellen Bourgeois, die Kleinbürger. Die ganze geschichtliche Bewegung ist so in den Händen der Bourgeoisie konzentriert; jeder Sieg, der so errungen wird, ist ein Sieg der Bourgeoisie.

Aber mit der Entwicklung der Industrie vermehrt sich nicht nur das Proletariat; es wird in größeren Massen zusammengedrängt, seine Kraft wächst und es fühlt sie mehr. Die Interessen, die Lebenslagen innerhalb des Proletariats gleichen sich immer mehr aus, indem die Maschinerie mehr und mehr die Unterschiede der Arbeit verwischt und den Lohn fast überall auf ein gleich niedriges Niveau herabdrückt. Die wachsende Konkurrenz der Bourgeois unter sich und die daraus hervorgehenden Handelskrisen machen den Lohn der Arbeiter immer schwankender; die immer rascher sich entwickelnde, unaufhörliche Verbesserung der Maschinerie macht ihre ganze Lebensstellung immer unsicherer; immer mehr nehmen die Kollisionen zwischen dem einzelnen Arbeiter und dem einzelnen Bourgeois den Charakter von Kollisionen zweier Klassen an. Die Arbeiter beginnen damit, Coalitionen gegen die Bourgeois zu bilden; sie treten zusammen zur Behauptung ihres Arbeitslohns. Sie stiften selbst dauernde Associationen, um sich für diese gelegentlichen Empörungen zu verproviantiren. Stellenweis bricht der Kampf in Emeuten aus.

Von Zeit zu Zeit siegen die Arbeiter, aber nur vorübergehend. Das eigentliche Resultat ihrer Kämpfe ist nicht der unmittelbare Erfolg, sondern die immer weiter um sich greifende Vereinigung der Arbeiter. Sie wird befördert durch die wachsenden Kommunikationsmittel, die von der großen Industrie erzeugt werden und die Arbeiter der verschiedenen Lokalitäten mit einander in Verbindung setzen. Es bedarf aber blos der Verbindung, um die vielen Lokalkämpfe von überall gleichem Charakter, zu einem nationalen, zu einem Klassenkampf zu centralisiren. Jeder Klassenkampf aber ist ein politischer Kampf. Und die Vereinigung, zu der die Bürger des Mittelalters mit ihren Vicinalwegen Jahrhunderte bedurften, bringen die modernen Proletarier

mit den Eisenbahnen in wenigen Jahren zu Stande.

Diese Organisation der Proletarier zur Klasse, und damit zur politischen Partei, wird jeden Augenblick wieder gesprengt durch die Konkurrenz unter den Arbeitern selbst. Aber sie erhebt immer wieder, stärker, fester, mächtiger. Sie erzwingt die Anerkennung einzelner Interessen der Arbeiter in Gesetzesform, indem sie die Spaltungen der Bourgeoisie unter sich benutzt. So die Zehnstundenbill in England.

Die Kollisionen der alten Gesellschaft überhaupt fördern mannichfach den Entwicklungsgang des Proletariats. Die Bourgeoisie befindet sich in fortwährendem Kampfe; anfangs gegen die Aristokratie; später gegen die Theile der Bourgeoisie selbst, deren Interessen mit dem Fortschritt der Industrie in Widerspruch gerathen; stets gegen die Bourgeoisie aller auswärtigen Länder. In allen diesen Kämpfen sieht sie sich genöthigt an das Proletariat zu appelliren, seine Hülfe in Anspruch zu nehmen und es so in die politische Bewegung hineinzureißen. Sie selbst führt also dem Proletariat ihre eigenen Bildungselemente, d. h. Waffen gegen sich selbst zu.

Es werden ferner, wie wir sahen, durch den Fortschritt der Industrie ganze Bestandtheile der herrschenden Klasse in's Proletariat hinabgeworfen oder wenigstens in ihren Lebensbedingungen bedroht. Auch sie führen dem Proletariat eine Masse Bildungselemente zu.

In Zeiten endlich wo der Klassenkampf sich der Entscheidung nähert, nimmt der Auflösungsprozeß innerhalb der herrschenden Klasse, innerhalb der ganzen alten Gesellschaft, einen so heftigen, so grellen Charakter an, daß ein kleiner Theil der herrschenden Klasse sich von ihr lossagt und sich der revolutionären Klasse anschließt, der Klasse, welche die Zukunft in ihren Händen trägt. Wie daher früher ein Theil des Adels zur Bourgeoisie überging, so geht jetzt ein Theil der Bourgeoisie zum Proletariat über, und namentlich ein Theil der Bourgeois-Ideologen, welche zum theoretischen Verständniß der ganzen geschichtlichen Bewegung sich hinaufgearbeitet haben.

Von allen Klassen, welche heutzutage der Bourgeoisie gegenüber stehen, ist nur das Proletariat eine wirklich revolutionäre Klasse. Die übrigen Klassen verkommen und gehen

unter mit der großen Industrie, das Proletariat ist ihr eigenes Produkt.

Die Mittelstände, der kleine Industrielle, der kleine Kaufmann, der Handwerker, der Bauer, sie Alle bekämpfen die Bourgeoisie, um ihre Existenz als Mittelstände, vor dem Untergang zu sichern. Sie sind also nicht revolutionär, sondern konservativ. Noch mehr, sie sind reaktionär, denn sie suchen das Rad der Geschichte zurückzudrehen. Sind sie revolutionär, so sind sie es im Hinblick auf den ihnen bevorstehenden Uebergang ins Proletariat, so vertheidigen sie nicht ihre gegenwärtigen, sondern ihre zukünftigen Interessen, so verlassen sie ihren eigenen Standpunkt um sich auf den des Proletariats zu stellen.

Das Lumpenproletariat, diese passive Verfaulung der untersten Schichten der alten Gesellschaft, wird durch eine proletarische Revolution stellenweise in die Bewegung hineingeschleudert, seiner ganzen Lebenslage nach wird es bereitwilliger sein sich zu reaktionären Umtrieben erkaufen zu lassen.

Die Lebensbedingungen der alten Gesellschaft sind schon vernichtet in den Lebensbedingungen des Proletariats. Der Proletarier ist eigenthumslos; sein Verhältniß zu Weib und Kindern hat nichts mehr gemein mit dem bürgerlichen Familienverhältniß; die moderne industrielle Arbeit, die moderne Unterjochung unter das Kapital, dieselbe in England wie in Frankreich, in Amerika wie in Deutschland, hat ihm allen nationalen Charakter abgestreift. Die Gesetze, die Moral, die Religion sind für ihn eben so viele bürgerliche Vorurtheile, hinter denen sich eben so viele bürgerliche Interessen verstecken.

Alle früheren Klassen, die sich die Herrschaft eroberten, suchten ihre schon erworbene Lebensstellung zu sichern, indem sie die ganze Gesellschaft den Bedingungen ihres Erwerbs unterwarfen. Die Proletarier können sich die gesellschaftlichen Produktivkräfte nur erobern, indem sie ihre eigene bisherige Aneignungsweise und damit die ganze bisherige Aneignungsweise abschaffen. Die Proletarier haben Nichts von dem Ihrigen zu sichern, sie haben alle bisherige Privatsicherheit und Privatversicherungen zu zerstören.

Alle bisherigen Bewegungen waren Bewegungen von Minoritäten oder im Interesse von Minoritäten. Die proletarische Bewegung ist die selbstständige Bewegung der ungeheuren Mehrzahl im Interesse der

ungeheuren Mehrzahl. Das Proletariat, die unterste Schichte der jetzigen Gesellschaft, kann sich nicht erheben, nicht aufrichten, ohne daß der ganze Ueberbau der Schichten, die die offizielle Gesellschaft bilden, in die Luft gesprengt wird.

Ogleich nicht dem Inhalt, ist der Form nach der Kampf des Proletariats gegen die Bourgeoisie zunächst ein nationaler. Das Proletariat eines jeden Landes muß natürlich zuerst mit seiner eigenen Bourgeoisie fertig werden. Indem wir die allgemeinsten Phasen der Entwicklung des Proletariats zeichneten, verfolgten wir den mehr oder minder versteckten Bürgerkrieg innerhalb der bestehenden Gesellschaft bis zu dem Punkt, wo er in eine offene Revolution ausbricht und durch den gewaltsamen Sturz der Bourgeoisie das Proletariat seine Herrschaft begründet.

Alle bisherige Gesellschaft beruhte, wie wir gesehn haben, auf dem Gegensatz unterdrückender und unterdrückter Klassen. Um aber eine Klasse unterdrücken zu können, müssen ihr Bedingungen gesichert sein innerhalb derer sie wenigstens ihre knechtische Existenz fristen kann. Der Leibeigene hat sich zum Mitglied der Kommune in der Leibeigenschaft herangearbeitet, wie der Kleinbürger zum Bourgeois unter dem Joch des feudalistischen Absolutismus. Der moderne Arbeiter dagegen, statt sich mit dem Fortschritt der Industrie zu heben, sinkt immer tiefer unter die Bedingungen seiner eignen Klasse herab. Der Arbeiter wird zum Pauper, und der Pauperismus entwickelt sich noch rascher als Bevölkerung und Reichthum. Es tritt hiermit offen hervor, daß die Bourgeoisie unfähig ist, noch länger die herrschende Klasse der Gesellschaft zu bleiben und die Lebensbedingungen ihrer Klasse der Gesellschaft als regelndes Gesetz aufzuzwingen. Sie ist unfähig zu herrschen, weil sie unfähig ist ihrem Sklaven die Existenz selbst innerhalb seiner Sklaverei zu sichern, weil sie gezwungen ist ihn in eine Lage herabsinken zu lassen, wo sie ihn ernähren muß, statt von ihm ernährt zu werden. Die Gesellschaft kann nicht mehr unter ihr leben, d. h. ihr Leben ist nicht mehr verträglich mit der Gesellschaft.

Die wesentlichste Bedingung für die Existenz und für die Herrschaft der Bourgeoisiklasse ist die Anhäufung des Reichthums in den Händen von Privaten, die Bildung und Vermehrung des Kapitals. Die Bedingung des

Kapitals ist die Lohnarbeit. Die Lohnarbeit beruht ausschließlich auf der Konkurrenz der Arbeiter unter sich. Der Fortschritt der Industrie, dessen willensloser und widerstandsloser Träger die Bourgeoisie ist, setzt an die Stelle der Isolirung der Arbeiter durch die Konkurrenz ihre revolutionäre Vereinigung durch die Association. Mit der Entwicklung der großen Industrie wird also unter den Füßen der Bourgeoisie die Grundlage selbst weggezogen worauf sie produziert und die Produkte sich aneignet. Sie produziert vor Allem ihre eigenen Todtengräber. Ihr Untergang und der Sieg des Proletariats sind gleich unvermeidlich.

II.

Proletarier und Kommunisten.

In welchem Verhältniß stehen die Kommunisten zu den Proletariern überhaupt?

Die Kommunisten sind keine besondere Partei gegenüber den andern Arbeiterparteien. Sie haben keine von den Interessen des ganzen Proletariats getrennten Interessen.

Sie stellen keine besondern Prinzipien auf, wonach sie die proletarische Bewegung modeln wollen.

Die Kommunisten unterscheiden sich von den übrigen proletarischen Parteien nur dadurch, daß einerseits sie in den verschiedenen nationalen Kämpfen der Proletarier die gemeinsamen, von der Nationalität unabhängigen Interessen des gesammten Proletariats hervorheben und zur Geltung bringen, andererseits dadurch, daß sie in den verschiedenen Entwicklungs-Stufen, welche der Kampf zwischen Proletariat und Bourgeoisie durchläuft, stets das Interesse der Gesamtbewegung vertreten.

Die Kommunisten sind also praktisch der entschiedenste immer weiter treibende Theil der Arbeiterparteien aller Länder, sie haben theoretisch vor der übrigen Masse des Proletariats die Einsicht in die Bedingungen, den Gang und die allgemeinen Resultate der proletarischen Bewegung voraus.

Der nächste Zweck der Kommunisten ist derselbe wie der aller übrigen proletarischen Parteien: Bildung des Proletariats zur Klasse, Sturz der Bourgeoisieherrschafft, Eroberung der politischen Macht durch das Proletariat.

Die theoretischen Sätze der Kommunisten beruhen keineswegs auf Ideen, auf Prinzipien, die von diesem oder jenem Weltverbesserer erfunden oder entdeckt sind.

Sie sind nur allgemeine Ausdrücke thatsächlicher Verhältnisse eines existirenden Klassenkampfes, einer unter unsern Augen vor sich gehenden geschichtlichen Bewegung. Die Abschaffung bisheriger Eigenthumsverhältnisse ist nichts dem Kommunismus eigenthümlich Bezeichnendes.

Alle Eigenthumsverhältnisse waren einem beständigen geschichtlichen Wechsel, einer beständigen geschichtlichen Veränderung unterworfen.

Die Französische Revolution z. B. schaffte das Feudal-Eigenthum zugunsten des bürgerlichen ab.

Was den Kommunismus auszeichnet, ist nicht die Abschaffung des Eigenthums überhaupt, sondern die Abschaffung des bürgerlichen Eigenthums.

Aber das moderne bürgerliche Privateigenthum ist der letzte und vollendetste Ausdruck der Erzeugung und Aneignung der Producte, die auf Klassengegensätzen, die auf der Ausbeutung der Einen durch die Andern beruht.

In diesem Sinn können die Kommunisten ihre Theorie in dem einen Ausdruck: Aufhebung des Privat-Eigenthums zusammenfassen.

Man hat uns Kommunisten vorgeworfen, wir wollten das persönlich erworbene, selbsterarbeitete Eigenthum abschaffen; das Eigenthum, welches die Grundlage aller persönlichen Freiheit, Thätigkeit und Selbständigkeit bilde.

Erarbeitetes, erworbenes, selbstverdientes Eigenthum! Sprecht Ihr von dem kleinbürgerlichen, kleinbäuerlichen Eigenthum, welches dem bürgerlichen Eigenthum vorherging? Wir brauchen es nicht abzuschaffen, die Entwicklung der Industrie hat es abgeschafft und schafft es täglich ab.

Oder sprecht Ihr vom modernen bürgerlichen Privateigenthum?

Schafft aber die Lohnarbeit, die Arbeit des Proletariers ihm Eigenthum? Keineswegs. Sie schafft das Kapital, d. h. das Eigenthum, welches die Lohnarbeit ausbeutet, welches sich nur unter der Bedingung vermehren kann, daß es neue Lohnarbeit erzeugt, um sie von Neuem auszubeuten. Das Eigenthum in seiner heutigen Gestalt bewegt sich in dem

Gegensatz von Kapital und Lohnarbeit. Betrachten wir die beiden Seiten dieses Gegensatzes. Kapitalist sein heißt nicht nur eine reinpersönliche, sondern eine gesellschaftliche Stellung in der Produktion einnehmen.

Das Kapital ist ein gemeinschaftliches Produkt und kann nur durch eine gemeinsame Tätigkeit vieler Mitglieder, ja in letzter Instanz nur durch die gemeinsame Tätigkeit aller Mitglieder der Gesellschaft in Bewegung gesetzt werden.

Das Kapital ist also keine persönliche, es ist eine gesellschaftliche Macht.

Wenn also das Kapital in gemeinschaftliches, allen Mitgliedern der Gesellschaft angehöriges Eigentum verwandelt wird, so verwandelt sich nicht persönliches Eigentum in gesellschaftliches. Nur der gesellschaftliche Charakter des Eigentums verwandelt sich. Er verliert seinen Klassen-Charakter.

Kommen wir zur Lohnarbeit.

Der Durchschnittspreis der Lohnarbeit ist das Minimum des Arbeitslohnes, d. h. die Summe der Lebensmittel, die nothwendig sind, um den Arbeiter als Arbeiter am Leben zu erhalten. Was also der Lohnarbeiter durch seine Tätigkeit sich aneignet, reicht bloß dazu hin, um sein nacktes Leben wieder zu erzeugen. Wir wollen diese persönliche Aneignung der Arbeitsprodukte zur Wiedererzeugung des unmittelbaren Lebens keineswegs abschaffen, eine Aneignung, die keinen Reinertrag übrigläßt, der Macht über fremde Arbeit geben könnte. Wir wollen nur den elenden Charakter dieser Aneignung aufheben, worin der Arbeiter nur lebt, um das Kapital zu vermehren, nur so weit lebt, wie es das Interesse der herrschenden Klasse erheischt.

In der bürgerlichen Gesellschaft ist die lebendige Arbeit nur ein Mittel, die aufgehäuften Arbeit zu vermehren. In der kommunistischen Gesellschaft ist die aufgehäuften Arbeit nur ein Mittel, um den Lebensprozeß der Arbeiter zu erweitern, zu bereichern, zu befördern.

In der bürgerlichen Gesellschaft herrscht also die Vergangenheit über die Gegenwart, in der kommunistischen die Gegenwart über die Vergangenheit. In der bürgerlichen Gesellschaft ist das Kapital selbstständig und persönlich, während das thätige Individuum unselbstständig und unpersönlich ist.

Und die Aufhebung dieses Verhältnisses nennt die Bourgeoisie Aufhebung der

Persönlichkeit und Freiheit! Und mit Recht. Es handelt sich allerdings um die Aufhebung der Bourgeois-Persönlichkeit, Selbstständigkeit und Freiheit.

Unter Freiheit versteht man innerhalb der jetzigen bürgerlichen Produktions-Verhältnisse den freien Handel, den freien Kauf und Verkauf.

Fällt aber der Schacher, so fällt auch der freie Schacher. Die Redensarten vom freien Schacher, wie alle übrigen Freiheitsbravaden unserer Bourgeois haben überhaupt nur einen Sinn gegenüber dem gebundenen Schacher, gegenüber dem geknechteten Bürger des Mittelalters, nicht aber gegenüber der kommunistischen Aufhebung des Schachers, der bürgerlichen Produktions-Verhältnisse und der Bourgeoisie selbst.

Ihr entsetzt Euch darüber, daß wir das Privateigentum aufheben wollen. Aber in Eurer bestehenden Gesellschaft ist das Privateigentum für 9 Zehntel ihrer Mitglieder aufgehoben; es existirt gerade dadurch, daß es für 9 Zehntel nicht existirt. Ihr werft uns also vor, daß wir ein Eigentum aufheben wollen, welches die Eigentumslosigkeit der ungeheuren Mehrzahl der Gesellschaft als nothwendige Bedingung voraussetzt.

Ihr werft uns mit einem Wort vor, daß wir Euer Eigentum aufheben wollen. Allerdings das wollen wir.

Von dem Augenblick an, wo die Arbeit nicht mehr in Kapital, Geld, Grundrente, kurz, in eine monopolisierbare gesellschaftliche Macht verwandelt werden kann, d. h. von dem Augenblick, wo das persönliche Eigentum nicht mehr in bürgerliches umschlagen kann, von dem Augenblick an erklärt Ihr die Person sei aufgehoben.

Ihr gesteht also, daß Ihr unter der Person Niemanden anders versteht, als den Bourgeois, den bürgerlichen Eigenthümer. Und diese Person soll allerdings aufgehoben werden.

Der Kommunismus nimmt keinem die Macht sich gesellschaftliche Produkte anzueignen, er nimmt nur die Macht sich durch diese Aneignung fremde Arbeit zu unterjochen.

Man hat eingewendet, mit der Aufhebung des Privateigentums werde alle Thätigkeit aufhören und eine allgemeine Faulheit einreißen.

Hiernach müßte die bürgerliche Gesellschaft längst an der Trägheit zu Grunde gegangen

sein; denn die in ihr arbeiten, erwerben nicht, und die in ihr erwerben, arbeiten nicht. Das ganze Bedenken läuft auf die Tautologie hinaus, daß es keine Lohnarbeit mehr gibt, sobald es kein Kapital mehr gibt.

Alle Einwürfe die gegen die kommunistische Aneignungs- und Produktionsweise der materiellen Produkte gerichtet werden, sind eben so auf die Aneignung und Produktion der geistigen Produkte ausgedehnt worden. Wie für den Bourgeois das Aufhören des Klasseigentums das Aufhören der Produktion selbst ist, so ist für ihn das Aufhören der Klassenbildung identisch mit dem Aufhören der Bildung überhaupt.

Die Bildung, deren Verlust er bedauert, ist für die enorme Mehrzahl die Heranbildung zur Maschine.

Aber streitet nicht mit uns, indem Ihr an Euren bürgerlichen Vorstellungen von Freiheit, Bildung, Recht u. s. w. die Abschaffung des bürgerlichen Eigenthums meßt. Eure Ideen selbst sind Erzeugnisse der bürgerlichen Produktions- und Eigenthums-Verhältnisse, wie Euer Recht nur der zum Gesetz erhobene Wille Eurer Klasse ist, ein Wille, dessen Inhalt gegeben ist in den materiellen Lebensbedingungen Eurer Klasse.

Die interessirte Vorstellung, worin Ihr Eure Produktions- und Eigenthums-Verhältnisse aus geschichtlichen, in dem Lauf der Produktion vorübergehenden Verhältnissen in ewige Natur und Vernunftgesetze verwandelt, theilt Ihr mit allen untergegangenen herrschenden Klassen. Was ihr für das antike Eigenthum begreift, was Ihr für das feudale Eigenthum begreift, dürft Ihr nicht mehr begreifen für das bürgerliche Eigenthum.

Aufhebung der Familie! Selbst die Radikalsten ereifern sich über diese schändliche Absicht der Kommunisten.

Worauf beruht die gegenwärtige, die bürgerliche Familie? Auf dem Kapital, auf dem Privatwerb. Vollständig entwickelt existirt sie nur für die Bourgeoisie; aber sie findet ihre Ergänzung in der erzwungenen Familienlosigkeit der Proletarier und der öffentlichen Prostitution.

Die Familie des Bourgeois fällt natürlich weg, mit dem Wegfallen dieser ihrer Ergänzung und beide verschwinden mit dem Verschwinden des Kapitals.

Werft Ihr uns vor, daß wir die Ausbeutung der Kinder durch ihre Eltern aufheben wol-

len? Wir gestehen dies Verbrechen ein. Aber sagt Ihr, wir heben die trauesten Verhältnisse auf, indem wir an die Stelle der häuslichen Erziehung die gesellschaftliche setzen.

Und ist nicht auch Eure Erziehung durch die Gesellschaft bestimmt? Durch die gesellschaftlichen Verhältnisse, innerhalb derer Ihr erzieht, durch die direktere oder indirektere Einmischung der Gesellschaft vermittelt der Schule u. s. w.? Die Kommunisten erfinden nicht die Einwirkung der Gesellschaft auf die Erziehung; sie verändern nur ihren Charakter, sie entreißen die Erziehung dem Einfluß einer herrschenden Klasse.

Die bürgerlichen Redensarten über Familie und Erziehung über das traute Verhältniß von Eltern und Kindern werden um so ekelhafter, je mehr in Folge der großen Industrie alle Familienbände für die Proletarier zerrissen und die Kinder in einfache Handelsartikel und Arbeitsinstrumente verwandelt werden.

Aber Ihr Kommunisten wollt die Weibergemeinschaft einführen, schreit uns die ganze Bourgeoisie im Chor entgegen.

Der Bourgeois sieht in seiner Frau ein bloßes Produktions-Instrument. Er hört, daß die Produktions-Instrumente gemeinschaftlich ausgebeutet werden sollen und kann sich natürlich nichts anders denken, als daß das Loos der Gemeinschaftlichkeit die Weiber gleichfalls treffen wird.

Er ahnt nicht, daß es sich eben darum handelt, die Stellung der Weiber als bloßer Produktions-Instrumente aufzuheben.

Uebrigens ist nichts lächerlicher als das hochmoralische Entsetzen unsrer Bourgeois über die angebliche offizielle Weibergemeinschaft der Kommunisten. Die Kommunisten brauchen die Weibergemeinschaft nicht einzuführen, sie hat fast immer existirt.

Unsre Bourgeois, nicht zufrieden damit, daß ihnen die Weiber und Töchter ihrer Proletarier zur Verfügung stehen, von der officiellen Prostitution gar nicht zu sprechen, finden ein Hauptvergnügen darin, ihre Ehefrauen wechselseitig zu verführen.

Die bürgerliche Ehe ist in Wirklichkeit die Gemeinschaft der Ehefrauen. Man könnte höchstens den Kommunisten vorwerfen, daß sie an der Stelle einer heuchlerisch versteckten, eine officielle, offenherzige Weibergemeinschaft einführen wollten. Es versteht sich übrigens von selbst, daß mit Aufhebung der jetzigen Produktions-

Verhältnisse auch die aus ihnen hervorgehende Weibergemeinschaft, d. h. die offizielle und nichtoffizielle Prostitution verschwindet. Den Kommunisten ist ferner vorgeworfen worden, sie wollten das Vaterland, die Nationalität abschaffen.

Die Arbeiter haben kein Vaterland. Man kann ihnen nicht nehmen, was sie nicht haben. Indem das Proletariat zunächst sich die politische Herrschaft erobern, sich zur nationalen Klasse erheben, sich selbst als Nation konstituieren muß, ist es selbst noch national, wenn auch keineswegs im Sinne der Bourgeoisie.

Die nationalen Absonderungen und Gegensätze der Völker verschwinden mehr und mehr schon mit der Entwicklung der Bourgeoisie, mit der Handelsfreiheit, dem Weltmarkt, der Gleichförmigkeit der industriellen Produktion und der ihr entsprechenden Lebensverhältnisse.

Die Herrschaft des Proletariats wird sie noch mehr verschwinden machen. Vereinigte Aktion wenigstens der civilisirten Länder ist eine der ersten Bedingungen seiner Befreiung.

In dem Maße wie die Exploitation des einen Individuums durch das andere aufgehoben wird, wird die Exploitation einer Nation durch die andere aufgehoben.

Mit dem Gegensatz der Klassen im Innern der Nation fällt die feindliche Stellung der Nationen gegen einander.

Die Anklagen gegen den Kommunismus, die von religiösen, philosophischen und ideologischen Gesichtspunkten überhaupt erhoben werden, verdienen keine ausführlichere Erörterung.

Bedarf es tiefer Einsicht, um zu begreifen, daß mit den Lebensverhältnissen der Menschen, mit ihren gesellschaftlichen Beziehungen, mit ihrem gesellschaftlichen Dasein auch ihre Vorstellungen, Anschauungen und Begriffe, mit einem Worte auch ihr Bewußtsein sich ändert?

Was beweist die Geschichte der Ideen anders, als daß die geistige Produktion sich mit der materiellen umgestaltet. Die herrschenden Ideen einer Zeit waren stets nur die Ideen der herrschenden Klasse.

Man spricht von Ideen, welche eine ganze Gesellschaft revolutioniren; man spricht damit nur die Thatsache aus, daß sich innerhalb der alten Gesellschaft die Elemente einer neuen gebildet haben, daß mit der Auflösung der

alten Lebensverhältnisse die Auflösung der alten Ideen gleichen Schritt hält.

Als die alte Welt im Untergehen begriffen war, wurden die alten Religionen von der christlichen Religion besiegt. Als die christlichen Ideen im 18. Jahrhundert den Aufklärungs-Ideen unterlagen, rang die feudale Gesellschaft ihren Todeskampf mit der damals revolutionären Bourgeoisie. Die Ideen der Gewissens- und Religionsfreiheit sprachen nur die Herrschaft der freien Konkurrenz auf dem Gebiete des Gewissens aus.

Aber wird man sagen, religiöse, moralische, philosophische, politische, rechtliche Ideen u. s. w. modificirten sich allerdings im Lauf der geschichtlichen Entwicklung. Die Religion, die Moral, die Philosophie, die Politik, das Recht erhielten sich stets in diesem Wechsel. Es gibt zudem ewige Wahrheiten, wie Freiheit, Gerechtigkeit u. s. w., die allen gesellschaftlichen Zuständen gemeinsam sind. Der Kommunismus aber schafft die ewigen Wahrheiten ab, er schafft die Religion ab, die Moral, statt sie neu zu gestalten, er widerspricht also allen bisherigen geschichtlichen Entwicklungen.

Worauf reducirt sich diese Anklage? Die Geschichte der ganzen bisherigen Gesellschaft bewegte sich in Klassengegensätzen, die in den verschiedenen Epochen verschieden gestaltet waren.

Welche Form sie aber auch immer angenommen, die Ausbeutung des einen Theils der Gesellschaft durch den andern ist eine allen vergangenen Jahrhunderten gemeinsame Thatsache. Kein Wunder daher, daß das gesellschaftliche Bewußtsein aller Jahrhunderte, aller Mannigfaltigkeit und Verschiedenheit zum Trotz, in gewissen gemeinsamen Formen sich bewegt, Formen, Bewußtseinsformen, die nur mit dem gänzlichen Verschwinden des Klassengegensatzes sich vollständig auflösen. Die kommunistische Revolution ist das radikalste Brechen mit den überlieferten Eigenthums-Verhältnissen, kein Wunder, daß in ihrem Entwicklungsgange am radikalsten mit den überlieferten Ideen gebrochen wird.

Doch lassen wir die Einwürfe der Bourgeoisie gegen den Kommunismus.

Wir sahen schon oben, daß der erste Schritt in der Arbeiter-Revolution die Erhebung des Proletariats zur herrschenden Klasse, die Erkämpfung der Demokratie ist.

Das Proletariat wird seine politische Herrschaft dazu benutzen der Bourgeoisie nach und nach alles Kapital zu entreißen, alle Produktions-Instrumente in den Händen des Staats, d. h. des als herrschende Klasse organisierten Proletariats zu centralisiren und die Masse der Produktionskräfte möglichst rasch zu vermehren.

Es kann dies natürlich zunächst nur geschehen vermitteltst despotischer Eingriffe in das Eigenthumsrecht und in die bürgerlichen Produktions-Verhältnisse, durch Maaßregeln also, die ökonomisch unzureichend und unhaltbar erscheinen, die aber im Lauf der Bewegung über sich selbst hinaus treiben und als Mittel zur Umwälzung der ganzen Produktionsweise unvermeidlich sind.

Diese Maaßregeln werden natürlich je nach den verschiedenen Ländern verschieden sein.

Für die fortgeschrittensten Länder werden jedoch die folgenden ziemlich allgemein in Anwendung kommen können:

1) Expropriation des Grundeigenthums und Verwendung der Grundrente zu Staatsausgaben.

2) Starke Progressiv-Steuer.

3) Abschaffung des Erbrechts.

4) Konfiskation des Eigenthums aller Emigranten und Rebellen.

5) Centralisation des Kredits in den Händen des Staats durch eine Nationalbank mit Staatskapital und ausschließlichem Monopol.

6) Centralisation alles Transportwesens in den Händen des Staats.

7) Vermehrung der Nationalfabriken, Produktions-Instrumente, Urbarmachung und Verbesserung der Ländereien nach einem gemeinschaftlichen Plan.

8) Gleicher Arbeitszwang für Alle, Errichtung industrieller Armeen besonders für den Ackerbau.

9) Vereinigung des Betriebs von Ackerbau und Industrie, Hinwirken auf die allmähliche Beseitigung des Gegensatzes von Stadt und Land.

10) Oeffentliche und unentgeltliche Erziehung aller Kinder. Beseitigung der Fabrikarbeit der Kinder in ihrer heutigen Form. Vereinigung der Erziehung mit der materiellen Produktion u. s. w., u. s. w.

Sind im Laufe der Entwicklung die Klassenunterschiede verschwunden, und ist alle Produktion in den Händen der associirten Individuen concentrirt, so verliert die öffent-

liche Gewalt den politischen Charakter. Die politische Gewalt im eigentlichen Sinn ist die organisirte Gewalt einer Klasse zur Unterdrückung einer andern. Wenn das Proletariat im Kampfe gegen die Bourgeoisie sich nothwendig zur Klasse vereint, durch eine Revolution sich zur herrschenden Klasse macht, und als herrschende Klasse gewaltsam die alten Produktions-Verhältnisse aufhebt, so hebt es mit diesen Produktions-Verhältnissen die Existenz-Bedingungen des Klassengegengesatzes der Klassen überhaupt, und damit seine eigene Herrschaft als Klasse auf.

An die Stelle der alten bürgerlichen Gesellschaft mit ihren Klassen und Klassen-Gegensätzen tritt eine Association, worin die freie Entwicklung eines Jeden, die Bedingung für die freie Entwicklung Aller ist.

III.

Socialistische und kommunistische Literatur.

1) Der reaktionaire Socialismus.

a) Der feudale Socialismus.

Die französische und englische Aristokratie war ihrer geschichtlichen Stellung nach dazu berufen, Pamphlete gegen die moderne bürgerliche Gesellschaft zu schreiben. In der französischen Julirevolution von 1830, in der englischen Reformbewegung war sie noch einmal dem verhaßten Emporkömmling erlegen. Von einem ernstern politischen Kampfe konnte nicht mehr die Rede sein. Nur der literarische Kampf blieb ihr übrig. Aber auch auf dem Gebiete der Literatur waren die alten Redensarten der Restaurationszeit unmöglich geworden. Um Sympathie zu erregen, mußte die Aristokratie scheinbar ihre Interessen aus den Augen verlieren und nur noch im Interesse der exploitirten Arbeiterklasse ihren Anklageakt gegen die Bourgeoisie formuliren. Sie bereitete sich so die Genußguthung vor, Schmählieder auf ihren neuen Herrscher singen und mehr oder minder unheilswangere Prophezeihungen ihm in's Ohr raunen zu dürfen.

Auf diese Art entstand der feudalistische Socialismus, halb Klagelied, halb Pasquill, halb Rückhall der Vergangenheit, halb Dräuen der Zukunft, mitunter die Bourgeoisie in's Herz treffend durch bittres, geistreich zerreißendes Urtheil, stets komisch wirkend durch gänzli-

che Unfähigkeit den Gang der modernen Geschichte zu begreifen.

Den proletarischen Bettlersack schwenkten sie als Fahne in der Hand, um das Volk hinter sich her zu versammeln. So oft es ihnen aber folgte, erblickte es auf ihrem Hintern die alten feudalen Wappen und verlief sich mit lautem und unehrerbietigem Gelächter.

Ein Theil der französischen Legitimisten und das junge England gaben dies Schauspiel zum Besten.

Wenn die Feudalen beweisen, daß ihre Weise der Ausbeutung anders gestaltet war als die bürgerliche Ausbeutung, so vergessen sie nur, daß sie unter gänzlich verschiedenen und jetzt überlebten Umständen und Bedingungen ausbeuteten. Wenn sie nachweisen, daß unter ihrer Herrschaft nicht das moderne Proletariat existirt hat, so vergessen sie nur, daß eben die moderne Bourgeoisie ein nothwendiger Sprößling ihrer Gesellschaftsordnung war.

Uebrigens verheimlichen sie den reaktionären Charakter ihrer Kritik so wenig, daß ihre Hauptanklage gegen die Bourgeoisie eben darin besteht, unter ihrem Regime entwickle sich eine Klasse, welche die ganze alte Gesellschaftsordnung in die Luft sprengen werde.

Sie werfen der Bourgeoisie mehr noch vor, daß sie ein revolutionäres Proletariat, als daß sie überhaupt ein Proletariat erzeugt.

In der politischen Praxis nehmen sie daher an allen Gewaltmaßregeln gegen die Arbeiterklasse Theil, und im gewöhnlichen Leben bequemen sie sich, allen ihren aufgeblähten Redensarten zum Trotz, die goldenen Aepfel aufzulesen, und Treue, Liebe, Ehre mit dem Schacher in Schaafswolle, Runkelrüben und Schnapps zu vertauschen.

Wie der Pfaffe immer Hand in Hand ging mit dem Feudalen, so der pfäffische Socialismus mit dem feudalistischen.

Nichts leichter, als dem christlichen Ascetismus einen socialistischen Anstrich zu geben. Hat das Christenthum nicht auch gegen das Privateigenthum, gegen die Ehe, gegen den Staat geeifert? Hat es nicht die Wohlthätigkeit und den Bettel, das Cölibat und die Fleisch- esertödtung, das Zellenleben und die Kirche an ihre Stelle gepredigt? Der heitige Socialismus ist nur das Weihwasser, womit der Pfaffe den Aerger des Aristokraten einsegnet.

b) Kleinbürgerlicher Socialismus.

Die feudale Aristokratie ist nicht die einzige Klasse, welche durch die Bourgeoisie gestürzt wurde, deren Lebensbedingungen in der modernen bürgerlichen Gesellschaft verkümmerten und abstarben. Das mittelalterliche Pfahlbürgerthum und der kleine Bauernstand waren die Vorläufer der modernen Bourgeoisie. In den weniger industriell und kommerziell entwickelten Ländern vegetirt diese Klasse noch fort neben der aufkommenden Bourgeoisie.

In den Ländern, wo sich die moderne Civilisation entwickelt hat, hat sich eine neue Kleinbürgerschaft gebildet, die zwischen dem Proletariat und der Bourgeoisie schwebt und als ergänzender Theil der bürgerlichen Gesellschaft stets von Neuem sich bildet, deren Mitglieder aber beständig durch die Konkurrenz in's Proletariat hinabgeschleudert werden, ja selbst mit der Entwicklung der großen Industrie einen Zeitpunkt herannahen sehen, wo sie als selbstständiger Theil der modernen Gesellschaft gänzlich verschwinden, und im Handel, in der Manufaktur, in der Agrikultur durch Arbeitsaufseher und Domes- tiken ersetzt werden.

In Ländern wie in Frankreich, wo die Bauern- klasse weit mehr als die Hälfte der Bevölkerung ausmacht, war es natürlich, daß Schriftsteller, die für das Proletariat gegen die Bourgeoisie auftraten, an ihre Kritik des Bourgeoisregime's den kleinbürgerlichen und kleinbäuerlichen Maaßstab anlegten und die Partei der Arbeiter vom Standpunkt des Kleinbürgerthums ergriffen. Es bildete sich so der kleinbürgerliche Socialismus. Sismondi ist das Haupt dieser Literatur nicht nur für Frankreich sondern auch für England.

Dieser Socialismus zergliederte höchst scharfsinnig die Widersprüche in den modernen Produktionsverhältnissen. Er enthüllte die gleißnerischen Beschönigungen der Oekonomen. Er wies unwiderleglich die zerstörenden Wirkungen der Maschinerie und der Theilung der Arbeit nach, die Koncentration der Kapitalien und des Grundbesitzes, die Ueberproduktion, die Krisen, den nothwendigen Untergang der kleinen Bürger und Bauern, das Elend des Proletariats, die Anarchie in der Produktion, die schreienden Mißverhältnisse in der Vertheilung des Reichthums, den industriellen Vernichtungskrieg der Nationen unter einander, die

Auflösung der alten Sitten, der alten Familien-Verhältnisse, der alten Nationalitäten.

Seinem positiven Gehalte nach will jedoch dieser Socialismus entweder die alten Produktions- und Verkehrsmittel wiederherstellen und mit ihnen die alten Eigentumsverhältnisse und die alte Gesellschaft, oder er will die modernen Produktions- und Verkehrsmittel in den Rahmen der alten Eigentumsverhältnisse, die von ihnen gesprengt werden, gesprengt werden mußten, gewaltsam wieder einsperren. In beiden Fällen ist er reaktionär und utopistisch zugleich.

Zunftwesen in der Manufaktur und patriarchalische Wirthschaft auf dem Lande, das sind seine letzten Worte.

In ihrer weitem Entwicklung hat sich diese Richtung in einen feigen Katzenjammer verlaufen.

c) Der deutsche oder der wahre Socialismus.

Die socialistische und kommunistische Literatur Frankreichs, die unter dem Druck einer herrschenden Bourgeoisie entstand und der literarische Ausdruck des Kampfes gegen diese Herrschaft ist, wurde nach Deutschland eingeführt zu einer Zeit, wo die Bourgeoisie soeben ihren Kampf gegen den feudalen Absolutismus begann.

Deutsche Philosophen, Halbphilosophen und Schöngeister bemächtigten sich gierig dieser Literatur und vergassen nur, daß bei der Einwanderung jener Schriften aus Frankreich die französischen Lebensverhältnisse nicht gleichzeitig nach Deutschland eingewandert waren. Den deutschen Verhältnissen gegenüber verlor die französische Literatur alle unmittelbar praktische Bedeutung und nahm ein rein literarisches Aussehen an. Als müßige Spekulation über die wahre Gesellschaft, über die Verwirklichung des menschlichen Wesens mußte sie erscheinen. So hatten für die deutschen Philosophen des 18. Jahrhunderts die Forderungen der ersten französischen Revolution nur den Sinn, Forderungen der „praktischen Vernunft“ im Allgemeinen zu sein und die Willensäußerungen der revolutionären französischen Bourgeoisie bedeuteten in ihren Augen die Gesetze des reinen Willens, des Willens wie er sein muß, des wahrhaft menschlichen Willens.

Die ausschließliche Arbeit der deutschen Literaten bestand darin, die neuen französischen

Ideen mit ihrem alten philosophischen Gewissen in Einklang zu setzen, oder vielmehr von ihrem philosophischen Standpunkt aus die französischen Ideen sich anzueignen.

Diese Aneignung geschah in derselben Weise, wodurch man sich überhaupt eine fremde Sprache aneignet, durch die Uebersetzung.

Es ist bekannt, wie die Mönche Manuscripte, worauf die klassischen Werke der alten Heidenzeit verzeichnet waren, mit abgeschmackten katholischen Heiligengeschichten überschrieben. Die deutschen Literaten gingen umgekehrt mit der profanen französischen Literatur um. Sie schrieben ihren philosophischen Unsinn hinter das französische Original. Z. B. hinter die französische Kritik der Geldverhältnisse schrieben sie „Entäußerung des menschlichen Wesens“, hinter die französische Kritik des Bourgeoisstaats schrieben sie „Aufhebung der Herrschaft des abstrakt Allgemeinen“ u. s. w. Diese Unterschiebung ihrer philosophischen Redensarten unter die französischen Entwicklungen taufte sie „Philosophie der That“, „wahrer Socialismus“, „Deutsche Wissenschaft des Socialismus“, „Philosophische Begründung des Socialismus“ u. s. w.

Die französisch-socialistisch kommunistische Literatur wurde so förmlich entmannt. Und da sie in der Hand des Deutschen aufhörte, den Kampf einer Klasse gegen die andre auszudrücken, so war der Deutsche sich bewußt, die französische Einseitigkeit überwunden, statt wahrer Bedürfnisse, das Bedürfniß der Wahrheit, und statt die Interessen des Proletariats die Interessen des menschlichen Wesens, des Menschen überhaupt vertreten zu haben, des Menschen, der keiner Klasse, der überhaupt nicht der Wirklichkeit, der nur dem Dunsthimmel der philosophischen Phantasie angehört.

Dieser deutsche Socialismus, der seine unbeholfenen Schulübungen so ernst und feierlich nahm und so marktschreierisch ausposaunte, verlor indeß nach und nach seine pedantische Unschuld.

Der Kampf der deutschen namentlich der preußischen Bourgeoisie gegen die Feudalen und das absolute Königthum, mit einem Wort, die liberale Bewegung wurde ernsthafter.

Dem wahren Socialismus war so die erwünschte Gelegenheit geboten, der politischen Bewegung die socialistischen Forderungen gegenüber zu stellen.

Die überlieferten Anatheme gegen den Liberalismus, gegen den Repräsentativ-Staat, gegen die bürgerliche Konkurrenz, bürgerliche Preßfreiheit, bürgerliches Recht, bürgerliche Freiheit und Gleichheit zu schleudern und der Volksmasse vorzupredigen, wie sie bei dieser bürgerlichen Bewegung nichts zu gewinnen, vielmehr Alles zu verlieren habe. Der deutsche Socialismus vergaß rechtzeitig, daß die französische Kritik, deren geistloses Echo er war, die moderne bürgerliche Gesellschaft mit den entsprechenden materiellen Lebensbedingungen und der angemessenen politischen Konstitution voraussetzt, lauter Voraussetzungen, um deren Erkämpfung es sich erst in Deutschland handelte.

Er diente den deutschen absoluten Regierungen mit ihrem Gefolge von Pfaffen, Schulmeistern, Krautjunkern und Bürokraten als erwünschte Vogelscheuche gegen die drohend aufstrebende Bourgeoisie. Er bildete die süßliche Ergänzung zu den bittern Peitschenhieben und Flintenkugeln, womit dieselben Regierungen die deutschen Arbeiter-Aufstände bearbeiteten.

Ward der wahre Socialismus dergestalt eine Waffe in der Hand der Regierungen gegen die deutsche Bourgeoisie, so vertrat er auch unmittelbar ein reaktionäres Interesse, das Interesse der deutschen Pfahlbürgerschaft. In Deutschland bildet das vom sechzehnten Jahrhundert her überlieferte und seit der Zeit in verschiedener Form hier immer neu wieder auftauchende Kleinbürgerthum die eigentliche gesellschaftliche Grundlage der bestehenden Zustände.

Seine Erhaltung ist die Erhaltung der bestehenden deutschen Zustände. Von der industriellen und politischen Herrschaft der Bourgeoisie fürchtet es den sichern Untergang, einer Seits in Folge der Konzentration des Kapitals, anderer Seits durch das Aufkommen eines revolutionären Proletariats. Der wahre Socialismus schien ihm beide Fliegen mit einer Klappe zu schlagen. Er verbreitete sich wie eine Epidemie.

Das Gewand, gewirkt aus spekulativem Spinnweb, überstickt mit schöngeistigen Redebäumen, durchtränkt von liebesschwülem Gemüthsthan, dies überschwängliche Gewand, worin die deutschen Socialisten ihre paar knöchernen ewigen Wahrheiten einhüllten, vermehrte nur den Absatz ihrer Waare bei diesem Publikum.

Seiner Seits erkannte der deutsche Socialismus immer mehr seinen Beruf, der hochtrabende Vertreter dieser Pfahlbürgerschaft zu sein.

Er proklamirte die deutsche Nation als die normale Nation und den deutschen Spießbürger als den Normal-Menschen. Er gab jeder Niedertracht desselben einen verborgenen höheren socialistischen Sinn, worin sie ihr Gegentheil bedeutete. Er zog die letzte Konsequenz, indem er direkt gegen die rohdestruktive Richtung des Kommunismus auftrat, und seine unparteiische Erhabenheit über alle Klassenkämpfe verkündete. Mit sehr wenigen Ausnahmen gehören alles, was in Deutschland von angeblich socialistischen und kommunistischen Schriften cirkulirt, in den Bereich dieser schmutzigen entnervenden Literatur.

2) Der konservative oder Bourgeois-Socialismus.

Ein Theil der Bourgeoisie wünscht den socialen Mißständen abzuhelfen, um den Bestand der bürgerlichen Gesellschaft zu sichern.

Es gehören hierher, Oekonomisten, Philantropen, Humanitäre, Verbesserer der Lage der arbeitenden Klassen, Wohlthätigkeits-Organisirer, Abschaffer der Thierquälerei, Mäßigkeits-Vereinsstifter, Winkelreformer der buntscheckigsten Art. Und auch zu ganzen Systemen ist dieser Bourgeois-Socialismus ausgearbeitet worden.

Als Beispiel führen wir Proudhon's Philosophie de la misère an.

Die socialistischen Bourgeois wollen die Lebensbedingungen der modernen Gesellschaft ohne die nothwendig daraus hervorgehenden Kämpfe und Gefahren. Sie wollen die bestehende Gesellschaft mit Abzug der sie revolutionirenden und sie auflösenden Elemente. Sie wollen die Bourgeoisie ohne das Proletariat. Die Bourgeoisie stellt sich die Welt, worin sie herrscht, natürlich als die beste Welt vor. Der Bourgeois-Socialismus arbeitet diese tröstliche Vorstellung zu einem halben oder ganzen System aus. Wenn er das Proletariat auffordert seine Systeme zu verwirklichen, um in das neue Jerusalem einzugehen, so verlangt er im Grunde nur, daß es in der jetzigen Gesellschaft stehen bleibe, aber seine

gehässigen Vorstellungen von derselben abstreife.

Eine zweite, weniger systematische und mehr praktische Form des Socialismus suchte der Arbeiterklasse jede revolutionäre Bewegung zu verleiden, durch den Nachweis, wie nicht diese oder jene politische Veränderung, sondern nur eine Veränderung der materiellen Lebensverhältnisse, der ökonomischen Verhältnisse ihr von Nutzen sein könne. Unter Veränderung der materiellen Lebensverhältnisse versteht dieser Socialismus aber keineswegs Abschaffung der bürgerlichen Produktions-Verhältnisse, die nur auf revolutionärem Wege möglich ist, sondern administrative Verbesserungen, die auf dem Boden dieser Produktionsverhältnisse vor sich gehen; also an dem Verhältniß von Kapital und Lohnarbeit nichts ändern, sondern im besten Fall der Bourgeoisie die Kosten ihrer Herrschaft vermindern und ihren Staatshaushalt vereinfachen.

Seinen entsprechenden Ausdruck erreicht der Bourgeois-Socialismus erst da, wo er zur bloßen rednerischen Figur wird.

Freier Handel! im Interesse der arbeitenden Klasse; Schutzzölle! im Interesse der arbeitenden Klasse; Zellengefängnisse! im Interesse der arbeitenden Klasse, das ist das letzte, das einzig ernst gemeinte Wort des Bourgeois-Socialismus.

Ihr Socialismus besteht eben in der Behauptung, daß die Bourgeois Bourgeois sind - im Interesse der arbeitenden Klasse.

3) Der kritisch-utopistische Socialismus und Kommunismus.

Wie reden hier nicht von der Literatur, die in allen großen modernen Revolutionen die Forderungen des Proletariats aussprach. (Schriften Babeufs u. s. w.)

Die ersten Versuche des Proletariats in einer Zeit allgemeiner Aufregung, in der Periode des Umsturzes der feudalen Gesellschaft direkt sein eigenes Klasseninteresse durchzusetzen, scheiterten nothwendig an der unentwickelten Gestalt des Proletariats selbst, wie an dem Mangel der materiellen Bedingungen seiner Befreiung, die eben erst das Produkt der bürgerlichen Epoche sind. Die revolutionäre Literatur, welche diese ersten Bewegungen des Proletariats begleitete, ist dem Inhalt nach nothwendig reaktionär. Sie

lehrt einen allgemeinen Ascetismus und eine rohe Gleichmacherei.

Die eigentlich socialistischen und kommunistischen Systeme, die Systeme St. Simons, Fouriers, Owens u. s. w. tauchen auf in der ersten unentwickelten Periode des Kampfs zwischen Proletariat und Bourgeoisie, die wir oben dargestellt haben. (S. Bourgeoisie und Proletariat.)

Die Erfinder dieser Systeme sehen zwar den Gegensatz der Klassen, wie die Wirksamkeit der auflösenden Elemente in der herrschenden Gesellschaft selbst. Aber sie erblicken auf der Seite der Proletariats keine geschichtliche Selbstthätigkeit, keine ihm eigenthümliche politische Bewegung.

Da die Entwicklung des Klassengegensatzes gleichen Schritt hält mit der Entwicklung der Industrie, finden sie eben so wenig die materiellen Bedingungen zur Befreiung des Proletariats vor, und suchen nach einer socialen Wissenschaft, nach socialen Gesetzen, um diese Bedingungen zu schaffen.

An die Stelle der gesellschaftlichen Thätigkeit muß ihre persönlich erfinderische Thätigkeit treten, an die Stelle der geschichtlichen Bedingungen der Befreiung phantastische, an die Stelle der allmählich vor sich gehenden Organisation des Proletariats zur Klasse eine eigens ausgeheckte Organisation der Gesellschaft. Die kommende Weltgeschichte löst sich für sie auf in die Propaganda und die praktische Ausführung ihrer Gesellschaftspläne.

Sie sind sich zwar bewußt, in ihren Plänen hauptsächlich das Interesse der arbeitenden Klasse als der leidendsten Klasse zu vertreten. Nur unter diesem Gesichtspunkt der leidendsten Klasse existirt das Proletariat für sie. Die unentwickelte Form des Klassenkampfes, wie ihre eigene Lebenslage bringen es aber mit sich, daß sie weit über jenen Klassengegensatz erhaben zu sein glauben. Sie wollen die Lebenslage aller Gesellschaftsglieder, auch der bestgestellten verbessern. Sie appelliren daher fortwährend an die ganze Gesellschaft ohne Unterschied, ja vorzugsweise an die herrschende Klasse. Man braucht ihr System ja nur zu verstehen, um es als den bestmöglichen Plan der bestmöglichen Gesellschaft anzuerkennen.

Sie verwerfen daher alle politische, namentlich alle revolutionäre Aktion, sie wollen ihr Ziel auf friedlichem Wege erreichen und ver-

suchen durch kleine natürlich fehlschlagende Experimente, durch die Macht des Beispiels dem neuen gesellschaftlichen Evangelium Bahn zu brechen.

Diese phantastische Schilderung der zukünftigen Gesellschaft entspricht in einer Zeit, wo das Proletariat noch höchst unentwickelt ist, also selbst noch phantastisch seine eigene Stellung auffaßt, seinem ersten ahnungsvollen Drängen nach einer allgemeinen Umgestaltung der Gesellschaft.

Die socialistischen und kommunistischen Schriften bestehen aber auch aus kritischen Elementen. Sie greifen alle Grundlagen der bestehenden Gesellschaft an. Sie haben daher höchst werthvolles Material zur Aufklärung der Arbeiter geliefert. Ihre positiven Sätze über die zukünftige Gesellschaft, z. B., Aufhebung des Gegensatzes von Stadt und Land, der Familie, des Privaterwerbs, der Lohnarbeit, die Verkündung der gesellschaftlichen Harmonie, die Verwandlung des Staats in eine bloße Verwaltung der Produktion – alle diese ihre Sätze drücken bloß das Wegfallen des Klassengegensatzes aus, der eben erst sich zu entwickeln beginnt, den sie nur noch in seiner ersten gestaltlosen Unbestimmtheit kennen. Diese Sätze selbst haben daher noch einen rein utopistischen Sinn.

Die Bedeutung des kritischen utopistischen Socialismus und Kommunismus steht im umgekehrten Verhältniß zur geschichtlichen Entwicklung. In demselben Maße, worin der Klassenkampf sich entwickelt und gestaltet, verliert diese phantastische Erhebung über denselben, diese phantastische Bekämpfung desselben, allen praktischen Werth, alle theoretische Berechtigung. Waren daher die Urheber dieser Systeme auch in vieler Beziehung revolutionär, so bilden ihre Schüler jedesmal reaktionäre Sekten. Sie halten die alten Anschauungen der Meister fest gegenüber der geschichtlichen Fortentwicklung des Proletariats. Sie suchen daher konsequent den Klassenkampf wieder abzustumpfen und die Gegensätze zu vermitteln. Sie träumen noch immer die versuchsweise Verwirklichung ihrer gesellschaftlichen Utopien, Stiftung einzelner Phalanstere, Gründung von home-Colonien, Errichtung eines kleinen Icaris, – Duodez-Ausgabe des neuen Jerusalems – und zum Aufbau aller dieser spanischen Schlösser müssen sie an die Philantropie der bürgerlichen Herzen und Geldsäcke appelliren.

Allmählig fallen sie in die Kategorie der oben geschilderten reaktionären oder konservativen Socialisten, und unterscheiden sich nur mehr von ihnen durch mehr systematische Pedanterie, durch den fanatischen Aberglauben an die Wunderwirkungen ihrer socialen Wissenschaft.

Sie treten daher mit Erbitterung aller politischen Bewegung der Arbeiter entgegen, die nur aus blindem Unglauben an das neue Evangelium hervorgehen konnte.

Die Owenisten in England, die Fourieristen in Frankreich, reagiren dort gegen die Chartisten, hier gegen die Reformisten.

IV.

Stellung der Kommunisten zu den verschiedenen oppositionellen Parteien.

Nach Abschnitt 2 versteht sich das Verhältniß der Kommunisten zu den bereits konstituirten Arbeiterparteien von selbst, also ihr Verhältniß zu den Chartisten in England und den agrarischen Reformern in Nordamerika.

Sie kämpfen für die Erreichung der unmittelbar vorliegenden Zwecke und Interessen der Arbeiterklasse, aber sie vertreten in der gegenwärtigen Bewegung zugleich die Zukunft der Bewegung. In Frankreich schließen sich die Kommunisten an die socialistisch-demokratische Partei an gegen die konservative und radikale Bourgeoisie, ohne darum das Recht aufzugeben sich kritisch zu den aus der revolutionären Ueberlieferung herrührenden Phrasen und Illusionen zu verhalten.

In der Schweiz unterstützen sie die Radikalen, ohne zu verkennen, daß diese Partei aus widersprechenden Elementen besteht, theils aus demokratischen Socialisten im französischen Sinn, theils aus radikalen Bourgeois.

Unter den Polen unterstützen die Kommunisten die Partei, welche eine agrarische Revolution zur Bedingung der nationalen Befreiung macht. Dieselbe Partei, welche die Krakauer Insurrektion von 1846 in's Leben rief.

In Deutschland kämpft die kommunistische Partei, sobald die Bourgeoisie revolutionär auftritt, gemeinsam mit der Bourgeoisie gegen die absolute Monarchie, das feudale Grundeigenthum und die Kleinbürgerei.

Sie unterläßt aber keinen Augenblick bei den Arbeitern ein möglichst klares Bewußtsein

über den feindlichen Gegensatz zwischen Bourgeoisie und Proletariat herauszuarbeiten, damit die deutschen Arbeiter sogleich die gesellschaftlichen und politischen Bedingungen, welche die Bourgeoisie mit ihrer Herrschaft herbeiführen muß, als eben so viele Waffen gegen die Bourgeoisie kehren können, damit, nach dem Sturz der reaktionären Klassen in Deutschland, sofort der Kampf gegen die Bourgeoisie selbst beginnt.

Auf Deutschland richten die Kommunisten ihre Hauptaufmerksamkeit, weil Deutschland am Vorabend einer bürgerlichen Revolution steht, und weil es diese Umwälzung unter fortgeschritteneren Bedingungen der europäischen Civilisation überhaupt, und mit einem viel weiter entwickelten Proletariat vollbringt als England im siebenzehnten und Frankreich im achtzehnten Jahrhundert, die deutsche bürgerliche Revolution also nur das unmittelbare Vorspiel einer proletarischen Revolution sein kann.

Mit einem Wort, die Kommunisten unterstützen überall jede revolutionäre Bewegung gegen die bestehenden gesellschaftlichen und politischen Zustände.

In allen diesen Bewegungen heben sie die Eigentumsfrage, welche mehr oder minder entwickelte Form sie auch angenommen haben möge, als die Grundfrage der Bewegung hervor.

Die Kommunisten arbeiten endlich überall an der Verbindung und Verständigung der demokratischen Parteien aller Länder.

Die Kommunisten verschmähen es, ihre Ansichten und Absichten zu verheimlichen. Sie erklären es offen, daß ihre Zwecke nur erreicht werden können durch den gewaltsamen Umsturz aller bisherigen Gesellschaftsordnung. Mögen die herrschenden Klassen vor einer Kommunistischen Revolution zittern. Die Proletarier haben nichts in ihr zu verlieren als ihre Ketten. Sie haben eine Welt zu gewinnen.

Proletarier aller Länder vereinigt Euch!

In questa epoca, si tempestosa – tra l'accrescersi del disagio economico e morale nelle classi proletarie, e il dibattito, sì vivace, dei più ardui ed imponenti problemi umani e sociali nelle sfere degli: studiosi e nel popolo stesso – non sarà certo, sebbene ardua, inopportuna ed inutile affatto, la serie delle pubblicazioni, che a cominciare dal presente opuscolo, vedranno la luce.

Già da temo, per attuare questa nostra idea, a varii altri da cui speravamo e che ci avevano promesso il loro appoggio, morale ed intellettuale, ci eravamo rivolti.

Non fu certo colpa nostra, se l'attuazione di questo nostro pensiero dovette essere dilazionata.

Oggi abbiamo trovato altri egregi giovani volenterosi ed intelligenti di cose sociali pronti a coadiuvarci in quest'opera di studio e di propaganda; sotto la guida di essi, noi verremo mano a mano pubblicando scritti editi ed inediti – di autori italiani e stranieri – sulle questioni più urgenti dei tempi nostri.

Scriveremo per gli studiosi, e per il popolo – soprattutto. Raccoglieremo ed accoglieremo quanto ci sembrerà utile e buono per l'opera nostra – è ricerca paziente e serena della verità – senza esclusivismi di scuola, od intolleranze settarie.

Nel modesto ed onesto lavoro, appena iniziato, potremo avvederci, se allo esame ed alla critica di istituzioni sociali da ormai discusse e non certo perfette, è concessa, realmente e nei fatti concreti, quella libertà, che pure la legge dello Stato consente e promette.

Ai lettori – noi ci auguriamo – saremo più che altro, raccomandati dalla prova dei fatti, e dallo studio, che porremo nel rendere, la nostra raccolta svariata, in un tempo, e completa.

L'editore

IL MANIFESTO
DEL
PARTITO COMUNISTA

E conoscerete la verità, e la verità vi farà liberi.
San Giovanni

Quello che, qui sotto, si riproduce è un documento storico dei più interessanti. In esso è riassunto serenamente, e con freddo raziocinio logico, il pensiero demolitore dei veri e propri precursori del socialismo moderno.

Tale scritto è conosciuto sotto il nome di manifesto dei comunisti, e fu compilato nel 1847 da K. Marx e da F. Engels, i due grandi agitatori Alemanni.

Se bene la idea abbia fatto, dall'epoca in cui il manifesto fu redatto, passi addirittura giganteschi, se bene la critica demolitrice degli attuali ordinamenti economico-politici abbia raggiunto in estensione ed intensità il periodo acuto – oltre il quale la teoria non può che incamminarsi all'azione – malgrado le energie vivaci aggiunte per via alla corrente largamente novatrice, e gli aspetti nuovi del già vecchio problema, che appena ora si offrono alla indagine dello studioso; oltretutto, e dopo tutto questo – il manifesto del 1847 è uno dei prodotti sinteticamente più geniali, e rigorosamente logici del movimento socialista dei tempi moderni.

Come tale è bene riprodurlo per il popolo. A questo lavoro una prefazione è – per lo meno – inopportuna.

Altri, meglio di noi senza dubbio, riprodurrà in Italiano, (a quanto si annunzia – e tra breve) il manifesto del 1847. Tanto meglio per il progresso degli studii sociali – in Italia troppo trascurati – e per la propaganda delle idee emancipatrici fra le masse popolari, cui solo – per ora almeno – confortano alla lotta il presentimento vago di forme sociali, più elevate delle presenti, e l'imperativo categorico di un disagio infinito, che su loro massimamente si ripercuote.

Si tratta – innanzi tutto – di rendere coscienti queste masse, che si agitano confusamente, sotto l'impulso di prepotenti bisogni, innanzi all'albore dell'idealità nuove. Si tratta – dopo tutto – di far convergere le forze molteplici e le energie latenti di questa folla anonima al fine umano, a cui s'ispirano quanti, lanciati nella corrente varia e vivace dei sentimenti e dei principii demolitori, intendono e comprendono i caratteri di universalità assunti dal movimento più spiccato del socialismo moderno.

Senza fare riserve – esplicite o mentali – sulle idee esposte nel geniale documento, che riproduciamo, non sarà inopportuno adombrare – alla sfuggita – un nostro pensiero. Il socialismo moderno, preannunziatesi come lotta di classe, affermatosi da prima come aspirazione del quarto stato al potere sociale ed alla conquista dei suoi diritti di casta, sinora sfruttata, si avvia ormai per vie più vaste a fini più larghi ed umani.

Questo nuovo carattere assunto dalla poderosa corrente delle idee diroccatrici, e dal sentimento, che ognora più prevale nelle masse rivoluzionarie, al conspetto del mesto problema, rappresenta un tipo elevato, e nuovissimo nella storia degli uomini – offre una fisionomia solenne di battaglia, ormai non più voluta in nome degli interessi di una classe più o meno sofferente, o con le mire di una chiesuola e di una conventicola settaria, ma vagheggiata nell'irraggiamento d'idealità più balde e serene, ma combattuta in nome di rivendicazioni a larga base, e di interessi universali.

Per rivoluzione sociale non può, ai di nostri, umanamente concepirsi che il rinnovamento sostanziale della società nei suoi rapporti economici, intellettuali, e morali a vantaggio della monade uomo, e dell'ente collettivo umanità.

In questo senso, ed a questi scopi la dinamica rivoluzionaria non può avere un obiettivo, che si restringa nella orbita angusta delle antiche frontiere politiche; non può limitarsi alla demolizione pura e semplice dei vecchi ceppi economici e politici, onde la borghesia avvince, da oltre un secolo, il proletariato. Non può, in una parola, significare, avvento al potere del quarto stato.

Questa rivoluzione dovrà essere trasfigurazione immensa e profonda di tutti i rapporti sociali, o non sarà. Se non vorrà arrestarsi ad un'altra forma di tirannide, forse peggior dell'antica, alla signoria demagogica, dovrà – nel rimescolio infinito dei vecchi atomi sociali in movimento per la costruzione nuova – trovare la resultante di conciliazione fra gli interessi dell'individuo e quelli, supremi, della specie; dovrà cementare la spontanea e naturale armonia del benessere e della libertà.

Pietro Gori

I. Borghesi e proletari

L'istoria dell'umanità non è stata che l'istoria della lotta di classe.

Uomini liberi e schiavi, patrizi e plebei, baroni e servi, oppressori ed oppressi, in opposizione costante, condussero una guerra, ora aperta, ora dissimulata; una guerra che sempre finì con una trasformazione rivoluzionaria dell'intera società, o con la distruzione delle due classi in lotta.

Nelle prime epoche storiche noi incontriamo quasi dappertutto una divisione gerarchica della società, una scala graduata di posizioni sociali. Nella Roma antica, noi vediamo patrizii, cavalieri, plebei e schiavi; nel medio evo, signori, vassalli, padroni e servi, ed in ciascuna di queste classi delle gradazioni speciali.

La moderna società borghese, elevata sulle rovine della feudalità, non abolì gli antagonismi di classe. Essa non fece che sostituire delle nuove classi, delle nuove condizioni d'oppressione, delle nuove forme di lotta.

Tuttavia il carattere distintivo dell'epoca nostra, dell'era della Borghesia, è di avere semplificato gli antagonismi di classe.

Ogni dì più la società si divide in due grandi campi opposti, in due classi nemiche: la Borghesia ed il Proletariato.

Dai servi del medio evo nacquerò gli elementi delle prime comunità; da questa popolazione municipale scaturirono gli elementi costitutivi della Borghesia.

La scoperta dell'America, la navigazione intorno all'Africa offersero alla Borghesia nascente nuovi campi d'azione. I mercati, dell'India e della China, la colonizzazione dell'America, il commercio coloniale, l'accrescimento dei mezzi di scambio e delle merci, comunicarono un impulso? straordinario al commercio, alla navigazione all'industria, e conseguentemente uno sviluppo rapido all'elemento rivoluzionario della feudalità in dissoluzione.

L'antico sistema di produzione non poteva più soddisfare i bisogni che crescevano coll'apertura dei nuovi mercati. Il mestiere attorniato di privilegi feudali fu sostituito dalla manifattura. La piccola borghesia industriale sostituisce i padroni dell'arte; la divisione del lavoro tra le differenti corporazioni sparisce, innanzi alla divisione del lavoro nel laboratorio stesso.

Ma i mercati s'ingrandivano costantemente e con essi la domanda. La manifattura a sua volta divenne insufficiente: allora la macchina ed il vapore rivoluzionarono la produzione industriale. La grande industria moderna sostituisce la manifattura; la piccola borghesia manifatturiera cede il posto agli industriali milionari, capi d'armata dei lavoratori, cioè ai borghesi moderni.

La grande industria crea il mercato mondiale, di già preparato dalla scoperta dell'America. Il mercato universale accelera prodigiosamente lo sviluppo del commercio, della navigazione e dei mezzi di comunicazione. Questo sviluppo reagisce a sua volta sul mercato dell'industria ed a misura che l'industria, il commercio, la navigazione, le ferrovie si sviluppavano, la borghesia ingrandiva, decuplando i suoi capitali e respingendo all'indietro le classi trasmesse dal medio evo.

Noi vediamo dunque che la Borghesia o essa stessa, il prodotto di una lunga evoluzione, d'una serie di rivoluzioni nei sistemi di produzione e di comunicazione.

Ogni fase di sviluppo percorso dalla borghesia fu accompagnata da un progresso politico corrispondente.

Stato oppresso dal despotismo feudale, associazione armata che si governa da sé nella Comune; qui repubblica municipale, là terzo stato tassabile della monarchia; poi, durante il periodo manifatturiero, contrappeso della nobiltà nelle monarchie limitate o assolute; base principale delle grandi monarchie, la borghesia, dopo l'impianto della grande industria e del mercato mondiale, si è infine impadronita del potere politico, ad esclusione delle altre classi, nello stato rappresentativo moderno. Il governo moderno non è che un comitato amministrativo degli affari della classe borghese. La borghesia ha percorso, nella storia, un ruolo essenzialmente rivoluzionario.

Dovunque conquistò il potere, essa calpestò le relazioni feudali e patriarcali. Tutti i vincoli multicolori che univano l'uomo feudale ai suoi superiori naturali essa li schiacciò senza pietà, per non lasciare sostituire, tra uomo, e uomo, altri vincoli che il freddo interesse, che la dura *moneta contante*. Essa annegò l'estasi religiosa, l'entusiasmo cavalleresco, il sentimentalismo del piccolo borghese, nelle acque ghiacciate del calcolo egoista. Essa fece della dignità personale un semplice valore di scambio; essa sostituì alle numerose libertà si ca-

ramente conquistate, l'unica ed insensibile libertà del commercio. In una parola, al posto della spogliazione coperta da illusioni religiose e politiche, essa pose una spogliazione aperta, diretta e brutale.

La borghesia spogliò della loro aureola, con paura, tutte le professioni considerate sino allora venerabili e venerate. Essa fece del medico, del giurista, del prete, del poeta, dello scienziato, altrettanti operai salariati.

La borghesia strappò il velo della poesia soave, che ricopriva le relazioni di famiglia e le ha ridotte a non essere che dei semplici rapporti di denaro.

La borghesia dimostrò che la brutale manifestazione della forza del medio evo, si ammirata dalla reazione, si completava naturalmente della più bassa poltroneria. Essa, per la prima, provò ciò che può compiere l'attività umana: creò ben altre meraviglie che le piramidi d'Egitto, gli acquedotti romani e le cattedrali gotiche; essa condusse ben altre spedizioni che le antiche emigrazioni di popoli e le crociate.

La borghesia non esiste che alla condizione di rivoluzionare incessantemente gl'istrumenti di lavoro, per conseguenza il sistema di produzione, per conseguenza tutti i rapporti sociali. La conservazione del vecchio sistema di produzione era, al contrario, la prima condizione di tutte le classi industriali precedenti. Questa rivoluzione continua dei sistemi di produzione, questo movimento costante di tutto il sistema sociale, questa agitazione, questa poca sicurezza eterne, distinguono l'epoca borghese da tutte le precedenti. Tutti i rapporti sociali tradizionali e profondamente radicati, con il loro corteggio di credenze e d'idee ammesse da secoli, si dissolvono; le idee ed i rapporti nuovi spirano avanti di cristallizzarsi. Tutto ciò che era stabile è scosso, tutto ciò che era sacro è profanato, e gli uomini sono costretti infine ad intravedere le loro condizioni d'esistenza e le loro mutue relazioni con occhi delusi.

Spinta dal bisogno d'uno smercio sempre più esteso, la borghesia invade il globo intero. Bisogna che dappertutto essa s'impianti, che dappertutto stabilisca e crei dei mezzi di comunicazione.

Per mezzo dello sfruttamento del mercato mondiale, la borghesia imprime un carattere cosmopolita alla produzione ed alla consumazione di tutti i paesi. A disperazione dei rea-

zionarii essa tolse all'industria la sua base nazionale. Le vecchie industrie nazionali sono distrutte o sul punto di esserlo. Esse vengono sostituite da nuove industrie la cui introduzione viene una questione vitale per tutte le nazioni incivilite; industrie che non adoperano più materie prime indigene, bensì materie prime venute dalle regioni più lontane, ed i cui prodotti non si consumano soltanto nel paese stesso, ma in tutti i punti del globo. In luogo dell'antico isolamento locale e nazionale, si sviluppa un traffico universale, una dipendenza mutua delle nazioni. Ciò che avviene nella produzione materiale si riproduce nella produzione intellettuale. Le produzioni intellettuali di una nazione divengono proprietà comune di tutte. L'esclusivismo ed i pregiudizii nazionali divengono ognora più impossibili; e delle diverse letterature nazionali e locali si forma una letteratura universale.

Per il rapido perfezionamento di tutti gli strumenti di produzione e dei mezzi di comunicazione, la borghesia trascina nella corrente dell'incivilimento perfino le nazioni più barbare. Il buon mercato dei suoi prodotti è la sua grossa artiglieria per battere in breccia le mura della Cina e far capitolare i barbari più ostili agli stranieri. Essa costringe tutte le nazioni, sotto pena di morte, ad adottare il sistema di produzione borghese; essa le costringe ad introdurre presso di loro la sedicente civiltà, cioè a divenire borghesi. In una parola, essa modella un mondo a sua immagine.

La borghesia sottomise la campagna alla città. Essa costruì città immense; essa aumentò prodigiosamente la popolazione delle città a spese di quella delle campagne; ed in tal modo essa preservò una grande parte della popolazione dall'idiotismo della vita dei campi. Essa subordinò la campagna alla città, le nazioni barbare alle nazioni civili, i paesi agricoli ai paesi industriali, l'Oriente all'Occidente.

La borghesia sopprime ogni dì più lo sparpagliamento dei mezzi di produzione, della proprietà e della popolazione. Essa aggruppa le popolazioni, concentra i mezzi di produzione e concentra la proprietà nelle mani di qualche individuo. La conseguenza fatale di questi cambiamenti fu lo accentramento politico. Province riunite tra loro solo dai legami federali, aventi interessi, leggi, governi, tariffe doganali differenti, furono riunite in una sola

nazione, un solo governo, una sola tariffa doganale, un solo interesse nazionale di classe.

La borghesia, dal suo avvenimento appena secolare, creò delle forze produttive, più svariate e più colossali che tutte le generazioni passate prese insieme. La sommissione delle forze della natura, le macchine, l'applicazione della chimica, all'industria ed all'agricoltura, la navigazione a vapore, le ferrovie, l'incanalamento dei fiumi, delle popolazioni intiere che sorgono come per incanto, qual secolo precedente avrebbe mai sognato che simili forze produttrici dormivano nel lavoro sociale?

Ecco dunque il riassunto di ciò, che noi abbiamo visto: i mezzi di produzione e di scambio, che servono di base alla evoluzione borghese, sono creati nel seno della società feudale; ad un certo grado di sviluppo di questi mezzi di produzione e di scambio, le condizioni nelle quali la società feudale produce e scambia i suoi prodotti, l'organizzazione feudale dell'industria e della manifattura, in una parola i rapporti della proprietà feudale cessano di corrispondere alle nuove forze produttrici. Essi mettevano ostacolo alla produzione, anziché svilupparla. Si mutavano in tante catene. Bisognava spezzarli e si sono spezzati.

Al loro posto s'innalza la libera concorrenza, con una costituzione sociale e politica corrispondente, colla dominazione economica e politica della classe borghese.

Sotto i nostri occhi si produce un fenomeno analogo. La società borghese moderna che mise in movimento così potenti mezzi di produzione e di scambio, rassomiglia a quei maghi, che non sapevano più dominare le potenze infernali, ch'essi aveano evocato. Da trenta anni almeno, l'istoria dell'industria e del commercio non è che l'istoria della rivolta delle forze produttrici contro i rapporti di produzione moderna, contro i rapporti di proprietà, che sono le condizioni d'esistenza della borghesia e della sua supremazia. Basta menzionare le crisi commerciali che, per il ritmo periodico, mettono ognor più in questione l'esistenza della società borghese. Ogni crisi distrugge regolarmente, non soltanto una massa di prodotti già creati, ma ancora una grande parte delle stesse forze produttrici. Una epidemia colpisce l'umanità, che nelle epoche precedenti sarebbe sembrata un paradosso: è l'epidemia della sopra-produzione.

La società si trova subitamente rigettata in uno stato di momentanea barbarie: si direbbe che una guerra d'estermio le porta via tutti i mezzi di vita: l'industria ed il commercio sembrano paralizzati. – E perché? – perché la società ha troppa civiltà, troppi mezzi di sussistenza, troppa industria, troppo commercio. Le forze produttrici di cui essa dispone non assicurano più le condizioni della proprietà borghese; al contrario, esse divennero troppo potenti per queste condizioni, che mutansi in ostacoli; e tutte le volte che le forze produttrici sociali spezzano gli ostacoli, esse precipitano nel disordine la società intera, e minacciano l'esistenza della proprietà borghese. Il sistema borghese divenne troppo angusto per contenere le ricchezze create nel suo seno. Come fa la borghesia per superare queste crisi? Da una parte con la distruzione forzata d'una massa di forze produttrici, dall'altra con la conquista dei nuovi mercati e lo sfruttamento più perfetto degli antichi. Cioè essa prepara delle crisi più generali e più terribili, e riduce i mezzi per prevenirle.

Le armi di cui la borghesia si servì per abbattere la feudalità si ritorcono oggi contro la borghesia stessa.

Ma la borghesia non ha soltanto fabbricato le armi che devono darle la morte; essa produsse pure gli uomini che devono manipolarle – gli operai moderni, *i Proletarii*.

Con lo sviluppo della borghesia, cioè del capitale, si sviluppa il Proletariato, la classe degli operai moderni, i quali non vivono, che a condizione di trovare lavoro, e che non ne trovano più appena che il loro lavoro cessa di aumentare il capitale. Gli operai, costretti a vendersi di giorno in giorno, sono della mercé come tutti gli altri articoli di commercio; essi subiscono per conseguenza tutte le fluttuazioni del mercato.

L'introduzione delle macchine e la divisione del lavoro spogliarono il lavoro dell'operaio del suo carattere individuale, e per conseguenza della sua attrattiva.

Il produttore diviene una semplice ruota della macchina, e non si esige da lui che un'operazione semplice, monotona e presto appresa. Avviene che le spese di produzione dell'operaio si riducono alle spese della sua sussistenza e della propagazione della sua razza. Il prezzo del lavoro, come quello di ogni altra mercé è uguale al costo della sua

produzione. Dunque più il lavoro diviene ripugnante, più i salarii ribassano.

Più ancora; la somma del lavoro s'accresce con lo sviluppo della macchina e della divisione del lavoro, sia per l'aumento della giornata di lavoro, sia per l'accrescimento dell'intensità del lavoro, sia per l'accelerazione del movimento delle macchine.

L'industria moderna trasformò il piccolo laboratorio dell'antico padrone patriarcale in grande fabbrica di borghese capitalista. Delle masse d'operai, stivati nelle fabbriche, sono organizzati militarmente. Trattati come dei soldati industriali; sono posti sotto la sorveglianza d'una gerarchia completa di ufficiali e sott'ufficiali.

Essi non sono soltanto gli schiavi della classe borghese, del governo borghese, ma pure giornalmente ed a tutte le ore, gli schiavi delle macchine, del direttore, e del padrone della fabbrica. Questo despotismo è tanto più meschino, più odioso, e più ripugnante, in quanto esso prende apertamente il *guadagno* per unico scopo.

Meno il lavoro esige abilità e forza; cioè, più l'industria moderna progredisce, più il lavoro delle donne è sostituito a quello degli uomini. Le distinzioni di età e di sesso, non hanno più alcun significato sociale per la classe operaia. Non vi sono più che degli strumenti di lavoro, il prezzo varia secondo l'età ed il sesso.

Quando l'operaio ha subito lo sfruttamento del fabbricante, e ch'egli riceve il suo salario in moneta contante, allora diviene la preda degli altri membri della borghesia, del piccolo proprietario, del piccolo bottegaio, e dell'usuraio.

La piccola borghesia, composta di modesti industriali, di mercanti, di piccoli possidenti di artigiani o di contadini proprietari, cade nel Proletariato; da un lato, perché i suoi meschini capitali non permettendo d'impiegare i procedimenti della grande industria, essa soccombe nella concorrenza con i grandi capitalisti; d'altro canto perché la sua abilità speciale è disprezzata dai nuovi sistemi di produzione. In questo modo il Proletariato si recluta in tutte le classi della popolazione.

Il Proletariato passa per differenti fasi d'evoluzione. La sua lotta contro la borghesia incomincia dalla sua nascita.

Prima la lotta è impegnata da operai isolati, poi da operai di una medesima fabbrica, in

seguito da operai del medesimo mestiere, in una località, contro la borghesia che li sfrutta direttamente. Essi non si contentano di dirigere i loro attacchi contro, il sistema borghese di produzione; essi li dirigono contro gl'istrumenti di produzione: essi distruggono le merci straniere, che lor fanno concorrenza, spezzano le macchine, bruciano le fabbriche, e si sforzano di riconquistare le condizioni perdute d'artigiani del medio evo.

A questo punto di sviluppo, il Proletariato forma una massa disseminata per tutti i paesi e disunita dalla concorrenza. Se talvolta gli operai agiscono in massa più o meno compatta, questo insieme non è ancora il risultato della loro unione, ma di quella della borghesia che per arrivare ai suoi fini politici, è costretta di mettere in movimento il Proletariato intero, e che per il momento possiede ancora il potere. Quello che caratterizza questa fase del loro sviluppo isterico, si è che i proletarii non combattono ancora i loro nemici diretti, ma, i nemici dei loro nemici, cioè i resti della monarchia assoluta, i proprietari di terreni, i borghesi non proprietari ed i piccoli borghesi. Tutto il movimento storico è diretto dalla borghesia, tutta la vittoria riportata in queste condizioni è una vittoria borghese.

Ma lo sviluppo dell'industria ingrossa soltanto il numero dei proletarii, e li concentra in masse più considerevoli: essi acquistano delle forze e con queste la coscienza della loro potenza. Gl'interessi, le condizioni di esistenza dei proletarii si uguagliano sempre più, a misura che la macchina cancella tutta la differenza nel lavoro, riduce quasi dappertutto il salario ad un livello egualmente basso. La crescente concorrenza dei borghesi tra di loro, e le crisi commerciali, che ne risultano, rendono i salarii sempre più incerti; l'incessante perfezionamento delle macchine rende la posizione dell'operaio vieppiù precaria; le collisioni individuali tra l'operaio ed il borghese assumono ognora più il carattere di collisioni di due classi. Gli operai incominciano a coalizzarsi contro i borghesi per il mantenimento dei loro salarii. Essi formano pure delle associazioni permanenti allo scopo di essere pronti alle lotte eventuali; qua e là la resistenza diviene ammutinamento.

Qualche volta gli operai trionfano; ma il loro trionfo non è che momentaneo.

Il vero risultato delle loro lotte è meno [...] il successo immediato che la solidarietà crescente degli operai.

Questa solidarietà è facilitata dall'accrescimento dei mezzi di comunicazione i quali permettono agli operai delle differenti località di entrare in relazione. Non resta più che unirli per trasformare queste lotte, le quali rivestono ovunque il medesimo carattere, in una lotta nazionale, in una lotta di classe. Ma ogni lotta di classe è una lotta politica. E le comunicazioni che i borghesi del Medio-Evo impiegavano da secoli a stabilire con le loro strade vicinali, i proletarii le stabiliscono in qualche anno colle ferrovie.

L'organamento del proletariato in classe e per conseguenza in partito politico è incessantemente distrutta dalla concorrenza che gli operai si fanno tra loro.

Ma essa, rinasce sempre, e sempre più forte, più salda, più potente. Profittando delle divisioni intestine dei borghesi, essa li costringe a garantire legalmente certi interessi della classe operaia: per esempio, la legge delle dieci ore di lavoro in Inghilterra.

Le divisioni della società favoriscono in modi differenti lo sviluppo del Proletariato.

La borghesia vive in uno stato di guerra perpetua; prima contro l'aristocrazia, poi contro questa categoria della borghesia i cui interessi entrano in contraddizione col progresso dell'industria, ed infine contro la borghesia dei paesi stranieri. In tutte queste lotte essa è costretta di fare appello al Proletariato, d'usare del suo concorso e di trascinarlo in tal modo nel movimento politico. Per conseguenza la borghesia fornisce al Proletariato gli elementi del suo progresso, cioè delle armi contro la borghesia.

Inoltre, come abbiám visto, alcune parti costituenti la classe dominante sono rigettate interamente nelle file del Proletariato dal progresso industriale, o sono minacciate nelle loro condizioni di esistenza. Esse forniscono al Proletariato dei numerosi elementi di progresso.

Infine, nel momento in cui la lotta di classe s'avvicina alla sua crisi, il movimento di dissoluzione della classe dirigente e della Società intera prende un carattere sì acuto e sì violento, che una frazione della classe dirigente se ne distacca, per allearsi alla classe rivoluzionaria, alla classe che rappresenta l'avvenire. Un tempo, una parte della nobiltà si schierava

colla borghesia; ai nostri giorni una parte della borghesia fa causa comune col proletariato, e principalmente quella parte della borghesia pensante che pervenne a comprendere il cammino del movimento storico.

Di tutte le classi, attualmente avversarie della borghesia, il proletariato solo è veramente rivoluzionario. Le altre classi si dislocano e scompaiono in causa della grande industria: il proletariato, al contrario, è il suo prodotto particolare.

La classe media, i piccoli fabbricanti, i bottegai, gli artigiani, i contadini lottano contro la borghesia perch'essa compromette la loro esistenza in qualità di classe media. Per conseguenza essi non sono rivoluzionarii, ma conservatori. Anzi sono reazionari, poiché si sforzano di far retrocedere il cammino alla storia. Se essi agiscono rivoluzionariamente è per la paura sempre presente di cadere nel Proletariato. Essi difendono in questo caso i loro interessi futuri, e non i loro interessi attuali; essi rinunciano al loro proprio punto di vista per mettersi in quello del Proletariato.

La marmaglia delle grandi città, questa feccia putrefatta delle ultime secrezioni della società, è qua e là trascinata nel movimento da una rivoluzione proletaria, ma le sue condizioni di vita la predispongono, al contrario, a vendersi alla reazione.

Le condizioni di esistenza della vecchia società sono già distrutte nelle condizioni di esistenza del Proletariato. Il Proletario è senza proprietà, le sue relazioni di famiglia non hanno nulla di comune con quelle della famiglia borghese. Il lavoro industriale moderno, che implica l'asservimento dell'operaio da parte del capitale, in Francia come in Inghilterra, in America come in Germania, ha spogliato il Proletario d'ogni carattere nazionale. Le leggi, la morale, la religione, sono per lui altrettanti pregiudizi borghesi, dietro i quali si nascondono altrettanti interessi borghesi.

Tutte le classi, che conquistarono anteriormente il potere, cercarono di consolidare la loro situazione acquistata sommettendo la società intiera al loro modo d'appropriazione. I proletarii non possono impadronirsi delle forze produttrici sociali che abolendo il loro speciale modo di appropriazione e in conseguenza il modo d'appropriazione in vigore sino ai nostri giorni. I proletarii non devono preoccuparsi di garanzie per una proprietà che

a loro manca; essi devono, al contrario, distruggere ogni garanzia privata esistente.

Tutti i movimenti storici sono stati, sino ad ora, dei movimenti di minoranze a profitto di minoranze. Il movimento del proletariato è il movimento spontaneo della immensa maggioranza a profitto della immensa maggioranza. Il Proletariato, ultimo parto della società ufficiale, non può elevarsi senza sconvolgere tutti i prodotti superiori di questa società.

La lotta del proletariato contro la borghesia, benché *in fondo* non sia una lotta nazionale, ne riveste tuttavia la *forma*. Il proletariato di ogni paese deve incominciare la lotta per finirla colla sua propria borghesia.

Analizzando le fasi dello sviluppo del proletariato, noi abbiamo seguito passo passo la storia della guerra civile più o meno occulta che smembra la società, sino al momento in cui esplode in una rivoluzione ed in cui il proletariato impone la sua dominazione colla distruzione della borghesia.

Come abbiamo visto, tutte le società anteriori poggiarono sull'antagonismo della classe opprimente e della classe oppressa. Ma per poter opprimere una classe, bisogna almeno garantirle le condizioni d'esistenza che le permettano di vivere in schiavitù. Il servo in piena feudalità perveniva a farsi membro del Comune; il borghese embrionale del medioevo acquistava la posizione di borghese, sotto il giogo dell'assolutismo feudale. L'operaio moderno, al contrario, anziché elevarsi col progresso dell'industria, discende sempre più in basso, al di sotto pure del livello delle condizioni vitali della stessa sua classe. Il lavoratore torna a carico della società, ed il pauperismo s'accresce più rapidamente ancora che la popolazione e le ricchezze. È adunque dimostrato, che la borghesia è incapace di sostenere la parte di classe dominante e d'imporre alla società, come legge suprema, le condizioni d'esistenza della propria classe. Essa non può più regnare, perché non può più assicurare l'esistenza al suo schiavo, neppure nelle condizioni della sua schiavitù, poiché essa è costretta di lasciarlo cadere in una situazione così precaria da doverlo nutrire invece di esser nutrita. La società non può più esistere sotto la sua dominazione, ciò che vorrebbe dire che la sua esistenza è incompatibile con quella della società.

La condizione essenziale d'esistenza e di supremazia per la classe borghese è

l'accumulamento della ricchezza in mani private, la formazione e l'accrescimento del capitale è il salariato; il salariato riposa esclusivamente sulla concorrenza che si fanno gli operai tra loro. Il progresso industriale, del quale la borghesia è l'istrumento passivo ed incosciente, sostituisce l'isolamento degli operai con la loro unione rivoluzionaria a mezzo dell'associazione. Lo sviluppo della grande industria scava sotto i piedi della borghesia il terreno stesso sul quale essa stabilì il suo sistema di appropriazione e di produzione.

La borghesia produce innanzi tutto i suoi seppellitori. La sua caduta ed il trionfo del proletariato sono del paro inevitabili.

II.

Proletarii e Comunisti

Qual è l'attitudine dei comunisti in faccia ai proletarii presi in massa?

I comunisti non formano un partito distinto in opposizione agli altri partiti operai.

Essi non hanno interessi distinti da quelli di tutto il Proletariato.

Essi non proclamano principii per poi imporli al movimento operaio.

I comunisti non si distinguono dagli altri partiti del Proletariato che su due punti: nelle differenti lotte nazionali dei proletarii essi mettono innanzi, e fanno valere gl'interessi comuni del Proletariato intero, senza distinzione di nazionalità; e nelle differenti fasi evolutive della lotta tra proletarii e borghesi, pure non accettando alcuna di queste fasi come definitiva, essi difendono sempre la causa del movimento generale.

Praticamente dunque i comunisti sono la parte più risoluta e più avanzata dei partiti operai di tutti i paesi; teoricamente si distinguono con vantaggio dal resto del proletariato per la loro conoscenza netta delle condizioni, del cammino, e dello scopo del movimento proletario. Lo scopo immediato dei comunisti è il medesimo di tutte le frazioni del proletariato: organizzazione dei proletarii in partito di classe, distruzione della supremazia borghese, conquista del potere politico per parte del Proletariato.

Le proposte teoriche dei comunisti non riposano in alcun modo su principii inventati o scoperti da tale o tale altro riformatore.

Esse non sono che l'espressione generale delle condizioni reali di un movimento isterico in evoluzione sotto i nostri occhi. L'abolizione di una data forma della proprietà non è il carattere distintivo del comunismo.

La forma della proprietà subì dei costanti cambiamenti, delle continue trasformazioni storielle. La Rivoluzione francese abolisce la proprietà feudale in favore della proprietà borghese.

Il carattere distintivo del comunismo non è l'abolizione della proprietà in generale, ma l'abolizione della proprietà borghese.

Ora, la proprietà privata borghese è l'ultima e la più perfetta espressione della produzione e dell'appropriazione dei prodotti sulla base degli antagonismi di classe, dello sfruttamento degli uni sugli altri.

In questo senso i comunisti possono riassumere le loro teorie in questa proposta: *abolizione della proprietà privata*.

Rimproverano, a noi comunisti, di volere abolire la proprietà personale acquistata col lavoro, la proprietà che è garanzia di tutte le libertà, dell'attività e dell'indipendenza.

Per proprietà acquistata col lavoro intendono la proprietà del contadino, del piccolo borghese, anteriore alla proprietà borghese? questa noi non abbiamo ad abolirla; il progresso dell'industria l'ha di già abolita, o è dietro ad abolirla.

Oppure vogliono parlare della proprietà privata, della proprietà borghese moderna?

Ma come il proletario col suo lavoro gode della proprietà? In nessun modo; esso crea il capitale, cioè la proprietà, che sfrutta il lavoro salariato, e che non può accrescersi, che a condizione di creare del nuovo lavoro salariato, affine di sfruttarlo ancora.

Nella sua forma presente, la proprietà si muove tra i due termini in antinomia tra loro: capitale e lavoro salariato. Esaminiamo le due parti di questo antagonismo.

Essere capitalista significa non soltanto occupare una posizione personale, ma ancora una posizione sociale nel sistema della produzione. Il capitale è un prodotto collettivo; esso non può essere messo in movimento che con gli sforzi combinati di una massa d'individui: in ultimo luogo esso esige per il suo funzionamento gli sforzi combinati di tutti gl'individui della società.

Il capitale non è dunque una forza personale, ma una forza sociale.

Risulta dunque, che quando il capitale è trasformato in proprietà comune, appartenente a tutti gli individui della società, non è una proprietà personale, che è trasformata in proprietà sociale; non vi è che il carattere sociale della proprietà che è trasformato: esso perde il suo carattere di proprietà di classe.

Arriviamo al lavoro salariato.

Il prezzo medio del lavoro salariato è il minimo del salario, cioè la somma dei mezzi d'esistenza, di cui l'operaio ha bisogno per vivere da operaio. Per conseguenza ciò che l'operaio salariato s'appropria colla sua attività, è giusto ciò che gli è necessario a mantenere la sua esistenza. Noi non vogliamo in alcun modo, abolire quest'appropriazione personale dei prodotti del lavoro indispensabile al mantenimento dell'esistenza quest'appropriazione non lascia dietro di sé alcun profitto netto, che dia del potere sul lavoro degli altri. Ciò che noi vogliamo è, sopprimere le miserie di quest'appropriazione, che fanno sì che l'operaio non vive, che per accrescere il capitale, e nei limiti voluti dagli interessi della classe dominante.

Nella società borghese, il lavoro vivente non è che un mezzo d'accrescere il lavoro accumulato. Nella società comunista, il lavoro accumulato non sarà che un mezzo di allargare e di abbellire l'esistenza dei lavoratori.

Nella società borghese, il passato domina il presente; nella società comunista, è il presente che dominerà il passato. Nella società borghese, il capitale è indipendente e personale, mentre l'individuo, che agisce, è dipendente e privo di personalità.

Ed è l'abolizione di un simile stato di cose che la borghesia chiama abolizione della personalità e della libertà. In questo essa non ha torto. Poiché si tratta effettivamente dell'abolizione dell'individualità, dell'indipendenza, e della libertà borghese.

Per libertà, nelle condizioni attuali della produzione borghese, s'intende la libertà del commercio, il libero scambio.

Ma abolite il traffico, e voi abolirete nel medesimo tempo il traffico libero.

Del resto, tutte le belle frasi sul libero scambio, come pure tutte le furfanterie liberali dei nostri borghesi, non hanno un senso che per opposizione al commercio impedito, al borghese asservito del medio evo; esse non ne hanno alcuno, allorché si tratta dell'abolizione

del traffico, dell'abolizione dei rapporti della produzione borghese e della borghesia stessa. Voi siete spaventati perché vogliamo abolire la proprietà privata. Ma nella vostra società attuale, la proprietà privata è abolita per nove decimi dei suoi membri. Ed è precisamente perché essa non esiste per nove decimi, che esiste per voi..

Voi ci rimproverate dunque, di volere abolire una proprietà, che non può costituirsi senza privare l'immensa maggioranza della società d'oggi proprietà.

In una parola, voi ci accusate di volere abolire la vostra proprietà. Diffatti è ben questa la nostra intenzione.

Dal momento che il lavoro non può più essere trasformato in capitale, in moneta, in proprietà fondiaria, in potere sociale capace di essere monopolizzato; cioè dal momento che la proprietà può più essere convertita in proprietà borghese, voi vi affrettate di dichiarare che l'individualità è soppressa.

Voi confessate dunque, che allorché parlate dell'individuo, voi non intendete parlare che del borghese. E questo individuo, è vero, noi vogliamo sopprimerlo.

Il comunismo non toglie a nessuno potere d'appropriarsi la sua parte dei prodotti sociali, esso non toglie che il potere di assoggettare coll'aiuto di quest'appropriazione, il lavoro degli altri.

Voi pretendete ancora che coll'abolizione della proprietà privata, cesserebbe ogni attività, che una poltroneria generale s'impadronirebbe del mondo. Se ciò fosse possibile sarebbe molto tempo che la società borghese sarebbe morta di pigrizia, poiché coloro che lavorano non guadagnano, e coloro che guadagnano non lavorano. Tutta l'obbiezione si riduce a questa tautologia: che non vi è lavoro salariato, dove non è capitale.

Le accuse mosse contro il sistema comunista di produzione e d'appropriazione dei prodotti materiali, sono state mosse egualmente contro la produzione e l'appropriazione intellettuale. Come per il borghese, l'abolizione della proprietà di classe è l'abolizione d'ogni proprietà, così l'abolizione della coltura intellettuale di classe è l'abolizione d'ogni coltura intellettuale.

La coltura di cui esso deplora la perdita, significa per l'immensa maggioranza la maniera di divenire macchina.

Ma cessate di criticarci, finché giudicherete l'abolizione della proprietà privata secondo le vostre nozioni borghesi di libertà, di coltura, di diritto, ecc. Le vostre idee sono esse stesse i prodotti dei rapporti della produzione e della proprietà borghese, come il vostro diritto non è che la volontà della vostra classe eretta in legge, e come questa volontà, è essa stessa creata dalle condizioni materiali della vita della classe vostra.

Il concetto interessato che vi fa vedere nei vostri rapporti di produzione e di proprietà non dei rapporti transitorii nel progresso della produzione, ma delle leggi eterne di natura e di ragione, questo concetto illusorio, voi lo divideste con tutte le classi un tempo regnanti, ed oggi scomparse. Ciò che concepite per la proprietà antica, ciò che intendete per la proprietà feudale, non comprendete per la proprietà borghese.

Abolire la famiglia! Sino i più radicali s'indignano a questa esecrabile intenzione dei comunisti.

Quale è la base della famiglia borghese dell'epoca nostra? Il capitale e il guadagno individuale. La famiglia non esiste allo stato completo che per la borghesia, ma essa si completa nella prostituzione pubblica, e nella soppressione delle relazioni di famiglia per il proletario.

La famiglia del borghese sparisce naturalmente colla scomparsa del suo completamento necessario, e l'uno e l'altro scompaiono coll'abolizione del capitale.

Ci rimproverate di volere abolire la educazione dei fanciulli fatta dai loro parenti? Confessiamo il delitto.

Voi pretendete che sostituendo l'educazione sociale all'educazione domestica si spezzano i vincoli più cari.

La vostra educazione non è forse essa pure determinata dalla società, dalle condizioni sociali, nelle quali voi allevate i vostri fanciulli, dall'intervento diretto od indiretto della società coll'aiuto delle scuole, ecc.? I comunisti non inventano l'influenza della società sull'educazione, essi ne cambiano soltanto il carattere e strappano l'educazione all'influenza della classe dominante.

Le declamazioni borghesi sulla famiglia e l'educazione, sui teneri legami che uniscono i fanciulli ai genitori, divengono tanto più strazianti, giacché a causa della grande industria tutte le relazioni famigliari sono per i proleta-

rii sempre più distrutte, e che i fanciulli sono ognora più trasformati in semplici oggetti di commercio, in semplici strumenti di lavoro.

Ma dalla borghesia intera si eleva un clamore: voi altri comunisti, essa grida, volete introdurre la comunanza delle donne!

Per il borghese, sua moglie non è che un strumento di produzione. Esso intende dire che gl'istrumenti di produzione verranno messi in comune e concludono naturalmente che vi sarà comunanza di donne.

Esso non comprende che si tratta precisamente di dare alla donna un'altra parte, che quella di semplice strumento di produzione.

Del resto, niente di più comico che l'orrore ultramorale che ispira ai nostri borghesi la pretesa comunanza ufficiale delle donne presso i comunisti. I comunisti non hanno bisogno d'introdurre la comunanza delle donne. Essa ha quasi sempre esistito.

I nostri borghesi non contenti di avere a loro disposizione le mogli e le figlie dei loro proletarii, senza parlare della prostituzione ufficiale, trovano il piacere singolare... d'incoronarsi tra loro.

Il matrimonio borghese è in realtà, la comunanza delle donne maritate. Tutt'al più, potrebbero accusare i comunisti di volere mettere al posto di una comunanza di donne ipocrita e dissimulata, un'altra che sarebbe franca ed ufficiale. Del resto è evidente che, coll'abolizione dei rapporti di produzione attuali, la comunanza delle donne che ne deriva, cioè la prostituzione ufficiale e non ufficiale, scomparirà.

Si accusano i comunisti di volere abolire la patria, la nazionalità.

Gli operai non hanno patria. Non si può levar loro quello che non hanno. Siccome il proletariato d'ogni paese deve, in primo luogo, costituirsi in classe nazionale nel proprio paese, nei suoi proprii limiti nazionali, per questo fatto egli è nazionale, non però nel senso borghese.

Le demarcazioni e gli antagonismi nazionali dei popoli spariscono di già, ognora più, con lo sviluppo della borghesia, con la libertà del commercio ed il mercato mondiale; coll'uniformità della produzione industriale e le maniere di vivere, che ne risultano. L'avvenimento del proletariato li farà scomparire più presto ancora. L'azione comune dei differenti proletariati, almeno nei paesi incivi-

liti, è una delle prime condizioni della loro emancipazione.

Abolite lo sfruttamento dell'uomo su l'uomo, ed avrete abolito lo sfruttamento di una nazione su di un'altra nazione.

Allorché scomparirà l'antagonismo di classe all'interno delle nazioni, scompariranno pure le ostilità fra nazione e nazione.

Riguardo alle accuse lanciate contro i comunisti, a nome della religione, della filosofia e dell'ideologia, esse non meritano neppure un esame profondo.

Vi è bisogno di una grande intelligenza per comprendere che i concetti, le nozioni, i fini, in una parola la coscienza degli uomini si modifica essa pure in un con le loro relazioni sociali, con la loro esistenza collettiva?

La storia del pensiero non ci prova che la produzione intellettuale si trasforma contemporaneamente alla produzione materiale? Le idee dominanti di un'epoca, non furono che le idee della classe dominante.

Quando si parla d'idee che rivoluzionano una società intera, si enuncia soltanto il fatto che, nel seno d'una vecchia società, si sono formati gli elementi di una società nuova, e che le vecchie idee si dissolvono colla dissoluzione delle antiche relazioni sociali.

Quando il vecchio mondo declinava, le vecchie religioni furono vinte dalla religione cristiana: quando nel secolo decimottavo le idee cristiane cedevano alle idee filosofiche – alla società feudale dava la sua giornata campale la borghesia allora rivoluzionaria. Le idee di libertà, di coscienza e di religione proclamano soltanto il regno della libera concorrenza nel dominio del pensiero.

Ma, diranno, siamo intesi che le idee religiose, morali, filosofiche, politiche e giuridiche si modificano nel corso dello sviluppo storico. La religione, la morale, la filosofia, la politica, il diritto, si mantennero a traverso queste perpetue trasformazioni.

Ma hannovi varie verità eterne, come la libertà, la giustizia, ecc. che sono comuni a tutte le condizioni sociali. Ora il comunismo abolisce le verità eterne ed in ciò esso è in contraddizione con tutto lo sviluppo storico antecedente.

A che si riduce questa obiezione? La storia di tutte le società passate si muta; in mezzo agli antagonismi di classe, che rivestirono delle forme differenti in differenti epoche.

Ma qualunque sia la forma presa dall'antagonismo, lo sfruttamento di una parte della società da parte dell'altra, è un fatto comune a tutti i secoli passati.

Dunque non è sorprendente che la coscienza di tutti i tempi a dispetto d'ogni divergenza e d'ogni diversità, si sia mutata in certe forme comuni, in alcune forme di coscienza, che non si dissolveranno completamente, che coll'intera scomparsa dell'antagonismo di classe.

La rivoluzione comunista è la rottura più radicale coi rapporti di proprietà tradizionale; dunque niente di sorprendente, che, nel corso del suo sviluppo, essa la rompa, della maniera la più radicale, con le vecchie idee tradizionali.

Ma non occupiamoci più delle obiezioni borghesi contro il comunismo.

Come abbiamo visto testè, la prima fase nella rivoluzione operaia è la costituzione del proletariato in classe dominante, la dominazione del popolo.

Il proletariato si servirà della sua supremazia politica per strappare gradualmente il capitale alla borghesia, per accentrare tutti gl'istrumenti di produzione nelle mani dello stato, cioè del proletariato organato in classe dominante, e per aumentare il più presto possibile la massa delle forze produttrici disponibili.

E questo naturalmente non potrà essere effettuato, da principio, che per mezzo di un'azione dispotica verso i diritti di proprietà ed i rapporti di produzione borghese, cioè prendendo delle misure, che dal punto di vista economico, sembreranno insufficienti ed insostenibili, ma che sono indispensabili come mezzo di rivoluzionare l'intero sistema di produzione.

Queste misure varieranno senza dubbio a seconda dei differenti paesi.

Per i paesi più avanzati, le misure seguenti potranno generalmente essere applicabili.

1. Espropriazione della proprietà fondiaria e confisca della rendita a profitto dello Stato.
2. Imposta fortemente progressiva.
3. Abolizione dell'eredità.
4. Confisca della proprietà di tutti gli emigranti e di tutti i ribelli.
5. Accentramento del credito nelle mani dello Stato, per mezzo di una banca nazionale col monopolio esclusivo.

6. Accentramento nelle mani dello Stato di tutti i mezzi di trasporto.

7. Aumento delle manifatture nazionali e degl'istrumenti di produzione nelle mani dello Stato, e dissodamento dei terreni incolti e miglioramento delle terre coltivate secondo il sistema generale.

8. Lavoro obbligatorio per tutti, organamento d'armate industriali, particolarmente per l'agricoltura.

9. Combinazione del lavoro agricolo e industriale, misure tendenti alla fusione graduale della città e della campagna.

10. Educazione pubblica e gratuita di tutti i fanciulli, abolizione del lavoro dei fanciulli nelle fabbriche qual'è praticato oggi. Combinazione dell'educazione con la produzione materiale, ecc. ecc.

Gli antagonismi di classe una volta scomparsi nel corso dello sviluppo, tutta la produzione concentrata nelle mani degli individui associati, il potere pubblico perde il suo carattere politico.

Il potere politico è l'organamento del potere di una classe per l'oppressione di un'altra. Se il proletariato, nella sua lotta contro la borghesia, si costituisce forzatamente in classe, se egli si erige con una rivoluzione in classe dominante e, come classe dominante distrugge violentemente i vecchi rapporti di produzione, egli distrugge, nello stesso tempo che questi rapporti di produzione, le condizioni di esistenza dell'antagonismo di classe, egli distrugge le classi in generale, e quindi la sua stessa dominazione come classe.

Al posto della vecchia società borghese, con le sue classi ed i suoi antagonismi di classe, sorge un'associazione dove il libero sviluppo di ciascuno è la condizione del libero sviluppo di tutti.

III.

Letteratura socialista e comunista

Il socialismo reazionario

a) *Il Socialismo Feudale*

Dalla loro posizione storica, le aristocrazie francese ed inglese, furono chiamate a lanciare dei libelli contro la società borghese. Nella rivoluzione francese del 1830, nel movimento riformista inglese, esse soccombettero una volta di più sotto i colpi del sopravvenuto aborrito.

Per esse non poteva più ormai essere questione di una lotta politica seria, non rimaneva più che la lotta letteraria. Ma nel dominio letterario, la vecchia fraseologia della restaurazione era divenuta impossibile. Per crearsi delle simpatie bisognava che l'aristocrazia facesse finta di perdere di vista i suoi propri interessi, e che redigesse il suo atto d'accusa contro la borghesia nel solo interesse della classe operaia sfruttata. Essa si procurava in tal modo la soddisfazione di potere aggravare di beffe e d'ingiurie i suoi nuovi padroni, e di canticchiare ai loro orecchi delle profezie di grandi sventure.

È così che nacque il socialismo feudale, mescolanza di lamentazioni e pasquinate, di echi del passato e vagiti dell'avvenire. Se talvolta la sua critica mordente e spirituale toccava al cuore la borghesia, la sua impotenza assoluta a comprendere il cammino della storia finiva sempre col renderla ridicola.

Sotto forma di bandiera, questi signori inalberavano la bisaccia del mendicante allo scopo di attirare il popolo a loro; ma appena il popolo accorreva, esso scorgeva le loro spalle ornate dell'antico blasone feudale, e si disperdeva con degl'irriverenti scoppii di risa.

Una parte dei legittimisti francesi e la *giovine Inghilterra* divertirono il mondo con questi spettacoli.

Quando i campioni della feudalità dimostrano che il loro sistema di sfruttamento differisce da quello della borghesia, dimenticano di aggiungere ch'essi sfruttavano in condizioni e circostanze tutt'affatto differenti ed oggi scomparse. Quando essi provano, che sotto la loro dominazione il proletariato moderno non esisteva, essi dimenticano di dire che la borghesia moderna è precisamente un rampollo fatale dell'ordine sociale feudalistico.

Essi nascondono così poco, del resto, il carattere rivoluzionario della loro critica, che il loro primo atto d'accusa contro la borghesia, è giustamente di avere creato sotto il suo regime una classe che farà saltare tutto il vecchio ordine sociale.

Non tanto di avere prodotto un proletariato essi imputano come crimine alla borghesia, quanto di avere prodotto un proletariato rivoluzionario.

Nella pratica politica essi prendono dunque una parte attiva a tutte le misure violente contro la classe operaia. E nella vita di tutti i giorni essi si affaccendano nonostante i loro

discorsi ampollosi, a raccogliere i frutti dorati, e per barattare tutte le virtù cavalleresche, l'onore, l'amore, e la fedeltà, con della lana, dello zucchero, e dell'acquavite.

A simiglianza del prete e del signore feudale che camminavano un tempo a braccetto, tali vediamo oggi il socialismo clericale ed il socialismo feudale.

Niente è più facile che coprire di una vernice di socialismo l'ascetismo cristiano. Il cristianesimo, esso pure, non si è forse elevato contro la proprietà privata, il matrimonio, lo Stato? Ed al loro posto non ha esso predicato la carità e la povertà, il celibato e la mortificazione della carne, la vita monastica e la Chiesa? Il socialismo cristiano non è che dell'acqua benedetta, con la quale il prete consacra il corruccio dell'aristocrazia.

b) Il Socialismo dei Piccoli Borghesi

L'aristocrazia feudale non è la sola classe sostituita dalla borghesia – non è la sola classe che si sia vista alterare e deperire nella società borghese moderna, I piccoli borghesi ed i piccoli contadini del medioevo, erano i precursori della borghesia moderna. Riguardo al commercio ed all'industria nei paesi i più arretrati, questa classe continua a vegetare a fianco della borghesia, che si dilata.

Nei paesi acquistati alla civiltà moderna si forma una nuova classe di piccoli borghesi. Questa classe oscilla tra il proletariato e la borghesia, e come elemento complementare della borghesia, essa si costituisce sempre di nuovo, ma gl'individui che la compongono si vedono incessantemente precipitati nel proletariato, in causa della concorrenza, ed inoltre per l'avanzamento progressivo della grande industria, vedono arrivare il momento in cui spariranno interamente come parte integrale della società moderna, e che saranno sostituiti nelle manifatture, nel piccolo commercio e nell'agricoltura, da ispettori, giovani di negozio e giornalieri.

Nei paesi come la Francia, dove il contadino costituisce ben più della metà della popolazione, era naturale che gli scrittori, prendendo a sostenere la causa del proletariato contro la borghesia, criticassero il regime borghese e difendessero il partito operaio dal punto di vista del piccolo borghese e del contadino. È così che si formò il socialismo del piccolo

borghese. Sismondi è il capo di questa letteratura tanto per l'Inghilterra che per la Francia. Questo socialismo analizza con molta penetrazione le contraddizioni, che scaturiscono dai rapporti di produzione moderni. Esso svela le panacee ipocrite degli economisti. Stabilisce d'una maniera irrefutabile gli effetti micidiali della macchina e della divisione del lavoro. Dimostra l'accentramento dei capitali e della proprietà fondiaria, la sopra-produzione, la crisi, la distruzione fatale dei piccoli borghesi e dei contadini, la miseria del proletariato, il disordine nella produzione, la sproporzione nella distribuzione delle ricchezze, la guerra d'estermio che le nazioni si fanno tra loro col mezzo della concorrenza, la dissoluzione dei vecchi costumi, delle vecchie relazioni famigliari e delle vecchie nazionalità. Tuttavia, in fondo, questo socialismo dei piccoli borghesi tende, sia a ristabilire i vecchi sistemi di produzione e di scambio, e con essi, i rapporti di proprietà scaduti e tutta la società decaduta, sia a rinchiudere i mezzi moderni di produzione e di scambio nel quadro ristretto dei vecchi rapporti di proprietà, che erano stati spezzati, e fatalmente spezzati da essi. Il sistema delle corporazioni di mestieri delle città e l'agricoltura patriarcale, per la campagna, ecco la sua ultima parola. Arrivato all'estremo grado del suo sviluppo, questo socialismo non sa più che versare degli sterili pianti.

c) Il Socialismo tedesco o il "vero Socialismo"

La letteratura socialista e comunista della Francia, nata sotto la pressione d'una borghesia dominante, è l'espressione letteraria della rivolta contro questo regno. Essa fu introdotta in Germania nel momento in cui la borghesia incominciava la sua lotta contro l'assolutismo feudale. Dei filosofi, dei mezzi filosofi e dei belli spiriti tedeschi si gettarono avidamente su questa letteratura, ma dimenticarono che le relazioni sociali della Francia non erano state introdotte in Germania nel medesimo tempo che la sua letteratura. A causa delle condizioni germaniche, la letteratura francese perdette ogni significato pratico, e prese un carattere puramente letterario. Essa non doveva più apparire che una speculazione inutile, *sulla realizzazione dell'essere umano*. Ed è così che per i

filosofi tedeschi del decimottavo secolo, le rivendicazioni della prima rivoluzione francese non avevano il senso di essere le rivendicazioni della ragione pratica in generale; che la manifestazione della volontà dei borghesi rivoluzionari di Francia non era ai loro occhi, che la manifestazione delle leggi della volontà pura, della volontà qual'essa dev'essere, della volontà umana per eccellenza.

Il lavoro dei letterati tedeschi si limitava a mettere d'accordo le idee francesi con le loro vecchie coscienze filosofiche, ovvero ad appropriarsi le idee francesi accomodandole al loro punto di vista filosofico.

Questa appropriazione si fece nel medesimo modo che si assimila una lingua straniera per la traduzione.

Si sa in qual modo le monache sovrapponevano ai manoscritti degli autori classici del paganesimo, le assurde leggende dei santi cattolici. I letterati tedeschi agirono in senso inverso rimpetto alla letteratura francese. Per esempio al posto della critica francese della moneta, essi scrivevano: *alienazione dell'essere umano*, al posto della critica francese dello stato politico borghese, scrivevano, *annichilamento del regno dell'universalità astratta*.

Questa interpolazione della fraseologia filosofica in mezzo alle teorie socialistiche francesi essi la battezzavano: "Filosofia dell'azione. – Vero socialismo. – Scienza tedesca del socialismo. – Base filosofica del socialismo, ecc." In tal modo si estrinseca completamente la letteratura socialista e comunista francese.

E perché essa cessava, tra le mani degli Alemanni, di essere l'espressione della lotta di una classe contro un'altra, il filosofo tedesco si felicitava di essersi elevato al di sopra della strettezza francese, di avere rivendicato, non dei veri bisogni, ma "il *bisogno* del vero," di avere difeso, non l'interesse del proletario, ma "gl'interessi dell'essere umano, dell'uomo in generale," dell'uomo che non appartiene ad alcuna classe, ne ad alcuna realtà, e che non esiste che nella confusione della fantasia filosofica.

Questo socialismo tedesco, che prendeva sì solennemente sul serio i suoi goffi esercizi di scolaro, e che si strombazzava così insolentemente, perdette tuttavia, poco a poco, la sua innocenza di pedante.

La lotta della borghesia tedesca e principalmente della borghesia prussiana contro la monarchia assoluta e feudale, in una parola il movimento liberale divenne più serio.

Di modo che il *vero* socialismo ebbe l'occasione d'opporre i reclami socialisti al movimento politico. Esso poté lanciare gli anatemi tradizionali contro il liberalismo, contro lo stato rappresentativo, contro la concorrenza borghese, contro la libertà borghese della stampa, contro il diritto borghese, contro la libertà e l'eguaglianza borghesi; esso poté predicare alle masse ch'esse non avevano nulla da guadagnare, ma al contrario tutto da perdere in questo movimento borghese.

Il socialismo tedesco dimentica, ad un dato momento, che la critica francese, alla quale esso faceva scioccamente eco, presupponeva la società borghese moderna con le sue condizioni materiali di esistenza e una costituzione politica corrispondente, presupponeva una serie di conquiste, che per la Germania restano ancora da farsi.

I governi assoluti della Germania con il loro corteggio di preti, di pedagoghi, di gentiluomini, e di burocratici, si servirono di questo socialismo come di spauracchio per spaventare la borghesia che ingrandiva.

Esso formò l'insipienza, compimento dei terribili colpi di frusta e di piombo, con i quali questi stessi governi repressero le sollevazioni degli operai tedeschi.

Se il *vero* socialismo divenne in tal modo un'arma nelle mani dei governi, esso, inoltre, rappresenta direttamente un interesse reazionario, l'interesse dei piccoli borghesi. La classe dei piccoli borghesi, trasmessa dal decimosesto secolo, e d'allora in poi incessantemente rinascete, costituisce, per la Germania, la vera base sociale delle condizioni esistenti.

Il mantenerla è mantenere le condizioni tedesche attuali con la dominazione industriale e politica della borghesia: questa classe di piccoli borghesi intravede la sua distruzione, per una parte, dall'accentramento dei capitali, per un'altra parte, dalla formazione d'un proletariato rivoluzionario. Il vero socialismo era una pietra, che ammazzava questi due uccelli in una volta. Esso si propagava come un'epidemia.

Il vestito, tessuto con i fili immateriali della speculazione, ricamato dei fiori del bello spirito, e saturato d'una rugiada sentimentale; il

vestito iperfisico, nel quale i socialisti tedeschi involgevano qualche magra loro verità eterna, fu una strombazzatura che attivò la vendita della loro mercé presso questo genere di avventori.

Dal canto suo il socialismo tedesco comprese di meglio in meglio, che la sua vocazione era di restare il rappresentante magniloquente di questa piccola borghesia.

Esso proclama la nazione tedesca, la nazione normale, ed il filisteo tedesco l'uomo normale. Esso diede a tutte le loro infamie un senso mistico, un senso socialista ed elevato che le facevano apparire il contrario di quello che erano. Esso tirò l'ultima conseguenza elevandosi contro la tendenza "brutalmente distruggitrice" del comunismo, e dichiarandosi al disopra di tutti i partiti e di tutte le lotte di classe.

Fattavi qualche eccezione, tutte le pubblicazioni sedicenti socialiste e comuniste che circolano in Germania, appartengono a questa indecente e snervata letteratura.

Il socialismo conservatore borghese

Una parte della borghesia cerca di portare rimedio ai mali sociali, allo scopo di assicurare l'esistenza della società borghese.

In questa categoria si classano gli economisti, i filantropi, miglioratori della sorte della classe operaia, gli organizzatori della beneficenza, i riformatori da gabinetto d'ogni categoria. E si è sino andati ad elaborare questo socialismo borghese in sistemi completi.

Citiamo ad esempio, la *filosofia della miseria* di Proudhon.

I socialisti borghesi vogliono conservare le condizioni di vita della società moderna, senza i pericoli che ne derivano fatalmente. Essi vogliono la società attuale, ma con la eliminazione degli elementi che la rivoluzionano e la dissolvono. Vogliono la borghesia senza il proletariato. La borghesia, come di giusto, rappresenta il mondo dov'essa domina, come il migliore dei mondi possibili. Il socialismo borghese elabora un mezzosistema. Allorché esso invita il proletariato a realizzare i suoi sistemi ed a fare la sua entrata nella nuova Gerusalemme, esso non fa altro, in fondo, che consigliarlo a stare attaccato alla società attuale, ma a sbarazzarsi degli odiosi concetti, ch'egli nutre a suo riguardo.

Una seconda forma di questo socialismo, meno sistematico, ma più pratico, cerca di disgustare gli operai d'ogni movimento rivoluzionario, dimostrando loro, che non era tale o tal altro cambiamento politico, ma soltanto una trasformazione dei rapporti della vita materiale e delle condizioni economiche, che poteva profittar loro. Notate, che per trasformazione dei rapporti materiali della società, questo socialismo non intende parlare dell'abolizione dei rapporti di produzione borghese, abolizione che non è possibile se non con dei mezzi rivoluzionarii; ma semplicemente delle riforme amministrative che si compiono sulla base stessa della produzione borghese, e che, per conseguenza, non toccano le relazioni del capitale e del salariato, ma che, nel miglior caso, non fanno che diminuire le spese della sua dominazione e semplificare l'amministrazione dello Stato per la borghesia.

Il socialismo borghese non raggiunge la sua espressione che là dove esso diviene una semplice figura rettorica.

Libero scambio! nell'interesse della classe operaia; diritti protettori! nell'interesse della classe operaia: ecco la sua ultima parola, la sola parola proferita seriamente dal socialismo borghese.

Poiché il socialismo borghese si riassume nell'affermazione, che i borghesi sono borghesi nell'interesse della classe operaia.

Socialismo e comunismo critico-utopista

Noi non trattiamo qui della letteratura che, in tutte le grandi rivoluzioni moderne, formula le rivendicazioni del proletariato (gli scritti di Baboeuf, ecc.)

I primi tentativi del proletariato eseguiti durante un periodo di effervescenza generale, durante il periodo del rovesciamento della società feudale, per fare immediatamente prevalere i suoi interessi di classe, dovevano necessariamente fallire prima, a causa dello stato embrionale del proletariato stesso, in seguito per l'assenza delle condizioni materiali della sua emancipazione le quali non si sono prodotte che per l'era borghese. La letteratura rivoluzionaria di questi primi movimenti del proletariato, nasconde necessariamente un fondo reazionario. Essa preconizza un ascetismo generale ed un grossolano egualitarismo.

I sistemi socialisti e comunisti propriamente detti, i sistemi di Saint Simon, di Fourier, di Owen, ecc., fanno la loro comparsa nel primo periodo della lotta tra proletariato e borghesia, periodo descritto poco fa – (V. Borghesia e Proletariato.)

Gl'inventori di questi sistemi si rendono ben conto dell'antagonismo di classe, come pure dell'azione degli elementi dissolventi della società dominante stessa. Ma non vedono ancora dal lato del proletariato né un'azione storica spontanea, né un movimento politico che gli sia proprio.

Come lo sviluppo dell'antagonismo di classe cammina a fianco dello sviluppo dell'industria, essi non trovano neppure le condizioni materiali dell'emancipazione del proletariato, ma si mettono in cerca di una scienza sociale, di leggi sociali, allo scopo di creare queste condizioni.

Al posto dunque dell'azione sociale, sono costretti di mettere la loro attività cerebrale e personale; al posto delle condizioni storiche della emancipazione, delle condizioni fantastiche; al posto dell'organamento naturale e graduale del proletariato in classe, un organismo di società fabbricato interamente da essi medesimi. La futura storia del mondo si risolve per loro nella propaganda e nell'attuazione pratica dei loro piani di società.

Nei loro piani, tuttavia, essi hanno la coscienza di difendere, innanzi tutto, gl'interessi della classe operaia, perché essa è la classe più sofferente.

La classe operaia non esiste per essi che sotto l'aspetto di classe più sofferente.

Ma, come comportano la forma poco sviluppata della lotta di classe e la loro posizione sociale, essi si considerano bene al disopra d'ogni antagonismo di classe. Essi desiderano migliorare le condizioni materiali della vita per tutti i membri della società, anche dei più fortunati. Per conseguenza essi fanno appello alla società intera, senza distinzione, o piuttosto s'indirizzano di preferenza alla classe dominante. Poiché si tratta soltanto di comprendere il loro sistema per riconoscere subito, che è il migliore di tutti i piani possibili della migliore società possibile. Essi respingono dunque ogni azione politica e soprattutto qualunque azione rivoluzionaria; essi cercano di raggiungere il loro scopo con mezzi pacifici, e procurano di agevolare il cammino al

nuovo evangelio sociale con la forza dell'esempio, con delle esperienze in piccolo, che necessariamente sono condannate all'insuccesso.

La pittura fantastica della società futura, in un periodo in cui il proletariato, poco sviluppato ancora, intravede la sua posizione d'una maniera fantastica, corrisponde alle prime aspirazioni profetiche ed indefinite degli operai verso una completa trasformazione della società.

Ma gli scritti socialisti e comunisti racchiudono essi pure degli elementi di critica. Essi attaccano la società esistente alle sue basi. Essi fornirono per conseguenza, nei loro tempi, dei materiali di un grande valore per l'istruzione degli operai. Le loro proposte relative alla società futura, come la fusione della città e della campagna, l'abolizione della famiglia, del guadagno privato e del lavoro salariato; la proclamazione dell'armonia sociale, della trasformazione dello Stato in una semplice amministrazione della produzione; tutte queste proposte non fanno che esprimere la scomparsa dell'antagonismo di classe, antagonismo che incomincia soltanto a disegnarsi, ed i cui fattori di sistemi non conoscono ancora che la prima fase informe ed indeterminata. Così queste proposte non hanno ancora che un senso puramente utopistico.

L'importanza del socialismo e del comunismo critico-utopista è in ragione opposta dello sviluppo storico. A misura che la lotta di classe si accentua e prende una forma, questo fantastico disprezzo per la lotta, questa fanatica opposizione alla lotta, perdono qualunque valore pratico, qualunque giustificazione teorica. Ed è perciò che, se sotto diversi rapporti, i fondatori di questi sistemi erano dei rivoluzionari, le sette formate dai loro discepoli sono sempre reazionarie; poiché questi discepoli si ostinano ad opporre i vecchi concetti dei padroni all'evoluzione storica del proletariato. Essi cercano dunque, in nome della logica, di rintuzzare la lotta di classe e di armonizzare gli antagonismi. Essi sognano sempre la realizzazione sperimentale delle loro utopie sociali, lo stabilimento di falansteri! isolati, la creazione di colonie all'interno, e la fondazione di piccole Icarie – edizione in dodicesimo della nuova Gerusalemme; – ma, per arrivare a costruire tutti questi castelli in aria, si vedono costretti di fare appello alla filantropia delle saccoccie e dei cuori borghesi.

Poco a poco essi cadono nella categoria dei socialisti reazionari o conservatori dipinta poco fa, e non si distinguono più che per una pedanteria più sistematica, e per una fede superstiziosa nell'efficacia miracolosa della loro scienza sociale.

Essi si oppongono dunque con furore ad ogni movimento politico della classe operaia, che non può provenire che dalla sua perfetta mancanza di fede nel nuovo evangelio.

Gli Owenisti in Inghilterra, i Fourieristi in Francia reagiscono, là contro i Costituzionali, qui contro i Riformisti.

Posizione dei comunisti a petto dei differenti partiti dell'opposizione

Secondo ciò che abbiám detto sopra (vedi sezione seconda), la posizione dei comunisti di contro ai partiti operai, di già costituiti, si spiega da se stessa, e quindi le loro relazioni con i costituzionali in Inghilterra, e con i riformatori agrari nell'America del Nord.

I comunisti combattono per iscopi ed interessi immediati della classe operaia, ma difendendo il movimento attuale, rappresentano, nello stesso tempo il movimento dell'avvenire.

In Francia i comunisti si collegano col partito democratico-socialista, contro la borghesia conservatrice e radicale, riservandosi il diritto di criticare le frasi e le illusioni ereditate dalla tradizione rivoluzionaria.

In Svizzera essi appoggiano i radicali, senza disconoscere che questo partito si compone di elementi contraddittorii, metà di democratici-socialisti, nell'accezione francese della parola, metà di borghesi radicali.

In Polonia, i comunisti sostengono il partito che scorge in una rivoluzione agraria le condizioni della liberazione nazionale, cioè il partito che fece la rivoluzione di Gracovia nel 1846.

In Alemagna, il partito combatté con la borghesia tutte le volte che la borghesia agì rivoluzionariamente verso la proprietà fondiaria feudale, e la piccola borghesia.

Ma giammai, in nessun momento, questo partito trascura di sviluppare negli operai una coscienza chiara e netta dell'antagonismo profondo, che esiste tra la borghesia ed il proletariato, affinché, giunta che sia l'ora, gli operai tedeschi sappiano convertire le condizioni sociali e politiche create dal regime borghese, in altrettante armi contro la borghese-

sia, di modo che, appena le classi reazionarie della Germania siano distrutte, la lotta possa impegnarsi tra la borghesia stessa.

È sulla Germania soprattutto, che i comunisti dirigono la loro attenzione, perché la Germania si trova alla vigilia di una rivoluzione borghese, e perché essa effettuerà questa rivoluzione nelle condizioni più avanzate della civiltà europea, e con un proletariato infinitamente più sviluppato di quello che possedevano l'Inghilterra e la Francia nel XVII e XVIII secolo, e per conseguenza la rivoluzione borghese tedesca non potrà essere che il breve preludio d'una rivoluzione proletaria.

Insomma, i comunisti appoggiano dappertutto qualunque movimento rivoluzionario contro lo stato di cose sociali e politiche esistenti.

In tutti questi movimenti essi mettono innanzi la questione della proprietà, quale che sia la forma più o meno sviluppata ch'essa abbia rivestita, come la questione fondamentale del movimento.

Infine, i comunisti lavorano per l'unione e per l'accordo dei partiti popolari di tutti i paesi.

I comunisti non si abbassano a dissimulare le loro opinioni ed i loro fini. Essi proclamano altamente che questi fini non potranno essere raggiunti senza il rovesciamento violento d'ogni ordine di cose attuale.

Che le classi dominanti tremino pure all'idea d'una rivoluzione comunista. I proletarii non hanno nulla a perdere, all'infuori delle loro catene: essi hanno un mondo da guadagnare.

Proletari di tutti i paesi unitevi!

MANIFEST VAN
DE COMMUNISTISCHE
PARTIJ

Een spook waart door Europa - het spook van het communisme. Alle machten van het oude Europa hebben zich tot een heilige drijfjacht tegen dit spook verbonden, de paus en de tsaar, Metternich en Guizot, Franse radicalen en Duitse politiemannen.

Waar is de oppositiepartij, die niet door haar regerende tegenstanders als communistisch is gedoodverfd, waar de oppositiepartij die niet de meer vooruitstrevende mannen van de oppositie, zowel als haar reactionaire tegenstanders het brandmerkende verwijt van het communisme voor de voeten heeft teruggeworpen?

Uit dit feit vloeien twee dingen voort.

Het communisme wordt reeds door alle Europese machten als een macht erkent.

Het is hoog tijd dat de communisten hun opvattingen, hun oogmerken, hun tendenties openlijk voor de gehele wereld ontvouwen en tegenover het sprookje van het spook van het communisme een manifest van de partij zelf plaatsen.

Voor dit doel zijn communisten van de meest verschillende nationaliteit in Londen bijeengekomen en hebben zij het volgende manifest ontworpen, dat in de Engelse, Franse, Duitse, Italiaanse, Vlaamse en Deense taal wordt gepubliceerd.

Hoofdstuk 1

Bourgeois en proletariër

De geschiedenis van elke tot nog toe bestaande maatschappij is de geschiedenis van klassenstrijd. Vrije en slaaf, patriciër en plebejer, baron en lijfeigene, gildenmeester en gezel, kortom: onderdrukkers en onderdrukten stonden in voortdurende tegenstelling tot elkaar, voerden een onafgebroken, nu eens bedekte, dan weer openlijke strijd, een strijd die telkenmale eindigde met een revolutionaire omvorming van de gehele maatschappij of met de gemeenschappelijke ondergang der strijdende klassen. In de vroegere tijdperken van de geschiedenis vinden wij bijna overal een volkomen indeling van de maatschappij in verschillende standen, een veelsoortige rangschikking van de maatschappelijke posities. In het oude Rome hebben wij patriciërs, ridders, plebejers, slaven; in de Middeleeuwen feodale heren, leenmannen, gildenmeesters, gezellen, lijfeigenen; en bovendien

in bijna ieder van deze klassen nog bijzondere rangschikkingen.

De moderne burgerlijke maatschappij, uit de ondergang der feodale maatschappij voortgekomen, heeft de klassentegenstellingen niet opgeheven. Zij heeft slechts nieuwe klassen, nieuwe voorwaarden van onderdrukking, nieuwe vormen van strijd in de plaats van de oude gesteld.

Maar ons tijdperk, het tijdperk van de bourgeoisie, kenmerkt zich hierdoor dat het de klassentegenstellingen heeft vereenvoudigd. Meer en meer splitst zich de gehele maatschappij in twee grote vijandelijke kampen, in twee grote rechtstreeks tegenover elkaar staande klassen: bourgeoisie en proletariaat.

Uit de lijfeigenen der Middeleeuwen zijn de paalburgers van de eerste steden voortgekomen; uit deze paalburgerij ontwikkelden zich de eerste elementen van de bourgeoisie.

De ontdekking van Amerika en omzeiling van Afrika schiepen voor de opkomende bourgeoisie een nieuw terrein. De Oost-Indische en de Chinese markt, de kolonisatie van Amerika, de ruilhandel met de koloniën, de vermeerdering van de ruilmiddelen en de waren in het algemeen gaven aan de handel, de scheepvaart, de industrie een ongekende vlucht en daarmee aan het revolutionaire element in de in verval verkerende feodale maatschappij een snelle ontwikkeling.

De tot dan toe bestaande feodale of op het gildenwezen gebaseerde bedrijfswijze van de industrie was niet meer toereikend voor de met de nieuwe markten groeiende behoefte. De manufacturen trad in haar plaats. De gildenmeesters werden verdrongen door de industriële middenstand; de arbeidsdeling tussen de verschillende corporaties maakte plaats voor de arbeidsdeling in de afzonderlijke werkplaats zelf.

Maar voortdurend groeiden de markten, voortdurend steeg de behoefte. Ook de manufacturen waren niet meer toereikend. Toen revolutioneerden de stoom en de machinerie de industriële productie, de plaats van de manufacturen werd door de moderne grootindustrie, de plaats van de industriële middenstand door de industriële miljonairs, de aanvoerders van gehele industriële legers, de moderne bourgeois ingenomen.

De grootindustrie heeft de wereldmarkt in het leven geroepen, die door de ontdekking van

Amerika werd voorbereid. De wereldmarkt heeft aan de handel, de scheepvaart, het verkeer tussen de landen een onmetelijke ontwikkeling gegeven. Deze werkte weer terug op de uitbreiding der industrie en naarmate industrie, handel, scheepvaart, spoorwegen zich uitbreidden, ontwikkelde zich in dezelfde mate de bourgeoisie, vermeerderde zij haar kapitalen, drong zij alle uit de Middeleeuwen overgeleverde klassen op de achtergrond.

Wij zien dus hoe de moderne bourgeoisie zelf het product is van een lange ontwikkelingsgang, van een reeks van omwentelingen in de wijzen van voortbrenging en verkeer.

Ieder van deze trappen van ontwikkeling van de bourgeoisie ging vergezeld van een dienovereenkomstige politieke vooruitgang van deze klasse. Onderdrukte stand onder de heerschappij van de feodale heren, gewapende en zichzelf besturende associatie in de commune, hier onafhankelijke stedelijke republiek (zoals in Italië en Duitsland), daar derde belastingplichtige stand der monarchie (zoals in Frankrijk), dan, ten tijde van de manufacturen, tegenwicht tegen de adel in de op standen berustende of absolute monarchie en voornaamste fundament der grote monarchieën in het algemeen, bevocht zij tenslotte voor zichzelf, sedert het grondvesten van de grootindustrie en de wereldmarkt, in de moderne parlementaire staat de ongedeelde politieke heerschappij. Het moderne staatsapparaat is slechts een comité, dat de gemeenschappelijke zaken van de gehele bourgeois klasse beheert.

De bourgeoisie heeft in de geschiedenis een hoogst revolutionaire rol gespeeld.

Waar de bourgeoisie aan de heerschappij is gekomen, heeft zij alle feodale, patriarchale, idyllische verhoudingen vernietigd. Zij heeft de bont geschakeerde feodale banden, die de mens verbonden aan wie van nature boven hem waren gesteld, onbarmhartig verscheurd en geen andere band tussen mens en mens gelaten dan het naakte belang, dan de gevoelloze 'contante betaling'. Zij heeft de heilige siddering van de vrome dweperij, van de ritterlijke geestdrift en van de kleinburgerlijke weemoed in het ijskoude water van de egoïstische berekening verdrongen. Zij heeft de persoonlijke waardigheid opgelost in de ruilwaarde en in de plaats van de talloze, zwart op wit beschreven en verworven vrijheden, uitsluitend de gewetenloze han-

delsvrijheid gesteld. Zij heeft, in één woord, in de plaats van de met religieuze en politieke illusies bemantelde uitbuiting, de openlijke, schaamteloze, directe, dorre uitbuiting gesteld.

De bourgeoisie heeft alle, tot nu toe eerwaardige en met vroom ontzag beschouwde beroepen van hun heilige schijn ontdaan. Zij heeft de arts, de jurist, de priester, de dichter, de man van de wetenschap in haar betaalde loonarbeiders veranderd.

De bourgeoisie heeft de gezinsverhouding haar roerend sentimentele sluier afgerukt en ze tot een zuivere geldverhouding teruggebracht.

De bourgeoisie heeft onthuld hoe de brute krachtpatserij, die de reactie zozeer in de Middeleeuwen bewondert, haar passende tegenhanger vond in de traagste dagdieverij. Eerst zij heeft bewezen wat de werkzaamheid van de mensen tot stand kan brengen. Zij heeft heel andere wonderen gewrocht dan de Egyptische piramiden, de Romeinse waterleidingen en de Gotische kathedralen; zij heeft heel andere tochten volbracht dan de volksverhuizingen en kruistochten.

De bourgeoisie kan niet bestaan zonder de productie-instrumenten, dus de productie-verhoudingen, dus alle maatschappelijke verhoudingen voortdurend te revolutioneren. Onveranderde instandhouding van de oude productiewijze was daarentegen de eerste bestaansvoorwaarde van alle vroegere industriële klassen. De voortdurende omwenteling der productie, de onafgebroken versterking van alle maatschappelijke toestanden, de eeuwige onzekerheid en beweging onderscheiden het bourgeois tijdperk van alle andere. Alle vaste, ingeroeste verhoudingen met hun nasleep van traditionele, eerwaardige voorstellingen en opvattingen vergaan, alle nieuw gevormde verouderen voordat zij kunnen verstenen. Al het feodale en vaststaande vervluchtigt, al het heilige wordt ontwijfd en de mensen zijn eindelijk gedwongen hun plaats in het leven, hun wederzijdse betrekkingen met nuchtere ogen te beschouwen.

De behoefte aan een steeds uitgebreider afzet voor haar producten jaagt de bourgeoisie over heel de aardbol. Overal moet zij zich indringen, overal ontginnen, overal connecties aanknopen.

De bourgeoisie heeft door haar exploitatie van de wereldmarkt de productie en consumptie

van alle landen kosmopolitisch gemaakt. Zij heeft tot groot leedwezen van de reactionairen de industrie de nationale bodem (waarop zij stond) onder de voeten weggetrokken. De oeroude nationale industrieën werden vernietigd en worden nog dagelijks vernietigd. Zij worden verdrongen door nieuwe industrieën, welke invoering een levenskwestie voor alle beschaafde naties wordt, door industrieën, die niet meer inheemse grondstoffen, maar grondstoffen afkomstig uit de verst verwijderde streken verwerken en welke fabrieken niet alleen in het land zelf, maar in alle werelddelen tegelijk worden verbruikt. In de plaats van de oude, door de producten van het eigen land bevredigde behoeften, treden nieuwe, welke bevrediging de producten van de verst afgelegen landen en verst verwijderde klimaten vereist. In de plaats van de oude plaatselijke en nationale zelfgenoegzaamheid en afgeslotenheid treedt een alzijdig verkeer, een alzijdige afhankelijkheid van de naties van elkaar. En zoals het in de materiële productie is, zo is het ook in de geestelijke. De geestelijke voortbrengselen van de afzonderlijke naties worden gemeengoed. De nationale eenzijdigheid en bekrompenheid worden meer en meer onmogelijk en uit de vele nationale en lokale literaturen vormt zich een wereldliteratuur.

De bourgeoisie trekt door de snelle verbetering van alle productiewerktuigen, door de oneindig vergemakkelijkte communicaties alle, ook de meest barbaarse, naties binnen de civilisatie. De lage prijzen van haar waren zijn de zware artillerie waarmee zij alle Chinese muren plat schiet, waarmee zij de hardnekkigste vreemdelingenhaat van de barbaren tot capituleren dwingt. Zij dwingt alle naties zich de productiewijze van de bourgeoisie eigen te maken, indien zij niet te gronde willen gaan; zij dwingt hen de zogenaamde beschaving bij zichzelf in te voeren, d.w.z. bourgeois te worden. In één woord, zij schept zich een wereld naar haar eigen beeld.

De bourgeoisie heeft het land aan de heerschappij van de stad onderworpen. Zij heeft enorme steden geschapen; zij heeft het getal van de stedelijke tegenover de plattelandsbevolking in sterke mate doen toenemen en zodoende een belangrijk deel van de bevolking aan de afstomping van het landleven ontrukkt. Zoals zij het land afhankelijk heeft gemaakt van de stad, zo heeft zij de barbaarse en half

barbaarse landen van de geciviliseerde, de boeren volken van de bourgeois volken, het Oosten van het Westen afhankelijk gemaakt.

De bourgeoisie heft meer en meer de versnippering van de productiemiddelen, van het bezit en de bevolking op. Zij heeft de bevolking opeengehoopt, de productiemiddelen gecentraliseerd en de eigendom in weinige handen geconcentreerd. Het noodzakelijke gevolg hier van was de politieke centralisatie. Onafhankelijke, slechts als bondgenoten tot elkaar staande provincies, met verschillende belangen, wetten, regeringen en invoerrechten werden samengedrongen in één natie, één regering, één wet, één nationaal klassenbelang, één douanetarief.

De bourgeoisie heeft in haar nauwelijks honderd jaar oude klassenheerschappij massaler en kolossaler productiekrachten geschapen dan alle voorgaande generaties tezamen. Onderwerping van de natuurkrachten, machinerie, toepassing van de chemie in industrie en landbouw, stoomvaart, spoorwegen, elektrische telegrafie, het ontginnen van gehele werelddelen, het bevaarbaar maken van rivieren, gehele uit de grond gestampte bevolkingen - in welke vroegere eeuw had men vermoed dat zulke productiekrachten in de schoot van de maatschappelijke arbeid sluimerden?

Wij hebben dus gezien: de productie- en verkeersmiddelen, op welker grondslag de bourgeoisie zich ontwikkelde, werden in de feodale maatschappij geschapen. Op een bepaalde trap van ontwikkeling van deze productie- en verkeersmiddelen beantwoordden de verhoudingen, waarin de feodale maatschappij produceerde en de producten ruilde, de feodale organisatie van de landbouw en de manufacturen, in één woord, de feodale eigendomsverhoudingen niet meer aan de reeds ontwikkelde productiekrachten. Zij hielden de productie tegen in plaats van ze te bevorderen. Zij veranderden in evenzoveel kluisters. Zij moesten worden verbroken, zij werden verbroken.

In hun plaats trad de vrije concurrentie met de daarmee strokende maatschappelijke en politieke constitutie, met de economische en politieke heerschappij van de bourgeois klasse.

Voor onze ogen voltrekt zich een dergelijke beweging. De burgerlijke productie- en verkeersverhoudingen, de burgerlijke eigendomsverhoudingen, de moderne burgerlijke

maatschappij, die zulke ontzaglijke productie- en verkeersmiddelen heeft te voorschijn getoverd, gelijkt op de heksenmeester die de onderaardse machten die hij zelf heeft opgeroepen niet meer kan beheersen. Sedert tientallen jaren is de geschiedenis van de industrie en de handel slechtst de geschiedenis van de opstand van de moderne productiekrachten tegen de moderne productieverhoudingen, tegen de eigendomsverhoudingen, die de levensvoorwaarde zijn van de bourgeoisie en van haar heerschappij. Het is voldoende de handelscrises te noemen, die in hun periodieke terugkeer steeds dreigender het bestaan van de gehele burgerlijke maatschappij in gevaar brengen. In de handelscrises wordt een groot gedeelte niet slechts van de voortgebrachte producten, maar ook van de reeds geschapen productiekrachten regelmatig vernietigd. In de crises breekt een maatschappelijke epidemie uit, die voor alle vroegere tijdperken iets onzinnigs zou hebben geleken - de epidemie van de overproductie. De maatschappij ziet zich plotseling in een toestand van tijdelijke barbaarsheid teruggebracht; een hongersnood, een algemene verdelgingsoorlog schijnen haar van alle bestaansmiddelen te hebben afgesneden; de industrie, de handel schijnen vernietigd, en waarom? Omdat zij te veel beschaving, te veel middelen van bestaan, te veel industrie, te veel handel bezit. De productiekrachten die tot haar beschikking staan, dienen niet meer tot bevordering van de burgerlijke eigendomsverhoudingen. Integendeel, zij zijn voor deze verhoudingen te ontzaglijk geworden, zij worden er door tegengehouden; en zodra zij deze belemmering overwinnen, brengen zij de gehele burgerlijke maatschappij in wanorde, bedreigen zij het bestaan van de burgerlijke eigendom. De burgerlijke verhoudingen zijn te eng geworden om de door hen geschapen rijkdom te omvatten. - Waardoor overwint de bourgeoisie de crises? Enerzijds door de gedwongen vernietiging van een massa productiekrachten; anderzijds door de verovering van nieuwe markten en de nog grondiger uitbuiting van oude markten. Waardoor dus? Door alzijdiger en geweldiger crises voor te bereiden en de middelen om crises te voorkomen te verminderen.

De wapens, waarmee de bourgeoisie het feodalisme te gronde heeft gericht, richten zich nu tegen de bourgeoisie zelf. Maar de

bourgeoisie heeft niet slechts de wapens gesmeed die haar de dood brengen; zij heeft ook de mannen voortgebracht die deze wapens zullen hanteren - de moderne arbeiders, de proletariërs.

In dezelfde mate waarin de bourgeoisie, d.w.z. het kapitaal zich ontwikkelt, ontwikkelt zich het proletariaat, de klasse van de moderne arbeiders, die slechts zo lang leven als zij arbeid vinden, en die slechts zo lang arbeid vinden als hun arbeid het kapitaal vermeerderd. Deze arbeiders, die zichzelf stuksgewijs moeten verkopen, zijn een waar als ieder ander handelsartikel en daarom evenzeer aan alle wisselvalligheden van de concurrentie, aan alle schommelingen van de markt blootgesteld.

De arbeid van de proletariërs heeft door de uitbreiding van de machinerie en door de arbeidsdeling elk zelfstandig karakter en daardoor iedere bekoring voor de arbeider verloren. Hij wordt niets dan een aanhangsel van de machine, van wie slechts de eenvoudigste, eentoniger, gemakkelijkst te leren handgreep wordt verlangd.

De kosten, die de arbeider veroorzaakt, beperken zich daardoor bijna uitsluitend tot de levensmiddelen die hij voor zijn onderhoud en voor de voortplanting van zijn ras behoeft. De prijs van een waar, dus ook van de arbeid, is echter gelijk aan de productiekosten. Naarmate het weerzinwekkende van de arbeid toeneemt, vermindert dus het loon. Sterker nog: naarmate de machinerie en de arbeidsdeling toenemen, neemt ook de massa van de arbeid toe, hetzij door vermeerdering van de arbeidsuren, hetzij door vermeerdering van de in een gegeven tijd vereiste arbeid, versnelde loop der machines, enz.

De moderne industrie heeft de kleine werkplaats van de patriarchale meester in de grote fabriek van de industriële kapitalist veranderd. Arbeidersmassa's, in de fabriek opeengedrongen, worden militair georganiseerd. Zij worden als gewone soldaten van de industrie onder toezicht van een volledige hiërarchie van onderofficieren en officieren geplaatst. Zij zijn niet alleen de knechten van de bourgeois klasse, van de bourgeois staat, zij worden iedere dag en ieder uur geknecht door de machine, door de opzichter en vooral door de afzonderlijke, fabricerende bourgeois zelf. Deze dwingelandij is des te kleingeest-

tiger, hatelijker en wekt des te meer verbittering, hoe openlijker zij het winst maken als haar doel proclameert.

Hoe minder vaardigheid en krachtsinspanning de handenarbeid eist, d.w.z. hoe meer de moderne industrie zich ontwikkelt, des te meer wordt de arbeid van de mannen door die van vrouwen en kinderen verdrongen. Onderscheid van geslacht en leeftijd heeft voor de arbeidersklasse geen maatschappelijke betekenis meer. Er bestaan nog slechts arbeidsinstrumenten, die naar gelang van leeftijd en geslacht verschillende kosten meebrengen. Is de uitbuiting van de arbeider door de fabrikant zover gevorderd dat hij zijn arbeidsloon in contanten krijgt uitbetaald, dan storten de andere delen van de bourgeoisie zich op hem: de huisbaas, de winkelier, de lommerdhouder enz.

De tot dusverre bestaande kleine middenstand, de kleine industriëlen, kooplieden en renteniers, de handwerkers en boeren, al deze klassen dalen af tot het proletariaat, ten dele doordat hun kapitaaltje voor het bedrijf van de grootindustrie ontoereikend is en in de concurrentie met de grotere kapitalen het onderspit delft, ten dele doordat hun vaardigheid door nieuwe productiemethoden waardeloos wordt gemaakt. Zo wordt het proletariaat uit alle lagen van de bevolking gerekruet.

Het proletariaat doorloopt verschillende trappen van ontwikkeling. Zijn strijd tegen de bourgeoisie begint met zijn bestaan. Aanvankelijk strijden de arbeiders afzonderlijk, dan de arbeiders van één fabriek, dan de arbeiders van een tak van bedrijf in één plaats tegen de afzonderlijke bourgeois die hen rechtstreeks uitbuit. Zij richten hun aanvallen niet alleen tegen de burgerlijke productieverhoudingen, zij richten ze tegen de productie-instrumenten zelf; zij vernielen de vreemde, concurrerende waren, zij slaan de machines stuk, zij steken de fabrieken in brand, zij trachten de verloren gegane positie van de middeleeuwse arbeider opnieuw te veroveren.

Op deze trap van ontwikkeling vormen de arbeiders een over het gehele land verstrooide en door de concurrentie verbrokkelde massa. Massale aaneensluiting van de arbeiders is nog niet het gevolg van hun eigen vereniging, maar het gevolg van de vereniging der bourgeoisie, die voor het bereiken van haar eigen politieke doeleinden het gehele proletariaat in

beweging moet brengen en daarin voorlopig nog slaagt. Op deze trap van ontwikkeling bestrijden dus de proletariërs niet hun vijanden, maar de vijanden van hun vijanden, de overblijfselen van de absolute monarchie, de grootgrondbezitters, de niet-industriële bourgeoisie, de kleinburgers. De gehele historische beweging is aldus in de handen van de bourgeoisie geconcentreerd; iedere overwinning die aldus wordt bevochten is een overwinning van de bourgeoisie.

Maar met de ontwikkeling van de industrie neemt het proletariaat niet alleen in aantal toe; het wordt in grote massa's opeengehoopt, zijn kracht groeit en het wordt zich die meer bewust. De belangen, de levensomstandigheden binnen het proletariaat worden onderling steeds meer gelijk doordat de machine al meer de verschillen in de arbeid uitwist en bijna overal het loon tot hetzelfde lage peil neerdrukt. De groeiende concurrentie tussen de bourgeois onderling en de daaruit voortkomende handelscrises maken het loon van de arbeiders steeds wankeler; de zich steeds sneller ontwikkelende, onophoudelijke verbetering van de machinerie maakt hun gehele levenspositie steeds onzekerder; steeds meer nemen de botsingen tussen de afzonderlijke arbeiders en de afzonderlijke bourgeois het karakter aan van botsingen tussen twee klassen. De arbeiders beginnen coalities (vakbonden) tegen de bourgeoisie te sluiten; zij sluiten zich aaneen ter handhaving van hun arbeidsloon. Zij stichten zelfs duurzame organisaties om zich bij voorkomend verzet van voedsel te voorzien. Hier en daar breekt de strijd als oproer uit.

Van tijd tot tijd overwinnen de arbeiders, maar slechts voorbijgaand. Het eigenlijke resultaat van hun strijd is niet het onmiddellijke succes, maar de steeds verder om zich heen grijpende vereniging van de arbeiders. Deze wordt bevorderd door de toenemende verkeersmiddelen, die door de grootindustrie worden voortgebracht en de arbeiders van verschillende oorden met elkaar in verbinding brengen. Maar er is alleen nog maar verbinding nodig om de vele plaatselijke gevallen van strijd, die overal hetzelfde karakter dragen, tot een nationale, tot een klassenstrijd te centraliseren. Iedere klassenstrijd is evenwel een politieke strijd. En de vereniging waarvoor de burgers der Middeleeuwen met hun buurtwegen eeuwen nodig hadden, brengen

de moderne proletariërs met de spoorwegen in enkele jaren tot stand. Deze organisatie van de proletariërs tot klasse, en daarmee tot politieke partij, wordt ieder ogenblik weer verbroken door de concurrentie onder de arbeiders zelf. Maar zij ontstaat steeds opnieuw, sterker, steviger, machtiger. Zij dwingt tot de wettelijke erkenning van afzonderlijke belangen der arbeiders doordat zij van de onderlinge verdeeldheid van de bourgeoisie gebruik maakt. Bijvoorbeeld de tien uren wet in Engeland.

De botsingen in de oude maatschappij bevorderen in het algemeen op velerlei wijzen de ontwikkelingsgang van het proletariaat. De bourgeoisie bevindt zich in voortdurende strijd: aanvankelijk tegen de aristocratie; later tegen die delen van de bourgeoisie zelf, welke belangen in tegenstelling geraken met de vooruitgang van de industrie; steeds tegen de bourgeoisie van alle vreemde landen. In al deze gevallen van strijd ziet zij zich genoodzaakt een beroep te doen op het proletariaat, zijn hulp in te roepen en het zo bij de politieke beweging te betrekken. Zijzelf verschafft op deze manier aan het proletariaat de elementen voor zijn politieke en algemene ontwikkeling, d.w.z. de wapens tegen zichzelf. Voorts worden er, zoals wij zagen, door de vooruitgang van de industrie gehele groepen van de heersende klasse in het proletariaat geworpen, of tenminste in hun levensomstandigheden bedreigd. Ook zij verschaffen het proletariaat een massa ontwikkelingselementen.

In tijden tenslotte waarin de klassenstrijd zijn beslissing nadert, neemt het ontbindingsproces binnen de heersende klasse, binnen de gehele oude maatschappij een zo heftig, zo fel karakter aan dat een klein deel der heersende klasse zich van haar losmaakt en zich bij de revolutionaire klasse aansluit, bij de klasse die de toekomst in haar handen draagt. Zoals dus vroeger een deel van de adel naar de bourgeoisie overging, zo gaat nu een deel van de bourgeoisie naar het proletariaat over, in het bijzonder een deel van de ideologen van de bourgeoisie, die zich hebben opgewerkt tot het theoretisch begrip van de gehele historische beweging.

Van alle klassen, die heden ten dage tegenover de bourgeoisie staan, is slechts het proletariaat een werkelijk revolutionaire klasse. De overige klassen raken in verval en gaan ten

onder met de grootindustrie, het proletariaat is er het hoogsteigen produkt van.

De middenstanders, de kleine industrieel, de kleine koopman, de handwerksman, de boer, zij allen strijden tegen de bourgeoisie om hun bestaan als middenstand voor ondergang te behoeden. Zij zijn dus niet revolutionair, maar conservatief. Erger nog, zij zijn reactionair, want zij trachten het rad der geschiedenis terug te draaien. Zijn ze revolutionair, dan zijn ze het met het oog op de hun wachtende overgang naar het proletariaat; dan verdedigen zij niet hun tegenwoordige, maar hun toekomstige belangen, dan verlaten zij hun eigen standpunt om zich op dat van het proletariaat te stellen. Het lompenproletariaat, deze lijdelijke verrotting van de onderste lagen van de oude maatschappij, wordt door een proletarische revolutie hier en daar in de beweging geslingerd; door heel zijn levenspositie zal het eerder geneigd zijn zich voor reactionaire kuiperijen te laten omkopen.

De levensvoorwaarden van de oude maatschappij zijn reeds vernietigd in de levensvoorwaarden van het proletariaat. De proletariër heeft geen eigendom; zijn verhouding tot vrouw en kinderen heeft niets meer gemeen met de burgerlijke gezinsverhouding; de moderne industriële arbeid, het moderne knechtschap onder het kapitaal dat in Engeland en Frankrijk, in Amerika en in Duitsland overal hetzelfde is, heeft hem ieder nationaal karakter ontnomen. De wetten, de moraal, de godsdienst zijn voor hem evenzoveel burgerlijke vooroordelen, waarachter zich evenzoveel burgerlijke belangen verschuilen.

Alle vroegere klassen die de heerschappij voor zich veroverden, poogden hun reeds verworven levenspositie te verankeren door de gehele maatschappij aan de voorwaarden van hun toe-eigening te onderwerpen. De proletariërs kunnen de maatschappelijke productiekrachten slechts voor zich veroveren door hun eigen tot dusver gevolgde toe-eigeningswijze en daarmee de gehele tot dusver gevolgde toe-eigeningswijze af te schaffen. De proletariërs behoeven niets van het hunne te beveiligen; zij moeten alle tot nu toe bestaande waarborgen en beveiligingen van particuliere aard vernietigen. Alle bewegingen waren tot dusverre bewegingen van minderheden of in het belang van minderheden. De proletarische beweging is de

zelfstandige beweging van de overstelpende meerderheid in het belang van de overstelpende meerderheid. Het proletariaat, de onderste laag van de tegenwoordige maatschappij, kan zich niet verheffen, niet oprichten, zonder dat de gehele bovenbouw van de lagen, die de officiële maatschappij vormen, wordt opgeblazen.

Ofschoon niet naar zijn inhoud, is toch naar zijn vorm de strijd van het proletariaat tegen de bourgeoisie voorlopig een nationale strijd. Het proletariaat van ieder land moet natuurlijk het eerst met zijn eigen bourgeoisie afrekenen.

Terwijl we de meest algemene fasen van de ontwikkeling van het proletariaat tekenden, volgden we de min of meer verborgen burgeroorlog binnen de bestaande maatschappij tot het punt, waarop hij in een openlijke revolutie uitbarst en het proletariaat door de gewelddadige omverwerping van de bourgeoisie zijn heerschappij grondvest. Elke vroegere maatschappij berustte, zoals wij hebben gezien, op de tegenstelling tussen onderdrukkende en onderdrukte klassen. Maar om een klasse te kunnen onderdrukken moet zij van voorwaarden verzekerd zijn, binnen welke zij tenminste haar slaafse bestaan kan rekken. De lijfeigene heeft zich in de lijfeigenschap opgewerkt tot lid van de commune zoals de kleinburger zich onder het juk van het feodale absolutisme tot bourgeois opwerkte. In plaats van zich met de vooruitgang van de industrie te verheffen, zinkt daarentegen de moderne arbeider steeds dieper beneden de levensvoorwaarden van zijn eigen klasse. De arbeider wordt pauper en het pauperisme ontwikkelt zich nog sneller dan de bevolking en de rijkdom. Hiermee treedt duidelijk aan het licht dat de bourgeoisie niet in staat is nog langer de heersende klasse van de maatschappij te blijven en de levensvoorwaarden van haar klasse aan de maatschappij als regelende wet op te dringen. Zij is tot heersen onbekwaam omdat zij niet in staat is haar slaaf, zelfs binnen het raam van zijn slavernij, een bestaan te waarborgen, omdat zij gedwongen is hem in een toestand te laten wegzinken waarin zij hem moet voeden, in plaats van door hem gevoed te worden. De maatschappij kan onder haar niet meer leven, d.w.z. haar leven en de maatschappij kunnen elkaar niet meer verdragen.

De belangrijker voorwaarde voor het bestaan en de heerschappij van de bourgeois klasse is de opeenhoping van de rijkdom in handen van particulieren, de vorming en vermeerdering van het kapitaal; de voorwaarde van het kapitaal is de loonarbeid. De loonarbeid berust uitsluitend op de concurrentie van de arbeiders onderling. De vooruitgang van de industrie, welke willoze en weerloze draagster de bourgeoisie is, stelt in de plaats van de isolering der arbeiders, veroorzaakt door de concurrentie, hun revolutionaire vereniging door middel van de associatie. Met de ontwikkeling van de grootindustrie wordt dus aan de bourgeoisie de grondslag zelf waarop zij produceert en zich de producten toeëigent, onder de voeten weggetrokken. Zij produceert vóór alles haar eigen doodgraver. Haar ondergang en de overwinning van het proletariaat zijn even onvermijdelijk.

Hoofdstuk 2

Proletariërs en communisten

In welke verhouding staan de communisten tot de proletariërs in het algemeen? De communisten zijn geen bijzondere partij tegenover de andere arbeiderspartijen.

Zij hebben geen belangen die gescheiden zijn van de belangen van het gehele proletariaat.

Zij stellen geen bijzondere beginselen op waarnaar zij de proletarische beweging willen modelleren.

De communisten onderscheiden zich van de overige proletarische partijen slechts doordat zij enerzijds in de verschillende nationale gevechten van de proletariërs de gemeenschappelijke, van de nationaliteit onafhankelijke belangen van het gehele proletariaat naar voren brengen en tot hun recht laten komen en doordat zij anderzijds op de verschillende trappen van ontwikkeling, die de strijd tussen proletariaat en bourgeoisie doorloopt, steeds het belang van de gehele beweging vertegenwoordigen.

De communisten zijn dus praktisch het meest vastberaden, steeds verder stuwende deel van de arbeiderspartijen van alle landen; theoretisch hebben zij op de overige massa van het proletariaat voor, dat zij inzicht hebben in de voorwaarden, de loop en de algemene resultaten van de proletarische beweging.

Het naaste doel van de communisten is hetzelfde als dat van alle overige proletarische

partijen: de vorming van het proletariaat tot klasse, omverwerping van de heerschappij der bourgeoisie, verovering van de politieke macht door het proletariaat.

De theoretische stellingen van de communisten berusten geenszins op ideeën, op beginselen die door deze of gene wereldverbeteraar zijn uitgevonden of ontdekt.

Zij zijn slechts de algemene uitdrukking van de feitelijke verhoudingen van een bestaande klassenstrijd, van een zich voor onze ogen afspelende historische beweging. De afschaffing van tot nu toe bestaande eigendomsverhoudingen is niet iets dat het communisme in het bijzonder kenmerkt.

Alle eigendomsverhoudingen waren aan een bestendige historische wisseling, een bestendige historische verandering onderhevig.

De Franse Revolutie b.v. schafte de feodale eigendom af ten gunste van de burgerlijke eigendom.

Wat het communisme kenmerkt is niet de afschaffing van de eigendom in het algemeen, maar de afschaffing van de burgerlijke eigendom.

Maar de moderne burgerlijke private eigendom is de laatste en volmaaktste uitdrukking van de voortbrenging en de toe-eigening van de producten, die op klassentegenstellingen, op de uitbuiting van de een door de ander berust.

In die zin kunnen de communisten hun theorie in één enkele uitdrukking samenvatten: opheffing van de private eigendom.

Men heeft ons communisten verweten dat wij de persoonlijk verworven, door eigen arbeid verkregen eigendom zouden willen afschaffen; de eigendom, die de grondslag vormt van alle persoonlijke vrijheid, werkzaamheid en zelfstandigheid.

Door arbeid verkregen, verworven, zelfverdiende eigendom! Spreekt gij van de eigendom van de kleine burger, de kleine boer, die aan de burgerlijke eigendom voorafging? Wij behoeven die niet af te schaffen; de ontwikkeling van de industrie heeft hem afgeschafte en schaft hem dagelijks af.

Of spreekt gij van de moderne burgerlijke private eigendom?

Maar verschaft dan de loonarbeid, de arbeid van de proletariër hem eigendom? Geenszins. Hij scheidt het kapitaal, d.w.z. de eigendom die de loonarbeid uitbuit, die zich slechts kan vermeerderen op voorwaarde dat hij nieuwe

loonarbeid voortbrengt om deze opnieuw uit te buiten. De eigendom in zijn huidige gedaante beweegt zich in de tegenstelling van kapitaal en loonarbeid. Laat ons beide kanten van deze tegenstelling beschouwen.

Kapitalist zijn betekent niet slechts een zuiver persoonlijke, maar een maatschappelijke plaats in de productie innemen. Het kapitaal is een gemeenschappelijk product en kan slechts door de gemeenschappelijke werkzaamheid van vele leden, ja in laatste instantie slechts door de gemeenschappelijke werkzaamheid van alle leden van de maatschappij in beweging worden gebracht.

Het kapitaal is dus geen persoonlijke, het is een maatschappelijke macht.

Wanneer dus het kapitaal in gemeenschappelijke, alle leden van de maatschappij toebehorende eigendom wordt veranderd, verandert daardoor persoonlijke eigendom niet in maatschappelijke. Alleen het maatschappelijke karakter van de eigendom verandert. Deze verliest zijn klassen karakter.

En nu de loonarbeid.

De gemiddelde prijs van de loonarbeid is het minimum van het arbeidsloon, d.w.z. de som van de levensmiddelen die nodig zijn om de arbeider als arbeider in het leven te houden. Wat dus de loonarbeider zich door zijn werkzaamheid toeigent is juist voldoende om zijn naakte leven weer voort te brengen. Wij willen deze persoonlijke toe-eigening van de arbeidsproducten, die dient om het leven zonder meer opnieuw voort te brengen, geenszins afschaffen, een toe-eigening die geen overschot overlaat, dat macht over arbeid van anderen zou kunnen geven. Wij willen slechts het erbarmelijke karakter van deze toe-eigening opheffen, waarbij de arbeider slechts leeft om het kapitaal te vermeerderen, slechts in zoverre leeft als het belang van de heersende klasse dit eist.

In de burgerlijke maatschappij is de levende arbeid slechts een middel om de opgehoopte arbeid te vermeerderen. In de communistische maatschappij is de opgehoopte arbeid slechts een middel om het levensproces van de arbeiders te verruimen, te verrijken, te bevorderen.

In de burgerlijke maatschappij heerst dus het verleden over het heden, in de communistische maatschappij het heden over het verleden. In de burgerlijke maatschappij is het kapitaal zelfstandig en persoonlijk, terwijl het

arbeidende individu onzelfstandig en onpersoonlijk is.

En de opheffing van deze verhouding noemt de bourgeoisie opheffing van de persoonlijkheid en de vrijheid. En terecht. Het gaat hier inderdaad om de opheffing van de persoonlijkheid, zelfstandigheid en vrijheid van de bourgeois.

Onder vrijheid verstaat men binnen het raam van de tegenwoordige burgerlijke productieverhoudingen de vrije handel, de vrije koop en verkoop.

Valt echter de sjacher, dan valt ook de vrije sjacher. De mooie praatjes over de vrije sjacher, evenals alle andere grootspraak van onze bourgeoisie over vrijheid, hebben trouwens slechts betekenis ten opzichte van de gebonden sjacher, ten opzichte van de geknechte burger der Middeleeuwen, maar niet ten opzichte van de communistische opheffing van de sjacher, de burgerlijke productieverhoudingen en de bourgeoisie zelf.

Gij zijt ontsteld omdat wij de private eigendom willen opheffen. Maar in uw bestaande maatschappij is de private eigendom voor negen tiende van haar leden opgeheven; hij bestaat juist doordat hij voor negen tiende niet bestaat. Gij verwijt ons dus dat wij een eigendom willen opheffen, die als noodzakelijke voorwaarde vooronderstelt, dat de ontzaglijke meerderheid van de maatschappij over geen enkele eigendom beschikt.

Gij verwijt ons in één woord dat wij uw eigendom willen opheffen. Jazeker, dat willen wij. Van het ogenblik af dat de arbeid niet meer in kapitaal, geld, grondrente, kortom in een te monopoliseren maatschappelijke macht kan worden veranderd, d.w.z. van het ogenblik af dat persoonlijke eigendom niet meer in burgerlijke eigendom kan omslaan, van dat ogenblik af verklaart gij dat de persoon is opgeheven.

Gij erkent dus dat gij onder de persoon niemand anders verstaat dan de bourgeois, de burgerlijke eigenaar. En deze persoon moet inderdaad worden opgeheven.

Het communisme ontnemt niemand de macht om zich maatschappelijke producten toe te eigenen, het ontnemt slechts de macht om door deze toe-eigening de arbeid van anderen aan zich te onderwerpen.

Men heeft hier tegen ingebracht dat met de opheffing van de private eigendom alle

werkzaamheid zou ophouden en een algemene luiheid zou intreden.

Volgens deze bewering zou de burgerlijke maatschappij reeds lang aan traagheid te gronde moeten zijn gegaan, want wie in de burgerlijke maatschappij werken, verwerven niet en zij die daarin verwerven, werken niet. De gehele bedenking komt neer op de tautologie dat er geen loonarbeid meer bestaat, zoudra er geen kapitaal meer bestaat.

Alle tegenwerpingen, die tegen de communistische toe-eigening- en productiewijze van de materiële producten worden gemaakt, heeft men ook tot de toe-eigening en voortbrenging van de geestelijke producten uitgebreid. Zoals voor de bourgeois het ophouden van de klasse-eigendom het ophouden van de productie zelf betekent, zo is voor hem het ophouden van de klassenbeschaving identiek met het ophouden van de beschaving in het algemeen. De beschaving, welker verlies hij betreurt, betekent voor de enorme meerderheid dat zij tot een machine wordt gemaakt.

Maar redetwist niet met ons terwijl ge aan uw burgerlijke voorstellingen van vrijheid, recht, beschaving enz. de afschaffing van de burgerlijke eigendom afmeet. Uw ideeën zelf zijn voortbrengselen van de burgerlijke productie- en eigendomsverhoudingen, zoals uw recht slechts de tot wet verheven wil van uw klasse is, een wil, welks inhoud wordt bepaald door de materiële levensvoorwaarden van uw klasse.

De baatzuchtige voorstelling, waarbij ge uw productie- en eigendomsverhoudingen van historische, in de loop van de productie, voorbijgaande verhoudingen in eeuwige wetten van natuur en rede verandert, hebt gij gemeen met alle ondergegane heersende klassen. Wat ge bij de antieken eigendom begrijpt, wat ge bij de feodale eigendom begrijpt, vermoegt ge niet meer te begrijpen bij de burgerlijke eigendom.

Opheffing van het gezin! Zelfs de radicaalste winden zich op over deze schandelijke bedoeling van de communisten.

Waarop berust het tegenwoordige burgerlijke gezin? Op het kapitaal, op het particuliere bedrijf. Volledig ontwikkeld bestaat het slechts voor de bourgeoisie, maar het vindt zijn aanvulling in de gedwongen gezinsloosheid van de proletariërs en in de openbare prostitutie.

Het gezin van de bourgeois valt natuurlijk weg met het wegvallen van de aanvulling daarvan en beide verdwijnen met het verdwijnen van het kapitaal.

Verwijt gij ons, dat wij de uitbuiting van de kinderen door hun ouders willen opheffen? Wij bekennen deze misdaad.

Maar, zo zegt ge, wij heffen de innigste verhoudingen op, doordat wij in de plaats van de huiselijke opvoeding de maatschappelijke stellen.

En wordt ook niet uw opvoeding door de maatschappij bepaald? Door de maatschappelijke verhoudingen waaronder gij opvoedt, door de directe of indirecte inmenging van de maatschappij door middel van de school, enz? De communisten vinden de inwerking van de maatschappij op de opvoeding niet uit; zij veranderen slechts haar karakter, zij onttrekken de opvoeding aan de invloed van de heersende klasse.

De burgerlijke praatjes over gezin en opvoeding, over de innige verhouding tussen ouders en kinderen, worden weerzinwekkender naarmate tengevolge van de grootindustrie alle familiebanden worden verscheurd en de kinderen in eenvoudige handelsartikelen en arbeidsinstrumenten worden veranderd.

Maar gij, communisten, wilt de vrouwengemeenschap invoeren, schreeuwt de gehele bourgeoisie ons in koor toe.

De bourgeois ziet in zijn vrouw niets anders dan een productie-instrument. Hij verneemt dat de productie-instrumenten gemeenschappelijk uitgebuit zullen worden en kan zich natuurlijk niets anders voorstellen dan dat het lot der gemeenschappelijkheid de vrouwen evenzeer zal treffen.

Hij vermoedt niet dat het er juist om gaat de positie van de vrouw als uitsluitend productie-instrument op te heffen.

Overigens is niets belachelijker dan de hoogst morele ontsteltenis van onze bourgeois over de zogenaamde officiële vrouwengemeenschap van de communisten. De communisten behoeven de vrouwengemeenschap niet in te voeren, zij heeft bijna altijd bestaan.

Onze bourgeois, niet tevreden dat hun de vrouwen en dochters van hun proletariërs ter beschikking staan, om over de officiële prostitutie maar niet te spreken, scheppen er een bijzonder genoeg in, wederkerig elkaars echtgenoten te verleiden.

Het burgerlijke huwelijk is in werkelijkheid de gemeenschappelijkheid van de gehuwde vrouwen. Men zou de communisten hoogstens kunnen verwijten dat zij in de plaats van een huichelachtig verborgen, een officiële, openhartige vrouwengemeenschap zouden willen invoeren. Het spreekt overigens vanzelf dat met de opheffing van de tegenwoordige productieverhoudingen ook de daaruit voortkomende vrouwengemeenschap, d.w.z. de officiële en de niet-officiële prostitutie verdwijnt.

De communisten is verder verweten, dat zij het vaderland, de nationaliteit willen afschaffen.

De arbeiders hebben geen vaderland. Men kan hun niet afnemen wat zij niet hebben. Doordat het proletariaat moet beginnen de politieke heerschappij te veroveren, zich tot nationale klasse te verheffen, zichzelf als natie te constitueren, is het zelf nog nationaal, zij het dan ook geenszins in de zin van de bourgeoisie.

De nationale afzonderingen en tegenstellingen van de volkeren verdwijnen reeds meer en meer met de ontwikkeling van de bourgeoisie, met de handelsvrijheid, met de wereldmarkt, de gelijkvormigheid van de industriële productie en de daarmee overeenstemmende levensverhoudingen.

De heerschappij van het proletariaat zal ze nog meer doen verdwijnen. Verenigde actie, althans van de beschaafde landen, is een van de eerste voorwaarden van zijn bevrijding.

Naarmate de exploitatie van het ene individu door het andere wordt opgeheven, wordt de exploitatie van de ene natie door de andere opgeheven.

Met de tegenstelling van de klassen binnen de natie valt de vijandige houding van de naties tegenover elkaar weg.

De aanklachten die vanuit religieuze, filosofische en ideologische gezichtspunten in het algemeen tegen het communisme worden ingediend, verdienen geen uitvoerige bespreking.

Is er diep inzicht voor nodig om te begrijpen dat met de levensverhoudingen van de mensen, met hun maatschappelijke betrekkingen, met hun maatschappelijke bestaan, ook hun voorstellingen, zienswijzen en begrippen, in één woord ook hun bewustzijn zich wijzigt?

Wat bewijst de geschiedenis van de ideeën anders dan dat de geestelijke productie zich

met de materiële vervormt? De heersende ideeën van een tijd waren altijd slechts de ideeën van de heersende klasse.

Men spreekt van ideeën, die een gehele maatschappij revolutioneren; men spreekt daarmee slechts het feit uit dat zich binnen de oude maatschappij de elementen van een nieuwe hebben gevormd, dat met de ontbinding van de oude levensverhoudingen de ontbinding van de oude idealen gelijke tred houdt.

Toen de antieke wereld bezig was onder te gaan, werden de oude godsdiensten door de christelijke godsdienst overwonnen. Toen de christelijke ideeën het in de 18de eeuw aflegden tegen de ideeën van de Verlichting, streed de feodale maatschappij haar doodsstrijd tegen de toentertijd revolutionaire bourgeoisie. De ideeën van vrijheid van geweten en godsdienst verkondigden slechts de heerschappij van de vrije concurrentie op het gebied van het weten.

'Maar', zal men zeggen, 'religieuze, morele, filosofische, politieke, juridische ideeën enz. vervormden zich zeer zeker in de loop van de historische ontwikkeling. De godsdienst, de moraal, de filosofie, de politiek, het recht handhaafden zich steeds in deze wisseling. Er zijn bovendien eeuwige waarheden als vrijheid, gerechtigheid enz., die aan alle maatschappelijke toestanden gemeen zijn. Maar het communisme schaft de eeuwige waarheden af, het schaft de godsdienst af, de moraal, in plaats van daaraan een nieuwe vorm te geven; het is dus in strijd met alle vroegere historische ontwikkelingen.'

Waarop komt deze aanklacht neer? De geschiedenis van de gehele tot nog toe bestaande maatschappij bewoog zich in klassentegenstellingen, die in verschillende tijdperken verschillende vormen hadden.

Maar welke vorm zij ook hadden aangenomen, de uitbuiting van het ene deel der maatschappij door het andere is een feit, dat alle voorgaande eeuwen met elkaar gemeen hebben. Geen wonder dus dat het maatschappelijke bewustzijn van alle eeuwen, alle veelvuldigheid en verscheidenheid ten spijt, zich in zekere gemeenschappelijke vormen beweegt, in bewustzijnsvormen die zich alleen met de algehele verdwijning van de klassentegenstellingen volkomen oplossen.

De communistische revolutie is de meest radicale breuk met de overgeleverde eigen-

domsverhoudingen; geen wonder dat in haar ontwikkelingsgang het radicaalst met de overgeleverde ideeën wordt gebroken.

Maar laten wij ons niet verder ophouden bij de tegenwerpingen van de bourgeoisie tegen het communisme.

Wij zagen hierboven reeds dat de eerste stap in de arbeiderrevolutie de verheffing van het proletariaat tot heersende klasse, de verovering van de democratie is.

Het proletariaat zal zijn politieke heerschappij gebruiken om aan de bourgeoisie stap voor stap alle kapitaal te ontrukken, alle productie-instrumenten in handen van de staat, d.w.z. van het als heersende klasse georganiseerde proletariaat te centraliseren en de massa van de productiekrachten zo snel mogelijk te vermeerderen.

Dit kan aanvankelijk natuurlijk slechts geschieden door middel van despotisch ingrijpen in het eigendomsrecht en in de burgerlijke productieverhoudingen, door maatregelen dus, die economisch ontoereikend en onhoudbaar schijnen te zijn, maar die in de loop der beweging boven zichzelf uitgroeien en als middel ter omwenteling van de gehele productiewijze onvermijdelijk zijn.

Deze maatregelen zullen natuurlijk, al naar de verschillende landen, verschillend zijn.

Voor de meest ontwikkelde landen zullen evenwel de volgende maatregelen vrijwel algemeen toepassing kunnen vinden:

1. Onteigening van de grondeigendom en gebruik van de grondrente voor staatsuitgaven.
2. Sterk progressieve belastingen.
3. Afschaffing van het erfrecht.
4. Verbeurdverklaring van de eigendom van alle emigranten en rebellen.
5. Centralisatie van het krediet in handen van de staat door middel van een nationale bank met staatskapitaal en uitsluitend monopolie.
6. Centralisatie van het transportwezen in handen van de staat.
7. Uitbreiding van het aantal nationale fabrieken, productie-instrumenten; ontginning en verbetering van de landerijen volgens een gemeenschappelijk plan.
8. Gelijke arbeidsplicht voor allen, vorming van industriële legers, vooral voor de landbouw.
9. Vereniging van het landbouw- en industriebedrijf, aansturen op de geleidelijke opheffing van het verschil tussen stad en land.

10. Openbare en kosteloze opvoeding van alle kinderen. Opheffing van de fabrieksarbeid door kinderen in zijn huidige vorm. Aansluiting van de opvoeding bij de materiële productie, enz.

Zijn in de loop der ontwikkeling de klassen-tegenstellingen verdwenen en is alle productie in handen van de geassocieerde individuen geconcentreerd, dan verliest de openbare macht haar politieke karakter. De politieke macht in de eigenlijke zin is de georganiseerde macht van een klasse ter onderdrukking van een andere. Wanneer het proletariaat in de strijd tegen de bourgeoisie zich noodzakelijk tot klasse verenigt, door een revolutie zich tot heersende klasse maakt en als heersende klasse gewelddadig de oude productieverhoudingen opheft, dan heft het met deze productieverhoudingen de bestaansvoorwaarden van de klassen-tegenstellingen, de klassen in het algemeen en daarmee zijn eigen heerschappij als klasse op.

In de plaats van de oude burgerlijke maatschappij met haar klassen en klassen-tegenstellingen treedt een associatie, waarin de vrije ontwikkeling van ieder de voorwaarde is voor de vrije ontwikkeling van allen.

Hoofdstuk 3

Socialistische en communistische literatuur

Het reactionaire socialisme. Het feodale socialisme.

De Franse en Engelse aristocratie was overeenkomstig haar historische positie er toe geroepen pamfletten tegen de moderne burgerlijke maatschappij te schrijven. In de Franse julirevolutie van 1830 en in de Engelse Reformbeweging had zij nog eens voor de gehate parvenu het onderspit gedolven. Van een ernstige politieke strijd kon geen sprake meer zijn. Alleen de literaire strijd bleef haar over. Maar ook op het gebied van de literatuur waren de oude frases uit de tijd van de Restauratie onmogelijk geworden. Om sympathie te wekken moest de aristocratie schijnbaar haar belangen uit het oog verliezen en slechts in het belang van de uitgebuite arbeidersklasse haar akte van beschuldiging tegen de bourgeoisie formuleren. Zo bereidde zij zich de voldoening voor smaaddiëren op haar nieuwe heerser te mogen zingen en hem meer of minder onheilspellende profetieën in het oor te mogen blazen.

Op die wijze ontstond het feodale socialisme, half klaaglied, half paskwil, half echo van het verleden, half dreigen van de toekomst, soms de bourgeoisie in het hart treffend door bitter, geestig vernietigend oordeel, steeds komisch werkend door volkomen onbekwaamheid om de loop van de moderne geschiedenis te begrijpen.

De proletarische bedelzak zwaaiden zij als vaandel in de hand om het volk achter zich te verzamelen. Maar zo vaak het volk hen volgde, bemerkte het op hun achterste de oude feodale wapens en liep het met een luid en oneerbiedig gelach uiteen.

Een deel van de Franse legitimisten en het 'jonge Engeland' gaven dit schouwspel ten beste.

Wanneer de feodalen bewijzen dat hun wijze van uitbuiting er anders uitzag dan de burgerlijke uitbuiting, dan vergeten zij slechts dat zij onder geheel andere en nu overleefde omstandigheden en voorwaarden uitbuitten. Wanneer zij aantonen dat onder hun heerschappij het moderne proletariaat niet heeft bestaan, dan vergeten zij slechts dat juist de moderne bourgeoisie een noodzakelijke spruit van hun maatschappelijke orde was.

Overigens verhelen zij het reactionaire karakter van hun kritiek zo weinig, dat hun voornaamste aanklacht tegen de bourgeoisie juist hierin bestaat, dat onder haar regiem zich een klasse ontwikkelt die de gehele oude maatschappelijke orde in de lucht zal doen springen.

Zij verwijten de bourgeoisie niet zo zeer dat zij een proletariaat, als wel dat zij een revolutionair proletariaat voortbrengt.

In de politieke praktijk nemen zij derhalve aan alle maatregelen van geweld tegen de arbeidersklasse deel en in het dagelijkse leven schikken zij zich er in, al hun opgeblazen frases ten spijt, de gouden appels op te rapen en trouw, liefde en eer met de sjacher in schapenwol, beetwortels en brandewijn te verruilen.

Zoals de priesters altijd hand in hand gingen met de feodalen, zo gaat het priestersocialisme samen met het feodale socialisme.

Niets is gemakkelijker dan aan het christelijke ascetisme een socialistisch tintje te geven. Heeft ook het christendom niet tegen de private eigendom, tegen het huwelijk, tegen de staat geijverd? Heeft het niet in plaats daarvan

de weldadigheid en de bedelarij, het celibaat en het doden van het vlees, het celleven en de kerk gepredikt? Het christelijke socialisme is slechts het wijwater waarmee de priester de ergernis van de aristocraat inzegt.

Het kleinburgerlijke socialisme.

De feodale aristocratie is niet de enige klasse, die door de bourgeoisie ten val werd gebracht en wier levensvoorwaarden in de moderne burgerlijke maatschappij verkommerden en afstierven. De middeleeuwse paalburgers en de kleine boerenstand waren de voorlopers van de moderne bourgeoisie. In de minder industrieel en commercieel ontwikkelde landen vegeteert deze klasse naast de opkomende bourgeoisie nog voort.

In de landen waar de moderne beschaving zich heeft ontwikkeld, heeft zich een nieuwe kleine burgerij gevormd, die tussen de bourgeoisie en het proletariaat zweeft en als aanvullend deel van de burgerlijke maatschappij zich steeds opnieuw vormt, welker leden echter door de concurrentie bestendig in het proletariaat worden geslingerd, ja zelfs met de ontwikkeling van de grootindustrie een tijdstip zien naderen, waarop zij als zelfstandig deel van de moderne maatschappij geheel en al verdwijnen en in de handel, in de manufacturen, in de landbouw door opzichters en bedienden worden vervangen.

In landen als Frankrijk, waar de boerenklasse veel meer dan de helft van de bevolking uitmaakt, was het natuurlijk dat schrijvers, die voor het proletariaat tegen de bourgeoisie optraden, aan hun kritiek op het bourgeoisregiem de maatstaf van de kleinburger en de kleine boer aanlegden en vanuit het standpunt van de kleine burgerij de partij van de arbeiders kozen. Zo vormde zich het kleinburgerlijke socialisme. Sismondi is de hoofdfiguur van deze literatuur, niet alleen voor Frankrijk, maar ook voor Engeland.

Dit socialisme ontleedde zeer scherpzinnig de tegenstellingen in de moderne productieverhoudingen. Het onthulde de huichelachtige mooi-praterij van de economen. Het toonde onweerlegbaar de vernietigende uitwerking van de machinerie en de arbeidsdeling aan, de concentratie van de kapitalen en het grondbezit, de overproductie, de crises, de noodzakelijke ondergang van de kleine burgers en boeren, de ellende van het proletariaat, de

anarchie in de productie, de schreeuwende wanverhoudingen in de verdeling van de rijkdom, de industriële vernietigingsoorlog van de naties onderling, de ontbinding van de oude zeden, van de oude gezinsverhoudingen, van de oude nationaliteiten.

Naar zijn positieve inhoud wil evenwel dit socialisme of de oude productie- en verkeersmiddelen weer in het leven roepen en daarmee de oude eigendomsverhoudingen en de oude maatschappij, of het wil de moderne productie- en verkeersmiddelen met geweld weer opsluiten binnen het raam van de oude eigendomsverhoudingen, die zij uit elkaar lieten springen, moesten laten springen. In beide gevallen is het reactionair en utopisch tegelijk.

Gildenwezen in de manufacturen en patriarchaal bedrijf op het land, dat zijn zijn laatste woorden.

In haar verdere ontwikkeling is deze richting in een laffe katterigheid verlopen.

Het Duitse of 'ware' socialisme.

De socialistische en communistische literatuur van Frankrijk, die onder de druk van een heersende bourgeoisie ontstond en de literaire uitdrukking is van de strijd tegen deze heerschappij, werd in Duitsland ingevoerd in een tijd dat de bourgeoisie juist haar strijd tegen het feodale absolutisme begon.

Duitse filosofen, half filosofen en salonletterkundigen maakten zich gretig meester van deze literatuur en vergaten slechts, dat bij de immigratie van deze geschriften uit Frankrijk de Franse levensverhoudingen niet tegelijkertijd in Duitsland waren geïmmigreerd. Tegenover de Duitse verhoudingen verloor de Franse literatuur iedere direct praktische betekenis en nam een zuiver literaire gedaante aan. Zij moest wel de indruk maken van een doelloze speculatie over de verwezenlijking van het menselijke wezen. Zo hadden voor de Duitse filosofen van de 18de eeuw de eisen van de eerste Franse Revolutie slechts de betekenis eisen van de 'praktische rede' in het algemeen te zijn, en de wilsuitingen van de revolutionaire Franse bourgeoisie betekenden in hun ogen de wetten van de zuivere wil, van de wil zoals hij behoort te zijn, de waarachtige menselijke wil.

Het werk van de Duitse literatoren bestond uitsluitend hierin, dat zij de nieuwe Franse ideeën met hun oude filosofische geweten in overeenstemming brachten, of veeleer zich van hun filosofische standpunt uit de Franse ideeën eigen maakten.

Dit geschiedde op dezelfde wijze als waarop men zich in het algemeen een vreemde taal eigen maakt, n.l. door te vertalen.

Het is bekend hoe de monniken over handschriften, waarin de klassieke werken van de oude, heidense tijd waren opgetekend, smakeloze geschiedenissen van katholieke heiligen heen schreven. De Duitse literatoren gingen omgekeerd met de profane Franse literatuur te werk. Zij schreven hun filosofische onzin achter het Franse origineel. B.v. achter de Franse kritiek op de geldverhoudingen schreven zij: 'vervreemding van het menselijke wezen', achter de Franse kritiek op de bourgeoisstaat schreven zij: 'opheffing van de heerschappij van het abstract algemene', enz. Het onderschuiven van deze filosofische frasés onder de Franse uiteenzettingen doopten zij 'filosofie van de daad', 'het ware socialisme', 'Duitse wetenschap van het socialisme', 'filosofische motivering van het socialisme' enz.

De Franse socialistisch-communistische literatuur werd op deze wijze volslagen ontmand. En daar zij in handen van de Duitser ophield de strijd van de ene klasse tegen de andere uit te drukken, was de Duitser ervan overtuigd de 'Franse eenzijdigheid' te hebben overwonnen, in plaats van ware behoeften de behoefte aan waarheid en in plaats van de belangen van het proletariaat de belangen van het menselijke wezen, van de mens in het algemeen te hebben gediend, van de mens, die niet tot een klasse, die in het geheel niet tot de werkelijkheid behoort, doch tot het nevelige hemelrijk van de filosofische fantasie.

Dit Duitse socialisme, dat zijn onbeholpen schoolwerk zo ernstig en plechtig opnam en met luid marktgeschreeuw uitbazuinde, verloor intussen meer en meer zijn pedante onschuld.

De strijd van de Duitse, met name Pruisische bourgeoisie tegen de feodalen en tegen het absolute koningschap, in één woord, de liberale beweging, werd ernstiger.

Aan het 'ware' socialisme was zo de gewenste gelegenheid geboden tegenover de politieke beweging de socialistische eisen te stellen en

de traditionele banvloeken te slingeren naar het liberalisme, naar de parlementaire staat, de burgerlijke concurrentie, de burgerlijke vrijheid van drukpers, het burgerlijke recht, de burgerlijke vrijheid en gelijkheid en de volksmassa voor te prediken dat zij bij deze burgerlijke beweging niets had te winnen, veeleer alles te verliezen. Het Duitse socialisme vergat op het juiste ogenblik dat de Franse kritiek, welker geesteloze echo het was, de moderne burgerlijke maatschappij met de overeenkomstige materiële levensverhoudingen en daarbij passende politieke constitutie tot voorwaarden had, louter voorwaarden die in Duitsland feitelijk nog eerst veroverd moesten worden.

Het diende de Duitse absolute regeringen met hun gevolg van papen, schoolmeesters, landjonkers en bureaucraten als welkome vogelverschrikker tegen de dreigend opkomende bourgeoisie.

Het vormde de zoetelijke aanvulling van de bittere zweepslagen en geweerkogels, waarmee dezelfde regeringen de Duitse arbeidersopstanden bewerkten.

Werd dus het 'ware' socialisme op deze wijze een wapen in de hand der regeringen tegen de Duitse bourgeoisie, het diende ook rechtstreeks een reactionair belang, het belang van de Duitse kleine burgerij. In Duitsland vormt de uit de 16de eeuw overgeleverde en sedertdien in verschillende vormen hier steeds opnieuw opduikende kleine burgerij de eigenlijke maatschappelijke grondslag van de bestaande toestanden.

Haar instandhouding is de instandhouding van de bestaande Duitse toestanden. Van de industriële en politieke heerschappij der bourgeoisie vreest zij haar wisse ondergang, enerzijds tengevolge van de concentratie van het kapitaal, anderzijds door het opkomen van een revolutionair proletariaat. Het 'ware' socialisme scheen haar beide vliegen in één klap te slaan. Het breidde zich uit als een epidemie.

Het gewaad, uit speculatief spinnenweb geweven, met geestige stijbloempjes geborduurd, in van liefde zwoele gemoedsdauw gedrenkt, dit overdadige gewaad waarin de Duitse socialisten hun paar fossiele eeuwige waarheden hulden, vergrootte bij dit publiek slechts de afzet van hun waar.

Van zijn kant beseftte het Duitse socialisme steeds meer zijn taak, de hoogdravende pleiter van deze kleine burgerij te zijn.

Het proclameerde de Duitse natie als de normale natie en de Duitse kleinburger als de normale mens. Aan iedere laagheid van deze kleinburger gaf het een verborgen, hogere, socialistische zin, waardoor ze een tegenovergestelde betekenis verkreeg. Het trok de uiterste consequentie door rechtstreeks tegen de 'ruw-destructieve' richting van het communisme op te treden en zijn onpartijdige verhevenheid boven elke klassenstrijd te verkondigen. Op zeer weinig uitzonderingen na valt alles wat in Duitsland aan zogenaamd socialistische en communistische literatuur de ronde doet, onder deze smerige, ontzenuwende literatuur.

Het conservatieve of bourgeois-socialisme.

Een gedeelte van de bourgeoisie wil de sociale wantoestanden verhelpen om het voortbestaan van de burgerlijke maatschappij te verzekeren.

Hiertoe behoren: economisten, filantropen, weldoeners, verbeteraars van de toestand van de arbeidende klassen, organisators van de liefdadigheid, dierenbeschermers, stichters van matigheidsverenigingen, beunhazen onder de hervormers in de bontste schakeringen. En dit bourgeois-socialisme is zelfs in gehele systemen uitgewerkt.

Als voorbeeld noemen wij Proudhons 'Philosophie de la misère'.

De socialistische bourgeois willen de levensvoorwaarden van de moderne maatschappij zonder de noodzakelijk daaruit voortkomende strijd en gevaren. Zij willen de bestaande maatschappij minus de elementen die haar revolutioneren en tot ontbinding brengen. Zij willen de bourgeoisie zonder het prolariaat. De bourgeoisie stelt zich de wereld waarin zij heerst natuurlijk als de beste wereld voor. Het bourgeois-socialisme werkt deze troostrijke voorstelling tot een half of heel systeem uit. Wanneer het van het proletariaat eist dat het zijn systeem zal verwezenlijken en het nieuwe Jeruzalem binnengaan, dan verlangt het in de grond van de zaak alleen dat het in de tegenwoordige maatschappij zal blijven staan, maar zijn haterlijke voorstellingen daarvan zal opgeven.

Een tweede, minder systematische, maar praktischer vorm van socialisme trachtte de arbeidersklasse van iedere revolutionaire beweging afkerig te maken door aan te tonen dat niet deze of gene politieke verandering, maar alleen een verandering van de materiële levensverhoudingen, van de economische verhoudingen haar levensverhoudingen verstaat dit socialisme echter geenszins afschaffing van de burgerlijke productieverhoudingen, die slechts langs revolutionaire weg mogelijk is, maar administratieve verbeteringen, die op grondslag van deze productieverhoudingen tot stand komen, dus aan de verhouding van kapitaal en loonarbeid niets veranderen, in het beste geval voor de bourgeoisie de kosten van haar heerschappij verminderen en haar staatshuishouding vereenvoudigen.

Zijn passende uitdrukking bereikt het bourgeois-socialisme pas daar, waar het een zuiver oratorische gestalte aanneemt.

Vrijhandel! in het belang van de arbeidersklasse; beschermende rechten! in het belang van de arbeidersklasse; cellulaire gevangnissen! in het belang van de arbeidersklasse: dat is het laatste, het enige ernstig gemeente woord van het bourgeois-socialisme.

Het socialisme van de bourgeoisie bestaat juist in de bewering dat de bourgeois bourgeois zijn - in het belang van de arbeidersklasse.

Het kritisch-utopische socialisme en communisme.

Wij spreken hier niet over de literatuur die in alle grote moderne revoluties de eisen van het proletariaat verkondigde. (De geschriften van Babeuf enz.)

De eerste pogingen van het proletariaat om in een tijd van algemene opwinding, in de periode van de omverwerping der feodale maatschappij, rechtstreeks zijn eigen klassenbelangen door te zetten, leden noodzakelijkerwijs schipbreuk op de onontwikkelde vorm van het proletariaat zelf, alsmede op het ontbreken van de materiële voorwaarden voor zijn bevrijding, die immers juist het product van het burgerlijke tijdvak zijn. De revolutionaire literatuur waarmee deze eerste bewegingen van het proletariaat vergezeld gaan, is wat de inhoud betreft

noodzakelijkerwijs reactionair. Zij leert een algemeen ascetisme en een ruwe gelijkmaking.

De eigenlijke socialistische en communistische systemen, de systemen van Saint-Simon, Fourier, Owen enz., duiken op in de eerste onontwikkelde periode van de strijd tussen proletariaat en bourgeoisie die wij hierboven beschreven hebben. (Zie Bourgeoisie en proletariaat.)

De uitvinders van deze systemen zien weliswaar de tegenstelling der klassen alsook de werkzaamheid van de ontbindende elementen in de heersende maatschappij zelf, maar zij zien aan de zijde van het proletariaat geen historische zelfwerkzaamheid, geen aan het proletariaat eigen politieke beweging.

Daar de ontwikkeling van de klassentegenstelling gelijke tred houdt met de ontwikkeling van de industrie, vinden zij evenmin de materiële voorwaarden voor de bevrijding van het proletariaat en zoeken zij naar een sociale wetenschap, naar sociale wetten om deze voorwaarden te scheppen.

In de plaats van de maatschappelijke werkzaamheid moet hun persoonlijke uitvinderwerkzaamheid treden, in de plaats van de historische voorwaarden fantastische voorwaarden van de bevrijding, in de plaats van de geleidelijk plaats vindende organisatie van liet proletariaat tot klasse een speciaal uitgedachte organisatie van de maatschappij. De komende wereldgeschiedenis lost zich voor hen op in het propageren en het in de praktijk verwezenlijken van hun maatschappijplannen.

Weliswaar zijn zij zich ervan bewust dat zij in hun plannen hoofdzakelijk het belang van de arbeidersklasse als de meest lijdende klasse verdedigen. Voor hen bestaat het proletariaat slechts vanuit het gezichtspunt van de meest lijdende klasse.

Zowel de onontwikkelde vorm van de klassenstrijd als hun eigen plaats in het leven brengt echter met zich mee dat zij zich ver boven deze klassentegenstelling verheven wanen. Zij willen de levenspositie van alle leden der maatschappij, ook van de best gesitueerden, verbeteren. Zij doen daarom voortdurend een beroep op de gehele maatschappij zonder onderscheid, ja bij voorkeur op de heersende klasse. Men behoeft immers hun systeem slechts te begrijpen om

het als het zo goed mogelijke plan van de zo goed mogelijke maatschappij te erkennen.

Zij verwerpen daarom alle politieke, met name alle revolutionaire actie, zij willen hun doel langs vreedzame weg bereiken en pogen door kleine, natuurlijk mislukkende proefnemingen en door de macht van het voorbeeld een weg te banen voor het nieuwe maatschappelijke evangelie.

Deze fantastische schildering van de toekomstige maatschappij ontstaat - in een tijd dat het proletariaat nog hoogst onontwikkeld is, dus zelf zijn eigen positie nog fantastisch opvat - uit zijn eerste nog slechts voorvoelde drang naar een algehele omvorming van de maatschappij.

De socialistische en communistische geschriften bestaan echter ook uit kritische elementen. Zij vallen alle grondslagen van de bestaande maatschappij aan. Zij hebben dus uiterst kostbaar materiaal ter voorlichting van de arbeiders geleverd. Hun positieve stellingen over de toekomstige maatschappij, b.v. opheffing van de tegenstelling tussen stad en land, van het gezin, van het particuliere bedrijf, van de loonarbeid, het verkondigen van de maatschappelijke harmonie, de verandering van de staat in louter beheer van de productie - al deze door hen verkondigde stellingen drukken slechts het wegvallen van de klassentegenstelling uit, die zich nog maar pas begint te ontwikkelen, die zij nog slechts in haar eerste vormloze vaagheid kennen. Deze stellingen zelf hebben derhalve nog een zuiver utopische zin.

De betekenis van het kritisch-utopische socialisme en communisme staat in omgekeerde verhouding tot de historische ontwikkeling. Naarmate de klassenstrijd zich ontwikkelt en vormt, verliest dit fantastische daarbovenverheven-zijn, deze fantastische bestrijding daarvan, alle praktische waarde, iedere theoretische grond. Al waren dus de oorspronkelijke ontwerpers van deze systemen in menig opzicht revolutionair, hun leerlingen vormen telkens reactionaire sekten. Zij handhaven de oude zienswijzen van de meesters tegenover de historische ontwikkeling van het proletariaat. Zij trachten daarom consequent de klassenstrijd weer af te stompen en de tegenstellingen te overbruggen. Zij dromen nog steeds van de experimentele verwezenlijking van hun maatschappelijke utopieën, stichting van afzonderlijke

phalanstères, vestiging van homekolonies, oprichting van een klein Ikarië - het nieuwe Jeruzalem in zakformaat - en voor de opbouw van al deze luchtkastelen moeten zij een beroep doen op de filantropie van de burgerlijke harten en geldzakken. Allengs komen zij terecht in de categorie van de hierboven geschilderde reactionaire of conservatieve socialisten en onderscheiden zij zich van deze alleen nog maar door meer systematische eigenwijsheid, door het fanatieke bijgeloof in de wonderbaarlijke werking van hun sociale wetenschap.

Met verbittering treden zij daarom op tegen elke politieke beweging van de arbeiders, die toch slechts het gevolg kon zijn van blind ongelooft in het nieuwe evangelie.

De Owenisten in Engeland, de Fourieristen in Frankrijk treden ginds tegen de Chartisten, hier tegen de Reformisten op.

Hoofdstuk 4

Standpunt van de communisten ten aanzien van de verschillende oppositionele partijen

Na hoofdstuk 2 is de verhouding van de communisten tot de reeds opgerichte arbeiderspartijen vanzelf begrijpelijk, hun verhouding dus tot de Chartisten in Engeland en de agrarische hervormers in Noord-Amerika. Zij strijden voor het bereiken van de naastbij liggende doeleinden en belangen van de arbeidersklasse, maar zij vertegenwoordigen in de tegenwoordige beweging tegelijkertijd de toekomst van de beweging.

In Frankrijk sluiten de communisten zich aan bij de socialistisch-democratische partij tegen de conservatieve en radicale bourgeoisie, zonder daarom afstand te doen van het recht, kritisch te staan tegenover de uit de revolutionaire traditie afkomstige frases en illusies.

In Zwitserland ondersteunen zij de radicalen zonder voorbij te zien dat deze partij uit tegenstrijdige elementen bestaat, ten dele uit democratische socialisten in de Franse zin, ten dele uit radicale bourgeois.

Bij de Polen ondersteunen de communisten de partij die een agrarische revolutie tot voorwaarde voor de nationale bevrijding maakt, dezelfde partij die de Krakause opstand van 1846 teweegbracht.

In Duitsland strijdt de communistische partij, zodra de bourgeoisie revolutionair optreedt, gemeenschappelijk met de bourgeoisie tegen

de absolute monarchie, de feodale grondeigendom en de kleinburgerij.

Zij laat echter geen ogenblik na de arbeiders een zo helder mogelijk besef in te prenten van de vijandige tegenstelling tussen bourgeoisie en proletariaat, opdat de Duitse arbeiders de maatschappelijke en politieke voorwaarden, die de bourgeoisie met haar heerschappij tot stand moet brengen, als even zovele wapenen tegen de bourgeoisie kunnen richten, opdat na de val van de reactionaire klasse in Duitsland onmiddellijk de strijd tegen de bourgeoisie zelf kan beginnen.

Op Duitsland richten de communisten voornamelijk hun aandacht, omdat Duitsland aan de vooravond van een burgerlijke revolutie staat en omdat het deze omwenteling onder verder gevorderde omstandigheden van de Europese beschaving in het algemeen en met een veel verder ontwikkeld proletariaat volvoert dan Engeland in de 17de en Frankrijk in de 18de eeuw, omdat de Duitse burgerlijke revolutie dus slechts het directe voorspel van een proletarische revolutie kan zijn.

In één woord, de communisten ondersteunen overal iedere revolutionaire beweging tegen de bestaande maatschappelijke en politieke toestanden.

In al deze bewegingen plaatsen zij het eigendomsvraagstuk, welke meer of minder ontwikkelde vorm dit ook moge hebben aangenomen, als de grondslag van de beweging op de voorgrond.

De communisten werken tenslotte overal aan de vereniging en het onderling eens worden van de democratische partijen van alle landen. De communisten versmaden het, hun opvattingen en oogmerken te verhelen. Zij verklaren openlijk dat hun doel slechts kan worden bereikt door de gewelddadige omverwerping van iedere tot dusverre bestaande maatschappelijke orde. Dat de heersende klassen sidderen voor een communistische revolutie! De proletariërs hebben daarbij niets te verliezen dan hun ketenen. Zij hebben een wereld te winnen.

Proletariërs aller landen, verenigt U!

DET KOMMUNISTISKE
PARTIS
MANIFEST

Et spøgelse går gennem Europa - kommunismens spøgelse. Alle magter i det gamle Europa har sluttet sig sammen til en hellig klapjagt på dette spøgelse, paven og tsaren, Metternich og Guizot, franske radikale og tysk politi.

Hvor er det oppositionsparti, der ikke af sine regerende modstandere er blevet skældt ud for kommunistisk, hver er det oppositionsparti, der ikke har slynget den brændemærkende beskyldning for kommunisme tilbage i hovedet på de mere fremskredne oppositionsfolk og på deres reaktionære modstandere?

Denne kendsgerning viser to ting.

Kommunismen anerkendes allerede af alle europæiske magter som en magt.

Det er på høje tid, at kommunisterne giver hele verden klar besked om deres synsmåde, deres mål, deres tendenser, og stiller et manifest fra partiet selv op mod eventyret om kommunismens spøgelse.

Med dette formål mødtes kommunister af de forskellige nationaliteter i London og gjorde udkast til følgende manifest, som vil blive udsendt på engelsk, fransk, tysk, italiensk, nederlandsk og dansk.

Forord til den tyske udgave 1872

"Kommunisternes Forbund", der var en international arbejdersammenslutning, og som under de daværende forhold naturligvis måtte være hemmelig, overdrog på den kongres, der blev afholdt 1847 i London, undertegnede at udarbejde et udførligt teoretisk og praktisk partiprogram beregnet for offentligheden. Sådan opstod det manifest, som følger nedenfor. Kun få uger før Februarrevolutionen¹ afgik manuskriptet til London for at blive trykt. Det blev først udsendt på tysk, og på dette sprog er det optrykt i mindst tolv forskellige udgaver i Tyskland, England og Amerika. På engelsk udkom det første gang 1850 i London i "Red Republican", oversat af miss Helen Macfarlane, og i 1871 kom det i mindst tre forskellige oversættelser i Amerika. På fransk kom det første gang i Paris kort før Juniopstanden 1848, for nylig i "Le Socialiste", der udkommer i New York. En ny oversættelse er under forberedelse. På polsk udkom det i London lige efter den tyske udgave, på russisk i Genève i 60'erne. Også på dansk blev det oversat, kort efter at det var udkommet.

Selv om forholdene i de sidste fem og tyve år i høj grad har forandret sig, er de almindelige grundsætninger, der udvikles i dette manifest,

i det store og hele fuldstændig rigtige den dag i dag. Hist og her er der enkeltheder, der kunne forbedres. Den praktiske anvendelse af disse grundsætninger vil overalt og til enhver tid - det forklarer manifestet selv - være afhængig af de omstændigheder, der historisk foreligger, og derfor lægger vi absolut ingen særlig vægt på de revolutionære forholdsregler, der er foreslået i slutningen af afsnit II. I dag ville dette sted i mange retninger lyde anderledes. Programmet er i dag flere steder forældet på baggrund af storindustriens enorme udvikling i de sidste fem og tyve år og den fremadskridende partiorganisation af arbejderklassen, der hænger sammen dermed, endvidere på baggrund af de praktiske erfaringer, først fra Februarrevolutionen og i endnu højere grad fra Pariserkommunen, hvor proletariatet for første gang to måneder igennem havde den politiske magt. Navnlige har Pariserkommunen leveret bevis for, at "arbejderklassen ikke simpelthen kan tage den færdige statsmaskine i besiddelse og sætte den i bevægelse for sine egne formål". ("Borgerkrigen i Frankrig, adresse fra Den internationale arbejderassociations generalråd"). Desuden er det klart, at kritikken af den socialistiske litteratur nu er mangelfuld, fordi den kun går til 1847; det samme gælder bemærkningerne om kommunisternes stilling til de forskellige oppositionspartier (afsnit IV), der - selv om det stadig er rigtigt i grundtrækkene - dog nu er forældet i sin fremstilling alene af den grund, at den politiske situation er blevet en helt anden, og den historiske udvikling har bragt de fleste af de dér opregnede partier ud af verden.

Imidlertid, manifestet er et historisk dokument, som vi ikke mere mener os berettigede til at forandre på. Måske kommer der senere en udgave ledsaget af et forord, der skulle danne bro over den kløft, der skiller os fra 1847; det foreliggende optryk kom for uventet for os, til at vi kunne nå det nu.

London, 24. juni 1872

Karl Marx. Friedrich Engels Forord til den russiske udgave 1882

Den første udgave af "Det kommunistiske partis manifest" udkom, i Bakunins oversættelse, i begyndelsen af 60'erne på Kolokol's trykkeri. Vesteuropa kunne dengang kun se et litterært kuriosum i den (den russiske udgave

af manifestet). Nu er en sådan opfattelse ikke mulig mere.

Hvor begrænset det område endnu var, som den proletariske bevægelse dengang (december 1847) rørte sig på, fremgår tydeligst af manifestets slutningskapitel: Kommunisternes stilling til de forskellige oppositionspartier i de forskellige lande. Her mangler netop - Rusland og De forenede Stater. Det var dengang, Rusland var hele den europæiske reaktions sidste store reserve; da De forenede Stater opsugede Europas proletariske kraftoverskud gennem indvandringen. Begge lande forsynede Europa med råstoffer og var samtidig afsætningsmarkeder for dets industriprodukter. Begge var altså dengang, på den ene eller den anden måde, grundpiller for den bestående europæiske orden.

Hvor helt anderledes er det ikke i dag! Netop den europæiske indvandring satte Nordamerika i stand til at frembringe en kæmpemæssig landbrugsproduktion, hvis konkurrence ryster den europæiske grundejendom - den store som den lille - i sin grundvold. Denne indvandring har samtidig tilladt De forenede Stater at udnytte deres uhyre industrielle hjælpemidler med en energi og i en udstrækning, der inden længe må bryde det monopol, som Vesteuropa og navnlig England hidtil har haft. Begge disse omstændigheder virker revolutionært tilbage på Amerika selv. Farmernes lille og mellemstore grundejendom, som er basis for hele den politiske forfatning, ligger mere og mere under i konkurrencen med kæmpefarmene; i industriområderne udvikles der samtidig for første gang et proletariat i massestok og en fabelagtig koncentration af kapitalerne.

Og nu Rusland! Under revolutionen 1848-49 anså ikke blot de europæiske fyrster, men også de europæiske bourgeois'er en russisk indgriben for den eneste redning mod proletariatet, der dog først var ved at vågne. Tsaren blev udråbt til chef for den europæiske reaktion. I dag er han revolutionens krigsfange i Gattjina, og Rusland danner fortroppen for den revolutionære aktion i Europa.

Det kommunistiske manifest havde til opgave at proklamere, at de moderne borgerlige ejendomsforhold går en uundgåelig opløsning i møde. Men i Rusland finder vi, ved siden af hurtigt opblomstrende kapitalistisk svindel og tilløb til borgerlig grundejendom, at over halvdelen af jorden er i bøndernes fælleseje.

Spørgsmålet er så: kan den russiske obstjina, en ganske vist stærkt undergravet form for det urgamle fælleseje af jorden, gå direkte over i den højere form, det kommunistiske fælleseje? Eller må den omvendt først gennemløbe den samme opløsningsproces, som er indholdet i Vesteuropas historiske udvikling? Det eneste svar herpå, som kan gives i dag, er følgende: hvis den russiske revolution bliver signalet til en proletarisk revolution i Vesteuropa, sådan at begge kompletterer hinanden, så kan det nuværende russiske fælleseje af jorden tjene som udgangspunkt for en kommunistisk udvikling.

London, 21. januar 1882.
Karl Marx. Friedrich Engels

Forord til den tyske udgave 1883

Forordet til nærværende udgave må jeg desværre underskrive alene. Marx, den mand, som hele arbejderklassen i Europa og Amerika skylder mere end nogen anden - Marx hviler på kirkegården i Highgate, og på hans grav gror allerede det første græs. Efter hans død kan der jo slet ikke mere være tale om at omarbejde eller supplere manifestet. Så meget mere nødvendigt mener jeg, det er, her endnu engang udtrykkeligt at fastslå følgende:

Den grundtanke, der går gennem manifestet: at den økonomiske produktion og den deraf fremtvungne sociale struktur inden for hvert historisk tidsafsnit danner grundlaget for dette tidsafsnits politiske og intellektuelle historie; at følgelig al historie (siden opløsningen af det ældgamle fælleseje af jorden) har været historie om klassekampe, kampe mellem udbyttede og udbyttere, beherskende og herskende klasser på forskellige trin af den sociale udvikling; at denne kamp imidlertid nu har nået et trin hvor den udbyttede og undertrykte klasse (proletariatet) ikke mere kan befri sig for den udbyttere og undertrykkende klasse (bourgeoisiet) uden samtidig for bestandig at befri hele samfundet for udbytning, undertrykkelse og klassekampe - denne grundtanke tilhører ene og alene Marx³.

Jeg har allerede sagt dette mange gange; men netop nu er det nødvendigt, at det også står foran selve manifestet.

London, 28. juni 1883
Fr. Engels

Af forordet til den tyske udgave 1890

Manifestet har ført en ejendommelig tilværelse. Da det fremkom, hilstes det (som de oversættelser, der er nævnt i det første forord, beviser) med begejstring af den videnskabelige socialismes endnu fåtallige fortrop, men snart blev det trængt i baggrunden af den reaktion, der satte ind med Pariserarbejdernes nederlag i juni 1848, og endelig blev det ved dommen over kommunisterne i Köln i november 1852 "i lovens navn" lyst i band. Da den arbejderbevægelse, som Februarrevolutionen fremkaldte, forsvandt fra den offentlige skueplads, trådte også manifestet i baggrunden.

Da den europæiske arbejderklasse igen var kommet tilstrækkelig til kræfter til at foretage et nyt fremstød mod de herskende klassers magt, opstod Den internationale arbejderassociation. Dens mål var at smelte hele den kamplystne arbejdermasse i Europa og Amerika sammen til én stor sluttet hær. Den kunne derfor ikke tage sit udgangspunkt i de grundsætninger, manifestet indeholder. Den måtte have et program, der ikke lukkede døren i for de engelske fagforeninger, de franske, belgiske, italienske og spanske proudhonister og de tyske lassalleanere⁴. Udkastet til dette program - de betragtninger, der ligger til grund for Internationales statutter - skrev Marx med et mesterskab, som selv Bakunin og anarkisterne måtte anerkende. Med hensyn til den endelige sejr for de sætninger, som manifestet opstillede, stoledes Marx udelukkende på arbejderklassens intellektuelle udvikling, sådan som den nødvendigvis måtte fremgå af den forenede aktion og af diskussionen. Begivenhederne og omskiftelserne i kampen mod kapitalen, nederlagene i endnu højere grad end sejrene, kunne ikke andet end vise de kæmpende det utilstrækkelige i alle hidtil anvendte universalmidler og gøre deres hjerner mere modtagelige for en grundig indsigt i de sande betingelser for arbejderens frigørelse. Og Marx havde ret. Arbejderklassen var i 1874, da Internationalen blev opløst, en ganske anden, end den var i 1864 ved dens grundlæggelse. Proudhonismen i de romanske lande, den særlige lassalleanisme i Tyskland

var ved at uddø, og selv de daværende stok-konservative engelske fagforeninger kom lidt efter lidt så langt, at præsidenten på deres kongres i Swansea 1887 i deres navn kunne sige: "Fastlandets socialisme virker ikke længere afskrækkende på os". Fastlandets socialisme - det var imidlertid i 1887 næsten udelukkende den teori, som manifestet forkynder. Og sådan genspejler manifestets historie til en vis grad den moderne arbejderbevægelses historie siden 1848. I vor tid er manifestet uden tvivl det mest udbredte, det mest internationale være inden for hele den socialistiske litteratur, det fælles program for mange millioner arbejdere i alle lande fra Sibirien til Californien.

Og dog, da det udkom, ville vi ikke have turdet at kalde det et socialistisk manifest. I 1847 forstod man ved socialister to forskellige ting. På den ene side tilhængere af de forskellige utopiske systemer, særlig owenisterne i England og fourieristerne i Frankrig; begge disse grupper var allerede dengang skrumpet ind til rene sekter, der var ved at forsvinde helt. På den anden side alle mulige sociale kvaksalvere, som med deres forskellige universalmidler og med lapperier af enhver art ville fjerne de sociale misforhold uden i mindste måde at genere kapitalen og profitten. I begge tilfælde: folk, der stod udenfor arbejderbevægelsen, og som tværtimod søgte støtte i de "dannede" klasser. Derimod kaldte den del af arbejderklassen sig kommunistisk, som var overbevist om det utilstrækkelige i omvæltninger af rent politisk art og krævede en grundig omformning af samfundet. Det var en kommunisme, der kun var groft udarbejdet; den var kun instinktiv, tit noget umoden; men den var kraftig nok til at frembringe to systemer af utopisk kommunisme, i Frankrig Cabets "ikariske", i Tyskland Weitlings system. Socialisme betegnede i 1847 en bourgeoisibevægelse, kommunisme en arbejderbevægelse. Socialismen var, i hvert fald på fastlandet, salonfåhig, kommunismen det modsatte. Og da det allerede dengang var vor faste overbevisning, at "arbejdernes frigørelse må være arbejderklassens eget værk", så kunne vi ikke et øjeblik være i tvivl om, hvilket af de to navne vi skulle vælge. Og heller ikke senere er det nogensinde faldet os ind at opgive det. "Proletarer i alle lande, foren jer!" Kun få stemmer svarede, da vi for 42 år siden råbte

disse ord ud over verden, lige før den første revolution i Paris, da proletariatet trådte frem med sine egne krav. Men den 28. september 1864 sluttede proletarer i de fleste vesteuropæiske lande sig sammen til den mindeværdige Internationale arbejderassociation. Internationalen selv levede ganske vist kun ni år. Men at det evige forbund af proletarer i alle lande, som den grundlagde, lever endnu og lever kraftigere end nogensinde, dét er der ikke noget bedre bevis for end netop dagen i dag. For i dag, da jeg skriver disse linjer, holder det europæiske og amerikanske proletariat revy over sine stridskræfter, der er mobiliseret for første gang, mobiliseret som én hær, under én fane og for ét førstemål: lovfæstet otte timers normalarbejdsdag, sådan som det allerede var proklameret af Internationales kongres i Genève i 1866 og igen 1889 af arbejderkongressen i Paris. Og det skue, vi er vidne til i dag, vil lukke øjnene op på kapitalister og jorddrotter i alle lande, så de kan se, at i dag er virkelig proletarerne i alle lande forenet.

Havde Marx blot endnu stået ved min side, så han kunne have set dette med egne øjne!

London, den 1. maj 1890

Fr. Engels

I. Bourgeois og proletariat

Alle hidtidige samfunds historie er en klassekampens historie.

Fri mand og slave, patricier og plebejer, baron og livegen, lavsmester og svend, kort sagt: undertrykkere og undertrykte har stået i stadig modsætning til hinanden, har - snart skjult, snart åbenlyst - ført en uafbrudt kamp, en kamp, der hver gang er endt med en revolutionær omformning af hele samfundet eller med de kæmpende klassers fælles undergang. I historiens tidligere epoker finder vi næsten overalt en fuldstændig opdeling af samfundet i forskellige stænder, en mangfoldighed af sociale trin. I det gamle Rom har vi patriciere, riddere, plebejere, slaver; i middelalderen feudalherrer, vasaller, lavsmester, svende, livegne og desuden inden for de fleste af disse klasser atter særlige inddelinger.

Det moderne borgerlige samfund, der er opstået ved feudalsamfundets undergang, har ikke ophævet klasse modsætningerne. Det har kun sat nye klasser i stedet for de gamle, nye

betingelser for undertrykkelse, nye former for kampen.

Men vor tidsalder, bourgeoisiets tidsalder, udmærker sig ved, at den har forenklet klasse modsætningerne. Hele samfundet splatter sig mere og mere i to store fjendtlige lejre, i to store klasser, der står i direkte modsætning til hinanden: bourgeoisiet og proletariatet.

Af middelalderens livegne opstod småborgerne i de første byer; af disse småborgere udviklede sig de første spirer til bourgeoisiet. Amerikas opdagelse og søvejen syd om Afrika skabte et nyt felt for det frembrydende bourgeoisiet. Det ostindiske og det kinesiske marked, Amerikas kolonisering, vareudvekslingen med kolonierne, forøgelsen af byttemidlerne og varerne overhovedet gav handelen, skibsfarten et hidtil ukendt opsving og bragte dermed det revolutionære element i det hensmuldrende feudalsamfund i rask udvikling.

Den hidtidige feudale eller lavsmæssige driftsmåde i industrien var ikke længere tilstrækkelig til at tilfredsstille behovet, der voksede med de nye markeder. Den erstattedes af manufakturen. Lavsmestrene blev fortrængt af den industrielle middelstand; arbejdets deling mellem de forskellige lav veg pladsen for arbejdsdelingen i det enkelte værksted.

Men markederne voksede stadig, og stadig steg behovet. Heller ikke manufakturen slog til mere. Så revolutionerede dampen og maskinerne den industrielle produktion. I stedet for manufakturen trådte den moderne storindustri, i stedet for den industrielle middelstand trådte de industrielle millionærer, ledere af hele industrielle arméer, de moderne bourgeois'er.

Storindustrien har skabt det verdensmarked, som Amerikas opdagelse forberedte. Verdensmarkedet har givet handelen, skibsfarten og trafikken til lands en umådelig udvikling. Denne har igen virket tilbage på industriens vækst, og i samme grad som industri, handel, skibsfart og jernbaner voksede, i samme grad udviklede bourgeoisiet sig, øgede sine kapitaler, trængte alle de klasser i baggrunden, der stammede fra middelalderen.

Vi ser altså, hvordan det moderne bourgeoisiet selv er produktet af en lang udviklingsproces, af en række omvæltninger i produktions- og samfærdselsforholdene.

Hvert udviklingsstrin, som bourgeoisiet har gennemløbet, var ledsaget af et tilsvarende politisk fremskridt⁶. Først var det en undertrykt stand under lensadelens herredømme; i kommunen⁷ var det en bevæbnet og selvstyrende sammenslutning; det ene sted dannede det en uafhængig byrepublik, det andet sted en skattepligtig tredjestand i monarkiet⁸; derpå dannede det på manufakturens tid modvægt mod adelen i stændermonarkiet eller i det enevældige monarki, var overhovedet det væsentlige grundlag for de store monarkier; og endelig tilkæmpede det sig, efter at storindustrien og verdensmarkedet var skabt, hele den politiske magt i den moderne parlamentariske stat. Den moderne statsmagt er kun et udvalg, der varetager bourgeoisiklassens fællesanliggender.

Bourgeoisiet har spillet en højst revolutionær rolle i historien.

Bourgeoisiet har, hvor det er kommet til magten, ødelagt alle feudale, patriarkalske, idylliske forhold. Det har ubarmhertigt sønderrevet de brogede bånd, der i feudaltiden knyttede mennesket til dets naturlige foresatte, og har ikke ladet andet bånd tilbage i menneskenes forhold til hinanden end den nøgne interesse, den følelsesløse "kontante betaling". Det fromme sværmeris, den ridderlige begejstring, det spidsborgerlige føleris hellige stemning har det druknet i den egoistiske beregnings iskolde vand. Det har opløst den personlige værdighed i bytteværdi, og i stedet for de utallige tilsikrede og velerhvervede friheder har det sat den samvittighedsløse handelsfrihed som den eneste. Det har, kort sagt, i stedet for den udbytning, der tilsløres af religiøse og politiske illusioner, sat den åbne, skamløse, direkte, beregnende udbytning.

Bourgeoisiet har taget helgenglorien fra alle de hverv, som man tidligere betragtede med hellig ærefrygt. Det har forvandlet lægen, juristen, præsten, digteren og videnskabsmanden til sine betalte lønarbejdere.

Bourgeoisiet har revet det rørende sentimentale slør af familieforholdet og reduceret det til et rent pengeforhold.

Bourgeoisiet har afsløret, hvordan den brutale kraftudfoldelse, som reaktionen i så høj grad beundrer ved middelalderen, i virkeligheden var forbundet med det mest slappe driveri. Først bourgeoisiet har bevist, hvad menneskelig arbejde kan frembringe. Det har skabt ganske anderledes underværker end ægypti-

ske pyramider, romerske vandledninger og gotiske domkirker, det har gennemført ganske anderledes tog end folkevandringer og korstog.

Bourgeoisiet kan ikke eksistere uden uafledelig at revolutionere produktionsmidlerne og altså også produktionsforholdene, det vil igen sige samtlige sociale forhold. For alle tidligere industrielle klasser var det derimod den første eksistensbetingelse at beholde den gamle produktionsmåde uforandret. De stadige omvæltninger i produktionen, de uafbrudte rystelser af alle sociale tilstande, den evige usikkerhed og bevægelse udmærker bourgeoisiets tidsalder frem for alle andre. Alle faste, indgroede forhold med tilhørende ærværdige forestillinger og meninger bliver opløst, og de nye, der dannes, bliver forældede, inden de kan nå at stivne. Alt fast og solidt fordufter, alt helligt bliver klædt af, og menneskene bliver endelig tvunget til at se nøgternt på deres egen stilling i tilværelsen, på deres indbyrdes forhold.

Nødvendigheden af at skaffe stadig øget afsætning af produkterne jager bourgeoisiet ud over hele jordkloden. Det tvinges til at skaffe sig indpas overalt, at slå sig ned overalt, at knytte forbindelser overalt.

Bourgeoisiet har ved at udnytte verdensmarkedet gjort produktionen og forbruget i alle lande kosmopolitisk. Til de reaktionæres store sorg har de slået den nationale grund bort under fødderne på industrien. De ældgamle nationale industrier er blevet tilintetgjort, og tilintetgørelsen fortsættes dag for dag. De bliver fortrængt af nye industrier, som det bliver et livsspørgsmål for alle civiliserede nationer at indføre, af industrier, der ikke mere forarbejder indenlandske råstoffer, men råstoffer fra de fjerneste egne, industrier, hvis fabrikater forbruges ikke alene i landet selv, men i alle verdensdele. I stedet for de gamle behov, der kunne tilfredsstilles af landets egen frembringelser, kommer der nye, som kræver produkter fra de fjerneste lande og himmelstrøg for at blive tilfredsstillet. I stedet for som tidligere at isolere sig og være sig selv nok, træder de forskellige områder og nationer ind i et alsidigt samkvem med hinanden, nationerne kommer til at stå i en alsidig afhængighed af hinanden. Og som det går med den materielle produktion, sådan går det også med den åndelige. De enkelte nationers åndelige frembringelser bliver fælleseje. Den

nationale ensidighed og begrænsning bliver mere og mere umulig, og af de mange nationale og lokale litteraturer opstår der en verdenslitteratur.

Bourgeoisiet river alle, selv de mest barbariske nationer, med ind i civilisationen ved den hurtige forbedring af alle produktionsmidler, ved det kolossale fremskridt med hensyn til samfærdselsmidlerne. De billige varepriser er det svære artilleri, som skyder alle kinesiske mure i grus, som er i stand til at overvinde selv det mest hårdnakkede fremmedhad hos barbarerne. Det tvinger alle nationer til at tilegne sig bourgeoisiets produktionsmåde, hvis de ikke vil gå til grunde; det tvinger dem til at indføre den såkaldte civilisation, d.v.s. at blive bourgeois'er. Kort sagt, bourgeoisiet skaber sig en verden i sit eget billede.

Bourgeoisiet har tvunget landet ind under byens herredømme. Det har skabt vældige byer, det har i høj grad øget bybefolkningen på landbefolkningens bekostning og derved draget en betydelig del af befolkningen bort fra det sløvende liv på landet. Ligesom det har gjort landet afhængig af byerne, sådan har det gjort de barbariske og halvbarbariske lande afhængige af de civiliserede, landbrugslandene af de kapitalistiske lande, Østen af Vesten.

Bourgeoisiet samler mere og mere produktionsmidlerne, ejendomsbesiddelsen og befolkningen, som før var splittet. Det har klumpet befolkningen sammen, centraliseret produktionsmidlerne og koncentreret ejendommen i hænderne på ganske få. Den nødvendige følge af dette var en politisk centralisation. Uafhængige, løst forbundne provinser, der havde forskellige interesser, love, regeringer og særlige toldgrænser, blev smeltet sammen til een nation med een regering, een lov, een national klasseinteresse, een toldgrænse.

Bourgeoisiet har i de knap hundrede år, det har været herskende klasse, skabt produktionskræfter, der i deres kolossale omfang overgår, hvad alle tidligere generationer tilsammen har frembragt. Undertvingelse af naturkræfterne, maskineri, anvendelse af kemien i industri og landbrug, dampskibsfart, jernbaner, telegrafi, opdyrkning af hele verdensdele, floder gjort sejlbare, hele befolkninger stampet frem af jorden - hvilket andet århundrede anede, at der slumrede sådanne

produktionskræfter i det samfundsmæssige arbejdes skød.

Vi har altså set, at de produktions- og samfærdselsmidler, som var det grundlag, bourgeoisiet udviklede sig på, blev skabt i det feudale samfund. På et vist trin i disse produktions- og samfærdselsmidlers udvikling svarede de forhold, som det feudale samfunds produktion og vareudveksling foregik under, den feudale organisation af landbrug og manufaktur, kort sagt de feudale ejendomsforhold, ikke mere til de produktivkræfter, der allerede var udviklet. De hæmmede produktionen i stedet for at fremme den. De forvandlede sig til længer. De måtte sprænges, de blev sprængt.

I stedet kom den fri konkurrence med den sociale og politiske forfatning, som passede for den, med bourgeoisiklassens økonomiske og politiske herredømme.

For vore øjne foregår en lignende bevægelse. De borgerlige produktions- og samfærdselsforhold, de borgerlige ejendomsforhold, det moderne borgerlige samfund, der har fremtryllet så vældige produktions- og samfærdselsmidler, ligner troldmanden, der ikke længere er i stand til at beherske de underjordiske magter, han har manet frem. I årtier har industriens og handelens historie kun været historien om de moderne produktivkræfters oprør mod de moderne produktionsforhold, mod de ejendomsforhold, som er en livsbetingelse for bourgeoisiet og dets herredømme. Det er tilstrækkeligt at nævne handelskriserne, som med mellemrum vender tilbage og mere og mere truende rokker ved hele det borgerlige samfunds eksistens. Under handelskriserne bliver en stor del ikke blot af de fremstillede produkter, men også af de tilvebragte produktivkræfter regelmæssigt ødelagt. Hvad vi møder i kriserne er en social epidemi, som ville have forekommet alle tidligere epoker at være rent vanvid - den epidemi, der hedder overproduktion. Samfundet er nu pludselig dykket tilbage i en tilstand af forbigående barbari; det er som havde en hungersnød, en almindelig ødelæggelseskrig berøvet det alle midler til dets opretholdelse; industrien, handelen synes at være tilintetgjort, og hvorfor? Fordi det har for megen civilisation, for mange levnedsmidler, for megen industri, for megen handel. De produktivkræfter, der står til dets rådighed, tjener ikke mere til at fremme den borgerlige civili-

sation⁹ og de borgerlige ejendomsforhold; tværtimod, de er blevet for voldsomme til disse forhold, de hæmmes af dem; og så snart de overvinder denne hindring, bringer de hele det borgerlige samfund i uorden, så truer de de borgerlige ejendomsforholds eksistens. De borgerlige forhold er blevet for snævre til at kunne rumme den rigdom, de frembringer. - Hvordan overvinder bourgeoisiet kriserne? På den ene side ved den nødtvungne tilintetgørelse af en masse produktivkræfter; på den anden side ved at erobre nye markeder og ved at udnytte de gamle grundigere. Altså hvordan? Ved at forbedre endnu mere omfattende og voldsomme kriser og forringe midlerne til at undgå kriserne.

De våben, som bourgeoisiet brugte til at slå feudalismen ned med, vender sig nu mod bourgeoisiet selv.

Men bourgeoisiet har ikke blot smedet de våben, der skal bringe det døden; det har også frembragt de mennesker, der skal føre disse våben - de moderne arbejdere, proletarerne.

I samme grad som bourgeoisiet, dvs. kapitalen udvikler sig, i samme grad udvikler også proletariatet sig, den klasse, som består af de moderne arbejdere, der kun lever, så længe de finder arbejde, og som kun finder arbejde, så længe deres arbejde øger kapitalen. Disse arbejdere, som må sælge sig stykkevis, er en vare som enhver anden handelsartikel, og er derfor på samme måde underkastet alle konkurrencens omskiftelser, alle svingninger på markedet.

Proletarernes arbejde har på grund af den udstrakte anvendelse af maskiner og på grund af arbejdsdelingen mistet al selvstændig karakter og har dermed tabt enhver tiltrækning for arbejderen. Han bliver et rent og skært tilbehør til maskinen, og der kræves kun det mest enkle, ensformige greb, som kan læres på et øjeblik. De omkostninger, arbejderen forårsager, indskrænker sig derfor næsten udelukkende til de livsfornødenheder, som er nødvendige til hans underhold og til videreførelse af hans race. Men prisen på en vare, altså også på arbejdet¹⁰, er lig med dens produktionsomkostninger. I samme grad som arbejdet bliver mere utiltalende, synker altså lønnen. Ja, i samme grad som maskineriet øges og arbejdsdelingen tager til, vokser også arbejdsmængden¹¹, enten det nu er ved at sætte arbejdstiden i vejret eller ved at kræve

mere arbejde i en given tid, ved at sætte maskinens fart op osv.

Den moderne industri har forvandlet den patriarkalske mesters lille værksted til den industrielle kapitalists store fabrik. Arbejdermasserne, som stoves sammen i fabrikken, bliver organiseret som soldater. Som menige industrisoldater bliver de stillet under opsigt af en hel stab af officerer og underofficerer. De er ikke blot bourgeoisiklassens, bourgeoisistatens trælle, men de underkues hver dag, hver time, af maskinen, af opsynsmanden og først og fremmest af den enkelte fabrikant selv. Jo mere åbent dette despoti proklamerer profit som sit formål, jo mere småligt, afskyeligt og oprørende virker det.

Jo mindre arbejdet kræver fagkundskab og legemlig styrke, d.v.s. jo mere den moderne industri udvikler sig, desto mere bliver mændene fortrængt af kvinder og børn. Forskel i køn og alder har ikke mere social gyldighed for arbejderklassen. Arbejderne er kun arbejdsredskaber, som efter alder og køn kræver forskellige omkostninger.

Når endelig arbejderen er blevet udbyttet af fabrikanten og har fået sin arbejds løn udbetalt kontant, så falder de andre grupper af bourgeoisiet over ham, husejeren, købmanden, pantelåneren o.s.v.

De tidligere små middelstandsfolk, de små industridrivende, småhandlende og små rentenydere, håndværkerne og bønderne, alle disse klasser synker ned i proletariatet, dels fordi deres kapitaler ikke er tilstrækkelig til storindustriel virksomhed og må ligge under i konkurrencen med storkapitalisterne, dels fordi deres faguddannelse mister sin værdi ved de nye produktionsmåder. Proletariatet rekrutteres altså af alle befolkningsklasser.

Proletariatet gennemgår forskellige udviklingstrin. Dets kamp mod bourgeoisiet begynder med selve dets eksistens.

I begyndelsen kæmper de enkelte arbejdere, så arbejderne på en fabrik, dernæst arbejderne indenfor et fag på et bestemt sted mod den enkelte fabrikant, der direkte udbytter dem. De retter deres angreb ikke blot mod de borgerlige produktionsforhold, de retter deres angreb mod produktionsmidlerne selv; de ødelægger de fremmede konkurrerende varer, de slår maskinerne i stykker, de stikker ild på fabrikkerne, de forsøger at vinde den stilling tilbage, som middelalderens arbejdere havde.

På dette trin er arbejderne en masse, som er spredt ud over hele landet og splittet af indbyrdes konkurrence. Hvor arbejderne optræder i samlet masse, skyldes det endnu ikke deres egen selvstændige samling, men det er bourgeoisiet, der af hensyn til sine egne politiske mål er nødt til at sætte hele proletariatet i bevægelse og for en tid også er i stand til det. På dette trin kæmper proletariatet altså ikke mod sine fjender, men mod sine fjenders fjender, resterne af enevælden, godsejerne, de ikke-industrielle bourgeois'er og småborgerne. Hele den historiske bevægelse er altså samlet i hænderne på bourgeoisiet; enhver sejr, som vindes på denne måde, er en sejr for bourgeoisiet.

Men med industriens udvikling vokser proletariatet ikke blot i tal; det trænges sammen i større masser, dets kraft øges, og det føler denne kraft mere. De forskellige interesser og livsvilkår indenfor proletariatet udlignes stadig mere, efterhånden som maskinerne mere og mere udviser arbejdets forskellige art og næsten overalt trykker lønnen ned til samme lave niveau. Den voksende konkurrence indenfor bourgeoisiet og de handelskriser, der er følgen, gør, at arbejdernes løn bliver mere og mere svingende; den ustandselige forbedring af maskinerne, der udvikler sig i stadigt stigende tempo, gør hele deres stilling i tilværelsen mere og mere usikker, sammenstødene mellem den enkelte arbejder og den enkelte bourgeois får mere og mere karakter af et sammenstød mellem to klasser. Arbejderne begynder at danne sammenslutninger¹² mod bourgeois'erne; de finder sammen for at forsvare arbejds lønnen. De stifter selv varige sammenslutninger for at have proviant under lejlighedsvisse rebellioner. Enkelte steder bryder kampen ud i oprør.

Undertiden sejrer arbejderne, men kun forbigående. Det egentlige resultat af deres kampe er ikke den umiddelbare sejr, men det, at arbejdernes samling griber mere og mere om sig. Det fremmes ved de forbedrede samfærdselsmidler, som storindustrien skaber, og som bringer arbejderne fra de forskellige egne i forbindelse med hinanden. Og det er netop kun denne forbindelse, der er nødvendig, for at de mange lokale kampe, som overalt har samme karakter, kan centraliseres til en national kamp. Og den samling, som det varede århundreder at bringe i stand for mid-

delalderens borgere, der kun havde deres primitive veje, den formår de moderne proletarer, der har jernbaner, at skabe på få år.

Denne organisering af proletarerne som klasse og dermed som politisk parti bliver hvert øjeblik sprængt igen af arbejdernes indbyrdes konkurrence. Men den opstår altid på ny, stærkere, fastere, mægtigere. Den gennemtvinger, at enkelte af arbejdernes interesser bliver anerkendt i form af love, idet den benytter sig af, at bourgeoisiet står splittet. Et eksempel: loven om 10 timers arbejdsdagen i England.

Sammenstødene indenfor det gamle samfund fremmer overhovedet på mange måder proletariatets udviklingsproces. Bourgeoisiet befinder sig i en stadig kamp: først mod aristokratiet; senere mod de dele af bourgeoisiet selv, hvis interesser er kommet i modstrid med industriens fremskridt; hele tiden mod bourgeoisiet i alle andre lande. I alle disse kampe tvinges det til at appellere til proletariatet, til at benytte sig af dets hjælp og på den måde trække det med ind i den politiske bevægelse. Bourgeoisiet tilfører altså selv proletariatet det, der udgør elementerne i dets egen dannelse¹³, d.v.s. forsyner det med våben til bekæmpelse af bourgeoisiet selv.

Ved industriens fremtrængen bliver, som vi har set, store dele af den herskende klasse trykket ned i proletariatet eller trues i det mindste i deres eksistensbetingelser. Også de tilfører proletariatet en mængde dannelseselementer¹⁴.

Og endelig, i den periode, da klassekampen nærmer sig sin afgørelse, antager opløsningsprocessen indenfor den herskende klasse, indenfor hele det gamle samfund, en så voldsom, en så grel karakter, at en lille del af den herskende klasse udskiller sig fra den og slutter sig til den revolutionære klassen, den klasse, der holder fremtiden i sin hånd. Ligesom altså tidligere en del af adelen gik over til bourgeoisiet, sådan går nu en del af bourgeoisiet over til proletariatet, særlig en del af bourgeois-ideologerne, som har arbejdet sig frem til en teoretisk forståelse af hele den historiske bevægelse.

Af alle de klasser, som i dag står overfor bourgeoisiet, er det kun proletariatet, der er en virkelig revolutionær klasse. De andre klasser går tilbage og forsvinder, efterhånden som storindustrien trænger frem, men proletariatet er storindustriens alleregentligste produkt.

Mellemlagene, småfabrikanterne, de småhandlende, håndværkerne, bønderne, alle bekæmper de bourgeoisiet for at sikre deres eksistens som middelstand mod undergang. De er altså ikke revolutionære, men konservative. Ja, de er reaktionære, de søger at dreje historiens hjul tilbage. Hvis de endelig er revolutionære, så er de det med henblik på den overgang i proletariatets rækker, der forestår dem, så forsvarer de ikke deres nuværende, men deres fremtidige interesser, så forlader de deres eget standpunkt for at stille sig på proletariatets.

Pjalteproletariatet, dele af de laveste lag, der er udskilt af det gamle samfund, og som modstandsløst rådnør op, sættes hist og her i bevægelse ved en proletarisk revolution, men ifølge hele sin stilling vil det være mere tilbøjeligt til at lade sig købe til reaktionære rumlerier.

Livsvilkårene i det gamle samfund er allerede ophørt at eksistere for proletariatet. Proletaren er besiddelsesløs; hans forhold til kone og børn har ikke mere noget til fælles med de borgerlige familieforhold; det moderne industriarbejde, det moderne kapitalistiske slaveri, der er det samme i England og i Frankrig, i Amerika og i Tyskland, har berøvet ham ethvert nationale præg. Lovene, moralen, religionen er for ham kun borgerlige fordomme, som dækker over borgerlige interesser.

Alle tidligere klasser, der har erobret magten, har søgt at sikre den stilling, de havde erhvervet, ved at tvinge hele samfundet ind under deres tilegnelsesvilkår. Men proletarerne kan kun erobre de samfundsmæssige produktivkræfter ved at afskaffe deres egen og dermed hele den hidtidige tilegnelsesmåde. Proletarerne ejer ikke selv noget, de skal sikre; de skal ødelægge alt, hvad der hidtil har sikret og garanteret den private ejendomsret.

Alle hidtidige bevægelser har været mindretalsbevægelser eller bevægelser til fremme af mindretalsinteresser. Den proletariske bevægelse er det uhyre flertals selvstændige bevægelse i det uhyre flertals egen interesse. Proletariatet, det nuværende samfunds laveste lag, kan ikke arbejde sig op, kan ikke rejse sig, uden at hele den overbygning af sociale lag, der udgør det officielle samfund, sprænges i luften.

I begyndelsen er proletariatets kamp mod bourgeoisiet omend ikke efter sit indhold, så efter sin form, en national kamp. Ethvert

lands proletariat må naturligvis først gøre op med sit eget bourgeois.

Idet vi i store træk har tegnet de vigtigste faser i proletariats udvikling, har vi forfulgt den mere eller mindre skjulte borgerkrig indenfor det bestående samfund lige til det punkt, hvor den bryder ud i åben revolution og proletariats grundlægger sit herredømme ved med magt at styrte bourgeoisiet.

Hidtil har ethvert samfund, sådan som vi har set, hvilet på modsætningen mellem undertrykkernes og de undertrykkes klasser. Men for at en klasse skal kunne undertrykkes, må der være sikret den betingelser, som i det mindste gør det muligt for den at friste livet som slave. Under livegenskabet arbejdede den livegne sig frem til at blive medlem af kommunen, ligesom småborgeren under den feudalistiske absolutisme blev til bourgeois. Den moderne arbejder synker derimod dybere og dybere ned under sin egen klasses vilkår i stedet for at stige med industriens fremskridt. Arbejderen bliver pauper, og pauperisme udvikler sig endnu hurtigere end befolkning og rigdom. Det bliver altså ganske indlysende, at bourgeoisiet ikke er i stand til fortsat at være samfundets herskende klasse og påtvinge samfundet sin klasses livsvilkår som rådende lov. Det er ikke i stand til at herske, fordi det ikke er i stand til at sikre sin slave hans eksistens som slave, fordi det er nødt til at lade ham synke ned i en tilstand, hvor det må underholde ham i stedet for at blive underholdt af ham. Samfundet kan ikke mere leve under bourgeois, med andre ord: dets eksistens er blevet uforeneligt med samfundet.

Den væsentlige betingelse for bourgeoisiklassens eksistens og herredømme er ophobningen af rigdom i hænderne på private, kapitaldannelsen og kapitalforøgelsen: Kapitalen er betinget af lønarbejdet. Lønarbejdet hviler udelukkende på arbejdernes indbyrdes konkurrence. Industriens udvikling, som viljeløst og modstandsøst fremmes af bourgeoisiet, skaber - i stedet for at isolere arbejderne i konkurrence - deres revolutionære samling i associationen. Med storindustriens udvikling bliver altså selve grundlaget for bourgeoisiets måde at producere og tilegne sig produkterne på slået bort under det. Det producerer først og fremmest sine egne

banemænd. Bourgeoisiets undergang og proletariats sejr er lige uundgåelige.

II. Proletarer og kommunister

I hvilket forhold står kommunisterne til proletarerne som helhed?

Kommunisterne er ikke et særligt parti, som står i modsætning til de andre arbejderpartier. De har ingen interesser, der ikke også er hele proletariats interesser.

De opstiller ingen særlige 15 principper, som de vil tilpasse den proletariske bevægelse efter.

Kommunisterne adskiller sig kun fra de andre proletariske partier ved, at de på den ene side i proletarernes forskellige nationale kampe fremhæver hele proletariats fællesinteresser, som de fremhæver uafhængigt af nationalitet, og gør disse interesser gældende, og på den anden side ved, at de på de forskellige udviklingstrin, som kampen mellem proletariat og bourgeois gennemløber, stadig repræsenterer hele bevægelsens interesse.

Af alle landes arbejderpartier er kommunisterne altså i deres praksis den mest resolute del, den del, der driver de andre fremad; teoretisk har de det forud for proletariats øvrige masse, at de har indsigt i den proletariske bevægelses betingelser, forløb og umiddelbare resultater.

Kommunisternes umiddelbare mål er det samme som alle andre proletariske partiers: proletariats organisering som klasse, bourgeoisherreddømmets fald og proletariats erobring af den politiske magt.

Kommunisternes teoretiske grundsætninger hviler aldeles ikke på ideer, på principper, som er opfundet eller opdaget af en eller anden verdensreformatør.

De er kun almene udtryk for de faktiske forhold, der knytter sig til en eksisterende klassekamp, til en historisk bevægelse, der foregår for øjnene af os. Afskaffelsen af bestående ejendomsforhold er ikke noget, der er særegent for kommunismen.

Alle ejendomsforhold har ustandselig skiftet, de har været underkastet en stadig historisk udvikling.

Den franske revolution f.eks. afskaffede de feudale ejendomsforhold til fordel for de borgerlige.

Det, der karakteriserer kommunismen, er ikke afskaffelsen af ejendom overhovedet, men afskaffelsen af den borgerlige ejendom.

Men den moderne borgerlige privatejendom er det sidste og mest fuldendte udtryk for den måde at frembringe og tilegne sig produkterne på, som beror på klasse modsætninger, på nogles udbytning af andre¹⁶.

I denne forstand kan kommunisterne sammenfatte deres teori i det ene udtryk: ophævelse af privatejendommen.

Man har bebrejdet os kommunister, at vi ville afskaffe den personligt erhvervede ejendom, den, man har skaffet sig ved sit eget arbejde, den ejendom, som siges at være grundlaget for al personlig frihed, virkelyst og selvstændighed. Ejendom, som man har skaffet sig ved eget arbejde, selv har erhvervet, selv har tjent! Mener I småborgernes, småbøndernes ejendom, som gik forud for den borgerlige ejendom? Den behøver vi ikke afskaffe, industriens udvikling har afskaffet den og afskaffer den stadig hver dag.

Eller mener I den moderne borgerlige privatejendom?

Men skaber lønarbejdet - proletarens arbejde - ejendom til proletaren? Absolut ikke. Det skaber kapital, d.v.s. ejendom, som udbytter lønarbejdet, og hvis vækst er betinget af, at den skaber nyt lønarbejde, som atter kan udbyttes. Ejendommen i sin nuværende form hviler på modsætningen mellem kapital og lønarbejde. Lad os se nærmere på de to sider af denne modsætning.

At være kapitalist vil ikke blot sige at indtage en rent personlig, men en samfundsmæssig stilling i produktionen. Kapitalen er et samfundsmæssigt produkt og kan kun sættes i bevægelse ved mange samfundsmedlemmers, ja i sidste instans kun ved alle samfundsmedlemmers fælles aktivitet.

Kapitalen er altså ikke nogen personlig magt, men en samfundsmæssig magt.

Når altså kapitalen bliver forvandlet til samfundsmæssig ejendom, som tilhører alle samfundets medlemmer, så er det ikke personlig ejendom, der forvandles til samfundsmæssig ejendom. Det er kun ejendommens samfundsmæssige karakter, der forandres. Den mister sin klassekarakter.

Lad os se på lønarbejdet.

Gennemsnitsprisen på lønarbejdet er arbejdslovens minimum, d.v.s. den sum af livsformødenheder, der er nødvendig til at

holde arbejderen i live som lønarbejder. Hvad lønarbejderen altså erhverver sig ved sit arbejde, forslår kun til at opretholde den nøgne eksistens. Vi vil absolut ikke afskaffe denne personlige tilegnelse af arbejdsprodukterne, der tjener til at opretholde den blotte eksistens, en tilegnelse, der ikke giver noget overskud, som kunne give magt over fremmed arbejde. Vi vil kun ophæve den elendige karakter, som denne tilegnelsesmåde har, hvor arbejderen kun lever for at øge kapitalen, hvor han overhovedet kun lever sådan, som den herskende klasses interesse kræver det.

I det borgerlige samfund er det levende arbejde kun et middel til at øge det ophobede arbejde. I det kommunistiske samfund er det ophobede arbejde kun et middel til at gøre arbejderens tilværelse større, rigere, bedre.

I det borgerlige samfund hersker altså fortiden over nutiden, i de kommunistiske hersker nutiden over fortiden. I det borgerlige samfund er kapitalen selvstændig og personlig. Mens det arbejdende menneske er uselvstændigt og upersonligt.

Og ophævelsen af dette forhold kalder bourgeoisiet ophævelse af det personlige og af friheden! Og med rette. Men det drejer sig ganske vist om en ophævelse af bourgeoisipersonligheden, bourgeoisiselvstændigheden og bourgeoisifriheden.

Ved frihed forstår man under de nuværende borgerlige produktionsforhold den fri handel, det fri køb og salg.

Men falder handelen, så falder også den fri handel. Fraserne om den fri handel har, som overhovedet alle bourgeoisiets bravader om frihed, kun mening, når det drejer sig om den bundne handel, om middelalderens undertrykte borger, men ikke når det drejer sig om den kommunistiske ophævelse af handelen, af de borgerlige produktionsforhold og af bourgeoisiet selv.

I bliver forfærdet over, at vi vil afskaffe privatejendommen. Men i jeres bestående samfund er privatejendommen ophævet for ni tiendedele af dets medlemmer; den eksisterer netop i kraft af, at den ikke eksisterer for ni tiendedele. I bebrejder os altså, at vi vil ophæve en ejendom, der som en nødvendig betingelse forudsætter, at det uhyre flertal af samfundets medlemmer ingen ejendom har.

I bebrejder os kort sagt, at vi vil ophæve jeres ejendom. Javist, det er det, vi vil.

Fra det øjeblik, da arbejdet ikke mere kan forvandles til kapital, penge, jordrente, altså til social magt, der kan monopoliseres, d.v.s. fra det øjeblik, da den personlige ejendom ikke mere kan slå om i borgerlig ejendom, fra det øjeblik, erklærer I, er det personlige afskaffet.

I indrømmer altså, at ved "det personlige" tænker I kun på bourgeois'en, den borgerlige ejendomsbesidder. Og den form for personlighed skal ganske rigtigt afskaffes.

Kommunismen fratager ingen magten til at tilegne sig samfundsmæssige produkter, den ophæver kun magten til - ved hjælp af denne tilegnelse - at udbytte fremmed arbejde.

Man har fremsat den indvending, at når man ophævede privatejendommen, ville alt arbejde standse, og der ville indtræde en tilstand af almindelig dovenskab.

Hvis det var rigtigt, måtte det borgerlige samfund for længst være gået til grunde af sløvhed; for de, der arbejder, tilegner sig ikke noget, og de, der tilegner sig noget, arbejder ikke. Hele indvendingen er ikke andet end en tautologi: at der ikke eksisterer lønarbejde, så snart der ikke mere er nogen kapital.

Alle de indvendinger, der rettes mod den kommunistiske tilegnelses- og produktionsmåde med hensyn til de materielle produkter, anfører man også, når det drejer sig om tilegnelsen og frembringelsen af de åndelige produkter. Ligesom bourgeois'en mener, at klasseejendommens afskaffelse er det samme som selve produktionens afskaffelse, sådan mener han, at afskaffelsen af klassesdannelsen er ensbetydende med afskaffelsen af al dannelse overhovedet.

Den dannelse, hvis forsvinden det beklager er for det vældige flertal kun uddannelsen til at blive en maskine.

Men indlad Jer ikke i strid med os, så længe I som målestok i spørgsmålet om den borgerlige ejendomsafskaffelse anvender jeres borgerlige forestillinger om frihed, dannelse, ret o.s.v. Jeres ideer er selv et produkt af de borgerlige produktions- og ejendomsforhold, ligesom jeres retsorden ikke er andet end jeres klassevilje ophøjet til lov, og denne viljes indhold er bestemt af jeres klasses materielle livsbetingelser.

Den egoistiske tankegang, ved hjælp af hvilken I forvandler jeres produktions- og ejendomsforhold fra historiske, forbigående forhold, der skifter med produktionens udvi-

klings, til evige natur- og fornuftslove, den deler I med alle de herskende klasser, der er gået under. Hvad I forstår, når det drejer sig om den antikke ejendomsret, hvad I forstår, når det drejer sig om den feudale ejendomsret, det vover I ikke at forstå, så snart det drejer sig om den borgerlige ejendomsret.

Familiens afskaffelse! Selv de mest radikale bliver fyr og flamme over, at kommunisterne kan nære så skændige hensigter.

Hvad er grundlaget for den nuværende, den borgerlige familie? Det er kapitalen, den private tilegnelse. Helt udviklet findes den kun indenfor bourgeoisiet; men den nødvendige baggrund er proletarens tvungne familieløshed og den offentlige prostitution.

Den borgerlige familie forsvinder naturligvis, når denne baggrund falder bort, og begge dele forsvinder, når kapitalen forsvinder.

Bebrejder I os, at vi vil forhindre, at børnene udbyttes af deres forældre? Vi tilstår denne forbrydelse.

Men, siger I, vi ophæver det ømmeste af alle forhold, når vi erstatter opdragelsen i hjemmet med samfundsopdragelse.

Er jeres opdragelse da ikke også bestemt af samfundet? Bestemt af de samfundsmæssige forhold, indenfor hvis rammer opdragelsen foregår, af samfundets direkte eller indirekte indflydelse, af skolen o.s.v.? Samfundets indvirkning på opdragelsen er ikke noget, kommunisterne finder på; de forandrer kun dens karakter, de befrier opdragelsen for den herskende klasses indflydelse.

De borgerlige fraser om familie og opdragelse, om det inderlige forhold mellem forældre og børn, bliver så meget mere modbydelige, jo mere storindustrien bevirker, at alle familieband ødelægges for proletaren, og børnene forvandles til simpelthen at være handelsvarer og arbejdsredskaber.

Men I kommunister vil indføre kvindefællesskab, skriger hele bourgeoisiet i kor efter os.

En bourgeois ser i sin kone et rent og skært produktionsmiddel. Han hører, at produktionsmidlerne skal udnyttes i fællesskab og kan naturligvis ikke tænke sig andet, end at fællesskabet også vil komme til at omfatte kvinderne.

Han aner ikke, at det netop drejer sig om at ophæve kvindernes stilling som rene produktionsmidler.

Iøvrigt er der ikke noget, der er mere latterligt end bore bourgeois'ers højmoralske forførelse over det officielle kvindefællesskab, som man pådutter kommunisterne. Kommunisterne behøver ikke at indføre kvindefællesskab, det har eksisteret næsten altid.

Vore bourgeois'er, som ikke er tilfredse med, at deres proletarers koner og døtre står til deres disposition - vi taler slet ikke om den officielle prostitution - finder den største fornøjelse i at forføre hinandens koner.

Det borgerlige ægteskab er i virkeligheden konefællesskab. Man kunne da højst bebrejde kommunisterne, at de i stedet for et kvindefællesskab, der på hyklerisk måde er skjult, skulle have til hensigt at indføre officielt, åbenlyst kvindefællesskab. Iøvrigt er det en selvfølge, at når de nuværende produktionsforhold bliver afskaffet, så forsvinder også det kvindefællesskab, d.v.s. den officielle og den ikke-officielle prostitution, som er fremgået af disse produktionsforhold.

Man har endvidere bebrejdet kommunisterne, at de skulle have til hensigt at afskaffe fædreland og nationalitet.

Arbejderne har ikke noget fædreland. Man kan ikke tage fra dem, hvad de ikke har. Da proletariatet først må erobre det politiske herredømme, hæve sig op til national klasse¹⁷, konstituere sig selv som nation, er det altså selv nationalt, selv om det er i en helt anden betydning end den borgerlige.

Den nationale isolation og modsætningerne mellem folkeslagene forsvinder mere og mere med bourgeoisiets udvikling, med handelsfriheden, verdensmarkedet, industriproduktionen og de tilsvarende livsvilkårs ensartethed.

Proletariatets herredømme vil i endnu højere grad få disse modsætninger til at forsvinde. Samlet aktion, i det mindste fra alle civiliserede landes side, er en af de første betingelser for proletariatets befrielse.

I samme grad som det ene menneskes udbytning af det andet ophæves, i samme grad ophæves den ene nations udbytning af den anden.

Når modsætningerne mellem klasserne indenfor nationen forsvinder, ophører nationernes fjendtlige stilling til hinanden.

De anklager mod kommunismen, som rejses ud fra religiøse, filosofiske og ideologiske synspunkter overhovedet, fortjener ikke at tages op til udførlig behandling.

Kræves der særlig dyb indsigt for at forstå, at når menneskenes livsvilkår, deres indbyrdes sociale forhold, deres sociale tilværelse ændrer sig, så sker der også ændringer i deres forestillinger, anskuelser og begreber, kort sagt i deres bevidsthed?

Hvad andet beviser ideernes historie, end at den åndelige produktion skifter med den materielle produktion? En tids herskende ideer har altid kun været den herskende classes ideer.

Man taler om ideer, som revolutionerer et helt samfund; men det er kun et udtryk for den kendsgerning, at der indenfor det gamle samfund har udviklet sig elementer til et nyt, at opløsningen af de gamle ideer holder trit med opløsningen af de gamle livsvilkår.

Da den gamle verden var ved at gå under, blev de gamle religioner besejret af den kristne religion. Da kristendommens ideer i det 18. århundrede bukkede under for oplysningsideerne, kæmpede det feudale samfund sin døds kamp med bourgeoisiet, der dengang var revolutionært. Ideerne om frihed til at tænke og tro, som man vil, er kun et udtryk for den fri konkurrences herredømme på samvittighedens¹⁸ område.

"Javel", vil man sige, "religiøse, moralske, filosofiske, politiske, retslige ideer o.s.v. ændres ganske vist i løbet af den historiske udvikling. Religionen, moralen, filosofien, politikken, retten bliver alligevel ved at bestå trods denne skiften.

Der er desuden evige sandheder som frihed, retfærdighed o.s.v., der er fælles for alle samfundsformer. Men kommunismen afskaffer de evige sandheder, den afskaffer religionen, moralen, i stedet for at give den ny form, den kommer derfor i modstrid med hele den forudgående historiske udvikling."

Hvad er kernen i denne anklage? Hele samfundets historie indtil nu har bevæget sig i klassemodsætninger, som i de forskellige epoker har haft forskellig form.

Men enten de har haft den ene eller den anden form, så er det en kendsgerning, og det gælder alle tidligere perioder, at den ene del af samfundet har udbyttet den anden. Det er derfor ikke til at undre sig over, at den samfundsmæssige bevidsthed i alle perioder til trods for al mangfoldighed og forskellighed bevæger sig i visse fælles former, i bevidsthedsformer, der kun kan opløses helt, når

klassemodsætningerne er fuldstændigt forsvundet.

Den kommunistiske revolution betegner det mest radikale brud med de overleverede ejendomsforhold; det er ikke mærkeligt, at dens udviklingsproces medfører, at der på den mest radikale måde brydes med de overleverede ideer.

Men lad bourgeoisiets bebrejdelser mod kommunismen være.

Vi har allerede ovenfor set, at arbejderrevolutionens første skridt er at hæve proletariatet op til herskende klasse, at tilkæmpe sig demokratiet.

Proletariatet vil bruge sit politiske herredømme til efterhånden at fravriste bourgeoisiet al kapital, til at centralisere alle produktionsinstrumenter i statens hænder, d.v.s. i hænderne på proletariatet organiseret som herskende klasse, og til at øge mængden af produktionskræfter så hurtigt som muligt.

Dette kan naturligvis i begyndelsen kun ske ved despotiske indgreb i ejendomsretten og i de borgerlige produktionsforhold, altså ved foranstaltninger, der vil forekomme økonomisk utilstrækkeligt og uholdbare, men som under bevægelsens forløb vil vokse ud over sig selv og er uundgåelige som middel til at revolutionere hele produktionsmåden.

Disse foranstaltninger vil naturligvis være forskellige i de forskellige lande.

Men for de mest udviklede lande vil følgende foranstaltninger sikkert i almindelighed kunne anvendes:

Ekspropriation af grundejendommen og anvendelse af jordrenten til statens udgifter.

Skat efter stærkt stigende skala.

Afskaffelse af arveretten.

Konfiskering af al ejendom, der tilhører emigranter og oprørere.

Centralisering af kreditten i statens hænder ved hjælp af en nationalbank med statskapital og absolut monopol.

Centralisering af transportvæsenet i statens hænder.

Forøgelse af nationalfabrikkerne og produktionsmidlerne, opdyrkning og forbedring af jord efter en samlet plan.

Lige arbejdstvang for alle, oprettelse af industrielle armeer, særlig indenfor landbruget.

Forening af landbrug og industri, gradvis ophævelse af modsætningen¹⁹ mellem land og by tilstræbes.

Offentlig og gratis opdragelse af alle børn. Afskaffelse af børns arbejde i fabrikker i den nuværende form. Forbindelse af opdragelsen med den materielle produktion o.s.v.

Er klasseforskellene under denne udvikling forsvundet og al produktion samlet i hænderne på samfundets medlemmer selv, så mister den offentlige magt sin politiske karakter. Politisk magt i egentlig betydning er én klasses organiserede magt til at undertrykke en anden med. Når proletariatet i kampen mod bourgeoisiet nødvendigvis samles til klasse, ved en revolution gør sig til herskende klasse og som herskende klasse ophæver de gamle produktionsforhold med magt, så ophæver det med disse produktionsforhold eksistensbetingelserne for klassemodsætningen, for klasser²⁰ overhovedet og dermed sit eget herredømme som klasse.

I stedet for det gamle borgerlige samfund med dets klasser og klassemodsætninger får vi en sammenslutning, hvor hver enkelt fri udvikling er betingelsen for alles fri udvikling.

III. Socialistisk og kommunistisk litteratur

1. Den reaktionære socialisme

A) Den feudale socialisme

Det franske og engelske aristokrati var ifølge sin historiske stilling kaldet til at skrive smædeskrifter mod det moderne borgerlige samfund. I den franske Julirevolution 1830 og i den engelske reformbevægelse var det endnu engang bukket under for den forhadte opkomling. En alvorlig politisk kamp kunne der ikke mere være tale om. Det havde kun én mulighed tilbage, den litterære kamp. Men også på litteraturens område var de gamle fraser fra restaurationstiden²¹ blevet umulige. For at vække sympati måtte aristokratiet tilsyneladende opgive sine egne interesser og kun formulere sine anklager mod bourgeoisiet i den udbyttede arbejderklassens interesse. Sådan skaffede det sig oprejsning ved at synge smædesang mod sin nye herre og hviske ham mere eller mindre ildevarslende profetier i øret.

På denne måde opstod den feudale socialisme, halvt en klagesang, halvt en smædevise, halvt et ekko fra fortiden, halvt en trussel mod fremtiden, undertiden ramte den bourgeoisiet i hjertet ved bitter, åndrigt sønderlemmende kritik, altid komisk ved sin

fuldkomne mangel på evne til at fatte den moderne histories udvikling.

De svingede med den proletariske tiggerpose som banner for at samle folket bag sig. Men hver gang folket fulgte dem, så det de gamle våbner på deres bag og stak af med høj og uærbødig latter.

En del af de franske legitimister og det unde England gav denne forestilling til bedste²².

Når de feudale beviser, at deres måde at udbytte på var af en ganske anden form end den borgerlige udbytning, så glemmer de, at deres udbytning fandt sted under helt andre omstændigheder og betingelser, som nu er forældede. Når de påviser, at da de herskede, eksisterede det moderne proletariat ikke, så glemmer de, at netop det moderne bourgeoisie med nødvendighed er spiret frem af deres egen samfundsordning.

For resten lægger de så lidt skjul på deres kritiks reaktionære karakter, at deres hovedanklage mod bourgeoisiet netop består i, at under dets styre har der udviklet sig en klasse, som vil sprænge hele den gamle samfundsordning i luften.

Hvad de bebrejder bourgeoisiet, er ikke så meget, at det overhovedet har skabt et proletariat, som at det har skabt et revolutionært proletariat.

I den politiske praksis deltager de derfor i alle voldsforanstaltninger rettet mod arbejderklassen, og til daglig kan de nok bekvemme sig til på trods af deres opblæste fraser at samle gulddæblerne²³ op og opgive troskab, kærlighed og ære for at tjene penge på uld, roer og brændevin²⁴.

Ligesom præsten altid har gået hånd i hånd med feudalherren, sådan er den klerikale socialisme forbundet med den feudalistiske.

Ingenting er lettere end at give den kristelige²⁵ askese et socialistisk anstrøg. Har ikke også kristendommen ivret mod privatejendommen, mod ægteskabet, mod staten? Har den ikke prædikeret velgørenhed og fattigdom, cølibat og kødets overvindelse, klosterliv og kirke i stedet for? Den kristelige²⁶ socialisme er kun det vievand, hvormed præsten velsignet aristokratiets forargelse.

B) Småborgerlig socialisme

Det feudale aristokrati er ikke den eneste klasse, der blev styrtet af bourgeoisiet, og hvis eksistensbetingelser skrumpede ind og

sygnede hen i det moderne borgerlige samfund. De middelalderlige småborgere og småbønder var forløbere for det moderne bourgeoisie. I lande med mindre udviklet industri og handel vegeterer denne klasse videre ved siden af det fremvoksende bourgeoisie.

I de lande, hvor den moderne civilisation har udviklet sig, har der dannet sig et nyt småborgerskab, der svæver mellem proletariatet og bourgeoisiet og som bestanddel af det borgerlige samfund stadig fornyer sig, men hvis medlemmer på grund af konkurrencen stadig kastes ud i proletariatet, ja, efterhånden som storindustrien udvikler sig, ser de det øjeblik nærme sig, da de forsvinder fuldstændigt som selvstændig del af det moderne samfund og både indenfor handel, industri og landbrug erstattes af opsynsmænd og forvaltere.

I lande som Frankrig, hvor bondeklassen udgør langt over halvdelen af befolkningen, var det naturligt, at de forfattere, der kæmpede for proletariatet mod bourgeoisiet, i deres kritik af bourgeoisiets herredømme anlagde småborgernes og småbøndernes målestok og tog parti for arbejderne ud fra et småborgerligt standpunkt. Sådan opstod den småborgerlige socialisme. Sismondi er den førende indenfor denne litteratur, ikke alene i Frankrig, men også i England.

Denne socialisme klarlagde yderst skarpsindigt modsigelserne i de moderne produktionsforhold. Den afslørede økonomernes hykleriske, forskønnende fremstilling af forholdene. Den påviste uomstødeligt maskinernes og arbejdsdelingens ødelæggende virkninger, koncentrationen af kapital og jordbesiddelse, overproduktionen, kriserne, småborgernes og -bøndernes nødvendige undergang, proletariatets elendighed, anarkiet i produktionen, de skrigende misforhold i rigdommens fordeling, nationernes indbyrdes industrielle ødelæggelseskrig, opløsningen af de gamle sæder, de gamle familieforhold, de gamle nationaliteter.

Men efter sit positive indhold vil denne socialisme enten genindføre de gamle produktions- og samfærdselsmidler og med dem de gamle ejendomsforhold og det gamle samfund, eller den vil med magt spærre de moderne produktions- og samfærdselsmidler inde i de gamle ejendomsforholds rammer, som de selv har sprængt og måtte sprænge. I begge tilfælde er den både reaktionær og utopisk.

Lavsvæsen i industrien og patriarkalske forhold på landet, det er dens sidste ord.

I sin videre udvikling er denne retning løbet ud i modløs jamren²⁷.

C) Den tyske eller den "sande" socialisme

Den socialistiske og kommunistiske litteratur, der i Frankrig opstod under det herskende bourgeois tryk, og som var det litterære udtryk for kampen mod dette herredømme, blev indført i Tyskland på en tid, da bourgeoisiet lige begyndte sin kamp mod den feudale absolutisme.

Tyske filosoffer, halvfilosoffer og skønånder bemægtigede sig grådigt denne litteratur, men glemte blot, at de franske eksistensbetingelser ikke samtidig indvandrede fra Frankrig til Tyskland. Overfor forholdene i Tyskland mistede den franske litteratur al direkte praktisk betydning og fik et rent litterært præg. Den måtte fremtræde som ørkesløs spekulation over det sande samfund²⁸, over virkeliggørelsen af det menneskelige væsen. For det 18. århundredes tyske filosoffer fik den første franske revolutions krav ikke anden mening end at være "den praktiske fornuft"s krav i almindelighed, og det revolutionære franske bourgeois viljesytringer betød i deres øjne den rene viljes love, viljen, som den må være, den sande menneskelige vilje.

De tyske litteraters eneste arbejde bestod i at bringe de nye franske ideer i samklang med deres gamle filosofiske samvittighed eller rettere ud fra deres filosofiske standpunkt at tilegne sig de franske ideer.

Denne tilegnelse foregik på samme måde, som når man tilegner sig et fremmed sprog, ved oversættelse.

Det er almindelig kendt, hvordan munkene overmalede manuskripter, hvorpå de klassiske værker fra den hedenske oldtid var skrevet, med banale katolske helgenhistorier. De tyske litterater gik anderledes til værks med den verdslige franske litteratur. De føjede deres filosofiske vrøvl ind i den franske original. F.eks. efter den franske kritik af pengeforholdene skrev de "udslag af det menneskelige væsen", efter den franske kritik af bourgeoisstaten skrev de "ophævelse af det abstrakt-almenes herredømme" o.s.v.

Denne forfalskning af den franske kritik med filosofiske fraser kaldte de "handlingens filosofi", "sand socialisme", "tysk socialistisk

videnskab", "filosofisk begrundelse af socialismen" o.s.v.

Den franske socialistisk-kommunistiske litteratur blev på denne måde fuldstændig kastreret. Og da den i tyskernes hænder ophørte med at være udtryk for den ene classes kamp mod den anden, så mente tyskeren at have overvundet den "franske ensidighed", han mente at repræsentere ikke de sande krav, men kravet om sandhed, ikke proletariatets interesser, men det menneskelige væsens interesser, mennesket overhovedet, det menneske, der ikke tilhører nogen klasse, overhovedet ikke tilhører virkeligheden, men kun den filosofiske fantasis tågehimmel.

Denne tyske socialisme, der tog sine ubehjælpssomme skolestile så alvorligt og højtideligt og udbasunerede dem så markskrigerisk, mistede imidlertid efterhånden sin pedantiske uskyld.

Det tyske og særlig det preussiske bourgeois kamp mod feudalherrene og det enevældige kongedømme, kort sagt den liberale bevægelse, blev mere alvorlig.

Den "sande" socialisme fik således en kærkommen lejlighed til at stille de socialistiske krav op imod den politiske bevægelse, til at slynge de traditionelle forbandelser mod liberalismen, mod folkerepræsentationen, mod den borgerlige konkurrence, den borgerlige pressefrihed, det borgerlige retssystem, den borgerlige frihed og lighed, og prædike for folkets masse, hvordan den ikke har noget at vinde den denne borgerlige bevægelse, men tværtimod alt at tabe. Den tyske socialisme glemte i rette tid, at den franske kritik, hvis åndsforladte ekko den selv var, forudsætter det moderne borgerlige samfund med tilsvarende materielle eksistensbetingelser og egnet politisk forfatning, udelukkende forudsætninger, som det i Tyskland først gjaldt om at tilkæmpe sig.

Den tjente de tyske enevældige regeringer med deres påhæng af præster, skolemestre, landjunkere og bureaukrater som et belejligt fugleskræmsel med det truende opadstræbende bourgeois.

Den virkede som sød tilsætning til de bitre piskeslag og geværkugler, som var disse regeringers svar på de tyske arbejderrejsninger.

Blev den "sande" socialisme således et våben for regeringerne i kampen mod det tyske bourgeois, så repræsenterede den også

direkte en reaktionær interesse, det tyske spidsborgerskabs²⁹ interesse. I Tyskland er småborgerskabet, som stammer fra det 16. århundrede og siden stadig dukker op i forskellig form, det egentlige sociale grundlag for de bestående forhold.

At bevare det er at bevare de bestående tyske forhold. Bourgeoisiets industrielle og politiske herredømme fylder det med frygt for den sikre undergang, dels som følge af kapitalkoncentrationen, dels som følge af, at det opstår et revolutionært proletariat. Småborgerskabet syntes, at den "sande" socialisme slog begge fluer med ét smæk. Den bredte sig som en epidemi.

Det gevandt af spekulativt spindelvæv, overbroderet med åndrige, oratoriske blomster, vædet i dug af elskovslummer følelse, dette gevandt af overspændthed, som de tyske socialister indhyllede et par radmagre "evige sandheder" i, øgede kun afsætningen af deres varer hos dette publikum.

På sin side indså den tyske socialisme mere og mere, at den var kaldet til at være dette småborgerskabs højtravende repræsentant.

Den proklamerede den tyske nation som den normale nation og den tyske spidsborger som normalmennesket. Den tillagde enhver nederdrægtighed, som spidsborgeren begik, en skjult, dybere, socialistisk mening, så den betød det stik modsatte af, hvad den var. Den drog den sidste konsekvens ved at optræde direkte mod den "rå destruktive" kommunistiske retning og forkynde sin upartiske ophøjethed over al klassekamp. Med meget få undtagelser hører alt, hvad der cirkulerer i Tyskland af skrifter, der udgiver sig for socialistiske og kommunistiske, til denne kraftløse smudslitteratur³⁰.

2. Den konservative eller bourgeoissocialismen

En del af bourgeoisiet vil afhjælpe de sociale misforhold for at sikre det borgerlige samfunds beståen.

Det drejer sig her om nationaløkonomer, filantroper, menneskevenner, om folk, der vil forbedre den arbejdende klasses stilling, organisere velgørenhedsarbejde, bekæmpe dyrplageri, stifte mådeholdsforeninger, politiske kandestøbere af den mest brogede art. Også denne bourgeoissocialisme er udarbejdet til hele systemer.

Som eksempel anfører vi Proudhons "Elenighedens filosofi".

De socialistiske bourgeois'er vil have det moderne samfunds eksistensbetingelser, men uden de kampe og farer, de nødvendigvis fremkalder. De vil have det bestående samfund minus de elementer, der revolutionerer og opløser det. De ønsker bourgeoisiet uden proletariat. Bourgeoisiet forestiller sig ganske naturligt den verden, hvor det selv hersker, som den bedste. Bourgeoissocialismen udarbejder denne bekvemme forestilling til et helt eller halvt system. Når den opfordrer proletariatet til at realisere disse systemer og drage ind i det nye Jerusalem, så forlanger den i grunden kun, at proletariatet skal blive indenfor det nuværende samfund, men opgive sine hadefulde forestillinger om det.

En anden, mindre systematisk, men mere praktisk form for denne socialisme søgte at afholde arbejderklassen fra enhver revolutionær bevægelse ved at påvise, at ikke politiske forandringer af den ene eller den anden slags, men kun en ændring af de materielle eksistensforhold, af de økonomiske forhold kunne gavne den. Ved ændring af de materielle eksistensforhold forstår denne socialisme imidlertid på ingen måde afskaffelsen af de borgerlige produktionsforhold, der kun er mulig af revolutionær vej, men derimod administrative forbedringer, der kan foretages på grundlag af disse produktionsforhold og altså ikke forandrer noget i forholdet mellem kapital og lønarbejde, men i bedste fald skaffer bourgeoisiet en nedsættelse i omkostningerne ved dets styre og forenkler dets statshusholdning.

Sit helt rammende udtryk får bourgeoissocialismen først, når den bliver en ren og skær retorisk frase.

Frihandel! I den arbejdende klasses interesse. Beskyttelsestold! I den arbejdende klasses interesse. Fængselsreform! I den arbejdende klasses interesse. Det er bourgeoissocialismens sidste ord, det eneste, den mener alvorligt.

Bourgeoisiets socialisme består netop i den påstand at bourgeois'er er bourgeois'er - i den arbejdende klasses interesse.

3. Den kritisk-utopiske socialisme og kommunisme

Vi taler her ikke om den litteratur, der i alle store, moderne revolutioner har givet udtryk for proletariatets krav. (Skrifter af Babeuf o.a.).

Proletariatets første forsøg på direkte at gøre sine egne klasseinteresser gældende i en tid præget af almindelig uro, i den periode, da det feudale samfund blev styrtet, strandede nødvendigvis på proletariatets eget lave udviklingstrin, og fordi de materielle betingelser for dets befrielse, der netop først skabes i den borgerlige epoke, manglede. Den revolutionære litteratur, som ledsagede proletariatets første bevægelser, er nødvendigvis efter sit indhold reaktionær. Den docerer almindelig askese og et ganske plumpt ligemageri.

De egentlige socialistiske og kommunistiske systemer, St. Simons, Fouriers, Owens og andres, dukker frem i den første uudviklede periode af den kamp mellem proletariat og bourgeoisie, som vi har skildret ovenfor. (Se: "Bourgeoisi og proletariat").

Opfinderne af disse systemer ser ganske vist modsætningen mellem klasserne såvel som de opløsende elementer i selve det herskende samfund. Men de ser ikke proletariatet som bærer af en historisk selvvirksomhed, af en særlig politisk bevægelse.

Da udviklingen af klassemodsatningen holder trit med industriens udvikling, forefinder de heller ingen materielle betingelser for proletariatets befrielse og ser sig om efter en social videnskab, efter sociale love, der kan skabe disse betingelser.

De må erstatte den sociale virksomhed med deres personlige virksomhed som opfindere, de må erstatte de historiske betingelser for befrielsen med fantastiske, de må erstatte proletariatets gradvise organisation som klasse med en specielt udpønset organisation af samfundet. Den kommende verdenshistorie opløser sig for dem i propaganda for disse samfundsplaner og i deres praktiske gennemførelse.

De er sig bevidst, at når de i deres planer hovedsagelig repræsenterer den arbejdende klasses interesser, er det, fordi det er den klasse, der lider mest. Kun under denne synsvinkel: den klasse, der lidet mest, eksisterer proletariatet for dem.

Klassekampens uudviklede form såvel som deres egne kår medfører imidlertid, at de tror, de er højt hævet over al klassemodsatning. De vil forbedre kårene for alle samfundets

medlemmer, også de bedst stillede. De appellerer derfor stadig til hele samfundet uden forskel, ja fortrinsvis til den herskende klasse. Man behøver jo bare at forstå deres system for at anerkende, at det er den bedst mulige plan til det bedst mulige samfund.

De afviser derfor enhver politisk, særlig enhver revolutionær aktion, de vil nå deres mål ad fredelig vej og forsøger at bane vejen for det nye sociale evangelium ved små eksperimenter, der naturligvis mislykkes, ved eksemplets magt.

De fantastiske skildringer af fremtidens samfund fra en tid, hvor proletariatet endnu er højt uudviklet, hvor det altså endnu selv havde en fantastisk opfattelse af sin egen stilling, udspringer af denne klasses første uklare længsel efter en almindelig omformning af samfundet.

Men de socialistiske og kommunistiske skrifter består også af kritiske elementer. De angriber alt, hvad der danner grundlaget for det bestående samfund. De har da også leveret højest værdifuldt materiale til arbejdernes oplysning. Deres positive forslag med hensyn til fremtidens samfund, f.eks. ophævelse af modsætningen mellem land og by, af familien, den private ejendomsret, lønarbejdet, forkyndelsen af social harmoni, statens omdannelse til at være ren og skær forvaltning af produktion - alle disse forslag udtrykker kun klassemodsatningens forsvinden, den klassemodsatning, der netop først nu begynder at udvikle sig, som de endnu kun kender i dens første vage ubestemthed. Selve disse forslag har derfor endnu en ren utopisk karakter.

Den kritisk-utopiske socialismes og kommunismens betydning står i omvendt forhold til den historiske udvikling. I samme grad som klassekampen udvikler sig og tager form, mister denne fantastiske hæven sig over klassekampen, denne fantastiske bekæmpelse af klassekampen, al praktisk værdi, al teoretisk berettigelse. Mens derfor ophavsmændene til disse systemer i mange henseender var revolutionære, så danner deres elever altid reaktionære sekter. De fastholder mestrenes gamle anskuelse overfor proletariatets historiske videreudvikling. De søger derfor konsekvent at tage brodden af klassekampen og forsone modsætningerne. De drømmer stadig om forsøgsvis at realisere deres sociale utopier, at grundlægge enkelte

Falanstører, stifte Home-kolonier, oprette et lille Ikarien³¹ - det ny Jerusalem i lommeformat -, og for at få bygget alle disse luftkasteller må de appellere til de borgerlige hjerters og pengeposers filantropi. Efterhånden glider de ind i samme kategori som de ovenfor skildrede reaktionære eller konservative socialister og adskiller sig kun fra dem ved mere systematisk pedanteri, ved den fanatiske, overtroiske forvisning om deres sociale videnskabs mirakuløse virkninger.

De bekæmper derfor forbitret enhver politisk bevægelse blandt arbejderne, da den jo kun kan skyldes, at de er forblindede af mistillid til det nye evangelium.

Owenisterne i England, fourieristerne i Frankrig bekæmper henholdsvis chartisterne og reformisterne³².

IV. Kommunisternes stilling til de forskellige oppositionspartier

Efter afsnit II kan der ikke herske nogen tvivl om kommunisternes stilling til de allerede eksisterende arbejderpartier, altså om deres stilling til chartisterne i England og landbrugsreformbevægelsen i Nordamerika.

De kæmper for arbejderklassens umiddelbare foreliggende mål og interesser, men i den nuværende bevægelse repræsenterer de tillige bevægelsens fremtid. I Frankrig slutter kommunisterne sig til det socialistisk-demokratiske³³ parti imod det konservative og radikale bourgeois uden derfor at opgive retten til kritisk at tage stilling til de fraser og illusioner, der er overlevet fra den store revolution.

I Schweiz støtter de de radikale uden at lukke øjnene for, at dette parti består af modstridende elementer, dels af demokratiske socialister i fransk betydning, dels af radikale bourgeois'er.

I Polen støtter kommunisterne det parti, der arbejder for en agrarrevolution som en betingelse for den nationale befrielse, det samme parti, som gav stødet til Krakovopstanden 1846.

I Tyskland kæmper det kommunistiske parti, så snart bourgeoisiet optræder revolutionært, sammen med det imod det enevældige kongedømme, de feudale godsejere og småborgervæsenet.

Man ikke et eneste øjeblik undlader det hos arbejderne at skabe så klar en bevidsthed som muligt om den fjendtlige modsætning mellem bourgeois og proletariat, for at arbejderne

straks kan vende de sociale og politiske betingelser, som bourgeoisiet må fremkalde ved sit herredømme, som våben mod bourgeoisiet, - for at kampen mod bourgeoisiet selv kan begynde straks, når de reaktionære klasser i Tyskland er styrtet.

Kommunisterne har den største opmærksomhed henvendt på Tyskland, fordi Tyskland står umiddelbart foran en borgerlig revolution, og fordi det gennemfører denne omvæltning under betingelser, hvor den europæiske civilisation overhovedet befinder sig på et højere udviklingstrin, og fordi det gennemfører den med et langt mere udviklet proletariat end England i det 17. og Frankrig i det 18. århundrede og den tyske borgerlige revolution altså kun kan være det umiddelbare forspil til en proletarisk revolution.

Kort sagt, kommunisterne støtter overalt enhver revolutionær bevægelse mod de bestående sociale og politiske tilstande.

I alle disse bevægelser fremhæver de, at bevægelsens grundspørgsmål er ejendoms-spørgsmålet, uden hensyn til den udviklingsgrad, det har nået.

Endelig arbejder kommunisterne overalt på at skabe forbindelse og forståelse mellem de demokratiske partier i alle lande.

Kommunisterne forsmår at skjule deres anskuelser og deres hensigter. De erklærer åbent, at deres mål kun kan nås ved, at hele den bestående samfundsordning styrtes med magt. Lad kun de herskende klasser skælve for en kommunistisk revolution. Ved den har proletarerne kun deres lænker at tabe. De har en verden at vinde.

Noter

1 Der sigtes til Februarrevolutionen 1848. - Red.

2 Tidsangivelsen unøjagtig, den omtalte oversættelse udkom i 1869. - Red.

3 I forordet til den engelske oversættelse siger jeg: "Denne tanke, der efter min mening vil komme til at lægge grunden til samme fremskridt indenfor den historiske videnskab som Darwins teori for naturvidenskabens vedkommende - denne tanke havde vi begge gradvis nærmet os allerede flere år før 1845. Hvor langt jeg selvstændigt havde arbejdet mig frem i denne retning, viser min bog "Den arbejdende klasses stilling i England". Men da jeg i foråret 1845 igen traf Marx i Brüssel, havde han udarbejdet den fuldstændigt og forelagde den i næsten lige så klare ord som

dem, jeg har sammenfattet tanken i ovenfor." (Note af Engels til den tyske udgave 1890).

4 Lassalle personlig erklærede altid over for os, at han anså sig for at være "elev" af Marx, og som sådan stod han selvfølgelig på manifestets grund. Anderledes forholder det sig med de af hans tilhængere, som ikke gik ud over hans krav om produktionsforeninger med statsstøtte, og som inddelte hele arbejderklassen i statshjælpsfolk og selvhjælpsfolk. (Anmærkning af Engels).

5 Det vil nøjagtigt udtrykt sige: den historie, der er skriftligt overleveret. 1847 kendte man så godt som ingenting til samfundets forhistorie, den samfundsorganisation, der gik forud for al nedskreven historie. Senere har Haxthausen opdaget landsbyfællesskabet i Rusland, og Maurer har påvist, at det er det samfundsmæssige grundlag, som er det historiske udgangspunkt for alle tyske stammer, og efterhånden blev man klar over, at landsbykommuner med jordfællesskab var samfundets urform fra Indien til Irland. Endelig blev den indre organisation af dette oprindelige kommunistiske samfund klarlagt i sin typiske form med Morgans afgørende opdagelse af gens' sande natur og dens stilling inden for stammen. Med opløsningen af dette oprindelige fællesskab begynder samfundet at spaltes i særlige klasser, der ender med at stå i modsætning til hinanden. Jeg har forsøgt at skildre denne opløsningsproces i "Familiens, privatejendommens og statens oprindelse", 2. oplag, Stuttgart 1866. (Note af Engels til den engelske udgave 1888).

6 I den engelske udgave, som Engels redigerede, er efter ordet fremskridt indsat: for denne klasse. -Red.

7 "Kommune" kaldte sig de i Frankrig opståede byer, endog før de var i stand til at tiltvinge sig lokalt selvstyre og politiske rettigheder som "tredjestand" fra deres feudale herrer og mestre. I almindelighed har vi her anført England som typisk for bourgeoisiets økonomiske udvikling og Frankrig som typisk for dets politiske udvikling. (Note af Engels til den engelske udgave 1888).

Sådan kaldte de italienske og franske borgere deres bysamfund, efter at de havde afkøbt eller aftvunget deres feudalherrer de første selvstyrrerettigheder. (Note af Engels til den tyske udgave 1890).

8 I den engelske udgave 1888 står efter "uafhængig byrepublik" ordene "(som i Ital-

ien og Tyskland)", og efter "monarkiet" ordene "(som i Frankrig)". -Red.

9 I senere udgaver, fra og med den tyske udgave 1872, er ordene "den borgerlige civilisation og" udeladt. -Red.

10 Senere påviste Marx, at arbejderne ikke sælger sit arbejde, men sin arbejdskraft. Se redegørelsen herfor i Engels' indledning til Marx' skrift "Lønarbejde og kapital". - Red.

11 I den engelske udgave 1888 står der "arbejdsbyrde" i stedet for "arbejds mængde". - Red.

12 I den engelske udgave 1888 er der efter "sammenslutninger" indføjet "(fagforeninger)". - Red.

13 I den engelske udgave 1888 står der i stedet for "elementerne i dets egen dannelse" - "elementerne i dets egen politiske og almindelige dannelse". - Red.

14 I den engelske udgave 1888 står der i stedet for "dannelseselementer" - "oplysnings- og fremskridtselementer". - Red.

15 I den engelske udgave 1888 står der i stedet for "særlige" - "sekteiske". - Red.

16 I den engelske udgave 1888 står det i stedet for "nogles udbytning af andre" - "mindretallets udbytning af flertallet". - Red.

17 I den engelske udgave 1888 står der i stedet for "hæve sig op til national klasse" - "hæve sig op til nationens førende klasse". - Red.

18 I de senere udgaver, fra og med den tyske udgave 1872, står der i stedet for "samvittighedens område" - "det åndelige område". - Red.

19 I de senere tyske udgaver, fra og med udgaven 1872, står der i stedet for "modsværgelse" - "forskellen". - Red.

20 I de senere tyske udgaver, fra og med udgaven 1872, står der i stedet for "for klasser overhovedet" - "det ophæver alle klasser overhovedet". - Red.

21 Der sigtes ikke til den engelske restaurationstid 1660-89, men til den franske restaurationstid 1814-30. (Note af Engels til den engelske udg. 1888).

22 Legitimisterne (tilhængere af det "legitime" Bourbonmonarki) var de adelige godsejeres parti. "Det unge England" - en kreds af det engelske konservative parti, der omkring 1842 trådte offentligt frem. De repræsenteredes af Disraeli, Thomas Carlyle o.a. - Red.

23 I den engelske udgave 1888 er der efter "guldæblerne" indføjet "som er faldet ned fra industriens gren". - Red.

24 Det passer særlig for Tysklands vedkommende, hvor den jordejende adel og junkerne udbytter den største del af deres storproducenter af roesukker og ejere af brændevinsbrænderier. De mere velhavende engelske aristokrater har endnu ikke drevet det så vidt; men også de ved, hvordan man kan erstatte den faldende rente ved at låne sit navn til mere tvivlsomme personer, der vil oprette et aktieselskab. (Note af Engels til den engelske udgave 1888).

25 "Kristelige" står der i udgaverne 1872, 1883 og 1890, i udgaverne fra 1848 står der i stedet "hellige". - Red.

26 Som note 21.

27 I den engelske udgave 1888 står der i stedet for dette afsnit: "Til slut, da de hårdnakkede historiske kendsgerninger havde bortvejret alle spor af selvbedragets rus, udartede denne form for socialisme til en elendig jamren". - Red.

28 I de senere udgaver, fra og med den tyske udgave 1872, er ordene "over det sande samfund" udeladt. - Red.

29 I den engelske udgave 1888, i afsnittet om den "sande" socialisme, står der i stedet for "det tyske spidsborgerskab" og "den tyske spidsborger" - "de tyske filistre" og "den tyske småborgerlige filister". - Red.

Revolutionsstormen 1848 har fejlet hele denne lurvede retning af vejen og betaget lederne lysten til at fortsat spekulere at spekulere i socialisme. Denne retnings hovedrepræsentant og klassiske type er hr. Karl Grün. (Note af Engels til den tyske udgave 1890).

<*31 Falanstører var betegnelsen for de af Charles Fourier planlagte socialistiske kolonier; Ikarien kaldte Cabet sin Utopi og senere sin kommunistiske koloni i Amerika. (Note af Engels til den engelske udgave 1888). Home-kolonier (kolonier i hjemlandet) kalder Owen sine kommunistiske mønstersamfund. Falanstører var det navn, Fourier gav de samfundspaladser, han planlagde. Ikarien hed det utopiske fantasiland, hvis kommunistiske indretning Cabet har skildret. (Note af Engels til den tyske udgave 1890).

32 Der sigtes til tilhængerne af bladet "La Reforme", som udkom 1843-50 i Paris. - Red.

33 Et parti, der dengang repræsenteredes i parlamentet af Ledru-Rollin, i Litteraturen af Louis Blanc og i dagspressen af "Rèforme". Navnet socialdemokrati betegnede hos disse folk, der er ophavsmændene til det, en del af det demokratiske eller republikanske parti med mere eller mindre socialistisk anstrøg. (Note af Engels til den engelske udgave 1888).

Det parti, der i datidens Frankrig kaldte sig socialistisk-demokratisk, var det der politisk repræsenteredes af Ledru-Rollin og litterært af Louis Blanc; det var altså himmelvidt forskelligt fra det nuværende tyske socialdemokrati. (Note af Engels til den tyske udgave af 1890).

Prefácios às várias edições
Edição alemã de 1872

A Liga Comunista, uma associação internacional de trabalhadores, que obviamente não poderia deixar de ser secreta sob as circunstâncias da época, encarregou-nos, abaixo-assinados, no Congresso que tomou lugar em Londres, a Novembro de 1847, de escrever um detalhado programa prático e teórico do Partido para publicação. Tal foi a origem do presente Manifesto, o manuscrito do qual viajou a Londres para ser impresso poucas semanas antes da Revolução de Fevereiro. Primeiramente publicado na Alemanha, foi republicado em tal idioma em pelo menos doze diferentes edições na Alemanha, Inglaterra e América. Na Inglaterra foi publicado pela primeira vez em 1850 no *Red Republican*, Londres, traduzido pela senhorita Helen Macfarlane, e em 1871 em no mínimo três diferentes traduções na América. A versão francesa apareceu pela primeira vez em Paris pouco antes da insurreição de Junho de 1848, e recentemente no *Le Socialiste*, de Nova Iorque. Uma nova tradução está atualmente em curso. Uma versão polonesa apareceu em Londres pouco depois que foi publicado pela primeira vez na Alemanha. Uma tradução russa foi publicada em Genebra nos anos sessenta. Em dinamarquês, também, foi traduzido pouco a primeira publicação.

Apesar das circunstâncias terem-se alterado durante os últimos vinte e cinco anos, os princípios gerais propostos no Manifesto são, em um todo, tão válidos hoje como sempre. Aqui e ali, algum detalhe talvez seja corrigido. A aplicação prática dos princípios dependerá, como o próprio Manifesto afirma, em todo lugar e em todos os tempos, das condições históricas de dado tempo, e, por tal razão, nenhuma ênfase é dada às medidas revolucionárias propostas ao final da Seção II. Tal passagem seria, em muitos aspectos, muito diferente se escrita hoje. Tendo em vista os largos passos da Moderna Indústria desde 1848, e acompanhada do progresso da organização da classe operária, em vista a experiência prática ganhada, primeiro na Revolução de Fevereiro, e então, ainda mais, na Comuna de Paris, quando o proletariado pela primeira vez foi detentor do poder político por dois meses inteiros, este programa se tornou, em alguns detalhes, antiquado. Algo fi-

cou especialmente provado pela Comuna, que "o proletariado não pode se limitar a somente a se apoderar da maquinaria estatal, e fazê-la servir aos seus próprios fins." (Veja A Guerra Civil na França: Mensagem do Conselho Geral da Associação Internacional dos Trabalhadores, 1871, em que este argumento é melhor trabalhado.) Além do mais é evidente por si próprio que a crítica à literatura socialista (Seção III) é deficiente em relação ao tempo presente, porque só se estende até 1847; As mesmas ressalvas valem para as relações dos Comunistas para com os vários partidos de oposição (Seção IV), embora, em princípio esteja ainda correto, estão antiquados na prática, pois a situação política mudou completamente, e o progresso da história varreu do planeta grande porção dos partidos políticos que eram ali enumerados.

Todavia, o Manifesto se tornou um documento histórico, o qual nós não temos nenhum direito de alterar. Uma edição subsequente pode aparecer com uma introdução cobrindo o vão entre 1847 e o dia presente; mas esta edição foi inesperada, nos deixando sem tempo para tal.

Karl Marx & Friedrich Engels
Londres, 24 de Junho de 1872

Introdução

Um espectro ronda a Europa — o espectro do comunismo. Todas as potências da antiga Europa unem-se numa Aliança Sagrada para exorcizar este espectro: o papa e o Tzar, Metternich e Guizot, os radicais franceses e os policiais da Alemanha.

Que partido de oposição não foi acusado de comunista por seus adversários no poder? Que partido de oposição não lançou a pecha infamante de comunista contra seus adversários de direita, b assim como contra seus adversários reacionário?

Duas conclusões decorrem desses fatos:

O comunismo já é reconhecido como força por todas as potências da Europa;

É tempo de os comunistas deviam abertamente, perante o mundo inteiro, publicar seu modo de ver, seus fins, suas tendências, opondo a lenda do espectro do comunismo com um manifesto do próprio partido.

Com este fim, comunistas de várias nacionalidades reuniram-se em Londres e redigiram o manifesto seguinte, que será publicado em inglês, francês, alemão, italiano, flamengo e dinamarquês.

Capítulo I

Burgueses e Proletários[1]

A história de todas as sociedades que existiram até os nossos dias[2] tem sido a história das lutas de classes.

Homem livre e escravo, patricio e plebeu, senhor e servo, mestre de corporação[3] e oficial, numa palavra, opressores e oprimidos, em constante oposição, têm vivido numa guerra ininterrupta, ora franca, ora disfarçada; uma guerra que terminou sempre, ou por uma transformação revolucionária da sociedade inteira, ou pela destruição das suas classes em luta.

Nas primeiras épocas históricas, verificamos, quase por toda a parte, uma completa divisão da sociedade em classes distintas, uma escala graduada de condições sociais. Na Roma antiga encontramos patricios, cavaleiros, plebeus, escravos; na Idade Média, senhores feudais, vassalos, mestres, oficiais e servos; e, em cada uma destas classes, gradações especiais.

A sociedade burguesa moderna, que brotou das ruínas da sociedade feudal, não aboliu os antagonismos de classes. Não fez senão substituir velhas classes, velhas condições de opressão, velhas formas de luta por outras novas.

Entretanto, a nossa época, a época da burguesia, caracteriza-se por ter simplificado os antagonismos de classes. A sociedade divide-se cada vez mais em dois vastos campos opostos, em duas grandes classes diametralmente opostas: a burguesia e o proletariado.

Dos servos da Idade Média nasceram os plebeus livres das primeiras cidades; desta população municipal, saíram os primeiros elementos da burguesia.

A descoberta da América, a circunavegação de África ofereceram à burguesia ascendente um novo campo de acção. Os mercados da Índia e da China, a colonização da América, o comércio colonial, o incremento dos meios de troca e, em geral, das mercadorias imprimiram um impulso, desconhecido até então, ao comércio, à indústria, à navegação e, por conseguinte, desenvolveram rapidamente o elemento revolucionário da sociedade feudal em decomposição.

A antiga organização feudal da indústria, em que esta era circunscrita a corporações fechadas, já não podia satisfazer as necessidades que cresciam com a abertura de novos mercados. A manufactura substituiu-na. A pequena burguesia industrial suplantou os mestres das corporações; a divisão do trabalho entre as diferentes corporações desapareceu diante da divisão do trabalho dentro da própria oficina.

Todavia os mercados ampliavam-se cada vez mais: a procura de mercadorias aumentava sempre. A própria manufactura tornou-se insuficiente; então, o vapor e a maquinaria revolucionaram a produção industrial. A grande indústria moderna suplantou a manufactura; a média burguesia industrial cedeu lugar aos milionários da indústria – chefes de verdadeiros exércitos industriais - aos burgueses modernos.

A grande indústria criou o mercado mundial preparado pela descoberta da América. O mercado mundial acelerou prodigiosamente o desenvolvimento do comércio, da navegação, dos meios de comunicação. Esse desenvolvimento reagiu por sua vez sobre a extensão da indústria; e à medida que a indústria, o comé-

rcio, a navegação, as vias férreas se desenvolviam, crescia a burguesia, multiplicando os seus capitais e relegando a segundo plano as classes legadas pela Idade Média.

Vemos pois, que a própria burguesia moderna é o produto de um longo processo de desenvolvimento, de uma série de revoluções no modo de produção e de troca.

Cada etapa da evolução percorrida pela burguesia era acompanhada de um progresso político correspondente. Classe oprimida pelo despotismo feudal, associação armada administrando-se a si própria na comuna[4]; aqui, República urbana independente, ali, terceiro estado, tributário da monarquia; depois, durante o período manufactureiro, contrapeso da nobreza na monarquia feudal ou absoluta, pedra angular das grandes monarquias, a burguesia, desde o estabelecimento da grande indústria e do mercado mundial, conquistou, finalmente, a soberania política exclusiva no Estado representativo moderno. O governo do estado moderno não é senão um comité para gerir os negócios comuns de toda a classe burguesa.

A burguesia desempenhou na história um papel eminentemente revolucionário.

Onde quer que tenha conquistado o Poder, a burguesia destruiu as relações feudais, patriarcais e idílicas. Ela despedaçou sem piedade todos os complexos e variados laços que prendiam o homem feudal aos seus "superiores naturais", para só deixar subsistir, entre os homens, o laço do frio interesse, as cruéis exigências do "pagamento à vista". Afogou os fervores sagrados do êxtase religioso, do entusiasmo cavalheiresco, do sentimentalismo pequeno-burguês nas águas geladas do cálculo egoísta. Fez da dignidade pessoal um simples valor de troca; substituiu as numerosas liberdades, conquistadas com tanto esforço, pela única e implacável liberdade de comércio. Numa palavra, em lugar da exploração velada por ilusões religiosas e políticas, a burguesia colocou uma exploração aberta, cínica, directa e brutal.

A burguesia despojou de sua auréola todas as actividades até então reputadas veneráveis e encaradas com piedoso respeito. Do médico, do jurista, do sacerdote, do poeta, do sábio fez os seus servidores assalariados.

A burguesia rasgou o véu de sentimentalismo que envolvia as relações de família e reduziu-as a simples relações monetárias.

A burguesia revelou como a brutal manifestação de força na Idade Média, tão admirada pela reacção, encontra o seu complemento natural na ociosidade mais completa. Foi a primeira a provar o que pode realizar a actividade humana: criou maravilhas maiores que as pirâmides do Egipto, os aquedutos romanos, as catedrais góticas: conduziu expedições que empanárom(*) mesmo as antigas invasões e as cruzadas.

A burguesia só pode existir com a condição de revolucionar incessantemente os instrumentos de produção, por conseguinte, as relações de produção e, com isso, todas as relações sociais. A conservação inalterada do antigo modo de produção constituía, pelo contrário, a primeira condição de existência de todas as classes industriais anteriores. Essa subversão contínua da produção, esse abalo constante de todo o sistema social, essa agitação permanente e essa falta de segurança distinguem a época burguesa de todas as precedentes. Dissolvem-se todas as relações sociais antigas e cristalizadas, com o seu cortejo de concepções e de ideias secularmente veneradas; as relações que as substituem tornam-se antiquadas antes mesmo de se ossificarem. Tudo o que era sólido e estável se esfuma, tudo o que era sagrado é profanado e os homens são obrigados finalmente a encarar com serenidade suas condições de existência e suas relações recíprocas.

Impelida pela necessidade de mercados sempre novos, a burguesia invade todo o globo. Necessita estabelecer-se em toda a parte, explorar em toda a parte, tecer vínculos em toda a parte.

Pela exploração do mercado mundial, a burguesia imprime um carácter cosmopolita à produção e ao consumo em todos os países. Para desespero dos reaccionários, ela retirou à indústria a sua base nacional. As velhas indústrias nacionais foram destruídas e continuam a sê-lo diariamente. São suplantadas por novas indústrias, cuja introdução se torna uma questão vital para todas as nações civilizadas, indústrias que não empregam mais matérias-primas nacionais, mas sim matérias-primas vindas das regiões mais distantes, cujos produtos se consomem não somente no próprio país mas em todas as partes do globo. Em lugar das antigas necessidades, satisfeitas pelos produtos nacionais, nascem novas necessidades que reclamam para a sua satisfa-

ção os produtos das regiões mais longínquas e dos climas mais diversos. Em lugar do antigo isolamento de regiões e nações que se bastavam a si próprias, desenvolvem-se um intercâmbio universal, uma universal interdependência das nações. E isto refere-se tanto à produção material como à produção intelectual. As criações intelectuais de uma nação tornam-se propriedade comum de todas. A estreiteza e o exclusivismo nacionais tornam-se cada vez mais impossíveis; das inúmeras literaturas nacionais e locais, nasce uma literatura universal.

Devido ao rápido aperfeiçoamento dos instrumentos de produção e ao constante progresso dos meios de comunicação, a burguesia arrasta para a torrente de civilização mesmo as nações mais bárbaras. Os baixos preços dos seus produtos são a artilharia pesada que destrói todas as muralhas da China e obriga a capitularem os bárbaros mais tenazmente hostis aos estrangeiros. Sob pena de morte, ela obriga todas as nações a adoptarem o modo burguês de produção, constrange-as a abraçar o que ela chama civilização, isto é, a se tornarem burguesas. Numa palavra, cria um mundo à sua imagem e semelhança.

A burguesia submeteu o campo à cidade. Criou grandes centros urbanos; aumentou prodigiosamente a população das cidades em relação à dos campos e, com isso, arrancou uma grande parte da população do embrutecimento da vida rural. Do mesmo modo que subordinou o campo à cidade, os países bárbaros ou semibárbaros aos países civilizados, subordinou os povos camponeses aos povos burgueses, o Oriente ao Ocidente.

A burguesia suprime cada vez mais a dispersão dos meios de produção, da propriedade e da população. Aglomerou as populações, centralizou os meios de produção e concentrou a propriedade em poucas mãos. A consequência necessária dessas transformações foi a centralização política. Províncias independentes, apenas ligadas por débeis laços federativos, possuindo interesses, leis, governos e tarifas alfandegárias diferentes, foram reunidas numa só nação, com um só governo, uma só lei, um só interesse nacional de classe, uma só barreira alfandegária.

A burguesia, durante o seu domínio de classe, apenas secular, criou forças produtivas mais numerosas e mais colossais do que todas as

gerações passadas em conjunto. A subjugação das forças da natureza, as máquinas, a aplicação da química à indústria e à agricultura, a navegação a vapor, os caminhos de ferro, o telégrafo eléctrico, a exploração de continentes inteiros, a canalização dos rios, populações inteiras brotando na terra como por encanto – que século anterior teria suspeitado que semelhantes forças produtivas estivessem adormecidas no seio do trabalho social?

Vemos pois: os meios de produção e de troca, sobre cuja base se ergue a burguesia, foram gerados no seio da sociedade feudal. Esses meios de produção e de troca, as condições em que a sociedade feudal produzia e trocava, a organização feudal da agricultura e da manufatura, em suma, o regime feudal

de propriedade, deixaram de corresponder às forças produtivas já desenvolvidas, ao alcançarem estas um certo grau de desenvolvimento. Entravavam a produção em lugar de impulsioná-la. Transformaram-se em outras tantas cadeias que era preciso despedaçar e foram despedaçadas.

Em seu lugar, estabeleceu-se a livre concorrência, com uma organização social e política correspondente, com a supremacia económica e política da classe burguesa.

Assistimos hoje a um processo semelhante. As relações burguesas de produção e de troca, o regime burguês de propriedade, a sociedade burguesa moderna, que fez surgir gigantescos meios de produção e de troca, assemelha-se ao feiticeiro que já não pode controlar as forças infernais que pôs em movimento com as suas palavras mágicas. Há dezenas de anos, a história da indústria e do comércio não é senão a história da revolta das forças produtivas modernas contra as actuais relações de produção e de propriedade que condicionam a existência da burguesia e o seu domínio. Basta mencionar as crises comerciais que, repetindo-se periodicamente, ameaçam cada vez mais a existência da sociedade burguesa. Cada crise destrói regularmente não só uma grande massa de produtos já fabricados, mas também uma grande parte das próprias forças produtivas já desenvolvidas. Uma epidemia, que em qualquer outra época teria parecido um paradoxo, desaba sobre a sociedade - a epidemia da superprodução. Subitamente, a sociedade vê-se reconduzida a um estado de barbaria momentânea; diria-se que a fome ou uma guerra de extermínio lhe cortarão todos

os meios de subsistência; a indústria e o comércio parecem aniquilados. E por quê? Porque a sociedade possui demasiada civilização, demasiados meios de subsistência, demasiada indústria, demasiado comércio. As forças produtivas de que dispõe já não favorecem o desenvolvimento das relações de propriedade burguesa; pelo contrário, tornaram-se por demais poderosas para essas condições, que passam a entravá-las; e todas as vezes que as forças produtivas sociais se libertam desses entraves, precipitam na desordem a sociedade inteira e ameaçam a existência da propriedade burguesa. O sistema burguês tornou-se demasiado estreito para conter as riquezas criadas no seu seio. De que maneira consegue a burguesia vencer essas crises? Por um lado, pela destruição violenta de grande quantidade de forças produtivas; por outro lado, pela conquista de novos mercados e pela exploração mais intensa dos antigos. A quê leva isso? Ao preparo de crises mais extensas e mais destruidoras e à diminuição dos meios de evitá-las.

As armas que a burguesia utilizou para abater o feudalismo voltam-se hoje contra a própria burguesia.

A burguesia, porém, não forjou somente as armas que lhe darão a morte; produziu também os homens que manejarão essas armas - os operários modernos, os proletários.

Com o desenvolvimento da burguesia, isto é, do capital, desenvolve-se também o proletariado, a classe dos operários modernos, que só podem viver se encontrarem trabalho e que só o encontram na medida em que este aumenta o capital. Esses operários, constrangidos a vender-se diariamente, são mercadoria, artigo de comércio como qualquer outro; em consequência, estão sujeitos a todas as vicissitudes da concorrência e a todas as flutuações do mercado.

O crescente emprego de máquinas e a divisão do trabalho, despojando o trabalho do operário de seu carácter autónomo, tiraram-lhe todo o atractivo. O produtor passa a um simples apêndice da máquina e só se requer dele a operação mais simples, mais monótona, mais fácil de aprender. Desse modo, o custo do operário reduz-se, quase exclusivamente, aos meios de manutenção que lhe são necessários para viver e procriar. Ora, o preço do trabalho, como de toda mercadoria, é igual ao custo de sua produção. Portanto, à medida

que aumenta o carácter enfadonho do trabalho, decrescem os salários. Quanto mais se desenvolvem as máquinas e a divisão do trabalho, mais aumenta a quantidade de trabalho, quer pelo prolongamento das horas, quer pelo aumento do trabalho exigido num tempo determinado, pela aceleração do movimento das máquinas etc.

A indústria moderna transformou a pequena oficina do antigo mestre da corporação patriarcal na grande fábrica do industrial capitalista. Massas de operários, amontoadas na fábrica, são organizadas militarmente. Como soldados da indústria, estão sob a vigilância de uma hierarquia completa de oficiais e suboficiais. Não são somente escravos da classe burguesa, do Estado burguês, mas também diariamente, a cada hora, escravos da máquina, do contra mestre e, sobretudo, do dono da fábrica. E esse despotismo é tanto mais mesquinho, odioso e exasperador quanto maior é a franqueza com que proclama ter no lucro o seu objectivo exclusivo.

Quanto menos habilidade e força o trabalho exige, isto é, quanto mais a indústria moderna progride, tanto mais o trabalho dos homens é suplantado pelo das mulheres e crianças. As diferenças de idade e de sexo deixam de ter importância social para a classe operária. Não há senão instrumentos de trabalho, cujo preço varia segundo a idade e o sexo.

Depois de sofrer a exploração do fabricante e de receber o seu salário em dinheiro, o operário torna-se presa de outros membros da burguesia, do proprietário, do varejista, do usurário etc.

As camadas inferiores da classe média de outrora, os pequenos industriais, pequenos comerciantes e pessoas que possuem rendas, artesãos e camponeses, caem nas fileiras do proletariado: uns porque os seus pequenos capitais, não lhes permitem empregar os processos da grande indústria, sucumbem na concorrência com os grandes capitalistas; outros porque a sua habilidade profissional é depreciada pelos novos métodos de produção. Assim, o proletariado é recrutado em todas as classes da população.

O proletariado passa por diferentes fases de desenvolvimento. Logo que nasce começa a sua luta contra a burguesia.

A princípio, empenham-se na luta operários isolados, mais tarde, operários de uma mesma fábrica, finalmente operários do mesmo ramo

de indústria, de uma mesma localidade, contra o burguês que os explora directamente. Não se limitam a atacar as relações burguesas de produção, atacam os instrumentos de produção: destroem as mercadorias estrangeiras que lhes fazem concorrência, quebram as máquinas, queimam as fábricas e esforçam-se para reconquistar a posição perdida do artesão da Idade Média.

Nesta fase, constitui o proletariado massa disseminada por todo o país e dispersa pela concorrência. Se, por vezes, os operários se unem para agir em massa compacta, isto não é ainda o resultado de sua própria união, mas da união da burguesia que, para atingir os seus próprios fins políticos, é levada a pôr em movimento todo o proletariado, o que ainda pode fazer provisoriamente. Durante essa fase, os proletários não combatem ainda seus próprios inimigos, mas os inimigos de seus inimigos, isto é, os restos da monarquia absoluta, os proprietários territoriais, os burgueses não industriais, os pequenos burgueses. Todo o movimento histórico está, desse modo, concentrado nas mãos da burguesia e qualquer vitória alcançada nessas condições é uma vitória burguesa.

Ora, a indústria, desenvolvendo-se, não somente aumenta o número dos proletários, mas concentra-os em massas cada vez mais consideráveis; a sua força cresce e eles adquirem maior consciência dela. Os interesses e as condições de existência dos proletários igualam-se cada vez mais, à medida que a máquina extingue toda diferença do trabalho e quase por toda a parte reduz o salário a um nível igualmente baixo. Em virtude da concorrência crescente dos burgueses entre si e devido às crises comerciais que disso resultam, os salários tornam-se cada vez mais instáveis; o aperfeiçoamento constante e cada vez mais rápido das máquinas torna a condição de vida do operário cada vez mais precária; os choques individuais entre o operário e o burguês tomam cada vez mais o carácter de choques entre duas classes. Os operários começam a formar uniões contra os burgueses e actuam em comum na defesa de seus salários; chegam a fundar associações permanentes a fim de se prepararem, na previsão daqueles choques eventuais. Aqui e ali a luta transforma-se em rebelião.

Os operários triunfam às vezes; mas é um triunfo efêmero. O verdadeiro resultado de

suas lutas não é o êxito imediato, mas a união cada vez mais ampla dos trabalhadores. Esta união é facilitada pelo crescimento dos meios de comunicação criados pela grande indústria e que permitem o contacto entre operários de localidades diferentes. Ora, basta esse contacto para concentrar as numerosas lutas locais, que tenham o mesmo carácter em toda a parte, numa luta nacional, numa luta de classes. Mas toda a luta de classes é uma luta política. E a união que os burgueses da Idade Média levavam séculos a realizar, com os seus caminhos vicinais, os proletários modernos realizam-na em poucos anos por meio das vias férreas.

A organização do proletariado em classe e, portanto, em partido político, é incessantemente destruída pela concorrência que fazem entre si os próprios operários. Mas renasce sempre e cada vez mais forte, mais firme, mais poderosa. Aproveita-se das divisões intestinas da burguesia para obrigá-la ao reconhecimento legal de certos interesses da classe operária, como, por exemplo, a lei da jornada de dez horas de trabalho na Inglaterra.

Em geral, os choques que ocorrem na velha sociedade favorecem de diversos modos o desenvolvimento do proletariado. A burguesia vive em guerra perpétua; primeiro, contra a aristocracia; depois, contra as fracções da própria burguesia cujos interesses se encontram em conflito com os progressos da indústria; e sempre contra a burguesia dos países estrangeiros. Em todas essas lutas, vê-se forçada a apelar para o proletariado, reclamar seu concurso e arrastá-lo assim para o movimento político, de modo que a burguesia fornece aos proletários os elementos de sua própria educação política, isto é, armas contra ela própria.

Além disso, como já vimos, fracções inteiras da classe dominante, em consequência do desenvolvimento da indústria som precipitadas no proletariado, ou ameaçadas, pelo menos, nas suas condições de existência. Também elas trazem ao proletariado numerosos elementos de educação.

Finalmente, nos períodos em que a luta de classes se aproxima da hora decisiva, o processo de dissolução da classe dominante, de toda a velha sociedade, adquire um carácter tão violento e agudo que uma pequena fracção da classe dominante se desliga desta, ligando-se à classe revolucionária, a classe

que traz em si o futuro. Do mesmo modo que outrora uma parte da nobreza se passou para a burguesia, nos nossos dias, uma parte da burguesia passa-se para o proletariado, especialmente a parte dos ideólogos burgueses que chegaram à compreensão teórica do movimento histórico no seu conjunto.

De todas as classes que ora enfrentam a burguesia, só o proletariado é uma classe verdadeiramente revolucionária. As outras classes degeneram e perecem com o desenvolvimento da grande indústria; o proletariado, pelo contrário, é o seu produto mais autêntico.

As classes médias - pequenos comerciantes, pequenas fabricantes, artesãos, camponeses - combatem a burguesia porque esta compromete a sua existência como classes médias. Não são, pois, revolucionárias, mas conservadoras; mais ainda, reaccionárias, pois pretendem fazer girar para trás a roda da história. Quando são revolucionárias, é em consequência de sua iminente passagem para o proletariado; não defendem então os seus interesses actuais, mas os seus interesses futuros; abandonam o seu próprio ponto de vista para adoptar o do proletariado.

O lumpemproletariado, esse produto passivo da putrefacção das camadas mais baixas da velha sociedade, pode, às vezes, ser arrastado ao movimento por uma revolução proletária; todavia, as suas condições de vida predis põem-no mais a vender-se à reacção para servir às suas manobras.

Nas condições de existência do proletariado já estão destruídas as da velha sociedade. O proletariado não tem propriedade; as suas relações com a mulher e os filhos nada tem de comum com as relações familiares burguesas. O trabalho industrial moderno, a sujeição do operário pelo capital, tanto na Inglaterra como na França, na América como na Alemanha, despoja o proletariado de todo carácter nacional. As leis, a moral, a religião, são para ele meros preconceitos burgueses, atrás dos quais se ocultam outros tantos interesses burgueses.

Todas as classes que no passado conquistaram o Poder, trataram de consolidar a situação adquirida submetendo a sociedade às suas condições de apropriação. Os proletários não podem apoderar-se das forças produtivas sociais senão abolindo o modo de apropriação que era próprio a estas e, por conseguinte, to-

do o modo de apropriação em vigor até hoje. Os proletários nada têm de seu a salvaguardar; a sua missão é destruir todas as garantias e seguranças da propriedade privada até aqui existentes.

Todos os movimentos históricos têm sido, até hoje, movimentos de minorias ou em proveito de minorias. O movimento proletário é o movimento espontâneo da imensa maioria em proveito da imensa maioria. O proletariado, a camada inferior da sociedade actual, não pode erguer-se, pôr-se de pé, sem fazer saltar todos os estratos superpostos que constituem a sociedade oficial.

A luta do proletariado contra a burguesia embora não seja na essência uma luta nacional, reveste-se contudo dessa forma nos primeiros tempos. É natural que o proletariado de cada país deva, antes de tudo, liquidar a sua própria burguesia.

Esboçando em linhas gerais as fases do desenvolvimento proletário, descrevemos a história da guerra civil, mais ou menos oculta, que lavra na sociedade actual, até a hora em que essa guerra explode numa revolução aberta e o proletariado estabelece o seu domínio pelo derrube violento da burguesia.

Todas as sociedades anteriores, como vimos, basearam-se no antagonismo entre classes opressoras e classes oprimidas. Mas para oprimir uma classe é preciso poder garantir-lhe condições tais que lhe permitam pelo menos uma existência de escravo. O servo, em plena servidão, conseguia tornar-se membro da comuna, da mesma forma que o pequeno burguês, sob o jugo do absolutismo feudal, se elevava à categoria de burguês. O operário moderno, pelo contrário, longe de se elevar com o progresso da indústria, desce cada vez mais baixo dentro de sua própria classe. O trabalhador cai na miséria e esta cresce ainda mais rapidamente do que a população e a riqueza. É, pois, evidente que a burguesia seja incapaz de continuar desempenhando o papel de classe dominante e de impor à sociedade, como lei suprema, as condições de existência de sua classe. Não pode exercer o seu domínio porque não pode já assegurar a existência de seu escravo, mesmo no quadro de sua escravatura, porque é obrigada a deixá-lo cair numa tal situação, que deve nutri-lo em lugar de fazer-se nutrir por ele. A sociedade não pode já existir sob o seu domínio, o que quer dizer que a existência da burguesia

é, doravante, incompatível com a da sociedade.

A condição essencial da existência e da supremacia da classe burguesa é a acumulação da riqueza nas mãos dos particulares, a formação e o crescimento do capital; a condição de existência do capital é o trabalho assalariado. Este baseia-se exclusivamente na concorrência dos operários entre si. O progresso da indústria, de que a burguesia é agente passivo e inconsciente, substitui o isolamento dos operários, resultante de sua competição, por sua união revolucionária mediante a associação. Assim, o desenvolvimento da grande indústria só cava o terreno em que a burguesia assentou o seu regime de produção e de apropriação dos produtos. A burguesia produz, sobretudo, os seus próprios coveiros. A sua queda e a vitória do proletariado são igualmente inevitáveis.

Notas

Por burguesia deve-se entender a classe de capitalistas modernos, proprietários dos meios sociais de produção e empregadores do trabalho assalariado. Por proletariado, a classe de operários assalariados modernos que, não tendo seus próprios meios de produção, são reduzidos a vender sua força de trabalho para poderem viver.

[Nota de Engels à edição inglesa de 1888]

Isto é, toda a história escrita. Em 1847, a pré-história da sociedade e a organização social existente anterior à história escrita era quase toda desconhecida. Desde então, August von Haxthausen (1792-1866) descobriu a propriedade comum da terra na Rússia, Georg Ludwig von Maurer provou qual era o fundamento social que historicamente se oriundam todos os ramos teutônicos e, mais a fundo, descobriu-se que comunas rurais, com propriedade coletiva da terra, foram, ou ainda são a forma primitiva da sociedade em todo lugar, da Índia à Irlanda. A organização interna dessa primitiva sociedade comunista foi enterrada, em sua forma típica, por Lewis Henry Morgan's (1818-1861) coroadando a descoberta da verdadeira natureza dos gens e sua relação com a tribo. Com a dissolução das comunidades primevas, a sociedade começa a se diferenciar em classes segregadas e finalmente antagônicas. Eu tentei rastrear essa dissolução em "A Origem da Família, da Propriedade Privada e do Estado" [Der Ursprung

der Familie, des Privateigentums und des Staats], segunda edição, Stuttgart, 1886.

[Nota de Engels à edição inglesa de 1888]

Mestre de corporação ou mestre de ofício, isto é, o membro direto de uma guilda ou corporação de ofício, um mestre no ofício, contudo não o líder da guilda.

[Nota de Engels à edição inglesa de 1888]

Este é o nome dado às comunidades urbanas pelos cidadãos da Itália e da França, após terem adquirido ou conquistado seus direitos iniciais de auto-governança de seus senhores feudais.

[Nota de Engels à edição alemã de 1890]

"Comuna" é o nome dado na França para as cidades nascentes antes que fossem conquistadas pelos seus senhores feudais e mestres, a auto-governança local e os direitos políticos, como "Terceiro Estado". De maneira geral, para o desenvolvimento econômico da burguesia, a Inglaterra aqui é tomada como país típico, e para o seu desenvolvimento político, a França.

[Nota de Engels à edição inglesa de 1888]

Capítulo II

Proletários e Comunistas

Que relação guardam os comunistas com nós proletários em geral? Os comunistas não formam um partido aparte dos demais partidos operários.

Não tem interesses próprios distintos dos interesses ou valores gerais do proletariado. Não professam princípios especiais com os que aspirem a modelar o movimento proletário.

Os comunistas se distinguem dos demais partidos proletários apenas em dois aspectos: destacam e reivindicam sempre, em todas e cada uma das ações nacionais proletárias, os interesses comuns e peculiares de todo o proletariado, independentes de sua nacionalidade, e em qualquer que seja a etapa histórica em que se mova a luta entre o proletariado e a burguesia, mantem sempre o interesse do movimento enfocado em seu conjunto. Os comunistas são, pois, praticamente, a parte mais decidida dos partidos operários, o impulsionador de todos os partidos operários do mundo; teoricamente, tem a vantagem de compreender melhor as condições, o andamento e os resultados gerais a que devem alcançar o movimento proletário.

O objetivo imediato dos comunistas é idêntico ao que perseguem os demais partidos proletários em geral: formar a consciência de classe do proletariado, derrotar o regime de produção da burguesia e levar ao proletariado a conquista do poder.

As proposições teóricas dos comunistas não são baseadas em idéias, em princípios forjados ou descobertos por nenhum redentor da humanidade. São todas expressões generalizadas das condições materiais de uma luta de classes real e viva, de um movimento histórico que se está desenvolvendo à vista de todos. A abolição do regime vigente com base na propriedade não é tão pouco nenhuma característica peculiar do comunismo. As condições que formam o regime da propriedade estão sujeitas sempre a mudanças históricas, as alterações históricas são constantes.

Assim, por exemplo, a Revolução Francesa aboliu a propriedade feudal para instaurar sobre suas ruínas a propriedade burguesa.

O que caracteriza o comunismo não é a abolição da propriedade em geral, mas a abolição do regime de propriedade da burguesia, desta moderna instituição da propriedade privada burguesa, expressão última e mais acabada desse regime de produção e apropriação do produto que se baseia sobre o antagonismo de classes, sobre a exploração de uns homens por outros.

Assim entendida, os comunistas podem resumir sua teoria nessa fórmula: abolição da propriedade privada.

Nos reprovam por quereremos abolir a propriedade pessoal bem adquirida, fruto do trabalho e do esforço humano, essa propriedade que é para ao homem a base de toda liberdade, o fundamento de todas as atividades e a garantia de toda independência.

A propriedade bem adquirida, fruto do trabalho e do esforço humano! Refere-se acaso a propriedade do humilde artesão, do pequeno camponês, precedente histórico da propriedade burguesa? Não, essa não necessitamos destruir, o desenvolvimento da indústria já o fez e está fazendo a todo instante.

O que queremos dizer com moderna propriedade privada burguesa? Dizemos: O trabalho assalariado, o trabalho do proletariado, lhe cria propriedade? Não, de nenhum modo. Ele faz render o capital, essa forma de propriedade que se nutre da exploração do trabalho assalariado, que só pode crescer e multiplicar-

se sob a condição de gerar novo trabalho para fazê-lo também objeto de sua exploração. A propriedade, na forma que hoje apresenta-se, não admite solução ao antagonismo entre o capital e o trabalho assalariado. Detenhamonos um momento a contemplar os dois termos dessa antítese.

Ser capitalista é ocupar um posto, não simplesmente pessoal, mas social, em um processo de produção. O capital é um produto coletivo e só pode se desenvolver através da cooperação de muitos indivíduos, e ainda caberia dizer que, em rigor, essa cooperação abarca a atividade comum de todos os indivíduos pertencentes a sociedade. O capital não é, pois, um patrimônio pessoal, mas sim um potência social.

Dessa forma, portanto, aspiramos a transformar o capital em propriedade coletiva, comum a todos os membros da sociedade, não aspiramos transformar em coletiva uma riqueza pessoal. A única coisa que aspiramos é transformar o caráter coletivo da propriedade, retirando-lhe seu caráter de classe.

Falemos agora do trabalho assalariado. O preço médio do trabalho assalariado é o mínimo do salário, melhor dizendo, é a soma dos meios de subsistência necessários para sustentar o trabalhador como trabalhador. Tudo o que o trabalhador assalariado adquire com seu trabalho é, pois, o que estritamente necessita para seguir vivendo e trabalhando. Nós não desejamos de modo algum destruir o regime de propriedade pessoal dos produtos de um trabalho feito para criar os meios de sobrevivência: regime de apropriação que não deixa, como vemos, a menor margem de rendimentos líquidos e, com ele, a possibilidade de exercer domínio sobre os demais homens. O que desejamos é destruir o caráter opressivo desse regime de apropriação em que o trabalhador vive somente para multiplicar o capital, em que vive tão somente para atender aos interesses das classes dominantes e da forma como ela deseja que viva. Na sociedade burguesa, o trabalho vivo do homem não é mais que um meio de incrementar o trabalho acumulado. Na sociedade comunista, o trabalho acumulado será, pelo contrário, um simples meio para dilatar, fomentar e enriquecer a vida do trabalhador.

Na sociedade burguesa, portanto, é o passado que impera sobre o presente; na comunista imperará o presente sobre o passado. Na so-

cidade burguesa o capital é independente e pessoal, o trabalhador é dependente e impessoal. A abolição dessas condições, é compreendida pela burguesia como abolição da individualidade e da liberdade! E, entretanto, eles tem razão. Desejamos, com efeito, a abolição da individualidade, a independência e a liberdade burguesa.

Por liberdade se entende, dentro do regime burguês a produção, o livre comércio, a liberdade de comprar e vender.

Desaparecendo o tráfico, desaparecerá também, radicalmente o tráfico livre. A apologia do tráfico livre, como de modo geral todos os enganos sobre a liberdade entoada pela nossa burguesias, somente tem sentido e razão de ser enquanto significado do processo de emancipação das travas e da servidão da Idade Média, porém, padecem diante da abolição comunista do tráfico, das condições burguesas de produção e da própria burguesia.

Aterrorizai-vos de que queremos abolir a propriedade privada. Como se já no seio de vossa sociedade atual, a propriedade privada não estivesse abolida para nove décimas da população, como se não existisse precisamente a custas de não existir para essas nove décimos da população! Que é, pois, que com rigor nos reprovais? Querer destruir um regime de propriedade que tem por necessária condição o despojo da imensa maioria da sociedade. Nos reprovais, dizendo de uma só vez, querer abolir vossa propriedade. Pois sim, é isso o que queremos.

Para vocês, a partir do momento em que o trabalho não pode converter-se em capital, em dinehiro, em renda, em poder social monopolizado; a partir do momento em que a propriedade individual não pode já ser transformada em propriedade burguesa, o indivíduo não existe.

Com isso confessas que somente existe o indivíduo burguês, o capitalista. Pois bem, o indivíduo assim concebido é que aspiramos destruir.

O comunismo não priva ninguém do poder de apropriar-se da produção social; o que não admitimos é o poder de usurpar por meio desta apropriação o trabalho alheio.

Argumentam, ainda, que abolida a propriedade privada, acabará toda atividade humana e reinará a indolência universal.

Se isto fosse verdade, já há muito tempo a sociedade burguesa teria perdido de indolência, uma vez que os que trabalham não possuem nada e os que possuem não trabalham. Vossa objeção reduz-se, no final das contas, a uma verdade que não precisa ser demonstrada, e é o de que ao desaparecer o capital, desaparecerá também o trabalho assalariado.

As objeções formuladas contra o regime comunista de apropriação e produção material, se faz extensiva a produção e a apropriação dos produtos espirituais. Desse modo, a destruição da propriedade de classes equivale, para o burguês, a destruição da produção e a destruição da cultura de classe que é para ele sinônimo de destruição da cultura em geral.

Essa cultura cuja perda tanto deplora, é a que converte em máquina a imensa maioria da sociedade.

Ao discutir conosco e criticar a abolição da propriedade burguesa partindo de vossas idéias burguesas de liberdade, cultura, direito, etc., não se dão conta de que essas mesmas idéias são, entre tantas, produtos do regime burguês de propriedade e produção, do mesmo modo que vosso direito não é mais que a vontade de vossa classe elevada a lei: uma vontade que tem seu conteúdo e encarnação nas condições materiais de vida de sua classe. Compartilhas com todas as classes dominantes que já existiram e pereceram a idéia interessada de que vosso regime de produção e de propriedade, obras das condições históricas que desapareceram no transcurso da produção, descansa sobre leis naturais eternas e sobre os ditames da razão. O que compreendes por propriedade antiga, o que compreendes por propriedade feudal, já não pode ser usada para explicar a propriedade burguesa, vossa propriedade.

Abolição da família! Ao falar dessas intensões satânicas dos comunistas, até os mais radicais gritam indignados.

Entretanto vejamos: em que se funda a família atual, a família burguesa? No capital, no lucro privado. Somente a burguesia tem uma família, no sentido efetivo da palavra, e esta família encontra seu complemento na carência forçada de relações familiares entre os proletários e na prostituição pública.

É natural que esse tipo de família burguesa desapareça ao desaparecer seu complemento e que uma e outra deixe de existir ao deixar de

existir o capital, que lhe serve de base. Nos reprova acaso por quereremos abolir a exploração das crianças por seus pais? Assim, está certo, isso é o que desejamos.

Dizeis que pretendemos destruir a intimidade da família ao suplantarmos a educação doméstica pela educação social.

Acaso vossa própria educação não é também influenciada pela sociedade, pelas condições sociais em que se desenvolve, pela intromissão mais ou menos direta nela da sociedade através da escola, etc.? Não é precisamente os comunistas os que inventaram essa intromissão da sociedade na educação, o que fazemos é modificar o caráter que hoje tem e arrancar a educação da influência da classe dominante.

Esses tópicos burgueses sobre a família e a educação, sobre a intimidade das relações entre pais e filhos, são tanto mais grotescos e descarados quanto mais a grande indústria vai desfazendo os laços familiares dos proletários e convertendo os seus filhos em simples mercadorias e meros instrumentos de trabalho.

Mas, vocês, os comunistas - nos grita o coro inteiro da burguesia - pretendem coletivizar as mulheres!

O burguês, que não vê em sua mulher mais que um simples instrumento de produção, ao ouvir-nos proclamando a necessidade de que os instrumentos de produção sejam explorados coletivamente, não pode pensar que o regime coletivo se fará extensivo igualmente as mulheres. Não se dão conta de que tratamos precisamente em acabar com a situação da mulher como mero instrumento de produção.

Nada mais ridículo, por outro lado, que esses alardes de indignação, recheados de uma carga moral por nossos burgueses, ao falar de tão cacarejada coletivização das mulheres pelo comunismo. Não, os comunistas não tem necessidade de implantar o que sempre existiu ou quase sempre existiu na sociedade.

Nossos burgueses, não bastando, pelo visto, em ter a sua disposição as mulheres e os filhos de seus proletários - e não falando da prostituição oficial! - sentem uma grandíssima fruição em seduzir as mulheres uns dos outros.

Na realidade, o matrimônio burgês é uma comunidade de mulheres casadas. Em síntese, poderiam reprovar nos comunistas a pretensão de substituir esta hipocrisia e recatado

regime coletivo de hoje por uma coletivização oficial, franca e aberta de mulheres. De resto, é fácil compreender que a abolição do regime atual de produção acabará com o sistema de comunidade de mulheres engendradas e que se refugia na prostituição oficial e não-oficial. Aos comunistas é reprovada a intensão de querer abolir a pátria, a nacionalidade. Os trabalhadores não tem pátria. Mas não se pode tomar o que não tem. Não obstante, sendo o objetivo imediato do proletariado a conquista do poder político, sua exaltação a classe nacional, a nação, é evidente que também nele reside um sentido nacional, apesar desse sentido não coincidir com o da burguesia.

Já o próprio desenvolvimento da burguesia, o livre comercio, o mercado mundial, a uniformidade reinante na produção industrial, com as condições de vida que gera, se encarregam de apagar mais e mais as diferenças e antagonismos nacionais.

O triunfo do proletariado o fará desaparecer. A ação conjunta dos proletários, ao menos nas nações civilizadas, é uma das condições primordiais de sua emancipação. A medida em que a exploração de um indivíduo pelo outro vai desaparecendo, desaparecerão paulatinamente a exploração de umas nações sobre as outras. Com o antagonismo das classes no seio de cada nação, apagará a hostilidade das nações entre si.

Não queremos entrar numa análise das acusações que se fazem contra o comunismo do ponto de vista religioso-filosófico e ideológico em geral.

Não é necessário ser um lince para ver que, ao modificar as condições de vida, as relações sociais, a existência social do ser humano, modificam também suas idéias, suas opiniões e seus conceitos, em uma palavra, sua consciência.

A história das idéias é uma prova evidente de como são modificadas e transformadas a produção espiritual com a material. As idéias imperantes em uma época são sempre as idéias próprias da classe dominante.

Fala-se de idéias que revolucionam toda uma sociedade, com isso, não se faz mais que expressar o fato de que no seio da velha sociedade havia germinado os elementos para uma nova sociedade, e a partir dessas idéias novas se esboça os elementos que dissolverão as velhas condições de existência.

Quando o mundo antigo estava a ponto de desaparecer, as religiões antigas foram vencidas e suplantadas pelo cristianismo. No século XVII, quando as idéias cristãs sucumbiam diante do racionalismo, a sociedade feudal lutava desesperadamente, usando as últimas forças, com a burguesia, então revolucionária. As idéias de liberdade de pensamento e de liberdade religiosa não fizeram mais que proclamar o triunfo da livre concorrência no mundo ideológico.

Nos dirão que as idéias religiosas, morais, filosóficas, políticas, jurídicas, etc. sofreram modificações ao longo da história, mas carregaram consigo uma base perene e que por debaixo dessas mudanças havia sempre uma religião, uma moral, uma filosofia, uma política, um direito.

Além disso, seguem argumentando que existem verdades eternas como a liberdade, a justiça, etc. comum a todas as sociedades e a todas as etapas do progresso social. Pois bem, o comunismo - continua o argumento - vem destruir estas verdades eternas, a moral, a religião e não para substituir por outras novas, vem interromper violentamente todo o desenvolvimento histórico anterior.

Vejam os ao que se reduz essa acusação. Até hoje, toda a história da sociedade tem sido uma constante sucessão de antagonismos de classes, que tomam formas diversas, segundo as épocas.

Mas, qualquer que seja a forma que em cada caso adote, a exploração de uma parte da sociedade por outra é um fato comum a todas as épocas do passado. Nada tem, pois, de estranho que a consciência social de todas as épocas se atenha, a despeito de toda a variedade e de todas as divergências, a certas formas comuns, formas de consciência que não desaparecem radicalmente até que os antagonismos de classes que os formam sejam extintos completamente.

A revolução comunista ao romper de forma mais radical com o regime tradicional da propriedade, nada tem, pois, de estranho que se veja obrigada a romper, em seu desenvolvimento, de forma também radical, com as idéias também tradicionais.

Contudo, não queremos nos deter mais sobre as reprovações da burguesia ao comunismo.

Já dissemos que o primeiro passo para a revolução proletariada será a ascensão do proletário ao poder, a conquista da democracia.

O proletariado usará seu poder para ir despojando paulatinamente a burguesia de todo o capital, de todos os meios de produção, centralizando nas mãos do Estado, ou seja, do proletário organizado como classe governante e procurando fomentar por todos os meios e com a maior rapidez possível as energias produtivas.

Claro está que, a princípio, isto só poderá chegar a cabo mediante uma ação despótica sobre a propriedade e o regime burguês de produção, por meio de medidas que, de momento pareçam economicamente insuficientes e insustentáveis, mas que no transcurso do movimento serão um grande salto e as leis são impressindíveis como meio para transformar todo o regime de produção vigente.

Estas medidas não poderão ser as mesmas, naturalmente, em todos os países. Para os países mais avançados mencionamos algumas, suscetíveis, sem dúvida, de serem aplicadas com caráter mais ou menos geral, segundo cada caso.

1. Expropriação da propriedade fundiária e aplicação da renda da terra nos gastos públicos.
2. Impostos fortemente progressivos.
3. Abolição do direito de herança.
4. Confisco da fortuna dos emigrantes e dos rebeldes.
5. Centralização do crédito no Estado por meio de um Banco Nacional com capital do Estado e regime de monopólio.
6. Nacionalização dos transportes.
7. Multiplicação das fábricas nacionais e dos meios de produção, cultivo e melhoramento nas terras com regras e um plano coletivo.
8. Proclamação do dever geral de trabalhar, criação de exércitos industriais, principalmente no campo.
9. Articulação entre os serviços agrícolas e industriais, tendendo a ir apagando as diferenças entre o campo e a cidade.
10. Educação pública e gratuita de todas as crianças. Proibição do trabalho infantil nas fábricas segundo a forma atual. Regime combinado da educação com a produção material, etc.

Quando, com o transcurso do tempo, desaparecer as diferenças de classe e toda a produção estiver concentrada nas mãos da socie-

dade, o Estado perderá todo o caráter político. O Poder político não será, em rigor, mais um poder organizado por uma classe para oprimir a outra. O proletariado será forçado a organizar-se como classe para lutar contra a burguesia, a revolução o levará ao poder e o converterá em classe dominante, como classe dominante derrubará à força o regime vigente de produção, assim fará desaparecer as condições que determinam o antagonismo de classe, as classes e, portanto, sua própria soberania como classe.

E a velha sociedade burguesa, com suas classes e seus antagonismos de classe será substituída por uma associação na qual haverá o livre desenvolvimento de cada uma das condições para o livre desenvolvimento de todos.

Capítulo III

Literatura Socialista e Comunista

Socialismo Reacionário

Socialismo Feudal

Devido à sua posição histórica, as aristocracias da França e Inglaterra estavam destinadas a escrever panfletos contra a sociedade moderna burguesa. Na Revolução Francesa de Julho de 1793, e no Movimento Reformador Inglês, tais aristocracias sucumbiram uma vez mais, à detestável arrivista. Com isso uma luta política séria já se encontrava fora de questão. Restava-lhes somente uma luta literária. Mas mesmo no campo literário, os velhos gritos do período da Restauração[1] se tornaram impossíveis.

Com o objetivo de angariar simpatia, a aristocracia foi obrigada a perder de vista, aparentemente, seus próprios interesses, e formular sua acusação contra a burguesia apenas no interesse da classe explorada. Portanto, a aristocracia tornou sua vingança por canções satíricas, de seu novo amo e sussurrar-lhes ao ouvido sinistras profecias e catástrofes eminentes.

Nesse meio ergueu-se o socialismo feudal: metade lamento, metade zombaria; metade eco do passado, metade ameaça do futuro; por vezes, devido à sua crítica amarga, mordaz e incisiva, acertando a burguesia no centro de seu coração, mas sempre com efeito ridículo,

por sua total incapacidade de compreender a marcha da História moderna.

A aristocracia, visando conclamar o povo à sua volta, empunharam, à guisa de bandeira a trouxa de mendigo do proletário. Mas estes quando se dispunham a segui-los, viam em suas costas o velho brasão feudal, e deserdavam com gargalhadas audíveis e insolentes.

Uma parte dos Legitimistas Franceses e a “Jovem Inglaterra” se fizeram notar nesse espetáculo.

Ao demonstrar que seu modo de exploração era diferente do modo de exploração dos burgueses, os feudais se esquecem que eles exploraram sob circunstâncias e condições que eram bem diferentes e já antiquadas. Ao mostrar que, sob o seu mando, o proletariado moderno nunca existiu, eles se esquecem que a burguesia moderna é justamente um germe necessário de sua própria ordem social.

Aliás, tão pouco ocultam o caráter reacionário de sua crítica, que sua acusação contra a burguesia se resume ao fato que: sob o regime burguês, uma classe está se desenvolvendo e que está destinada a esquarterar, da raiz aos galhos, a antiga ordem social.

O que menosprezam na burguesia não é somente esta ter engendrado um proletariado, como ter criado um proletariado revolucionário.

Na prática política, eis o por que, participaram de todas as medidas repressivas contra a classe operária; e na vida cotidiana, apesar de suas frases pomposas, se rebaixaram para apanhar os pomos de ouro da árvore da indústria, e barganhar fidelidade, amor e honra, pelo comércio da lã, beterraba e aguardente de batata.[2]

Da mesma forma que padres sempre caminharam de mãos dadas com os senhores feudais, também o fez o socialismo clerical com o socialismo feudal.

Nada é mais fácil do que dar ao ascetismo Cristão, um verniz socialista. Não se opôs o Cristianismo contra a propriedade privada, contra o casamento, contra o Estado? Em seu lugar não pregou a caridade e mendicidade, o celibato, a mortificação da carne, a vida monástica e a Igreja? O socialismo cristão nada mais é do que a água benta com que o padre consagra os corações rancorosos da aristocracia

Socialismo Pequeno-burguês

A aristocracia feudal não foi a única classe que foi arruinada pela burguesia, não é a única classe cujas condições de existência definham e pereceram sob a atmosfera da sociedade burguesa moderna. Os cidadãos extramuros e o pequeno campesinato foram os precursores da burguesia moderna. Naqueles países em que a indústria e o comércio são menos desenvolvidos, essas duas classes ainda vegetam lado a lado com a burguesia ascendente.

Em países onde a civilização moderna se desenvolveu, uma nova classe de pequenos burgueses foi formada, hesitando entre o proletariado e a burguesia, e incessantemente se reconstituindo como parte suplementar da sociedade burguesa. Mas os membros individuais dessa classe, entretanto, são constantemente relegados ao proletariado devido à concorrência, e, à medida que a Indústria Moderna se desenvolve, estes vêm o momento em que desaparecerão por completo como parte autônoma da sociedade moderna, se aproximando, para então serem substituídos nas manufaturas, na agricultura e no comércio por contramestres e subalternos.

Em países como a França, em que os camponeses constituem a maior parte da população, é natural que escritores que apoiaram o proletariado contra a burguesia, deveriam valer-se em suas críticas ao regime burguês, dos motes do campesinato e da pequena-burguesia, e do ponto de vista dessas classes intermediárias, deveria erguer clavas pela classe operária. Assim erigiu-se o socialismo pequeno-burguês. Sismondi é o mais importante dessa literatura, não somente na França, como na Inglaterra.

Essa literatura socialista dissecou com grande acuidade as contradições da produção moderna. Desmascarou as apologias hipócritas dos economistas. Provou, indubitavelmente, os efeitos desastrosos do maquinário e das relações de trabalho; a concentração de capital e fundiária em poucas mãos; superprodução e crises; apontou para a inevitável ruína dos pequenos burgueses e camponeses, a miséria do proletariado, a anarquia na produção, a desproporção gritante na distribuição da riqueza, a guerra industrial de extermínio entre nações, a dissolução dos velhos laços morais,

das relações familiares antigas, das antigas nacionalidades.

Nos seus objetivos positivos, entretanto, essa forma de socialismo aspira tanto a restauração dos velhos meios de produção e comércio, e com eles, as antigas relações de propriedade, e a antiga sociedade, seja limitando os meios de produção e comércio modernos no âmbito das antigas relações de propriedades que têm sido, e que foram obrigados a, romper por esses meios. Em ambos os casos, esse socialismo é simultaneamente reacionário e utópico.

Suas últimas palavras são: Sistema corporativo nas manufaturas; Relações patriarcais na agricultura.

Ultimamente, quando persistentes fatos históricos dispersaram todos os efeitos intoxicantes de auto-ilusão, essa forma de socialismo findou-se numa deprimente ressaca.

Socialismo alemão ou “verdadeiro”

A literatura socialista e comunista da França, uma literatura que originou-se sob a opressão da burguesia no poder, e que eram as expressões da luta contra esse poder, foi introduzida na Alemanha em uma época em que a burguesia, naquele país, havia apenas começado sua disputa com o absolutismo feudal.

Filósofos alemães, semifilósofos e belos espíritos (homens de cartas) alemães, rapidamente se apropriaram dessa literatura, esquecendo-se somente que quando esses escritos imigraram da França para a Alemanha, as condições sociais francesas não imigraram juntamente com eles. Em contato com as condições sociais alemãs, essa literatura francesa perdeu de imediato, toda sua utilidade prática, e assumia um caráter puramente literário. Assim, para os filósofos alemães do século XVIII, as reivindicações da primeira revolução francesa não passavam de demanda da “Razão Prática” em geral, e a manifestação do desejo da burguesia revolucionária significava, a seus olhos, as leis da vontade pura, tal como está predestinado a ser, da vontade verdadeiramente humana de modo geral.

O trabalho dos literatos alemães consistia somente em trazer as idéias da nova França incluídas às suas velhas consciências filosóficas, ou antes, anexando as idéias francesas sob seu próprio ponto de vista filosófico.

Essa anexação ocorreu da mesma maneira em que, em geral, se apropria de uma língua estrangeira, especialmente, pela tradução.

Bem se sabe como os padres recobriram os manuscritos em que as obras da antiguidade clássica pagã foram escritos com tolas biografias de santos. Os literatos alemães reverteram esse processo com a profana literatura francesa. Eles escreveram suas besteiras filosóficas abaixo da original francesa. Por exemplo, sob a crítica francesa às relações monetárias, escreveram “alienação da humanidade” e, sob a crítica francesa ao Estado burguês, escreveram “destronamento da dominação do Universal abstrato), e assim por diante.

A introdução dessa fraseologia filosófica às costas das críticas históricas francesas, eles batizaram “Filosofia da Ação”, “Socialismo Verdadeiro”, “Ciência Alemã do Socialismo”, “Fundação Filosófica do Socialismo”, e outros mais.

A literatura socialista e comunista francesas foi assim, completamente amputada. E, desde que cessou nas mãos do Alemão, para expressar o confronto de uma classe com a outra, ele teve consciência de ter superado a “estreiteza francesa” e de representar, ao invés das verdadeiras necessidades, as necessidades da verdade; não os interesses do proletariado, mas os interesses da natureza humana, do homem em geral, que não pertence a classes, não pertence à realidade, que existe somente no recôndito místico da fantasia filosófica.

Tal socialismo alemão, que levava tão a sério e tão solenemente as obrigações escolares, e exaltava-os em seu pobre estoque-em-comércio em tal moda charlatã, gradualmente perdeu sua inocência pedante.

A luta dos Alemães, e especialmente da burguesia prussiana, contra a aristocracia feudal e a monarquia absolutista, em outras palavras, o movimento liberal, tornou-se mais séria.

Por isso, a tão desejada oportunidade foi oferecida ao socialismo “verdadeiro”: a chance de confronto ao movimento político, segundo as reivindicações socialistas, de lançar os anátemas tradicionais contra o liberalismo, contra o governo representativo, contra a concorrência burguesa, a liberdade de imprensa burguesa, o direito burguês, a liberdade e igualdade burguesas, e de pregar para as massas que nada tem a ganhar, e tudo a perder, nesse movimento burguês. O socialismo alemão esqueceu-se, muito a propósito, que a crítica francesa, do qual era eco leviano,

pressupunha a existência da sociedade burguesa moderna, com as condições econômicas de existência correspondentes, e adequada constituição política, os mesmos fatores que compunham ainda a conquista na Alemanha.

Para os governos absolutistas, com seus padres, professores, fidalgotes e burocratas, serviu como um espantalho útil contra as ameaças burguesas.

Era o doce fim, após as doses amargas de chicotadas e balas de fuzil, com que esses mesmos governos, naquela mesma época, barlavam as insurreições da classe trabalhadora alemã.

Enquanto esse socialismo “verdadeiro” portanto, servia ao governo como arma na luta contra a burguesia alemã, era ao mesmo tempo, direto representante dos interesses reacionários, o interesse dos filisteus alemães. Na Alemanha, a pequena-burguesia, um resíduo do século dezesseis, e que desde então, constantemente emerge sob diversas formas, é a verdadeira base social da ordem existente.

Manter tal classe é manter a ordem vigente na Alemanha. A supremacia industrial e política da burguesia ameaça a pequena burguesia com certa destruição – de um lado, pela concentração do capital; e por outro, pela ascensão de um proletariado revolucionário. O socialismo “verdadeiro” surgiu para matar esses dois coelhos com uma cajadada só. Espalhou-se como uma epidemia.

A roupagem de teias de aranha especulativas, bordadas com as flores da retórica, impregnadas de orvalho sentimental, essa veste transcendental com a qual os socialistas alemães vestiram suas “verdades eternas”, somente pele e osso, serviram maravilhosamente de pretexto para aumentar a venda de suas mercadorias para esse público. E em parte, o socialismo alemão reconheceu, mais e mais, seu próprio chamado como representante bombástico dos filisteus pequeno-burgueses.

Ele proclamou a nação alemã como modelo, e o pequeno filisteu alemão como o homem modelo. Para todas as infâmias desse homem-modelo, uma interpretação oculta, superior, socialista, exatamente o contrário da realidade. Foi até o longo extremo, ao opor-se diretamente à tendência “brutalmente destrutiva” do comunismo, e ao proclamar sua supremacia e imparcialidade acima de todas as

lutas de classes. Com raríssimas exceções, todas as então chamadas publicações socialistas e comunistas que agora (1847) circulam na Alemanha, pertencem ao âmbito dessa literatura tola e enervante.[3]

Socialismo conservador ou burguês

Uma parte da burguesia é desejosa de remediar as anomalias sociais, a fim de assegurar a manutenção da sociedade burguesa.

À essa seção pertencem os economistas, filantropos, humanitários, melhoradores da situação da classe trabalhadora, organizadores de obras beneficentes, membros da sociedade protetora dos animais, fanáticos da sobriedade, reformistas de todos os cantos de todos os tipos imagináveis. Esta forma de socialismo tem, além disso, funcionado para completar os sistemas.

Podemos citar “Filosofia da miséria” de Proudhon como exemplo dessa forma de socialismo.

A burguesia socialista almejam todas as vantagens das condições de vida da sociedade moderna, sem as lutas e perigos necessariamente decorrentes. Desejam a atual forma da sociedade, exceto seus elementos de dissolução e revolução. Almejam a burguesia sem um proletariado. A burguesia naturalmente concebe o mundo em que é supremo a ser o melhor; e o socialismo burguês desenvolveu essa concepção confortável em sistemas mais ou menos completos. Em se tratando de exigir do proletariado que carregue tal sistema, e por meio disso, a marchar diretamente para a Nova Jerusalém social, no mais exige de fato que o proletariado remanesça com os atuais laços da sociedade existente, mas renunciando todas as suas idéias odiosas quanto à burguesia. Uma segunda, e mais prática, mas menos sistemática forma deste socialismo buscou depreciar todo movimento revolucionário aos olhos da classe trabalhadora, mostrando que nenhuma reforma política, mas somente uma mudança nas condições materiais de existência, nas relações econômicas, poderia servir de vantagem para eles. Por mudanças nas condições materiais de existência, essa forma de socialismo, entretanto, não entende a supressão das relações burguesas de produção, uma supressão que só pode ser efetuada por uma revolução, mas reformas administrativas, baseadas na continuidade dessas re-

lações; reformas, portanto, que de nenhuma maneira alteram efetivamente as relações entre capital e trabalho, mas, no melhor, reduzem os custos, e simplificam a burocracia do Estado burguês.

O socialismo burguês só alcança sua expressão adequada, somente quando, se torna uma mera figura retórica.

Comércio livre: para o benefício da classe trabalhadora. Tarifas protecionistas: para o benefício da classe trabalhadora. Reforma carcerária: para o benefício da classe trabalhadora. Eis as últimas palavras e as únicas ditas a sério pelo socialismo burguês.

E é resumida na frase: a burguesia é uma burguesia – para o benefício da classe operária.

Socialismo e Comunismo Crítico-utópicos

Não nos referimos aqui à literatura que, em todo momento revolucionário, deram voz às demandas proletárias, tal como os escritos de Babeuf e outros.

As primeiras tentativas diretas do proletariado para alcançar seus próprios fins, realizadas em momentos de efervescência geral, quando a sociedade feudal se encontrava em processo de colapso, fracassaram necessariamente, devido à forma embrionária do proletariado, bem como ausência de condições econômicas para sua emancipação, condições que ainda estavam para ser produzidas, condições que surgem somente como produto da época burguesa. A literatura revolucionária que acompanhou esses movimentos iniciais do proletariado tinham necessariamente, um caráter reacionário. Incultou um ascetismo geral e nivelamento social grosseiros.

Os sistemas socialistas e comunistas propriamente ditos, tais como os de Saint-Simon, Fourier, Owen, e outros, surgem no período inicial, descrito acima, de luta entre burguesia e proletariado (ver Capítulo I – Burgueses e Proletários).

Os fundadores desses sistemas discerniam, de fato, a oposição de classes, bem como os elementos de dissolução na forma de sociedade dominante. Mas o proletariado, ainda em sua infância, oferece a eles o espetáculo da classe sem iniciativa histórica ou qualquer movimento político independente.

Desde o desenvolvimento da oposição de classes acompanha ao mesmo passo o desenvolvimento da indústria, encontram a situação econômica insatisfatórias para a emancipação do proletariado. Procuram, assim, uma nova

ciência social, de novas leis sociais, que devem criar tais condições.

A ação histórica deve recuar e dar lugar à sua ação inventiva pessoal; as condições históricas da emancipação às condições fantasiosas; e a organização gradual, espontânea do proletariado em classe a uma organização social planejada por eles mesmos. A história futura resume-se por si só, aos olhos deles, na propaganda e na implementação de seus planos sociais.

Na formação de seus planos, são conscientes de assumir seus interesses a favor da classe trabalhadora, enquanto classe mais sofredora. Para eles, o proletariado somente existe do ponto de vista de classe sofredora.

Mas o estado embrionário da luta de classe, bem como sua própria condição social, levam tais socialistas a considerarem-se muito superiores a todo antagonismo de classes. Eles querem a melhora da condição de cada membro da sociedade, mesmo aqueles dos mais favorecidos. Por conseguinte, normalmente apelam para o conjunto da sociedade, sem distinção de classes; não, por preferência, à classe dominante. Para que podem as pessoas uma vez, entender o sistema deles, falhar em ver nele o melhor plano possível do melhor tipo de sociedade possível.

Eis então, que rejeitam toda ação política, e especialmente toda ação revolucionária; desejam alcançar seus fins por meios pacíficos, necessariamente fadados ao fracasso, e pela força do exemplo, abrir caminho para um novo evangelho social.

Tais imagens fantasiosas da sociedade futura, pintadas em tempos de condição de pouco desenvolvimento do proletariado, é ainda uma concepção fantástica de sua própria situação, correspondendo às primeiras exigências dessa classe por uma reconstrução geral da sociedade.

Mas essas publicações comunistas e socialista também contém um elemento crítico. Atacam todo o princípio da sociedade existente. Portanto, estão repletos de materiais valiosos para o esclarecimento da classe operária. As medidas práticas propostas – tal como a abolição da distinção entre cidade e campo, da família, da continuidade das indústrias nas mãos de indivíduos privados, o trabalho assalariado, a proclamação da harmonia social, a conversão do Estado em um superintendente de produção – todas essas proposições visam

unicamente a desintegração dos antagonismos de classes, que estavam, àquele tempo, se desenvolvendo, e que, em tais publicações, somente são reconhecidas em suas primeiras formas indeterminadas e imprecisas. Tais propostas portanto, compõem um caráter puramente utópico.

A importância dos socialistas e comunistas crítico-utópicos beira uma relação inversa ao desenvolvimento histórico. À medida que a luta de classe moderna se desenvolve e se define, a fantasia de estar separado da luta, estes ataques mirabolantes à ela, perde todo seu valor prático e suas justificativas teóricas. Assim sendo, mesmo os originários desse sistema sendo revolucionários em muitos aspectos, seus discípulos, formaram de qualquer forma, meras seitas reacionárias. Buscam manter as concepções originais de seus mestres, em oposição ao desenvolvimento progressivo do proletariado pela história. Eles portanto, procuram consistentemente enfraquecer a luta de classes e reconciliar os antagonismos. Continuam a sonhar com realização experimental de suas utopias sociais, na fundação isolada de falanstérios, ao estabelecer "Home Colonies", ou de uma "pequena Icária"[4] – edições reduzidas da Nova Jerusalém – e para edificar tais castelos no ar, são compelidos aos sentimentos e bolsos dos burgueses. Pouco a pouco, encaixam na categoria de socialistas reacionários descritos acima, diferindo destes somente pelo pedantismo mais sistemático, e pelas crenças fanáticas e efeitos miraculosos de sua ciência social.

Portanto, opõem-se violentamente à toda ação política por parte do proletariado; tal ação, de acordo com eles, pode somente resultar de uma fé descrente e cega no novo evangelho. Os owenistas na Inglaterra, e os foureristas na França, respectivamente, se opõem aos cartistas e reformistas.

Notas

Não a Restauração Inglesa (1660-1689), mas a Restauração Francesa (1814-1830).

[Nota de Engels à edição alemã de 1888]

Isto se aplica principalmente à Alemanha, onde a aristocracia feudal e a fidalguia têm grandes porções de suas propriedades cultivadas por contra própria, mediante diretores, e são, além disso, grandes produtores de açúcar de beterraba e destiladores de aguardente de

batata. A aristocracia britânica mais rica são, por quanto, acima disso; eles também, contudo, sabem aproveitar o declínio da renda, ao emprestar seus nomes a acionistas mais ou menos suspeitos das companhias acionárias.

[Nota de Engels à edição inglesa de 1888]

A tempestade revolucionária de 1848 varreu toda essa desgastada tendência e curou seus protagonistas do desejo de interessar-se pelo socialismo. O representante principal e tipo clássico dessa tendência é o Karl Gruen.

[Nota de Engels à edição alemã de 1888]

Falanstérios eram colônias socialistas no plano de Charles Fourier; "Icária" é o nome dado por Cabet à sua Utopia e, mais tarde, à sua colônia comunista nos Estados Unidos.

[Nota de Engels à edição inglesa de 1888]

"Home Colonies" é como Owen chamou seus modelos de sociedade comunista. Falanstério é o nome dado aos palácios públicos planejados por Fourier. Icária é o nome dado para a terra de Utopia e imaginação, cujas instituições comunistas Cabet retratou.

[Nota de Engels, edição alemã de 1890]

Capítulo IV

Posição dos Comunistas em Relação aos Diversos Partidos de Oposição

A Seção II deixou claro as relações dos Comunistas com os partidos proletários existentes, tal como os Cartistas na Inglaterra e os Reformadores Agrários na América do Norte. Os comunistas lutam pelo cumprimento de objetivos imediatos, para o fortalecimento dos interesses presentes da classe operária; mas no movimento do presente, eles também representam e cuidam do futuro do desse movimento. Na França, os comunistas se aliaram com os Sociais-Democratas[1] contra a burguesia radical e conservadora, reservando, contudo, o direito de assumir uma posição crítica em relação às fases e ilusões tradicionalmente revolucionárias.

Na Suíça, eles suportam os Radicais, sem perder de vista o fato de que este partido consiste em elementos antagônicos, em parte sociais-democratas, no sentido francês, em parte burguesia radical.

Na Polônia, apoiam o partido que insiste numa revolução agrária como condição primária para a emancipação nacional, tal partido fomentou a insurreição da Cracóvia em 1846.

Na Alemanha, lutam juntamente com a burguesia sempre que age de alguma forma revolucionária contra a monarquia absoluta, a propriedade fundiária feudal, e a pequena burguesia.

Mas nunca cessam, por um único instante, na tentativa de instigar a classe trabalhadora para a consciência mais clara possível do hostil antagonismo entre burguesia e proletariado, com o objetivo de que os trabalhadores alemães imediatamente usem, como tantas armas contra a burguesia, as condições políticas e sociais que a burguesia deve necessariamente introduzir durante sua supremacia, para que depois do fim das classes reacionárias da Alemanha, a luta contra a própria burguesia se inicie imediatamente.

Os Comunistas dirigem sua atenção principalmente para a Alemanha, porque este país está em vésperas de uma revolução burguesa que está destinada a executada sob condições mais avançadas da civilização europeia e com muito maior desenvolvimento de seu proletariado do que a Inglaterra no século XVII, e na França no século XVIII, e porque a revolução burguesa na Alemanha será nada mais do que o prelúdio para uma imediata revolução proletária.

Em suma, os comunistas, em todo lugar, apoiam todo movimento revolucionário contra a ordem social e política estabelecidas.

Em todos esses movimentos, trazem à tona, como questão principal de cada movimento, a questão da propriedade, não importando qual é o seu grau de desenvolvimento.

Finalmente, trabalham em toda parte para a união e acordo entre os partidos democráticos de todos os países.

Os Comunistas recusam-se a ocultar suas concepções e objetivos. Declaram abertamente que seus fins podem ser alcançados somente com a derrubada pela força de todas as condições sociais existentes. Que as classes dominantes tremam ante a revolução comunista. Os proletários nada têm a perder além de seus grilhões. Têm um mundo a ganhar.

**PROLETÁRIOS DE TODO
O MUNDO UNI-VOS!**

Notas

Partido então representado no Parlamento por Ledru-Rollin, na literatura por Louis Blanc, na imprensa diária pelo "Reforma". O

nome da social-democracia significa, segundo seus inventores, uma seção dos partidos Democrata ou Repucliano mais ou menos tingidos com socialismo

[Nota de Engels à edição inglesa de 1888]

Prólogos de Marx y Engels a varias ediciones del Manifiesto

I - Prólogo de Marx y Engels a la edición alemana de 1872

La Liga Comunista, una organización obrera internacional, que en las circunstancias de la época -huelga decirlo- sólo podía ser secreta, encargó a los abajo firmantes, en el congreso celebrado en Londres en noviembre de 1847, la redacción de un detallado programa teórico y práctico, destinado a la publicidad, que sirviese de programa del partido. Así nació el Manifiesto, que se reproduce a continuación y cuyo original se remitió a Londres para ser impreso pocas semanas antes de estallar la revolución de febrero. Publicado primeramente en alemán, ha sido reeditado doce veces por los menos en ese idioma en Alemania, Inglaterra y Norteamérica. La edición inglesa no vio la luz hasta 1850, y se publicó en el Red Republican de Londres, traducido por miss Elena Macfarlane, y en 1871 se editaron en Norteamérica no menos de tres traducciones distintas. La versión francesa apareció por vez primera en París poco antes de la insurrección de junio de 1848; últimamente ha vuelto a publicarse en Le Socialiste de Nueva York, y se prepara una nueva traducción. La versión polaca apareció en Londres poco después de la primera edición alemana. La traducción rusa vio la luz en Ginebra en el año sesenta y tantos. Al danés se tradujo a poco de publicarse.

Por mucho que durante los últimos veinticinco años hayan cambiado las circunstancias, los principios generales desarrollados en este Manifiesto siguen siendo substancialmente exactos. Sólo tendría que retocarse algún que otro detalle. Ya el propio Manifiesto advierte que la aplicación práctica de estos principios dependerá en todas partes y en todo tiempo de las circunstancias históricas existentes, razón por la que no se hace especial hincapié en las medidas revolucionarias propuestas al final del capítulo II. Siuviésemos que formularlo hoy, este pasaje presentaría un tenor distinto en muchos respectos. Este programa ha quedado a trozos anticuado por efecto del inmenso desarrollo experimentado por la gran industria en los últimos veinticinco años, con los consiguientes progresos ocurridos en cuanto a la organización política de la clase

MANIFIESTO
COMUNISTA

obrero, y por el efecto de las experiencias prácticas de la revolución de febrero en primer término, y sobre todo de la Comuna de París, donde el proletariado, por vez primera, tuvo el Poder político en sus manos por espacio de dos meses. La comuna ha demostrado, principalmente, que “la clase obrera no puede limitarse a tomar posesión de la máquina del Estado en bloque, poniéndola en marcha para sus propios fines”. (V. La guerra civil en Francia, alocución del Consejo general de la Asociación Obrera Internacional, edición alemana, pág. 51, donde se desarrolla ampliamente esta idea). Huelga, asimismo, decir que la crítica de la literatura socialista presenta hoy lagunas, ya que sólo llega hasta 1847, y, finalmente, que las indicaciones que se hacen acerca de la actitud de los comunistas para con los diversos partidos de la oposición (capítulo IV), aunque sigan siendo exactas en sus líneas generales, están también anticuadas en lo que toca al detalle, por la sencilla razón de que la situación política ha cambiado radicalmente y el progreso histórico ha venido a eliminar del mundo a la mayoría de los partidos enumerados.

Sin embargo, el Manifiesto es un documento histórico, que nosotros no nos creemos ya autorizados a modificar. Tal vez una edición posterior aparezca precedida de una introducción que abarque el período que va desde 1847 hasta los tiempos actuales; la presente reimpresión nos ha sorprendido sin dejarnos tiempo para eso. Londres, 24 de junio de 1872. K. MARX. F. ENGELS.

II - Prólogo de Engels a la edición alemana de 1883

Desgraciadamente, al pie de este prólogo a la nueva edición del Manifiesto ya sólo aparecerá mi firma. Marx, ese hombre a quien la clase obrera toda de Europa y América debe más que a hombre alguno, descansa en el cementerio de Highgate, y sobre su tumba crece ya la primera hierba. Muerto él, sería doblemente absurdo pensar en revisar ni en ampliar el Manifiesto. En cambio, me creo obligado, ahora más que nunca, a consignar aquí, una vez más, para que quede bien patente, la siguiente afirmación:

La idea central que inspira todo el Manifiesto, a saber: que el régimen económico de la producción y la estructuración social que de él se

deriva necesariamente en cada época histórica constituye la base sobre la cual se asienta la historia política e intelectual de esa época, y que, por tanto, toda la historia de la sociedad - una vez disuelto el primitivo régimen de comunidad del suelo- es una historia de luchas de clases, de luchas entre clases explotadoras y explotadas, dominantes y dominadas, a tono con las diferentes fases del proceso social, hasta llegar a la fase presente, en que la clase explotada y oprimida -el proletariado- no puede ya emanciparse de la clase que la explota y la oprime -de la burguesía- sin emancipar para siempre a la sociedad entera de la opresión, la explotación y las luchas de clases; esta idea cardinal fue fruto personal y exclusivo de Marx.

Y aunque ya no es la primera vez que lo hago constar, me ha parecido oportuno dejarlo estampado aquí, a la cabeza del Manifiesto. Londres, 28 junio 1883. F. ENGELS.

III - Prólogo de Engels a la edición alemana de 1890

Ve la luz una nueva edición alemana del Manifiesto cuando han ocurrido desde la última diversos sucesos relacionados con este documento que merecen ser mencionados aquí. En 1882 se publicó en Ginebra una segunda traducción rusa, de Vera Sasulichl, precedida de un prólogo de Marx y mío. Desgraciadamente, se me ha extraviado el original alemán de este prólogo y no tengo más remedio que volver a traducirlo del ruso, con lo que el lector no saldrá ganando nada. El prólogo dice así:

“La primera edición rusa del Manifiesto del Partido Comunista, traducido por Bakunin, vio la luz poco después de 1860 en la imprenta del Kolokol. En los tiempos que corrían, esta publicación no podía tener para Rusia, a lo sumo, más que un puro valor literario de curiosidad. Hoy las cosas han cambiado. El último capítulo del Manifiesto, titulado “Actitud de los comunistas ante los otros partidos de la oposición”, demuestra mejor que nada lo limitada que era la zona en que, al ver la luz por vez primera este documento (enero de 1848), tenía que actuar el movimiento proletario. En esa zona faltaban, principalmente, dos países: Rusia y los Estados Unidos. Era la época en que Rusia constituía la última reserva magna de la reacción europea y en que la

emigración a los Estados Unidos absorbía las energías sobrantes del proletariado de Europa. Ambos países proveían a Europa de primeras materias, a la par que le brindaban mercados para sus productos industriales. Ambos venían a ser, pues, bajo uno u otro aspecto, pilares del orden social europeo.

Hoy las cosas han cambiado radicalmente. La emigración europea sirvió precisamente para imprimir ese gigantesco desarrollo a la agricultura norteamericana, cuya concurrencia está minando los cimientos de la grande y la pequeña propiedad inmueble de Europa. Además, ha permitido a los Estados Unidos entregarse a la explotación de sus copiosas fuentes industriales con tal energía y en proporciones tales, que dentro de poco echará por tierra el monopolio industrial de que hoy disfruta la Europa occidental. Estas dos circunstancias repercuten a su vez revolucionariamente sobre la propia América. La pequeña y mediana propiedad del granjero que trabaja su propia tierra sucumbe progresivamente ante la concurrencia de las grandes explotaciones, a la par que en las regiones industriales empieza a formarse un copioso proletariado y una fabulosa concentración de capitales.

Pasemos ahora a Rusia. Durante la sacudida revolucionaria de los años 48 y 49, los monarcas europeos, y no sólo los monarcas, sino también los burgueses, aterrados ante el empuje del proletariado, que empezaba a, cobrar por aquel entonces conciencia de su fuerza, cifraban en la intervención rusa todas sus esperanzas. El zar fue proclamado cabeza de la reacción europea. Hoy, este mismo zar se ve apresado en Gatchina como rehén de la revolución y Rusia forma la avanzada del movimiento revolucionario de Europa.

El Manifiesto Comunista se proponía por misión proclamar la desaparición inminente e inevitable de la propiedad burguesa en su estado actual. Pero en Rusia nos encontramos con que, coincidiendo con el orden capitalista en febril desarrollo y la propiedad burguesa del suelo que empieza a formarse, más de la mitad de la tierra es propiedad común de los campesinos.

Ahora bien -nos preguntamos-, ¿puede este régimen comunal del concejo ruso, que es ya, sin duda, una degeneración del régimen de comunidad primitiva de la tierra, trocarse directamente en una forma más alta de comu-

nismo del suelo, o tendrá que pasar necesariamente por el mismo proceso previo de descomposición que nos revela la historia del occidente de Europa? La única contestación que, hoy por hoy, cabe dar a esa pregunta, es la siguiente: Si la revolución rusa es la señal para la revolución obrera de Occidente y ambas se completan formando una unidad, podría ocurrir que ese régimen comunal ruso fuese el punto de partida para la implantación de una nueva forma comunista de la tierra. Londres, 21 enero 1882.”

Por aquellos mismos días, se publicó en Ginebra una nueva traducción polaca con este título: Manifest Kommunistyczny.

Asimismo, ha aparecido una nueva traducción danesa, en la “Socialdemokratisk Bibliothek, Köjbenhavn 1885”. Es de lamentar que esta traducción sea incompleta; el traductor se saltó, por lo visto, aquellos pasajes, importantes muchos de ellos, que le parecieron difíciles; además, la versión adolece de precipitaciones en una serie de lugares, y es una lástima, pues se ve que, con un poco más de cuidado, su autor habría realizado un trabajo excelente. En 1886 apareció en Le Socialiste de París una nueva traducción francesa, la mejor de cuantas han visto la luz hasta ahora. Sobre ella se hizo en el mismo año una versión española, publicada primero en El Socialista de Madrid y luego, en tirada aparte, con este título: Manifiesto del Partido Comunista, por Carlos Marx y F. Engels (Madrid, Administración de El Socialista, Hernán Cortés, 8). Como detalle curioso contaré que en 1887 fue ofrecido a un editor de Constantinopla el original de una traducción armenia; pero el buen editor no se atrevió a lanzar un folleto con el nombre de Marx a la cabeza y propuso al traductor publicarlo como obra original suya, a lo que éste se negó.

Después de haberse reimpresso repetidas veces varias traducciones norteamericanas más o menos incorrectas, al fin, en 1888, apareció en Inglaterra la primera versión auténtica, hecha por mi amigo Samuel Moore y revisada por él y por mí antes de darla a las prensas. He aquí el título: Manifesto of the Communist Party, by Karl Marx and Frederick Engels. Authorised English Translation, edited and annotated by Frederick Engels. 1888. London, William Reeves, 185 Flett St. E. C. Algunas de las notas de esta edición acompañan a la presente. El Manifiesto ha tenido sus vicisi-

tudes. Calurosamente acogido a su aparición por la vanguardia, entonces poco numerosa, del socialismo científico -como lo demuestran las diversas traducciones mencionadas en el primer prólogo-, no tardó en pasar a segundo plano, arrinconado por la reacción que se inicia con la derrota de los obreros parisienses en junio de 1848 y anatematizado, por último, con el anatema de la justicia al ser condenados los comunistas por el tribunal de Colonia en noviembre de 1852. Al abandonar la escena Pública, el movimiento obrero que la revolución de febrero había iniciado, queda también envuelto en la penumbra el Manifiesto.

Cuando la clase obrera europea volvió a sentirse lo bastante fuerte para lanzarse de nuevo al asalto contra las clases gobernantes, nació la Asociación Obrera Internacional. El fin de esta organización era fundir todas las masas obreras militantes de Europa y América en un gran cuerpo de ejército. Por eso, este movimiento no podía arrancar de los principios sentados en el Manifiesto. No había más remedio que darle un programa que no cerrase el paso a las tradeuniones inglesas, a los proudhonianos franceses, belgas, italianos y españoles ni a los partidarios de Lassalle en Alemania. Este programa con las normas directivas para los estatutos de la Internacional, fue redactado por Marx con una maestría que hasta el propio Bakunin y los anarquistas hubieron de reconocer. En cuanto al triunfo final de las tesis del Manifiesto, Marx ponía toda su confianza en el desarrollo intelectual de la clase obrera, fruto obligado de la acción conjunta y de la discusión. Los sucesos y vicisitudes de la lucha contra el capital, y más aún las derrotas que las victorias, no podían menos de revelar al proletariado militante, en toda su desnudez, la insuficiencia de los remedios milagreros que venían empleando e infundir a sus cabezas una mayor claridad de visión para penetrar en las verdaderas condiciones que habían de presidir la emancipación obrera. Marx no se equivocaba. Cuando en 1874 se disolvió la Internacional, la clase obrera difería radicalmente de aquella con que se encontrara al fundarse en 1864. En los países latinos, el proudhoniano agonizaba, como en Alemania lo que había de específico en el partido de Lassalle, y hasta las mismas tradeuniones inglesas, conservadoras hasta la médula, cambiaban de espíritu, permitiendo al

presidente de su congreso, celebrado en Swansea en 1887, decir en nombre suyo: "El socialismo continental ya no nos asusta". Y en 1887 el socialismo continental se cifraba casi en los principios proclamados por el Manifiesto. La historia de este documento refleja, pues, hasta cierto punto, la historia moderna del movimiento obrero desde 1848. En la actualidad es indudablemente el documento más extendido e internacional de toda la literatura socialista del mundo, el programa que une a muchos millones de trabajadores de todos los países, desde Siberia hasta California.

Y, sin embargo, cuando este Manifiesto vio la luz, no pudimos bautizarlo de Manifiesto socialista. En 1847, el concepto de "socialista" abarcaba dos categorías de personas. Unas eran las que abrazaban diversos sistemas utópicos, y entre ellas se destacaban los owenistas en Inglaterra, y en Francia los fourieristas, que poco a poco habían ido quedando reducidos a dos sectas agonizantes. En la otra formaban los charlatanes sociales de toda laya, los que aspiraban a remediar las injusticias de la sociedad con sus potingues mágicos y con toda serie de remiendos, sin tocar en lo más mínimo, claro está, al capital ni a la ganancia. Gentes unas y otras ajenas al movimiento obrero, que iban a buscar apoyo para sus teorías a las clases "cultas". El sector obrero que, convencido de la insuficiencia y superficialidad de las meras conmociones políticas, reclamaba una radical transformación de la sociedad, se apellidaba comunista. Era un comunismo toscamente delineado, instintivo, vago, pero lo bastante pujante para engendrar dos sistemas utópicos: el del "ícaro" Cabet en Francia y el de Weitling en Alemania. En 1847, el "socialismo" designaba un movimiento burgués, el "comunismo" un movimiento obrero. El socialismo era, a lo menos en el continente, una doctrina presentable en los salones; el comunismo, todo lo contrario. Y como en nosotros era ya entonces firme la convicción de que "la emancipación de los trabajadores sólo podía ser obra de la propia clase obrera", no podíamos dudar en la elección de título. Más tarde no se nos pasó nunca por las mentes tampoco modificarlo.

"¡Proletarios de todos los países, uníos!" Cuando hace cuarenta y dos años lanzamos al mundo estas palabras, en vísperas de la primera revolución de París, en que el proletariado levantó ya sus propias reivindicaciones,

fueron muy pocas las voces que contestaron. Pero el 28 de septiembre de 1864, los representantes proletarios de la mayoría de los países del occidente de Europa se reunían para formar la Asociación Obrera Internacional, de tan glorioso recuerdo. Y aunque la Internacional sólo tuviese nueve años de vida, el lazo perenne de unión entre los proletarios de todos los países sigue viviendo con más fuerza que nunca; así lo atestigua, con testimonio irrefutable, el día de hoy. Hoy, primero de Mayo, el proletariado europeo y americano pasa revista por vez primera a sus contingentes puestos en pie de guerra como un ejército único, unido bajo una sola bandera y concentrado en un objetivo: la jornada normal de ocho horas, que ya proclamara la Internacional en el congreso de Ginebra en 1889, y que es menester elevar a ley. El espectáculo del día de hoy abrirá los ojos a los capitalistas y a los grandes terratenientes de todos los países y les hará ver que la unión de los proletarios del mundo es ya un hecho.

¡Ya Marx no vive, para verlo, a mi lado!
Londres, 1 de mayo de 1890. F. ENGELS.

IV - Prólogo de Engels a la edición polaca de 1892

La necesidad de reeditar la versión polaca del Manifiesto Comunista, requiere un comentario. Ante todo, el Manifiesto ha resultado ser, como se proponía, un medio para poner de relieve el desarrollo de la gran industria en Europa. Cuando en un país, cualquiera que él sea, se desarrolla la gran industria brota al mismo tiempo entre los obreros industriales el deseo de explicarse sus relaciones como clase, como la clase de los que viven del trabajo, con la clase de los que viven de la propiedad. En estas circunstancias, las ideas socialistas se extienden entre los trabajadores y crece la demanda del Manifiesto Comunista. En este sentido, el número de ejemplares del Manifiesto que circulan en un idioma dado nos permite apreciar bastante aproximadamente no sólo las condiciones del movimiento obrero de clase en ese país, sino también el grado de desarrollo alcanzado en él por la gran industria.

La necesidad de hacer una nueva edición en lengua polaca acusa, por tanto, el continuo proceso de expansión de la industria en Polo-

nia. No puede caber duda acerca de la importancia de este proceso en el transcurso de los diez años que han mediado desde la aparición de la edición anterior. Polonia se ha convertido en una región industrial en gran escala bajo la égida del Estado ruso.

Mientras que en la Rusia propiamente dicha la gran industria sólo se ha ido manifestando esporádicamente (en las costas del golfo de Finlandia, en las provincias centrales de Moscú y Vladimiro, a lo largo de las costas del mar Negro y del mar de Azov), la industria polaca se ha concentrado dentro de los confines de un área limitada, experimentando a la par las ventajas y los inconvenientes de su situación. Estas ventajas no pasan inadvertidas para los fabricantes rusos; por eso alzan el grito pidiendo aranceles protectores contra las mercancías polacas, a despecho de su ardiente anhelo de rusificación de Polonia. Los inconvenientes (que tocan por igual los industriales polacos y el Gobierno ruso) consisten en la rápida difusión de las ideas socialistas entre los obreros polacos y en una demanda sin precedente del Manifiesto Comunista.

El rápido desarrollo de la industria polaca (que deja atrás con mucho a la de Rusia) es una clara prueba de las energías vitales inextinguibles del pueblo polaco y una nueva garantía de su futuro renacimiento. La creación de una Polonia fuerte e independiente no interesa sólo al pueblo polaco, sino a todos y cada uno de nosotros. Sólo podrá establecerse una estrecha colaboración entre los obreros todos de Europa si en cada país el pueblo es dueño dentro de su propia casa. Las revoluciones de 1848 que, aunque reñidas bajo la bandera del proletariado, solamente llevaron a los obreros a la lucha para sacar las castañas del fuego a la burguesía, acabaron por imponer, tomando por instrumento a Napoleón y a Bismarck (a los enemigos de la revolución), la independencia de Italia, Alemania y Hungría. En cambio, a Polonia, que en 1791 hizo por la causa revolucionaria más que estos tres países juntos, se la dejó sola cuando en 1863 tuvo que enfrentarse con el poder diez veces más fuerte de Rusia.

La nobleza polaca ha sido incapaz para mantener, y lo será también para restaurar, la independencia de Polonia. La burguesía va sintiéndose cada vez menos interesada en este asunto. La independencia polaca sólo podrá ser conquistada por el proletariado joven, en

cuyas manos está la realización de esa esperanza. He ahí por qué los obreros del occidente de Europa no están menos interesados en la liberación de Polonia que los obreros polacos mismos.

Londres, 10 de febrero 1892. F. ENGELS

V - Prólogo de Engels a la edición italiana de 1893

La publicación del Manifiesto del Partido Comunista coincidió (si puedo expresarme así), con el momento en que estallaban las revoluciones de Milán y de Berlín, dos revoluciones que eran el alzamiento de dos pueblos: uno enclavado en el corazón del continente europeo y el otro tendido en las costas del mar Mediterráneo. Hasta ese momento, estos dos pueblos, desgarrados por luchas intestinas y guerras civiles, habían sido presa fácil de opresores extranjeros. Y del mismo modo que Italia estaba sujeta al dominio del emperador de Austria, Alemania vivía, aunque esta sujeción fuese menos patente, bajo el yugo del zar de todas las Rusias. La revolución del 18 de marzo emancipó a Italia y Alemania al mismo tiempo de este vergonzoso estado de cosas. Si después, durante el período que va de 1848 a 1871, estas dos grandes naciones permitieron que la vieja situación fuese restaurada, haciendo hasta cierto punto de “traidores de sí mismas”, se debió (como dijo Marx) a que los mismos que habían inspirado la revolución de 1848 se convirtieron, a despecho suyo, en sus verdugos.

La revolución fue en todas partes obra de las clases trabajadoras: fueron los obreros quienes levantaron las barricadas y dieron sus vidas luchando por la causa. Sin embargo, solamente los obreros de París, después de derribar el Gobierno, tenían la firme y decidida intención de derribar con él a todo el régimen burgués. Pero, aunque abrigaban una conciencia muy clara del antagonismo irreductible que se alzaba entre su propia clase y la burguesía, el desarrollo económico del país y el desarrollo intelectual de las masas obreras francesas no habían alcanzado todavía el nivel necesario para que pudiese triunfar una revolución socialista. Por eso, a la postre, los frutos de la revolución cayeron en el regazo de la clase capitalista. En otros países, como en Italia, Austria y Alemania, los obreros se limitaron desde el primer momento de la re-

volución a ayudar a la burguesía a tomar el Poder. En cada uno de estos países el gobierno de la burguesía sólo podía triunfar bajo la condición de la independencia nacional. Así se explica que las revoluciones del año 1848 condujesen inevitablemente a la unificación de los pueblos dentro de las fronteras nacionales y a su emancipación del yugo extranjero, condiciones que, hasta allí, no habían disfrutado. Estas condiciones son hoy realidad en Italia, en Alemania y en Hungría. Y a estos países seguirá Polonia cuando la hora llegue.

Aunque las revoluciones de 1848 no tenían carácter socialista, prepararon, sin embargo, el terreno para el advenimiento de la revolución del socialismo. Gracias al poderoso impulso que estas revoluciones imprimieron a la gran producción en todos los países, la sociedad burguesa ha ido creando durante los últimos cuarenta y cinco años un vasto, unido y potente proletariado, engendrando con él (como dice el Manifiesto Comunista) a sus propios enterradores. La unificación internacional del proletariado no hubiera sido posible, ni la colaboración sobria y deliberada de estos países en el logro de fines generales, si antes no hubiesen conquistado la unidad y la independencia nacionales, si hubiesen seguido manteniéndose dentro del aislamiento. Intentemos representarnos, si podemos, el papel que hubieran hecho los obreros italianos, húngaros, alemanes, polacos y rusos luchando por su unión internacional bajo las condiciones políticas que prevalecían hacia el año 1848.

Las batallas reñidas en el 48 no fueron, pues, reñidas en balde. Ni han sido vividos tampoco en balde los cuarenta y cinco años que nos separan de la época revolucionaria. Los frutos de aquellos días empiezan a madurar, y hago votos porque la publicación de esta traducción italiana del Manifiesto sea heraldo del triunfo del proletariado italiano, como la publicación del texto primitivo lo fue de la revolución internacional.

El Manifiesto rinde el debido homenaje a los servicios revolucionarios prestados en otro tiempo por el capitalismo. Italia fue la primera nación que se convirtió en país capitalista. El ocaso de la Edad Media feudal y la aurora de la época capitalista contemporánea vieron aparecer en escena una figura gigantesca. Dante fue al mismo tiempo el último poeta de

la Edad Media y el primer poeta de la nueva era. Hoy, como en 1300, se alza en el horizonte una nueva época. ¿Dará Italia al mundo otro Dante, capaz de cantar el nacimiento de la nueva era, de la era proletaria?

Londres, 1 de febrero de 1893. F. ENGELS

MANIFIESTO
DEL PARTIDO
COMUNISTA

Un espectro se cierne sobre Europa: el espectro del comunismo. Contra este espectro se han conjurado en santa jauría todas las potencias de la vieja Europa, el Papa y el zar, Metternich y Guizot, los radicales franceses y los polizontes alemanes. No hay un solo partido de oposición a quien los adversarios gobernantes no motejen de comunista, ni un solo partido de oposición que no lance al rostro de las oposiciones más avanzadas, lo mismo que a los enemigos reaccionarios, la acusación estigmatizante de comunismo.

De este hecho se desprenden dos consecuencias: La primera es que el comunismo se halla ya reconocido como una potencia por todas las potencias europeas.

La segunda, que es ya hora de que los comunistas expresen a la luz del día y ante el mundo entero sus ideas, sus tendencias, sus aspiraciones, saliendo así al paso de esa leyenda del espectro comunista con un manifiesto de su partido.

Con este fin se han congregado en Londres los representantes comunistas de diferentes países y redactado el siguiente Manifiesto, que aparecerá en lengua inglesa, francesa, alemana, italiana, flamenca y danesa.

Burgueses y proletarios

Toda la historia de la sociedad humana, hasta la actualidad, es una historia de luchas de clases.

Libres y esclavos, patricios y plebeyos, barones y siervos de la gleba, maestros y oficiales; en una palabra, opresores y oprimidos, frente a frente siempre, empeñados en una lucha ininterrumpida, velada unas veces, y otras franca y abierta, en una lucha que conduce en cada etapa a la transformación revolucionaria de todo el régimen social o al exterminio de ambas clases beligerantes.

En los tiempos históricos nos encontramos a la sociedad dividida casi por doquier en una serie de estamentos, dentro de cada uno de los cuales reina, a su vez, una nueva jerarquía social de grados y posiciones. En la Roma antigua son los patricios, los équites, los plebeyos, los esclavos; en la Edad Media, los señores feudales, los vasallos, los maestros y los oficiales de los gremios, los siervos de la gleba, y dentro de cada una de esas clases todavía nos encontramos con nuevos matices y gradaciones.

La moderna sociedad burguesa que se alza sobre las ruinas de la sociedad feudal no ha abolido los antagonismos de clase. Lo que ha hecho ha sido crear nuevas clases, nuevas condiciones de opresión, nuevas modalidades de lucha, que han venido a sustituir a las antiguas. Sin embargo, nuestra época, la época de la burguesía, se caracteriza por haber simplificado estos antagonismos de clase. Hoy, toda la sociedad tiende a separarse, cada vez más abiertamente, en dos grandes campos enemigos, en dos grandes clases antagónicas: la burguesía y el proletariado.

De los siervos de la gleba de la Edad Media surgieron los “villanos” de las primeras ciudades; y estos villanos fueron el germen de donde brotaron los primeros elementos de la burguesía. El descubrimiento de América, la circunnavegación de Africa abrieron nuevos horizontes e imprimieron nuevo impulso a la burguesía. El mercado de China y de las Indias orientales, la colonización de América, el intercambio con las colonias, el incremento de los medios de cambio y de las mercaderías en general, dieron al comercio, a la navegación, a la industria, un empuje jamás conocido, atizando con ello el elemento revolucionario que se escondía en el seno de la sociedad feudal en descomposición.

El régimen feudal o gremial de producción que seguía imperando no bastaba ya para cubrir las necesidades que abrían los nuevos mercados. Vino a ocupar su puesto la manufactura. Los maestros de los gremios se vieron desplazados por la clase media industrial, y la división del trabajo entre las diversas corporaciones fue suplantada por la división del trabajo dentro de cada taller.

Pero los mercados seguían dilatándose, las necesidades seguían creciendo. Ya no bastaba tampoco la manufactura. El invento del vapor y la maquinaria vinieron a revolucionar el régimen industrial de producción. La manufactura cedió el puesto a la gran industria moderna, y la clase media industrial hubo de dejar paso a los magnates de la industria, jefes de grandes ejércitos industriales, a los burgueses modernos.

La gran industria creó el mercado mundial, ya preparado por el descubrimiento de América. El mercado mundial imprimió un gigantesco impulso al comercio, a la navegación, a las comunicaciones por tierra. A su vez, estos, progresos redundaron considerablemente en

provecho de la industria, y en la misma proporción en que se dilataban la industria, el comercio, la navegación, los ferrocarriles, se desarrollaba la burguesía, crecían sus capitales, iba desplazando y esfumando a todas las clases heredadas de la Edad Media.

Vemos, pues, que la moderna burguesía es, como lo fueron en su tiempo las otras clases, producto de un largo proceso histórico, fruto de una serie de transformaciones radicales operadas en el régimen de cambio y de producción.

A cada etapa de avance recorrida por la burguesía corresponde una nueva etapa de progreso político. Clase oprimida bajo el mando de los señores feudales, la burguesía forma en la "comuna" una asociación autónoma y armada para la defensa de sus intereses; en unos sitios se organiza en repúblicas municipales independientes; en otros forma el tercer estado tributario de las monarquías; en la época de la manufactura es el contrapeso de la nobleza dentro de la monarquía feudal o absoluta y el fundamento de las grandes monarquías en general, hasta que, por último, implantada la gran industria y abiertos los cauces del mercado mundial, se conquista la hegemonía política y crea el moderno Estado representativo. Hoy, el Poder público viene a ser, pura y simplemente, el Consejo de administración que rige los intereses colectivos de la clase burguesa.

La burguesía ha desempeñado, en el transcurso de la historia, un papel verdaderamente revolucionario.

Dondequiera que se instauró, echó por tierra todas las instituciones feudales, patriarcales e idílicas. Desgarró implacablemente los abigarrados lazos feudales que unían al hombre con sus superiores naturales y no dejó en pie más vínculo que el del interés escueto, el del dinero contante y sonante, que no tiene entrañas. Echó por encima del santo temor de Dios, de la devoción mística y piadosa, del ardor caballeresco y la tímida melancolía del buen burgués, el jarro de agua helada de sus cálculos egoístas. Enterró la dignidad personal bajo el dinero y redujo todas aquellas innumerables libertades escrituradas y bien adquiridas a una única libertad: la libertad ilimitada de comerciar. Sustituyó, para decirlo de una vez, un régimen de explotación, velado por los cendales de las ilusiones políticas y

religiosas, por un régimen franco, descarado, directo, escueto, de explotación.

La burguesía despojó de su halo de santidad a todo lo que antes se tenía por venerable y digno de piadoso acontecimiento. Convirtió en sus servidores asalariados al médico, al jurista, al poeta, al sacerdote, al hombre de ciencia.

La burguesía desgarró los velos emotivos y sentimentales que envolvían la familia y puso al desnudo la realidad económica de las relaciones familiares.

La burguesía vino a demostrar que aquellos alardes de fuerza bruta que la reacción tanto admira en la Edad Media tenían su complemento cumplido en la haraganería más indolente. Hasta que ella no lo reveló no supimos cuánto podía dar de sí el trabajo del hombre. La burguesía ha producido maravillas mucho mayores que las pirámides de Egipto, los acueductos romanos y las catedrales góticas; ha acometido y dado cima a empresas mucho más grandiosas que las emigraciones de los pueblos y las cruzadas.

a burguesía no puede existir si no es revolucionando incesantemente los instrumentos de la producción, que tanto vale decir el sistema todo de la producción, y con él todo el régimen social. Lo contrario de cuantas clases sociales la precedieron, que tenían todas por condición primaria de vida la intangibilidad del régimen de producción vigente. La época de la burguesía se caracteriza y distingue de todas las demás por el constante y agitado desplazamiento de la producción, por la conmoción ininterrumpida de todas las relaciones sociales, por una inquietud y una dinámica incesantes. Las relaciones inmovibles y mohosas del pasado, con todo su séquito de ideas y creencias viejas y venerables, se derumban, y las nuevas envejecen antes de echar raíces. Todo lo que se creía permanente y perenne se esfuma, lo santo es profanado, y, al fin, el hombre se ve constreñido, por la fuerza de las cosas, a contemplar con mirada fría su vida y sus relaciones con los demás.

La necesidad de encontrar mercados espolea a la burguesía de una punta o otra del planeta. Por todas partes anida, en todas partes construye, por doquier establece relaciones. La burguesía, al explotar el mercado mundial, da a la producción y al consumo de todos los países un sello cosmopolita. Entre los lamentos de los reaccionarios destruye los cimientos

nacionales de la industria. Las viejas industrias nacionales se vienen a tierra, arrolladas por otras nuevas, cuya instauración es problema vital para todas las naciones civilizadas; por industrias que ya no transforman como antes las materias primas del país, sino las traídas de los climas más lejanos y cuyos productos encuentran salida no sólo dentro de las fronteras, sino en todas las partes del mundo. Brotan necesidades nuevas que ya no bastan a satisfacer, como en otro tiempo, los frutos del país, sino que reclaman para su satisfacción los productos de tierras remotas. Ya no reina aquel mercado local y nacional que se bastaba así mismo y donde no entraba nada de fuera; ahora, la red del comercio es universal y en ella entran, unidas por vínculos de interdependencia, todas las naciones. Y lo que acontece con la producción material, acontece también con la del espíritu. Los productos espirituales de las diferentes naciones vienen a formar un acervo común. Las limitaciones y peculiaridades del carácter nacional van pasando a segundo plano, y las literaturas locales y nacionales confluyen todas en una literatura universal.

La burguesía, con el rápido perfeccionamiento de todos los medios de producción, con las facilidades increíbles de su red de comunicaciones, lleva la civilización hasta a las naciones más salvajes. El bajo precio de sus mercancías es la artillería pesada con la que derrumba todas las murallas de la China, con la que obliga a capitular a las tribus bárbaras más ariscas en su odio contra el extranjero. Obliga a todas las naciones a abrazar el régimen de producción de la burguesía o perecer; las obliga a implantar en su propio seno la llamada civilización, es decir, a hacerse burguesas. Crea un mundo hecho a su imagen y semejanza. La burguesía somete el campo al imperio de la ciudad. Crea ciudades enormes, intensifica la población urbana en una fuerte proporción respecto a la campesina y arranca a una parte considerable de la gente del campo al cretinismo de la vida rural. Y del mismo modo que somete el campo a la ciudad, somete los pueblos bárbaros y semibárbaros a las naciones civilizadas, los pueblos campesinos a los pueblos burgueses, el Oriente al Occidente.

La burguesía va aglutinando cada vez más los medios de producción, la propiedad y los habitantes del país. Aglomera la población, cen-

traliza los medios de producción y concentra en manos de unos cuantos la propiedad. Este proceso tenía que conducir, por fuerza lógica, a un régimen de centralización política. Territorios antes independientes, apenas aliados, con intereses distintos, distintas leyes, gobiernos autónomos y líneas aduaneras propias, se asocian y refunden en una nación única, bajo un Gobierno, una ley, un interés nacional de clase y una sola línea aduanera.

En el siglo corto que lleva de existencia como clase soberana, la burguesía ha creado energías productivas mucho más grandiosas y colosales que todas las pasadas generaciones juntas. Basta pensar en el sometimiento de las fuerzas naturales por la mano del hombre, en la maquinaria, en la aplicación de la química a la industria y la agricultura, en la navegación de vapor, en los ferrocarriles, en el telégrafo eléctrico, en la roturación de continentes enteros, en los ríos abiertos a la navegación, en los nuevos pueblos que brotaron de la tierra como por ensalmo... ¿Quién, en los pasados siglos, pudo sospechar siquiera que en el regazo de la sociedad fecundada por el trabajo del hombre yaciesen soterradas tantas y tales energías y elementos de producción?

Hemos visto los medios de producción y de transporte sobre los cuales se desarrolló la burguesía brotaron en el seno de la sociedad feudal. Cuando estos medios de transporte y de producción alcanzaron una determinada fase en su desarrollo, resultó que las condiciones en que la sociedad feudal producía y comerciaba, la organización feudal de la agricultura y la manufactura, en una palabra, el régimen feudal de la propiedad, no correspondían ya al estado progresivo de las fuerzas productivas. Obstruían la producción en vez de fomentarla. Se habían convertido en otras tantas trabas para su desenvolvimiento. Era menester hacerlas saltar, y saltaron.

Vino a ocupar su puesto la libre concurrencia, con la constitución política y social a ella adecuada, en la que se revelaba ya la hegemonía económica y política de la clase burguesa. Pues bien: ante nuestros ojos se desarrolla hoy un espectáculo semejante. Las condiciones de producción y de cambio de la burguesía, el régimen burgués de la propiedad, la moderna sociedad burguesa, que ha sabido hacer brotar como por encanto tan fabulosos medios de producción y de transporte, recuerda al brujo impotente para domi-

nar los espíritus subterráneos que conjuró. Desde hace varias décadas, la historia de la industria y del comercio no es más que la historia de las modernas fuerzas productivas que se rebelan contra el régimen vigente de producción, contra el régimen de la propiedad, donde residen las condiciones de vida y de predominio político de la burguesía. Basta mencionar las crisis comerciales, cuya periódica reiteración supone un peligro cada vez mayor para la existencia de la sociedad burguesa toda. Las crisis comerciales, además de destruir una gran parte de los productos elaborados, aniquilan una parte considerable de las fuerzas productivas existentes. En esas crisis se desata una epidemia social que a cualquiera de las épocas anteriores hubiera parecido absurda e inconcebible: la epidemia de la superproducción. La sociedad se ve retrotraída repentinamente a un estado de barbarie momentánea; se diría que una plaga de hambre o una gran guerra aniquiladora la han dejado esquilado, sin recursos para subsistir; la industria, el comercio están a punto de perecer. ¿Y todo por qué? Porque la sociedad posee demasiada civilización, demasiados recursos, demasiada industria, demasiado comercio. Las fuerzas productivas de que dispone no sirven ya para fomentar el régimen burgués de la propiedad; son ya demasiado poderosas para servir a este régimen, que embaraza su desarrollo. Y tan pronto como logran vencer este obstáculo, siembran el desorden en la sociedad burguesa, amenazan dar al traste con el régimen burgués de la propiedad. Las condiciones sociales burguesas resultan ya demasiado angostas para abarcar la riqueza por ellas engendrada. ¿Cómo se sobrepone a las crisis la burguesía? De dos maneras: destruyendo violentamente una gran masa de fuerzas productivas y conquistándose nuevos mercados, a la par que procurando explotar más concienzudamente los mercados antiguos. Es decir, que remedia unas crisis preparando otras más extensas e imponentes y mutilando los medios de que dispone para precaverlas. Las armas con que la burguesía derribó al feudalismo se vuelven ahora contra ella. Y la burguesía no sólo forja las armas que han de darle la muerte, sino que, además, pone en pie a los hombres llamados a manejarlas: estos hombres son los obreros, los proletarios. En la misma proporción en que se desarrolla la burguesía, es decir, el capital,

desarrollase también el proletariado, esa clase obrera moderna que sólo puede vivir encontrando trabajo y que sólo encuentra trabajo en la medida en que éste alimenta a incremento el capital. El obrero, obligado a venderse a trozos, es una mercancía como otra cualquiera, sujeta, por tanto, a todos los cambios y modalidades de la concurrencia, a todas las fluctuaciones del mercado.

La extensión de la maquinaria y la división del trabajo quitan a éste, en el régimen proletario actual, todo carácter autónomo, toda libre iniciativa y todo encanto para el obrero. El trabajador se convierte en un simple resorte de la máquina, del que sólo se exige una operación mecánica, monótona, de fácil aprendizaje. Por eso, los gastos que supone un obrero se reducen, sobre poco más o menos, al mínimo de lo que necesita para vivir y para perpetuar su raza. Y ya se sabe que el precio de una mercancía, y como una de tantas el trabajo, equivale a su coste de producción. Cuanto más repelente es el trabajo, tanto más disminuye el salario pagado al obrero. Más aún: cuanto más aumentan la maquinaria y la división del trabajo, tanto más aumenta también éste, bien porque se alargue la jornada, bien porque se intensifique el rendimiento exigido, se acelere la marcha de las máquinas, etc. La industria moderna ha convertido el pequeño taller del maestro patriarcal en la gran fábrica del magnate capitalista. Las masas obreras concentradas en la fábrica son sometidas a una organización y disciplina militares. Los obreros, soldados rasos de la industria, trabajan bajo el mando de toda una jerarquía de sargentos, oficiales y jefes. No son sólo siervos de la burguesía y del Estado burgués, sino que están todos los días y a todas horas bajo el yugo esclavizador de la máquina, del contraamaestre, y sobre todo, del industrial burgués dueño de la fábrica. Y este despotismo es tanto más mezquino, más execrable, más indignante, cuanto mayor es la franqueza con que proclama que no tiene otro fin que el lucro. Cuanto menores son la habilidad y la fuerza que reclama el trabajo manual, es decir, cuanto mayor es el desarrollo adquirido por la moderna industria, también es mayor la proporción en que el trabajo de la mujer y el niño desplaza al del hombre. Socialmente, ya no rigen para la clase obrera esas diferencias de edad y de sexo. Son todos, hombres, mujeres y niños, meros instrumen-

tos de trabajo, entre los cuales no hay más diferencia que la del coste. Y cuando ya la explotación del obrero por el fabricante ha dado su fruto y aquél recibe el salario, caen sobre él los otros representantes de la burguesía: el casero, el tendero, el prestamista, etc.

Toda una serie de elementos modestos que venían perteneciendo a la clase media, pequeños industriales, comerciantes y rentistas, artesanos y labriegos, son absorbidos por el proletariado; unos, porque su pequeño caudal no basta para alimentar las exigencias de la gran industria y sucumben arrollados por la competencia de los capitales más fuertes, y otros porque sus aptitudes quedan sepultadas bajo los nuevos progresos de la producción. Todas las clases sociales contribuyen, pues, a nutrir las filas del proletariado.

El proletariado recorre diversas etapas antes de fortificarse y consolidarse. Pero su lucha contra la burguesía data del instante mismo de su existencia.

Al principio son obreros aislados; luego, los de una fábrica; luego, los de toda una rama de trabajo, los que se enfrentan, en una localidad, con el burgués que personalmente los explota. Sus ataques no van sólo contra el régimen burgués de producción, van también contra los propios instrumentos de la producción; los obreros, sublevados, destruyen las mercancías ajenas que les hacen la competencia, destrozán las máquinas, pegan fuego a las fábricas, pugnan por volver a la situación, ya enterrada, del obrero medieval.

En esta primera etapa, los obreros forman una masa diseminada por todo el país y desunida por la concurrencia. Las concentraciones de masas de obreros no son todavía fruto de su propia unión, sino fruto de la unión de la burguesía, que para alcanzar sus fines políticos propios tiene que poner en movimiento - cosa que todavía logra - a todo el proletariado. En esta etapa, los proletarios no combaten contra sus enemigos, sino contra los enemigos de sus enemigos, contra los vestigios de la monarquía absoluta, los grandes señores de la tierra, los burgueses no industriales, los pequeños burgueses. La marcha de la historia está toda concentrada en manos de la burguesía, y cada triunfo así alcanzado es un triunfo de la clase burguesa.

Sin embargo, el desarrollo de la industria no sólo nutre las filas del proletariado, sino que

las aprieta y concentra; sus fuerzas crecen, y crece también la conciencia de ellas. Y al paso que la maquinaria va borrando las diferencias y categorías en el trabajo y reduciendo los salarios casi en todas partes a un nivel bajísimo y uniforme, van nivelándose también los intereses y las condiciones de vida dentro del proletariado. La competencia, cada vez más aguda, desatada entre la burguesía, y las crisis comerciales que desencadena, hacen cada vez más inseguro el salario del obrero; los progresos incesantes y cada día más veloces del maquinismo aumentan gradualmente la inseguridad de su existencia; las colisiones entre obreros y burgueses aislados van tomando el carácter, cada vez más señalado, de colisiones entre dos clases. Los obreros empiezan a coaligarse contra los burgueses, se asocian y unen para la defensa de sus salarios. Crean organizaciones permanentes para pertrecharse en previsión de posibles batallas. De vez en cuando estallan revueltas y sublevaciones.

Los obreros arrancan algún triunfo que otro, pero transitorio siempre. El verdadero objetivo de estas luchas no es conseguir un resultado inmediato, sino ir extendiendo y consolidando la unión obrera. Coadyuvan a ello los medios cada vez más fáciles de comunicación, creados por la gran industria y que sirven para poner en contacto a los obreros de las diversas regiones y localidades. Gracias a este contacto, las múltiples acciones locales, que en todas partes presentan idéntico carácter, se convierten en un movimiento nacional, en una lucha de clases. Y toda lucha de clases es una acción política. Las ciudades de la Edad Media, con sus caminos vecinales, necesitaron siglos enteros para unirse con las demás; el proletariado moderno, gracias a los ferrocarriles, ha creado su unión en unos cuantos años.

Esta organización de los proletarios como clase, que tanto vale decir como partido político, se ve minada a cada momento por la concurrencia desatada entre los propios obreros. Pero avanza y triunfa siempre, a pesar de todo, cada vez más fuerte, más firme, más pujante. Y aprovechándose de las discordias que surgen en el seno de la burguesía, impone la sanción legal de sus intereses propios. Así nace en Inglaterra la ley de la jornada de diez horas. Las colisiones producidas entre las fuerzas de la antigua sociedad imprimen nue-

vos impulsos al proletariado. La burguesía lucha incesantemente: primero, contra la aristocracia; luego, contra aquellos sectores de la propia burguesía cuyos intereses chocan con los progresos de la industria, y siempre contra la burguesía de los demás países. Para librar estos combates no tiene más remedio que apelar al proletariado, reclamar su auxilio, arrastrándolo así a la palestra política. Y de este modo, le suministra elementos de fuerza, es decir, armas contra sí misma.

Además, como hemos visto, los progresos de la industria traen a las filas proletarias a toda una serie de elementos de la clase gobernante, o a lo menos los colocan en las mismas condiciones de vida. Y estos elementos suministran al proletariado nuevas fuerzas. Finalmente, en aquellos períodos en que la lucha de clases está a punto de decidirse, es tan violento y tan claro el proceso de desintegración de la clase gobernante latente en el seno de la sociedad antigua, que una pequeña parte de esa clase se desprende de ella y abraza la causa revolucionaria, pasándose a la clase que tiene en sus manos el porvenir. Y así como antes una parte de la nobleza se pasaba a la burguesía, ahora una parte de la burguesía se pasa al campo del proletariado; en este tránsito rompen la marcha los intelectuales burgueses, que, analizando teóricamente el curso de la historia, han logrado ver claro en sus derroteros. De todas las clases que hoy se enfrentan con la burguesía no hay más que una verdaderamente revolucionaria: el proletariado. Las demás perecen y desaparecen con la gran industria; el proletariado, en cambio, es su producto genuino y peculiar.

Los elementos de las clases medias, el pequeño industrial, el pequeño comerciante, el artesano, el labriego, todos luchan contra la burguesía para salvar de la ruina su existencia como tales clases. No son, pues, revolucionarios, sino conservadores. Más todavía, reaccionarios, pues pretenden volver atrás la rueda de la historia. Todo lo que tienen de revolucionario es lo que mira a su tránsito inminente al proletariado; con esa actitud no defienden sus intereses actuales, sino los futuros; se despojan de su posición propia para abrazar la del proletariado.

El proletariado andrajoso, esa putrefacción pasiva de las capas más bajas de la vieja sociedad, se verá arrastrado en parte al movimiento por una revolución proletaria, si bien

las condiciones todas de su vida lo hacen más propicio a dejarse comprar como instrumento de manejos reaccionarios.

Las condiciones de vida de la vieja sociedad aparecen ya destruidas en las condiciones de vida del proletariado. El proletario carece de bienes. Sus relaciones con la mujer y con los hijos no tienen ya nada de común con las relaciones familiares burguesas; la producción industrial moderna, el moderno yugo del capital, que es el mismo en Inglaterra que en Francia, en Alemania que en Norteamérica, borra en él todo carácter nacional. Las leyes, la moral, la religión, son para él otros tantos prejuicios burgueses tras los que anidan otros tantos intereses de la burguesía. Todas las clases que le precedieron y conquistaron el Poder procuraron consolidar las posiciones adquiridas sometiendo a la sociedad entera a su régimen de adquisición. Los proletarios sólo pueden conquistar para sí las fuerzas sociales de la producción aboliendo el régimen adquisitivo a que se hallan sujetos, y con él todo el régimen de apropiación de la sociedad. Los proletarios no tienen nada propio que asegurar, sino destruir todos los aseguramientos y seguridades privadas de los demás. Hasta ahora, todos los movimientos sociales habían sido movimientos desatados por una minoría o en interés de una minoría. El movimiento proletario es el movimiento autónomo de una inmensa mayoría en interés de una mayoría inmensa. El proletariado, la capa más baja y oprimida de la sociedad actual, no puede levantarse, incorporarse, sin hacer saltar, hecho añicos desde los cimientos hasta el remate, todo ese edificio que forma la sociedad oficial. Por su forma, aunque no por su contenido, la campaña del proletariado contra la burguesía empieza siendo nacional. Es lógico que el proletariado de cada país ajuste ante todo las cuentas con su propia burguesía.

Al esbozar, en líneas muy generales, las diferentes fases de desarrollo del proletariado, hemos seguido las incidencias de la guerra civil más o menos embozada que se plantea en el seno de la sociedad vigente hasta el momento en que esta guerra civil desencadena una revolución abierta y franca, y el proletariado, derrocando por la violencia a la burguesía, echa las bases de su poder.

Hasta hoy, toda sociedad descansó, como hemos visto, en el antagonismo entre las

clases oprimidas y las opresoras. Mas para poder oprimir a una clase es menester asegurarle, por lo menos, las condiciones indispensables de vida, pues de otro modo se extinguiría, y con ella su esclavizamiento. El siervo de la gleba se vio exaltado a miembro del municipio sin salir de la servidumbre, como el villano convertido en burgués bajo el yugo del absolutismo feudal. La situación del obrero moderno es muy distinta, pues lejos de mejorar conforme progresa la industria, decae y empeora por debajo del nivel de su propia clase. El obrero se depaupera, y el pauperismo se desarrolla en proporciones mucho mayores que la población y la riqueza. He ahí una prueba palmaria de la incapacidad de la burguesía para seguir gobernando la sociedad e imponiendo a ésta por norma las condiciones de su vida como clase. Es incapaz de gobernar, porque es incapaz de garantizar a sus esclavos la existencia ni aun dentro de su esclavitud, porque se ve forzada a dejarlos llegar hasta una situación de desamparo en que no tiene más remedio que mantenerles, cuando son ellos quienes debieran mantenerla a ella. La sociedad no puede seguir viviendo bajo el imperio de esa clase; la vida de la burguesía se ha hecho incompatible con la sociedad.

La existencia y el predominio de la clase burguesa tienen por condición esencial la concentración de la riqueza en manos de unos cuantos individuos, la formación e incremento constante del capital; y éste, a su vez, no puede existir sin el trabajo asalariado. El trabajo asalariado presupone, inevitablemente, la concurrencia de los obreros entre sí. Los progresos de la industria, que tienen por cauce automático y espontáneo a la burguesía, imponen, en vez del aislamiento de los obreros por la concurrencia, su unión revolucionaria por la organización. Y así, al desarrollarse la gran industria, la burguesía ve tambalearse bajo sus pies las bases sobre que produce y se apropia lo producido. Y a la par que avanza, se cava su fosa y cría a sus propios enterradores. Su muerte y el triunfo del proletariado son igualmente inevitables.

Proletarios y comunistas

¿Qué relación guardan los comunistas con los proletarios en general? Los comunistas no

forman un partido aparte de los demás partidos obreros.

No tienen intereses propios que se distingan de los intereses generales del proletariado. No profesan principios especiales con los que aspiren a modelar el movimiento proletario.

Los comunistas no se distinguen de los demás partidos proletarios más que en esto: en que destacan y reivindican siempre, en todas y cada una de las acciones nacionales proletarias, los intereses comunes y peculiares de todo el proletariado, independientes de su nacionalidad, y en que, cualquiera que sea la etapa histórica en que se mueva la lucha entre el proletariado y la burguesía, mantienen siempre el interés del movimiento enfocado en su conjunto. Los comunistas son, pues, prácticamente, la parte más decidida, el acicate siempre en tensión de todos los partidos obreros del mundo; teóricamente, llevan de ventaja a las grandes masas del proletariado su clara visión de las condiciones, los derroteros y los resultados generales a que ha de abocar el movimiento proletario.

El objetivo inmediato de los comunistas es idéntico al que persiguen los demás partidos proletarios en general: formar la conciencia de clase del proletariado, derrocar el régimen de la burguesía, llevar al proletariado a la conquista del Poder.

Las proposiciones teóricas de los comunistas no descansan ni mucho menos en las ideas, en los principios forjados o descubiertos por ningún redentor de la humanidad. Son todas expresión generalizada de las condiciones materiales de una lucha de clases real y vívida, de un movimiento histórico que se está desarrollando a la vista de todos. La abolición del régimen vigente de la propiedad no es tampoco ninguna característica peculiar del comunismo. Las condiciones que forman el régimen de la propiedad han estado sujetas siempre a cambios históricos, a alteraciones históricas constantes.

Así, por ejemplo, la Revolución francesa abolió la propiedad feudal para instaurar sobre sus ruinas la propiedad burguesa.

Lo que caracteriza al comunismo no es la abolición de la propiedad en general, sino la abolición del régimen de propiedad de la burguesía, de esta moderna institución de la propiedad privada burguesa, expresión última y la más acabada de ese régimen de producción y apropiación de lo producido que reposa

sobre el antagonismo de dos clases, sobre la explotación de unos hombres por otros.

Así entendida, sí pueden los comunistas resumir su teoría en esa fórmula: abolición de la propiedad privada.

Se nos reprocha que queremos destruir la propiedad personal bien adquirida, fruto del trabajo y del esfuerzo humano, esa propiedad que es para el hombre la base de toda libertad, el acicate de todas las actividades y la garantía de toda independencia.

¡La propiedad bien adquirida, fruto del trabajo y del esfuerzo humano! ¿Os referís acaso a la propiedad del humilde artesano, del pequeño labriego, precedente histórico de la propiedad burguesa? No, ésa no necesitamos destruirla; el desarrollo de la industria lo ha hecho ya y lo está haciendo a todas horas.

¿O queréis referirnos a la moderna propiedad privada de la burguesía? Decidnos: ¿es que el trabajo asalariado, el trabajo de proletario, le rinde propiedad? No, ni mucho menos. Lo que rinde es capital, esa forma de propiedad que se nutre de la explotación del trabajo asalariado, que sólo puede crecer y multiplicarse a condición de engendrar nuevo trabajo asalariado para hacerlo también objeto de su explotación. La propiedad, en la forma que hoy presenta, no admite salida a este antagonismo del capital y el trabajo asalariado. Detengámonos un momento a contemplar los dos términos de la antítesis.

Ser capitalista es ocupar un puesto, no simplemente personal, sino social, en el proceso de la producción. El capital es un producto colectivo y no puede ponerse en marcha más que por la cooperación de muchos individuos, y aún cabría decir que, en rigor, esta cooperación abarca la actividad común de todos los individuos de la sociedad. El capital no es, pues, un patrimonio personal, sino una potencia social.

Los que, por tanto, aspiramos a convertir el capital en propiedad colectiva, común a todos los miembros de la sociedad, no aspiramos a convertir en colectiva una riqueza personal. A lo único que aspiramos es a transformar el carácter colectivo de la propiedad, a despojarla de su carácter de clase.

Hablemos ahora del trabajo asalariado. El precio medio del trabajo asalariado es el mínimo del salario, es decir, la suma de víveres necesaria para sostener al obrero como tal obrero. Todo lo que el obrero asalariado

adquiere con su trabajo es, pues, lo que estrictamente necesita para seguir viviendo y trabajando. Nosotros no aspiramos en modo alguno a destruir este régimen de apropiación personal de los productos de un trabajo encaminado a crear medios de vida: régimen de apropiación que no deja, como vemos, el menor margen de rendimiento líquido y, con él, la posibilidad de ejercer influencia sobre los demás hombres. A lo que aspiramos es a destruir el carácter oprobioso de este régimen de apropiación en que el obrero sólo vive para multiplicar el capital, en que vive tan sólo en la medida en que el interés de la clase dominante aconseja que viva. En la sociedad burguesa, el trabajo vivo del hombre no es más que un medio de incrementar el trabajo acumulado. En la sociedad comunista, el trabajo acumulado será, por el contrario, un simple medio para dilatar, fomentar y enriquecer la vida del obrero.

En la sociedad burguesa es, pues, el pasado el que impera sobre el presente; en la comunista, imperará el presente sobre el pasado. En la sociedad burguesa se reserva al capital toda personalidad e iniciativa; el individuo trabajador carece de iniciativa y personalidad. ¡Y a la abolición de estas condiciones, llama la burguesía abolición de la personalidad y la libertad! Y, sin embargo, tiene razón. Aspiramos, en efecto, a ver abolidas la personalidad, la independencia y la libertad burguesa.

Por libertad se entiende, dentro del régimen burgués de la producción, el librecambio, la libertad de comprar y vender.

Desaparecido el tráfico, desaparecerá también, forzosamente el libre tráfico. La apología del libre tráfico, como en general todos los ditirambos a la libertad que entona nuestra burguesía, sólo tienen sentido y razón de ser en cuanto significan la emancipación de las trabas y la servidumbre de la Edad Media, pero palidecen ante la abolición comunista del tráfico, de las condiciones burguesas de producción y de la propia burguesía.

Os aterráis de que queramos abolir la propiedad privada, ¡cómo si ya en el seno de vuestra sociedad actual, la propiedad privada no estuviese abolida para nueve décimas partes de la población, como si no existiese precisamente a costa de no existir para esas nueve décimas partes! ¿Qué es, pues, lo que en rigor nos reprocháis? Querer destruir un régimen de propiedad que tiene por necesaria condición el

despojo de la inmensa mayoría de la sociedad. Nos reprocháis, para decirlo de una vez, querer abolir vuestra propiedad. Pues sí, a eso es a lo que aspiramos.

Para vosotros, desde el momento en que el trabajo no pueda convertirse ya en capital, en dinero, en renta, en un poder social monopolizable; desde el momento en que la propiedad personal no pueda ya trocarse en propiedad burguesa, la persona no existe.

Con eso confesáis que para vosotros no hay más persona que el burgués, el capitalista. Pues bien, la personalidad así concebida es la que nosotros aspiramos a destruir.

El comunismo no priva a nadie del poder de apropiarse productos sociales; lo único que no admite es el poder de usurpar por medio de esta apropiación el trabajo ajeno.

Se arguye que, abolida la propiedad privada, cesará toda actividad y reinará la indolencia universal.

Si esto fuese verdad, ya hace mucho tiempo que se habría estrellado contra el escollo de la holganza una sociedad como la burguesa, en que los que trabajan no adquieren y los que adquieren, no trabajan. Vuestra objeción viene a reducirse, en fin de cuentas, a una verdad que no necesita de demostración, y es que, al desaparecer el capital, desaparecerá también el trabajo asalariado.

Las objeciones formuladas contra el régimen comunista de apropiación y producción material, se hacen extensivas a la producción y apropiación de los productos espirituales. Y así como el destruir la propiedad de clases equivale, para el burgués, a destruir la producción, el destruir la cultura de clase es para él sinónimo de destruir la cultura en general. Esa cultura cuya pérdida tanto deplora, es la que convierte en una máquina a la inmensa mayoría de la sociedad.

Al discutir con nosotros y criticar la abolición de la propiedad burguesa partiendo de vuestras ideas burguesas de libertad, cultura, derecho, etc., no os dais cuenta de que esas mismas ideas son otros tantos productos del régimen burgués de propiedad y de producción, del mismo modo que vuestro derecho no es más que la voluntad de vuestra clase elevada a ley: una voluntad que tiene su contenido y encarnación en las condiciones materiales de vida de vuestra clase.

Compartís con todas las clases dominantes que han existido y perecieron la idea interesa-

da de que vuestro régimen de producción y de propiedad, obra de condiciones históricas que desaparecen en el transcurso de la producción, descansa sobre leyes naturales eternas y sobre los dictados de la razón. Os explicáis que haya perecido la propiedad antigua, os explicáis que pereciera la propiedad feudal; lo que no os podéis explicar es que perezca la propiedad burguesa, vuestra propiedad.

¡Abolición de la familia! Al hablar de estas intenciones satánicas de los comunistas, hasta los más radicales gritan escándalo.

Pero veamos: ¿en qué se funda la familia actual, la familia burguesa? En el capital, en el lucro privado. Sólo la burguesía tiene una familia, en el pleno sentido de la palabra; y esta familia encuentra su complemento en la carencia forzosa de relaciones familiares de los proletarios y en la pública prostitución.

Es natural que ese tipo de familia burguesa desaparezca al desaparecer su complemento, y que una y otra dejen de existir al dejar de existir el capital, que le sirve de base. ¿Nos reprocháis acaso que aspiremos a abolir la explotación de los hijos por sus padres? Sí, es cierto, a eso aspiramos.

Pero es, decís, que pretendemos destruir la intimidad de la familia, suplantando la educación doméstica por la social.

¿Acaso vuestra propia educación no está también influida por la sociedad, por las condiciones sociales en que se desarrolla, por la intromisión más o menos directa en ella de la sociedad a través de la escuela, etc.? No son precisamente los comunistas los que inventan esa intromisión de la sociedad en la educación; lo que ellos hacen es modificar el carácter que hoy tiene y sustraer la educación a la influencia de la clase dominante.

Esos tópicos burgueses de la familia y la educación, de la intimidad de las relaciones entre padres e hijos, son tanto más grotescos y descarados cuanto más la gran industria va desgarrando los lazos familiares de los proletarios y convirtiendo a los hijos en simples mercancías y meros instrumentos de trabajo.

¡Pero es que vosotros, los comunistas, nos grita a coro la burguesía entera, pretendéis colectivizar a las mujeres!

El burgués, que no ve en su mujer más que un simple instrumento de producción, al oírnos proclamar la necesidad de que los instrumentos de producción sean explotados colectivamente, no puede por menos de pensar que el

régimen colectivo se hará extensivo igualmente a la mujer. No advierte que de lo que se trata es precisamente de acabar con la situación de la mujer como mero instrumento de producción.

Nada más ridículo, por otra parte, que esos alardes de indignación, henchida de alta moral de nuestros burgueses, al hablar de la tan cacareada colectivización de las mujeres por el comunismo. No; los comunistas no tienen que molestarse en implantar lo que ha existido siempre o casi siempre en la sociedad.

Nuestros burgueses, no bastándoles, por lo visto, con tener a su disposición a las mujeres y a los hijos de sus proletarios -¡y no hablemos de la prostitución oficial!-, sienten una grandísima fruición en seducirse unos a otros sus mujeres.

En realidad, el matrimonio burgués es ya la comunidad de las esposas. A lo sumo, podría reprocharse a los comunistas el pretender sustituir este hipócrita y recatado régimen colectivo de hoy por una colectivización oficial, franca y abierta, de la mujer. Por lo demás, fácil es comprender que, al abolirse el régimen actual de producción, desaparecerá con él el sistema de comunidad de la mujer que engendra, y que se refugia en la prostitución, en la oficial y en la encubierta.

A los comunistas se nos reprocha también que queramos abolir la patria, la nacionalidad. Los trabajadores no tienen patria. Mal se les puede quitar lo que no tienen. No obstante, siendo la mira inmediata del proletariado la conquista del Poder político, su exaltación a clase nacional, a nación, es evidente que también en él reside un sentido nacional, aunque ese sentido no coincida ni mucho menos con el de la burguesía.

Ya el propio desarrollo de la burguesía, el librecambio, el mercado mundial, la uniformidad reinante en la producción industrial, con las condiciones de vida que engendra, se encargan de borrar más y más las diferencias y antagonismos nacionales.

El triunfo del proletariado acabará de hacerlos desaparecer. La acción conjunta de los proletarios, a lo menos en las naciones civilizadas, es una de las condiciones primordiales de su emancipación. En la medida y a la par que vaya desapareciendo la explotación de unos individuos por otros, desaparecerá también la explotación de unas naciones por otras. Con el antagonismo de las clases en el seno de ca-

da nación, se borrarán la hostilidad de las naciones entre sí.

No queremos entrar a analizar las acusaciones que se hacen contra el comunismo desde el punto de vista religioso-filosófico e ideológico en general.

No hace falta ser un lince para ver que, al cambiar las condiciones de vida, las relaciones sociales, la existencia social del hombre, cambian también sus ideas, sus opiniones y sus conceptos, su conciencia, en una palabra.

La historia de las ideas es una prueba palmaria de cómo cambia y se transforma la producción espiritual con la material. Las ideas imperantes en una época han sido siempre las ideas propias de la clase imperante.

Se habla de ideas que revolucionan a toda una sociedad; con ello, no se hace más que dar expresión a un hecho, y es que en el seno de la sociedad antigua han germinado ya los elementos para la nueva, y a la par que se esfuman o derrumban las antiguas condiciones de vida, se derrumban y esfuman las ideas antiguas.

Cuando el mundo antiguo estaba a punto de desaparecer, las religiones antiguas fueron vencidas y suplantadas por el cristianismo. En el siglo XVIII, cuando las ideas cristianas sucumbían ante el racionalismo, la sociedad feudal pugnaba desesperadamente, haciendo un último esfuerzo, con la burguesía, entonces revolucionaria. Las ideas de libertad de conciencia y de libertad religiosa no hicieron más que proclamar el triunfo de la libre concurrencia en el mundo ideológico.

Se nos dirá que las ideas religiosas, morales, filosóficas, políticas, jurídicas, etc., aunque sufran alteraciones a lo largo de la historia, llevan siempre un fondo de perennidad, y que por debajo de esos cambios siempre ha habido una religión, una moral, una filosofía, una política, un derecho.

Además, se seguirá arguyendo, existen verdades eternas, como la libertad, la justicia, etc., comunes a todas las sociedades y a todas las etapas de progreso de la sociedad. Pues bien, el comunismo -continúa el argumento- viene a destruir estas verdades eternas, la moral, la religión, y no a sustituirlas por otras nuevas; viene a interrumpir violentamente todo el desarrollo histórico anterior.

Veamos a qué queda reducida esta acusación. Hasta hoy, toda la historia de la sociedad ha

sido una constante sucesión de antagonismos de clases, que revisten diversas modalidades, según las épocas.

Mas, cualquiera que sea la forma que en cada caso adopte, la explotación de una parte de la sociedad por la otra es un hecho común a todas las épocas del pasado. Nada tiene, pues, de extraño que la conciencia social de todas las épocas se atenga, a despecho de toda la variedad y de todas las divergencias, a ciertas formas comunes, formas de conciencia hasta que el antagonismo de clases que las informa no desaparezca radicalmente.

La revolución comunista viene a romper de la manera más radical con el régimen tradicional de la propiedad; nada tiene, pues, de extraño que se vea obligada a romper, en su desarrollo, de la manera también más radical, con las ideas tradicionales.

Pero no queremos detenernos por más tiempo en los reproches de la burguesía contra el comunismo.

Ya dejamos dicho que el primer paso de la revolución obrera será la exaltación del proletariado al Poder, la conquista de la democracia.

El proletariado se valdrá del Poder para ir despojando paulatinamente a la burguesía de todo el capital, de todos los instrumentos de la producción, centralizándolos en manos del Estado, es decir, del proletariado organizado como clase gobernante, y procurando fomentar por todos los medios y con la mayor rapidez posible las energías productivas.

Claro está que, al principio, esto sólo podrá llevarse a cabo mediante una acción despótica sobre la propiedad y el régimen burgués de producción, por medio de medidas que, aunque de momento parezcan económicamente insuficientes e insostenibles, en el transcurso del movimiento serán un gran resorte propulsor y de las que no puede prescindirse como medio para transformar todo el régimen de producción vigente.

Estas medidas no podrán ser las mismas, naturalmente, en todos los países. Para los más progresivos mencionaremos unas cuantas, susceptibles, sin duda, de ser aplicadas con carácter más o menos general, según los casos.

Expropiación de la propiedad inmueble y aplicación de la renta del suelo a los gastos públicos.

Fuerte impuesto progresivo.

Abolición del derecho de herencia.

Confiscación de la fortuna de los emigrados y rebeldes.

Centralización del crédito en el Estado por medio de un Banco nacional con capital del Estado y régimen de monopolio.

Nacionalización de los transportes.

Multiplicación de las fábricas nacionales y de los medios de producción, roturación y mejora de terrenos con arreglo a un plan colectivo.

Proclamación del deber general de trabajar; creación de ejércitos industriales, principalmente en el campo.

Articulación de las explotaciones agrícolas e industriales; tendencia a ir borrando gradualmente las diferencias entre el campo y la ciudad.

Educación pública y gratuita de todos los niños. Prohibición del trabajo infantil en las fábricas bajo su forma actual. Régimen combinado de la educación con la producción material, etc.

Tan pronto como, en el transcurso del tiempo, hayan desaparecido las diferencias de clase y toda la producción esté concentrada en manos de la sociedad, el Estado perderá todo carácter político. El Poder político no es, en rigor, más que el poder organizado de una clase para la opresión de la otra. El proletariado se ve forzado a organizarse como clase para luchar contra la burguesía; la revolución le lleva al Poder; mas tan pronto como desde él, como clase gobernante, derribe por la fuerza el régimen vigente de producción, con éste hará desaparecer las condiciones que determinan el antagonismo de clases, las clases mismas, y, por tanto, su propia soberanía como tal clase. Y a la vieja sociedad burguesa, con sus clases y sus antagonismos de clase, sustituirá una asociación en que el libre desarrollo de cada uno condicione el libre desarrollo de todos.

Literatura socialista y comunista

El socialismo reaccionario

El socialismo feudal

La aristocracia francesa e inglesa, que no se resignaba a abandonar su puesto histórico, se dedicó, cuando ya no pudo hacer otra cosa, a escribir libelos contra la moderna sociedad burguesa. En la revolución francesa de julio de 1830, en el movimiento reformista inglés, volvió a sucumbir, arrollada por el odiado in-

truso. Y no pudiendo dar ya ninguna batalla política seria, no le quedaba más arma que la pluma. Mas también en la palestra literaria habían cambiado los tiempos; ya no era posible seguir empleando el lenguaje de la época de la Restauración. Para ganarse simpatías, la aristocracia hubo de olvidar aparentemente sus intereses y acusar a la burguesía, sin tener presente más interés que el de la clase obrera explotada. De este modo, se daba el gusto de provocar a su adversario y vencedor con amenazas y de musitarle al oído profecías más o menos catastróficas.

Nació así, el socialismo feudal, una mezcla de lamento, eco del pasado y rumor sordo del porvenir; un socialismo que de vez en cuando asestaba a la burguesía un golpe en medio del corazón con sus juicios sardónicos y acerbados, pero que casi siempre movía a risa por su total incapacidad para comprender la marcha de la historia moderna.

Con el fin de atraer hacia sí al pueblo, tremolaba el saco del mendigo proletario por bandera. Pero cuantas veces lo seguía, el pueblo veía brillar en las espaldas de los caudillos las viejas armas feudales y se dispersaba con una risotada nada contenida y bastante irrespetuosa. Una parte de los legitimistas franceses y la joven Inglaterra, fueron los más perfectos organizadores de este espectáculo.

Esos señores feudales, que tanto insisten en demostrar que sus modos de explotación no se parecían en nada a los de la burguesía, se olvidan de una cosa, y es de que las circunstancias y condiciones en que ellos llevaban a cabo su explotación han desaparecido. Y, al enorgullecerse de que bajo su régimen no existía el moderno proletariado, no advierten que esta burguesía moderna que tanto abominan, es un producto históricamente necesario de su orden social.

Por lo demás, no se molestan gran cosa en encubrir el sello reaccionario de sus doctrinas, y así se explica que su más rabiosa acusación contra la burguesía sea precisamente el crear y fomentar bajo su régimen una clase que está llamada a derruir todo el orden social heredado. Lo que más reprochan a la burguesía no es el engendrar un proletariado, sino el engendrar un proletariado revolucionario.

Por eso, en la práctica están siempre dispuestos a tomar parte en todas las violencias y represiones contra la clase obrera, y en la prosaica realidad se resignan, pese a todas las

retóricas ampulosas, a recolectar también los huevos de oro y a trocar la nobleza, el amor y el honor caballerescos por el vil tráfico en lana, remolacha y aguardiente. Como los curas van siempre del brazo de los señores feudales, no es extraño que con este socialismo feudal venga a confluír el socialismo clerical.

Nada más fácil que dar al ascetismo cristiano un barniz socialista. ¿No combatió también el cristianismo contra la propiedad privada, contra el matrimonio, contra el Estado? ¿No predicó frente a las instituciones la caridad y la limosna, el celibato y el castigo de la carne, la vida monástica y la Iglesia? El socialismo cristiano es el hisopazo con que el clérigo bendice el despecho del aristócrata.

El socialismo pequeñoburgués

La aristocracia feudal no es la única clase derrocada por la burguesía, la única clase cuyas condiciones de vida ha venido a oprimir y matar la sociedad burguesa moderna. Los villanos medievales y los pequeños labriegos fueron los precursores de la moderna burguesía. Y en los países en que la industria y el comercio no han alcanzado un nivel suficiente de desarrollo, esta clase sigue vegetando al lado de la burguesía ascensional.

En aquellos otros países en que la civilización moderna alcanza un cierto grado de progreso, ha venido a formarse una nueva clase pequeñoburguesa que flota entre la burguesía y el proletariado y que, si bien gira constantemente en torno a la sociedad burguesa como satélite suyo, no hace más que brindar nuevos elementos al proletariado, precipitados a éste por la concurrencia; al desarrollarse la gran industria llega un momento en que esta parte de la sociedad moderna pierde su substantividad y se ve suplantada en el comercio, en la manufactura, en la agricultura por los capataces y los domésticos.

En países como Francia, en que la clase labradora representa mucho más de la mitad de la población, era natural que ciertos escritores, al abrazar la causa del proletariado contra la burguesía, tomasen por norma, para criticar el régimen burgués, los intereses de los pequeños burgueses y los campesinos, simpatizando por la causa obrera con el ideario de la pequeña burguesía. Así nació el socialismo pequeñoburgués. Su representante más carac-

terizado, lo mismo en Francia que en Inglaterra, es Sismondi.

Este socialismo ha analizado con una gran agudeza las contradicciones del moderno régimen de producción. Ha desenmascarado las argucias hipócritas con que pretenden justificarlas los economistas. Ha puesto de relieve de modo irrefutable, los efectos aniquiladores del maquinismo y la división del trabajo, la concentración de los capitales y la propiedad inmueble, la superproducción, las crisis, la inevitable desaparición de los pequeños burgueses y labriegos, la miseria del proletariado, la anarquía reinante en la producción, las desigualdades irritantes que claman en la distribución de la riqueza, la aniquiladora guerra industrial de unas naciones contra otras, la disolución de las costumbres antiguas, de la familia tradicional, de las viejas nacionalidades.

Pero en lo que atañe ya a sus fórmulas positivas, este socialismo no tiene más aspiración que restaurar los antiguos medios de producción y de cambio, y con ellos el régimen tradicional de propiedad y la sociedad tradicional, cuando no pretende volver a encajar por la fuerza los modernos medios de producción y de cambio dentro del marco del régimen de propiedad que hicieron y forzosamente tenían que hacer saltar. En uno y otro caso peca, a la par, de reaccionario y de utópico.

En la manufactura, la restauración de los viejos gremios, y en el campo, la implantación de un régimen patriarcal: he ahí sus dos magnas aspiraciones.

Hoy, esta corriente socialista ha venido a caer en una cobarde modorra.

El socialismo alemán o "verdadero" socialismo

La literatura socialista y comunista de Francia, nacida bajo la presión de una burguesía gobernante y expresión literaria de la lucha librada contra su avasallamiento, fue importada en Alemania en el mismo instante en que la burguesía empezaba a sacudir el yugo del absolutismo feudal.

Los filósofos, pseudofilósofos y grandes ingenios del país se asimilaron codiciosamente aquella literatura, pero olvidando que con las doctrinas no habían pasado la frontera también las condiciones sociales a que respondían. Al enfrentarse con la situación ale-

mana, la literatura socialista francesa perdió toda su importancia práctica directa, para asumir una fisonomía puramente literaria y convertirse en una ociosa especulación acerca del espíritu humano y de sus proyecciones sobre la realidad. Y así, mientras que los postulados de la primera revolución francesa eran, para los filósofos alemanes del siglo XVIII, los postulados de la "razón práctica" en general, las aspiraciones de la burguesía francesa revolucionaria representaban a sus ojos las leyes de la voluntad pura, de la voluntad ideal, de una voluntad verdaderamente humana.

La única preocupación de los literatos alemanes era armonizar las nuevas ideas francesas con su vieja conciencia filosófica, o, por mejor decir, asimilarse desde su punto de vista filosófico aquellas ideas.

Esta asimilación se llevó a cabo por el mismo procedimiento con que se asimila uno una lengua extranjera: traduciéndola.

Todo el mundo sabe que los monjes medievales se dedicaban a recamar los manuscritos que atesoraban las obras clásicas del paganismo con todo género de insubstanciales historias de santos de la Iglesia católica. Los literatos alemanes procedieron con la literatura francesa profana de un modo inverso. Lo que hicieron fue empalmar sus absurdos filosóficos a los originales franceses. Y así, donde el original desarrollaba la crítica del dinero, ellos pusieron: "expropiación del ser humano"; donde se criticaba el Estado burgués: "abolición del imperio de lo general abstracto", y así por el estilo.

Esta interpelación de locuciones y galimatías filosóficos en las doctrinas francesas, fue bautizada con los nombres de "filosofía del hecho", "verdadero socialismo", "ciencia alemana del socialismo", "fundamentación filosófica del socialismo", y otros semejantes.

De este modo, la literatura socialista y comunista francesa perdía toda su virilidad. Y como, en manos de los alemanes, no expresaba ya la lucha de una clase contra otra clase, el profesor germano se hacía la ilusión de haber superado el "parcialismo francés"; a falta de verdaderas necesidades pregonaba la de la verdad, y a falta de los intereses del proletariado mantenía los intereses del ser humano, del hombre en general, de ese hombre que no reconoce clases, que ha dejado de vivir en la

realidad para transportarse al cielo vaporoso de la fantasía filosófica.

Sin embargo, este socialismo alemán, que tomaba tan en serio sus desmayados ejercicios escolares y que tanto y tan solemnemente trompeteaba, fue perdiendo poco a poco su pedantesca inocencia.

En la lucha de la burguesía alemana, y principalmente, de la prusiana, contra el régimen feudal y la monarquía absoluta, el movimiento liberal fue tomando un cariz más serio. Esto deparaba al “verdadero” socialismo la ocasión apetecida para oponer al movimiento político las reivindicaciones socialistas, para fulminar los consabidos anatemas contra el liberalismo, contra el Estado representativo, contra la libre concurrencia burguesa, contra la libertad de Prensa, la libertad, la igualdad y el derecho burgueses, predicando ante la masa del pueblo que con este movimiento burgués no saldría ganando nada y sí perdiendo mucho. El socialismo alemán se cuidaba de olvidar oportunamente que la crítica francesa, de la que no era más que un eco sin vida, presuponia la existencia de la sociedad burguesa moderna, con sus peculiares condiciones materiales de vida y su organización política adecuada, supuestos previos ambos en torno a los cuales giraba precisamente la lucha en Alemania.

Este “verdadero” socialismo les venía al dedillo a los gobiernos absolutos alemanes, con toda su cohorte de clérigos, maestros de escuela, hidalgüelos raídos y cagatintas, pues les servía de espantapájaros contra la amenazadora burguesía. Era una especie de melifluo complemento a los feroces latigazos y a las balas de fusil con que esos gobiernos recibían los levantamientos obreros.

Pero el “verdadero” socialismo, además de ser, como vemos, un arma en manos de los gobiernos contra la burguesía alemana, encarnaba de una manera directa un interés reaccionario, el interés de la baja burguesía del país. La pequeña burguesía, heredada del siglo XVI y que desde entonces no había cesado de aflorar bajo diversas formas y modalidades, constituye en Alemania la verdadera base social del orden vigente.

Conservar esta clase es conservar el orden social imperante. Del predominio industrial y político de la burguesía teme la ruina segura, tanto por la concentración de capitales que ello significa, como porque entraña la forma-

ción de un proletariado revolucionario. El “verdadero” socialismo venía a cortar de un tijeretazo -así se lo imaginaba ella- las dos alas de este peligro. Por eso, se extendió por todo el país como una verdadera epidemia. El ropaje ampuloso en que los socialistas alemanes envolvían el puñado de huesos de sus “verdades eternas”, un ropaje tejido con hebras especulativas, bordado con las flores retóricas de su ingenio, empapado de nieblas melancólicas y románticas, hacía todavía más gustosa la mercancía para ese público.

Por su parte, el socialismo alemán comprendía más claramente cada vez que su misión era la de ser el alto representante y abanderado de esa baja burguesía.

Proclamó a la nación alemana como nación modelo y al súbdito alemán como el tipo ejemplar de hombre. Dio a todos sus servilismos y vilezas un hondo y oculto sentido socialista, tornándolos en lo contrario de lo que en realidad eran. Y al alzarse curiosamente contra las tendencias “barbaras y destructivas” del comunismo, subrayando como contraste la imparcialidad sublime de sus propias doctrinas, ajenas a toda lucha de clases, no hacía más que sacar la última consecuencia lógica de su sistema. Toda la pretendida literatura socialista y comunista que circula por Alemania, con poquísimas excepciones, profesa estas doctrinas repugnantes y castradas.

El socialismo burgués o conservador

Una parte de la burguesía desea mitigar las injusticias sociales, para de este modo garantizar la perduración de la sociedad burguesa.

Se encuentran en este bando los economistas, los filántropos, los humanitarios, los que aspiran a mejorar la situación de las clases obreras, los organizadores de actos de beneficencia, las sociedades protectoras de animales, los promotores de campañas contra el alcoholismo, los predicadores y reformadores sociales de toda laya.

Pero, además, de este socialismo burgués han salido verdaderos sistemas doctrinales. Sirva de ejemplo la Filosofía de la miseria de Proudhon.

Los burgueses socialistas considerarían ideales las condiciones de vida de la sociedad moderna sin las luchas y los peligros que encierran. Su ideal es la sociedad existente, depurada de los elementos que la corroen y re-

volucionan: la burguesía sin el proletariado. Es natural que la burguesía se represente el mundo en que gobierna como el mejor de los mundos posibles. El socialismo burgués eleva esta idea consoladora a sistema o semisistema. Y al invitar al proletariado a que lo realice, tomando posesión de la nueva Jerusalén, lo que en realidad exige de él es que se avena para siempre al actual sistema de sociedad, pero desterrando la deplorable idea que de él se forma.

Una segunda modalidad, aunque menos sistemática bastante más práctica, de socialismo, pretende ahuyentar a la clase obrera de todo movimiento revolucionario haciéndole ver que lo que a ella le interesa no son tales o cuales cambios políticos, sino simplemente determinadas mejoras en las condiciones materiales, económicas, de su vida. Claro está que este socialismo se cuida de no incluir entre los cambios que afectan a las “condiciones materiales de vida” la abolición del régimen burgués de producción, que sólo puede alcanzarse por la vía revolucionaria; sus aspiraciones se contraen a esas reformas administrativas que son conciliables con el actual régimen de producción y que, por tanto, no tocan para nada a las relaciones entre el capital y el trabajo asalariado, sirviendo sólo -en el mejor de los casos- para abaratar a la burguesía las costas de su reinado y sanearle el presupuesto.

Este socialismo burgués a que nos referimos, sólo encuentra expresión adecuada allí donde se convierte en mera figura retórica.

¡Pedimos el libre comercio en interés de la clase obrera! ¡En interés de la clase obrera pedimos aranceles protectores! ¡Pedimos prisiones celulares en interés de la clase trabajadora! Hemos dado, por fin, con la suprema y única seria aspiración del socialismo burgués. Todo el socialismo de la burguesía se reduce, en efecto, a una tesis y es que los burgueses lo son y deben seguir siéndolo... en interés de la clase trabajadora.

El socialismo y el comunismo crítico-utópico No queremos referirnos aquí a las doctrinas que en todas las grandes revoluciones modernas abrazan las aspiraciones del proletariado (obras de Babeuf, etc.).

Las primeras tentativas del proletariado para ahondar directamente en sus intereses de clase, en momentos de conmoción general, en el período de derrumbamiento de la sociedad

feudal, tenían que tropezar necesariamente con la falta de desarrollo del propio proletariado, de una parte, y de otra con la ausencia de las condiciones materiales indispensables para su emancipación, que habían de ser el fruto de la época burguesa. La literatura revolucionaria que guía estos primeros pasos vacilantes del proletariado es, y necesariamente tenía que serlo, juzgada por su contenido, reaccionaria. Estas doctrinas profesan un ascetismo universal y un torpe y vago igualitarismo.

Los verdaderos sistemas socialistas y comunistas, los sistemas de Saint-Simon, de Fourier, de Owen, etc., brotan en la primera fase embrionaria de las luchas entre el proletariado y la burguesía, tal como más arriba la dejamos esbozada. (V. el capítulo “Burgueses y proletarios”).

Cierto es que los autores de estos sistemas penetran ya en el antagonismo de las clases y en la acción de los elementos disolventes que germinan en el seno de la propia sociedad gobernante. Pero no aciertan todavía a ver en el proletariado una acción histórica independiente, un movimiento político propio y peculiar.

Y como el antagonismo de clase se desarrolla siempre a la par con la industria, se encuentran con que les faltan las condiciones materiales para la emancipación del proletariado, y es en vano que se debatan por crearlas mediante una ciencia social y a fuerza de leyes sociales. Esos autores pretenden suplantarse la acción social por su acción personal especulativa, las condiciones históricas que han de determinar la emancipación proletaria por condiciones fantásticas que ellos mismos se forjan, la gradual organización del proletariado como clase por una organización de la sociedad inventada a su antojo. Para ellos, el curso universal de la historia que ha de venir se cifra en la propaganda y práctica ejecución de sus planes sociales.

Es cierto que en esos planes tienen la conciencia de defender primordialmente los intereses de la clase trabajadora, pero sólo porque la consideran la clase más sufrida. Es la única función en que existe para ellos el proletariado.

La forma embrionaria que todavía presenta la lucha de clases y las condiciones en que se desarrolla la vida de estos autores hace que se consideren ajenos a esa lucha de clases y co-

mo situados en un plano muy superior. Aspiran a mejorar las condiciones de vida de todos los individuos de la sociedad, incluso los mejor acomodados. De aquí que no cesen de apelar a la sociedad entera sin distinción, cuando no se dirigen con preferencia a la propia clase gobernante. Abrigan la seguridad de que basta conocer su sistema para acatarlo como el plan más perfecto para la mejor de las sociedades posibles.

Por eso, rechazan todo lo que sea acción política, y muy principalmente la revolucionaria; quieren realizar sus aspiraciones por la vía pacífica e intentan abrir paso al nuevo evangelio social predicando con el ejemplo, por medio de pequeños experimentos que, naturalmente, les fallan siempre.

Estas descripciones fantásticas de la sociedad del mañana brotan en una época en que el proletariado no ha alcanzado aún la madurez, en que, por tanto, se forja todavía una serie de ideas fantásticas acerca de su destino y posición, dejándose llevar por los primeros impulsos, puramente intuitivos, de transformar radicalmente la sociedad.

Y, sin embargo, en estas obras socialistas y comunistas hay ya un principio de crítica, puesto que atacan las bases todas de la sociedad existente. Por eso, han contribuido notablemente a ilustrar la conciencia de la clase trabajadora. Mas, fuera de esto, sus doctrinas de carácter positivo acerca de la sociedad futura, las que predicán, por ejemplo, que en ella se borrarán las diferencias entre la ciudad y el campo o las que proclaman la abolición de la familia, de la propiedad privada, del trabajo asalariado, el triunfo de la armonía social, la transformación del Estado en un simple organismo administrativo de la producción... giran todas en torno a la desaparición de la lucha de clases, de esa lucha de clases que empieza a dibujarse y que ellos apenas si conocen en su primera e informe vaguedad. Por eso, todas sus doctrinas y aspiraciones tienen un carácter puramente utópico.

La importancia de este socialismo y comunismo crítico-utópico está en razón inversa al desarrollo histórico de la sociedad. Al paso que la lucha de clases se define y acentúa, va perdiendo importancia práctica y sentido teórico esa fantástica posición de superioridad respecto a ella, esa fe fantástica en su supresión. Por eso, aunque algunos de los autores de estos sistemas socialistas fueran en muchos

respectos verdaderos revolucionarios, sus discípulos forman hoy día sectas indiscutiblemente reaccionarias, que tremolan y mantienen impertérritas las viejas ideas de sus maestros frente a los nuevos derroteros históricos del proletariado. Son, pues, consecuentes cuando pugnan por mitigar la lucha de clases y por conciliar lo inconciliable. Y siguen soñando con la fundación de falansterios, con la colonización interior, con la creación de una pequeña Icaria, edición en miniatura de la nueva Jerusalén... Y para levantar todos esos castillos en el aire, no tienen más remedio que apelar a la filantrópica generosidad de los corazones y los bolsillos burgueses. Poco a poco van resbalando a la categoría de los socialistas reaccionarios o conservadores, de los cuales sólo se distinguen por su sistemática pedantería y por el fanatismo supersticioso con que comulgan en las milagrerías de su ciencia social. He ahí por qué se enfrentan rabiosamente con todos los movimientos políticos a que se entrega el proletariado, lo bastante ciego para no creer en el nuevo evangelio que ellos le predicán.

En Inglaterra, los owenistas se alzan contra los cartistas, y en Francia, los reformistas tienen enfrente a los discípulos de Fourier.

Actitud de los comunistas ante los otros partidos de la oposición

Después de lo que dejamos dicho en el capítulo II, fácil es comprender la relación que guardan los comunistas con los demás partidos obreros ya existentes, con los cartistas ingleses y con los reformadores agrarios de Norteamérica.

Los comunistas, aunque luchando siempre por alcanzar los objetivos inmediatos y defender los intereses cotidianos de la clase obrera, representan a la par, dentro del movimiento actual, su porvenir. En Francia se alían al partido democrático-socialista contra la burguesía conservadora y radical, mas sin renunciar por esto a su derecho de crítica frente a los tópicos y las ilusiones procedentes de la tradición revolucionaria.

En Suiza apoyan a los radicales, sin ignorar que este partido es una mezcla de elementos contradictorios: de demócratas socialistas, a la manera francesa, y de burgueses radicales. En Polonia, los comunistas apoyan al partido que sostiene la revolución agraria, como condi-

ción previa para la emancipación nacional del país, al partido que provocó la insurrección de Cracovia en 1846.

En Alemania, el partido comunista luchará al lado de la burguesía, mientras ésta actúe revolucionariamente, dando con ella la batalla a la monarquía absoluta, a la gran propiedad feudal y a la pequeña burguesía.

Pero todo esto sin dejar un solo instante de laborar entre los obreros, hasta afirmar en ellos con la mayor claridad posible la conciencia del antagonismo hostil que separa a la burguesía del proletariado, para que, llegado el momento, los obreros alemanes se encuentren preparados para volverse contra la burguesía, como otras tantas armas, esas mismas condiciones políticas y sociales que la burguesía, una vez que triunfe, no tendrá más remedio que implantar; para que en el instante mismo en que sean derrocadas las clases reaccionarias comience, automáticamente, la lucha contra la burguesía.

Las miradas de los comunistas convergen con un especial interés sobre Alemania, pues no desconocen que este país está en vísperas de una revolución burguesa y que esa sacudida revolucionaria se va a desarrollar bajo las propicias condiciones de la civilización europea y con un proletariado mucho más potente que el de Inglaterra en el siglo XVII y el de Francia en el XVIII, razones todas para que la revolución alemana burguesa que se avecina no sea más que el preludio inmediato de una revolución proletaria.

Resumiendo: los comunistas apoyan en todas partes, como se ve, cuantos movimientos revolucionarios se planteen contra el régimen social y político imperante. En todos estos movimientos se ponen de relieve el régimen de la propiedad, cualquiera que sea la forma más o menos progresiva que revista, como la cuestión fundamental que se ventila. Finalmente, los comunistas laboran por llegar a la unión y la inteligencia de los partidos democráticos de todos los países.

Los comunistas no tienen por qué guardar encubiertas sus ideas e intenciones. Abiertamente declaran que sus objetivos sólo pueden alcanzarse derrocando por la violencia todo el orden social existente. Tiemblen, si quieren, las clases gobernantes, ante la perspectiva de una revolución comunista. Los proletarios, con ella, no tienen nada que perder, como no

sea sus cadenas. Tienen, en cambio, un mundo entero que ganar.

¡Proletarios del mundo, uníos!

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Le texte fondateur, écrit et diffusé en 1848. Ici en version bilingue pour l'ouvrir au plus grand nombre.

“L’histoire de toute société jusqu’à nos jours n’a été que l’histoire de luttes de classes. Hommes libres et esclaves, patriciens et plébéiens, barons et serfs, maîtres de jurandes et compagnons, en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée ; une guerre qui finissait toujours, ou par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, ou par la destruction des deux classes en lutte.”

On trouvera une version gratuite imprimable en A4 recto-verso en 8 langues : Français, Anglais, Allemand, Italien, Flamand, Danois (comme à l'origine) ainsi qu'en Espagnol et portugais. ici : https://denis-editions.com/1-livres/00_gratos/manifeste.pdf



Partage gratuit - Libre De Droits